

**CENTRE D'ETUDES EN SCIENCES SOCIALES
DE LA DEFENSE**

***LES MILITAIRES FRANÇAIS
ISSUS DE L'IMMIGRATION***

**Catherine WIHTOL DE WENDEN
Christophe BERTOSSI**

2005

*Ce document constitue le rapport final de l'étude commanditée à l'Institut français des relations internationales (Ifri) par le C2SD.
CCEP 99 SOC / 2003 Marché DEF / C2SD / 2003 n° 61*

*A Rémy Leveau,
Professeur des Universités
à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris
et conseiller scientifique à l'Ifri,
décédé brutalement le 2 mars 2005,
qui avait pris l'initiative de ce projet
et à qui cette étude tenait particulièrement à cœur.*

Remerciements

Nous tenons à remercier toutes les personnes interviewées au cours de cette étude qui ont accepté de nous rencontrer pour des discussions qui ont souvent été longues et toujours très riches.

Nous remercions également toutes les personnes qui nous ont aidés à organiser l'accès aux personnels interviewés : le commandant Dubietz, le lieutenant-colonel Dupuis, le capitaine de corvette Fenech et le colonel Dudognon. Sans leur soutien permanent et leur intérêt pour cette étude, celle-ci n'aurait pu être menée à terme. Les officiers commandant les bases et régiments que nous avons visités nous ont également fourni une aide précieuse ; qu'ils en soient tous remerciés.

Que soient également vivement remerciées toutes les personnalités rencontrées à l'occasion de discussions plus informelles relatives aux questions posées par notre étude : le Lieutenant-colonel (er) Miloud Aïthocine, Jean-Michel Belorgey, président de section au Conseil d'Etat, le chargé de mission rapatriés Hocine Bouares, Jean-François Bureau (DICO), le général Thierry Cambournac, Roger Errera, conseiller d'Etat honoraire, le général Maurice Faivre (er), le capitaine de vaisseau Loïc Finaz, l'amiral Jacques Lanxade, le capitaine de vaisseau Jérôme Régnier, le commandant Etienne Renouard, le colonel Philippe Roisin, le général Bernard Thorette et le général Wolzynski.

Nous souhaitons également remercier le C2SD et son directeur, Frédéric Charillon, ainsi que Pascal Vennesson, le précédent directeur du Centre pour leur intérêt manifesté ainsi que Barbara Jankowski et Caroline Verstappen pour leur implication.

Enfin, merci à Aude-Claire Fouro, Katarina Freter, Sarah Mazouz et Parissa Rezvania pour leur aide à la retranscription de certains des entretiens que nous avons réalisés.

Ont participé à la rédaction de cette étude :

- Diane ANGERMÜLLER, Diplômée de l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, Maîtrise franco-allemande en Droit, élève de l'Administration territoriale
- Philip BALSIGER, Licencié de Science Politique de l'Université de Genève, DEA de Sociologie politique et Politiques publiques de l'Institut d'Etudes Politiques de Paris
- Christophe BERTOSSI, Docteur en Science politique de l'Institut d'Etudes Politiques d'Aix-en-Provence, Chargé de recherche à l'IFRI
- Virginia MALLET, Diplômée de l'Institut d'Etudes Politiques de Lyon, Master « Carrières internationales » de l'Université de Clermont-Ferrand
- Catherine WIHTOL de WENDEN, Docteur d'Etat en Science Politique de l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, Directrice de recherche au CNRS (CERI)

Sommaire

INTRODUCTION	11
1. Historique et objectifs de l'étude.....	12
1.1 Mieux se connaître.....	12
1.2 Une armée à l'image ou au service de la nation ?.....	13
1.3 L'armée intègre-t-elle ?.....	14
1.4 Comment l'armée gère-t-elle l'émergence de l'islam ?.....	14
1.5 La question des discriminations.....	16
2. L'enquête.....	16
2.1 Composition de l'échantillon analysé.....	17
3. Quelques questions de méthode.....	22
3.1 Définir la catégorie « militaires issus de l'immigration ».....	23
3.2 Situations d'entretien et réception de l'étude par les enquêtés...30	
PREMIÈRE PARTIE :	37
LES MILITAIRES ISSUS DE L'IMMIGRATION (ANALYSE DE L'ENQUÊTE).....	37
Chapitre 1 / Les facteurs de l'engagement.....	39
1.1. Le parcours avant l'engagement.....	39
1.2 Idée de l'engagement et visions de l'armée.....	48
Chapitre 2 / Les attentes à l'égard de l'institution une fois entré dans l'armée.....	57
2.1 Les formations suivies depuis l'engagement.....	57
2.2 Le vécu depuis l'affectation.....	58
2.3 L'arrivée à la caserne, les relations avec la hiérarchie et les camarades.....	61
2.4 Les attentes.....	64
2.5 Intentions de carrière.....	67
Chapitre 3 / Diversité et allégeance(s)	71

3.1 Diversité.....	71
3.2 Les allégeances.....	98
Chapitre 4 / Identité et valeurs militaires.....	104
4.1 Quelles sont les valeurs militaires qui comptent ?.....	104
4.2 La professionnalisation et ses implications pour le poids des valeurs.....	108
4.3 L'armée, une profession particulière ?	119
4.4 Le poids de la décolonisation.....	123
Chapitre 5 / Difficultés et moments forts de la vie militaire.....	126
5.1 La vie en collectivité.....	126
5.2 La vie privée.....	128
5.3 Une armée européenne.....	135
Conclusions.....	138
SECONDE PARTIE :	142
DES RÉSULTATS À L'ENCONTRE DES IDÉES REÇUES. 142	
Chapitre 6 / Identités, allégeances et citoyenneté plurielles dans les armées.....	144
6.1 De l'individu au militaire: l'identité professionnelle.....	144
6.2 Ethnisation et identités culturelles dans les armées.....	158
6.3 Les allégeances plurielles dans les armées	176
6.4 La citoyenneté des militaires français issus de l'immigration. 195	
Les Présidents de catégorie :	203
Chapitre 7 / L'islam dans l'armée.....	205
7.1. Les militaires musulmans.....	206
7.2 Les bricolages religieux.....	209
7.3 Un islam laïcisé.....	222
Chapitre 8 / Les discriminations dans les armées	234
8.1 La discrimination ethnique	236
8.2 La discrimination religieuse.....	242
8.3 La distance sociale.....	249

<u>8.4 La discrimination professionnelle.....</u>	<u>252</u>
<u>Chapitre 9 / Le personnel féminin d'origine étrangère</u>	<u>256</u>
<u>9.1 La question des motivations à l'engagement.....</u>	<u>256</u>
<u>9.2 Des discriminations davantage liées au genre qu'à l'origine ethnique ou religieuse.....</u>	<u>262</u>
<u>9.3 Une féminisation difficile</u>	<u>269</u>
<u>Chapitre 10 / Regard croisé.....</u>	<u>274</u>
<u>Conclusions.....</u>	<u>304</u>
<u>CONCLUSION ET PROPOSITIONS.....</u>	<u>308</u>
<u>ANNEXES.....</u>	<u>316</u>
<u>Annexe 1 : Description de l'échantillon.....</u>	<u>318</u>
<u>Annexe 2 : Guide d'entretien destiné aux militaires issus de l'immigration.....</u>	<u>324</u>
<u>Annexe 3 : bibliographie thématique.....</u>	<u>328</u>

Introduction

La question de la diversité ethnique, culturelle et religieuse n'a pas toujours trouvé une place légitime dans les débats sur l'avenir du modèle républicain français.

Souvent suspecte, cette question a longtemps reçu pour seule réponse le caractère parachevé d'une forme de vivre ensemble, fondée sur le rappel constant de l'égalité et le primat de l'identité commune – la citoyenneté – sur toute autre forme d'identités particulières. La citoyenneté française a longtemps été réduite à ces deux branches : l'individualisme civique et la nation moderne.

A l'heure où les modèles d'intégration sont remis en question dans la plupart des pays européens d'immigration, le modèle français fait à son tour l'expérience du devoir d'inventaire : comment la citoyenneté à la française doit-elle s'adapter à la réalité sociale de la diversité ethnique, culturelle et religieuse ?

Ce rapport contribue à répondre à cette question à partir d'une enquête réalisée entre mars et juillet 2004 auprès de personnels militaires français issus de l'immigration.

Loin de promouvoir une approche idéologique, cette étude fait le constat qu'il ne suffit pas d'en appeler à l'égalité formelle et abstraite pour que les principes républicains, qui fondent le socle de notre vivre ensemble commun, suffisent à garantir une solidarité concrète, quotidienne, ordinaire. Soumettre les identités culturelles et religieuses dans le contexte des armées françaises à la loupe du sociologue permet de comprendre les enjeux et les défis qu'une société désormais multiculturelle et multiconfessionnelle pose aux institutions de la république. L'intégration – mais le concept lui-même conviendrait d'être débattu – est un projet désirable. Ce projet ne peut cependant aboutir sans une prise en considération des évolutions récentes de la société française.

L'armée est en cela une extraordinaire entrée : institution d'intégration par excellence mais devenue professionnelle, l'armée a évolué dans ses modes de recrutement et dans sa composition. Comprendre cette évolution, c'est aussi prendre au sérieux la fonction d'intégration qu'elle remplit et sa légitimité sociale, en connaissance de cause.

1. Historique et objectifs de l'étude

Le passage d'une armée de conscription à une armée professionnalisée a introduit de profondes mutations au sein de l'institution militaire depuis 1996 : l'impôt du sang, inscrit parmi les devoirs civiques, se transforme en volontariat. La transition vers une armée de métier a impliqué une diversification des recrutements, notamment là où les effectifs des conscrits étaient nombreux (armée de terre, marine). Elle s'est accompagnée du souci de mieux connaître ces nouveaux militaires pour mieux les intégrer dans l'armée et pour leur permettre de mieux s'y identifier.

La question n'est pas totalement nouvelle, puisque la France a, outre sa tradition des troupes coloniales, l'expérience des harkis et de la légion étrangère, mais elle se pose d'une façon radicalement différente aujourd'hui : ces nouveaux soldats sont français ; ils sont aussi, pour une partie d'entre eux, double nationaux ; ils revendiquent le respect de leur identité religieuse et culturelle tout en manifestant fortement leur loyalisme et leur adhésion aux valeurs républicaines. L'armée est souvent pour eux une seconde chance et l'espoir d'acquérir un métier, d'échapper à un environnement pré-déterminé en contournant des discriminations qu'ils vivent dans la vie civile et dans l'accès à la vie professionnelle.

Quelques pays ont déjà fait l'expérience de l'incorporation de soldats d'origine étrangère : aux Etats-Unis, au Canada, au Royaume Uni, le recrutement s'est progressivement diversifié tout en maintenant l'esprit de corps, avec la préoccupation de mieux représenter les groupes minoritaires et d'offrir une image citoyenne du pays, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. En France, le modèle d'une nation homogène, incarnant les valeurs républicaines d'égalité et de fraternité, a parfois retardé le questionnement sur la place des différences et des identités collectives sur le vécu de celles-ci et sur la cohésion des troupes.

1.1 Mieux se connaître

Que sait-on au juste des militaires issus de l'immigration ? Leur proportion dans l'armée est mal connue (entre 10 et 20% selon les cas) car on n'a pas le droit, dans les recensements, de distinguer des Français selon des catégories ethniques. On ne peut donc en donner une évaluation chiffrée. Quant à leur religion, elle est longtemps restée une question encombrante quand il s'agissait de l'islam (ceux qui se déclaraient musulmans pratiquants étaient largement réformés du temps des conscrits et certaines affectations leur auraient été

refusées par le passé)¹. On connaît peu les raisons de leur engagement, la nature de leur identification à l'armée, leur vécu dans l'institution, les valeurs qui les animent, le déroulement de leur carrière, le potentiel intégrateur de l'armée. Un film, réalisé en 2003 par Yamina Benguigui sur l'intégration par l'armée a mis en évidence une série de portraits de militaires d'origines diverses à différents niveaux de la hiérarchie et donne un aperçu de quelques *success stories* aux cheminements parfois exemplaires². Ce film a été vécu dans l'armée comme une opportunité pour dépassionner le débat et a suscité l'intérêt pour un traitement sociologique de cette question³ et pour mesurer comment fonctionnent les logiques d'égalité des chances⁴.

1.2 Une armée à l'image ou au service de la nation ?

Avec la professionnalisation, l'armée s'interroge aussi sur la nouvelle relation qu'elle entretient désormais avec la nation : doit-elle être à l'image de celle-ci, symbole d'universalisme et d'unité mais aussi de diversité et de respect des différences ou au service de la nation, sans souci d'une quelconque représentativité ?

Les avis sont partagés, dans la hiérarchie comme chez les hommes du rang. Pour les uns, la garantie démocratique de l'armée réside dans une fidélité sociologique de l'armée à la nation : l'enjeu est d'inventer un modèle d'armée professionnelle à la française, sans entrer cependant dans une logique de discrimination positive. Pour d'autres, les militaires issus de l'immigration sont soldats de France et on ignore complètement leurs origines : l'armée est une grande famille et un instrument de promotion sociale qui peut ainsi empêcher les expressions de communautarisme.

Dans ce jeu de questionnements, se jouent quelques-uns des attributs symboliques de l'idéal républicain. L'armée, symbole d'exemplarité pour la cohésion nationale et la citoyenneté, peut ainsi donner l'image des valeurs de la France, tant à l'intérieur de la société française que dans ses opérations à l'extérieur, offrant le spectacle d'un pays tolérant et respectueux des appartenances, proposant à des minorités souvent défavorisées et discriminées l'occasion de se réaliser grâce à une réelle égalité des chances.

¹ Yves Biville, *Armées et populations à problèmes d'intégration*. Le cas des jeunes français d'origine maghrébine. Paris, Ministère de la défense, 1990, 102 p.

² *Aïcha, Mohamed, Chaïb... Engagés pour la France*, un documentaire de Yamina Benguigui, 2003.

³ Entretien avec un représentant de la DICoD, le 23 février 2004

⁴ Un représentant de la DICoD : « *Ce que font les armées, c'est une autre logique que la discrimination positive. Il y a deux approches. La première, c'est de dire : « Ne faut-il pas des généraux d'origine maghrébine ? »*. La seconde, c'est : « *Il y en aura nécessairement si l'intégration fonctionne* » *C'est la seconde approche qui est la nôtre* »

1.3 L'armée intègre-t-elle ?

L'identité militaire est un processus d'intégration en soi. Dans un souci de plus grande efficacité, de solidarité, de cohésion et d'acceptation mutuelle, l'armée cherche à éviter les problèmes d'allégeances, de dissensions et de conflits. La suppression du service militaire implique de recréer la fonction d'intégration à travers des processus qui permettent d'attirer vers la fonction militaire : discrimination positive aux Etats-Unis, culture du régiment au Royaume Uni. En France, les contrats de courte durée pour le militaire de base suivis de nouveaux recrutements, peuvent poser, davantage que l'allégeance, la question de l'intégration durable d'une armée de métier.

La question des dérives communautaires inquiète aussi : les jeunes issus de l'immigration sont définis par les autres comme étant « entre eux » alors que, pour eux, le communautarisme, c'est les autres, les « fachos fâchés » ou les « cathos tradi », selon leur propre expression. L'armée doit désormais « faire avec » ces nouveaux recrutements, dans les banlieues et dans les ports, fidèle en cela à ses idéaux républicains, tandis qu'une partie de l'encadrement est perçue comme affichant des valeurs qui opposent le « gentilhomme » au « militaire du rang »⁵ et qu'une autre défend d'autres valeurs empruntées aux régimes autoritaires. L'amalgame s'effectuait plus aisément avec des appelés qu'avec des volontaires. L'absence de politique spécifique affichée de recrutement, conformément au modèle français de citoyenneté, n'implique pas qu'il n'y ait pas là une préoccupation légitime.

1.4 Comment l'armée gère-t-elle l'émergence de l'islam ?

L'apparition d'une demande collective d'islam dans l'armée n'est pas récente. Elle a été mise en évidence dans l'armée de conscription par l'étude menée par le Colonel Yves Biville en 1990 : demandes de respect des interdits alimentaires et de la pratique du ramadan, discours sur les discriminations liées à l'appartenance réelle ou supposée à cette religion⁶. Une circulaire Joxe du 15 mai 1992 a précisé l'obligation de servir des plats *halal* pour les musulmans mais elle ne semble pas être systématiquement appliquée. Quant à la demande d'aumônerie musulmane dans les armées, rendue possible par l'instruction du 1^{er} Juin 1984 en application du décret du 1^{er} Juin 1964, elle a fait récemment

⁵ Il s'agit d'une distinction établie par Norbert Elias dans un article paru dans *British Journal of Sociology* (1950), commenté dans « Etudes sur la genèse de la profession de marin », *Les Champs de Mars*, N° 13, 2003

⁶ Yves Biville, *op. cit.*

l'objet d'une mission d'étude menée par le lieutenant-colonel Miloud Aït Hocine et va être prochainement suivie d'effet⁷.

Les attentats du 11 septembre 2001 ont suscité des interrogations nouvelles sur le loyalisme des populations de culture musulmane⁸ : des suspicions de solidarité avec les « nouveaux ennemis » ont été dénoncées par quelques interviewés. Ces musulmans peu pratiquants pour la plupart, sont perçus comme une minorité dans un Etat laïque et dans une société sécularisée de culture chrétienne et font écho à la question de la double nationalité. Du temps du service national, il nous a été rapporté que plus de 50% des double nationaux étaient exemptés pour raisons médicales.⁹ Pourtant, ni la guerre du Golfe en 1991, ni les événements du 11 septembre 2001, ni la guerre d'Irak en 2003, ni les attentats du 11 mars 2004 à Madrid, ni le vote de la loi du 15 mars 2004 sur l'interdiction de signes religieux « visibles » à l'école n'ont entamé l'allégeance des jeunes militaires issus de l'immigration à l'égard de la France.

Leur double nationalité ne semble pas poser davantage de problèmes que l'islam car l'un et l'autre sont vécus comme une identité privée. Par le jeu du code de la nationalité française qui fait une place au droit du sol¹⁰ et des accords (signés ou le plus souvent tacites) avec les pays d'origine qui sont tous de pays de droit du sang s'il s'agit de pays musulmans, les jeunes issus de l'immigration ont souvent la double nationalité, à l'exception des fils de harkis qui ne sont que français et de ceux qui sont nés à l'étranger, sauf en cas de mariage ou de naturalisation. Cette situation intervient dans un contexte où la citoyenneté évolue elle-même vers une approche moins sacralisée et moins exclusive que

⁷ Entretien avec le lieutenant-colonel Miloud Aït Hocine, chargé de mission auprès du chef d'état major des armées, 11 mars 2005. Rapport rendu le 30 Juin 2005 : « On n'emploiera pas le terme imam, mais celui d'aumônier musulman. Pour la prière, une salle neutre. Le pèlerinage à La Mecque, pourquoi pas ? Cela peut modérer les discriminations religieuses. Souvent les jeunes vont voir l'homme de Dieu et se confient à lui. C'est quelqu'un qui ne va pas les juger... Dans la période coloniale, on n'a jamais mis en place les aumôniers car on avait peur des soulèvements ».

⁸ « La ligne de partage a changé. Le loyalisme musulman n'était pas soupçonné autrefois. Un bachaga piétiste était plus utile. Aujourd'hui, c'est l'appartenance à l'islam qui est soupçonnée. La ligne de partage entre l'islam piétiste, culturel, intégriste, s'est déplacée. Le piétisme est considéré comme douteux, alors que l'armée organise le pèlerinage de Lourdes et fait un concours de crèches », entretien avec Jean-Michel Bélorgey, 11 janvier 2005

⁹ Notamment pour les franco-algériens. Ils se faisaient aussi exempter en Algérie sous l'argument qu'ils ne parlaient pas l'Arabe : entretien avec le Général Faivre, 4 décembre 2003 et son article « Service national et intégration des immigrés », revue *Afrique et Asie moderne*, hiver 1991, pp. 77-85. La Commission Marceau Long, *Etre Français aujourd'hui et demain*, 1988 qui a auditionné les Généraux Roqueplo et Burtin en parle aussi.

¹⁰ Il s'agit, aux termes de la loi de 1998, du double droit du sol pour les enfants d'Algériens nés en France métropolitaine, de parents eux-mêmes nés en France s'il s'agissait de l'Algérie d'avant le 1^{er} janvier 1963, et du droit du sol pour tous les autres enfants d'étrangers nés en France, de parents étrangers s'ils ont vécu en France dans les cinq ans qui précèdent leur majorité

par le passé, vers une ouverture à la pluralité des appartenances et à la diversité des origines et vers une dimension européenne, même si la figure du soldat en Europe apparaît encore lointaine pour le plus grand nombre. La question est incontournable pour une armée moderne intervenant sur des terrains internationaux.

1.5 La question des discriminations

Cette problématique a aussi dominé les débats publics de la période récente, tant en France que dans le contexte européen. Le traité d'Amsterdam, en son article 13, définit les formes de discrimination qui doivent être poursuivies, dans une acception large. Ce texte a été repris dans la Charte des droits fondamentaux du traité de Nice, en 2000. Deux directives du Conseil européen de 2000 sont « relatives à la mise en œuvre du principe d'égalité de traitement entre les personnes sans distinction de race et d'origine ethnique » et « en faveur de l'égalité de traitement en matière d'emploi et de travail »¹¹.

Ces dispositions figurent aujourd'hui dans la législation des Etats européens. Plusieurs lois ont ainsi été adoptées récemment en France, qui visent essentiellement les discriminations au travail. La lutte contre les discriminations a été mise en œuvre plus tardivement en France que chez ses voisins, en raison du modèle dominant de l'égalité citoyenne, qui a davantage mis l'accent sur la réaffirmation des droits que sur leur effectivité. Aujourd'hui, c'est au tour du modèle républicain de lutter contre les discriminations et de permettre l'expression de la diversité culturelle, longtemps restée un autre tabou. Beaucoup des interviewés ont abordé ces questions en faisant état de leur vécu dans l'armée, soit pour en témoigner, soit, plus rarement pour en réfuter la pertinence.

2. L'enquête

Les difficultés inhérentes à une telle recherche se sont imposées d'emblée : surmonter les réticences initiales d'une partie des hauts gradés quant aux craintes de créer un problème qui ne se pose pas, celui des affiliations communautaires, impossibilité de chiffrer le nombre des militaires issus de l'immigration tout en construisant un échantillon raisonné en fonction des estimations des quatre armées, réalisation concrète de l'enquête de terrain et réactions de l'encadrement et des militaires issus de l'immigration eux-mêmes. Ces difficultés initiales ont été bien surmontées, grâce au concours très efficace de l'armée qui nous a facilité les entrées, les entretiens préparatoires et le

¹¹ Dir. 2000/43/CE du 29 juin 2000 et Dir. 2000/78/CE du 27 novembre 2000

respect de l'échantillon indicatif pour l'enquête elle-même, dans le respect de la discrétion et de l'anonymat des interviewés.

Après une période initiale de repérages bibliographiques, nous avons procédé à 15 entretiens exploratoires qui nous ont permis de connaître les préoccupations essentielles des quatre armées dans le contexte de la professionnalisation des armées et de leur ouverture à un nouveau profil de militaires. Ces discussions libres ont fait émerger des thèmes (items) qui nous ont permis de construire le guide d'entretien que nous avons ensuite testé auprès d'une militaire pour vérifier si l'enchaînement des questions se faisait sur le mode d'une conversation à bâtons rompus. Ils nous ont aussi permis de construire l'échantillon en fonction des indications fournies sur la proportion estimée des militaires issus de l'immigration, par armées, âge, grade et sexe. Puis nous avons mené l'étude de terrain sur les bases militaires qui nous ont été proposées. La participation des militaires issus de l'immigration à l'enquête s'est effectuée sur la base du volontariat.

L'enquête s'est déroulée entre le 8 mars et le 15 juillet 2004. 62 entretiens semi-directifs ont été réalisés dans les quatre armées, soit respectivement 10 dans l'armée de l'air, 23 dans l'armée de terre, 15 dans la marine et 14 dans la gendarmerie, sur la base d'un guide d'entretien semi-directif. Tous les entretiens ont été retranscrits intégralement, y compris les entretiens libres exploratoires mais certains passages inaudibles ou redondants quant au discours, des entretiens sur les bases militaires ont eu pour effet que nous n'avons travaillé, pour l'analyse, que sur 54 entretiens. Deux écueils ont pu être évités : les entretiens « pour faire plaisir », tendant à ne donner qu'une image positive un peu artificielle de la situation vécue ou exhibant une figure exemplaire de l'« Arabe de service », à l'« intégration » parfaite et à la promotion réussie ; les entretiens thérapeutiques, à l'inverse, où viendrait parler en priorité la « victime » du régiment.

Le plan de l'étude suit assez fidèlement l'analyse des données de l'enquête : facteurs de l'engagement, attentes, diversité et allégeances, identité et valeurs, difficultés et moments forts. Quatre thèmes, qui émergent fortement, ont été traités de façon spécifique : l'islam, la citoyenneté, les discriminations, la place des femmes car ils nous ont semblé traverser l'essentiel des entretiens.¹²

2.1 Composition de l'échantillon analysé

L'analyse a porté sur cinquante-quatre entretiens qui se répartissent de la façon suivante par armée :

¹² Voir en annexe le guide d'entretien

(Les tableaux ci-dessous ont recueilli les données déclarées par les interviewés lors des entretiens. Nous avons respecté la façon dont ils s'identifiaient quant à la religion, la nationalité, le niveau d'études, le grade ou la fonction, la langue maîtrisée outre le français.)

Tableau 1 : Gendarmerie (14 entretiens)

Sexe	Religion	Nationalité	Age	Etudes	Grade ¹³	Langue ¹⁴
H	MNP	Frs/Tunisien	33 ans	BEPC	OPJ	Arabisant
H	MNP	Frs/Marocain	29 ans	Licence	OPJ	Arabe/ Anglais
F	MP	Frs/ O. tunis.	21 ans	Bac	GAV	Arabisant
H	MNP	Frs/Algérien	43 ans	BEP	Motard	Non arabisant
H	Catholique	Frs/Congolais	27 ans	BEP	GAV	sa langue
H	MP	Frs/Turc	24 ans	BEP	GAV	L. caucasienne
H	MNP	Frs/O. maroc.	28 ans	Bac	GAV	Arabe maghr.
H	MP	Frs/Alg	28 ans	DUT	CAT	Arabisant
F	Catholique	Frs/Alg m. all.	25 ans	Bac+4	Officier	Allemand
H	MP	Frs/Alg	23 ans	DUT	Ss- officier.	Arabisant
H	MP.	Frs/Turc	29 ans	Bac+1	CAT	Turc
H		Frs/Tun/Alg	21 ans	Bac	GAV	
F	MNP.	Frs/Marocaine	28 ans	Bac+1	Prep.OPJ	Arabisante
H	MNP	Frs/Algérien	35 ans	Bac	Ss- officier	Kabyle

Tableau 2 : Armée de terre : 17 entretiens

¹³ Ou fonction.

¹⁴ Les compétences linguistiques respectent les déclarations des interviewés

Sexe	Religion	Nationalité	Age	Etudes	Grade	Langue
H	CNP	Frs/O.alg (DASS)	30 ans	Bac	Lieut.	Non
F	Athée	Frse/O.alg	28 ans	Bac+1	Sergent	Arabisante
H	MNP	Frse/Marocaine	23 ans	Cl.de 5ème	Caporal	Arabe marocain
H	MNP	Frs/O. alg. m.f.	27 ans	Bac+1	Sgt chef	Non
H	Athée	Frs/O. alg. m.f.	35 ans	BTS	Cap. chef	Non
H	Athée	Frs/Seneg./Viet n.	38 ans	Bac	Adjudant	Non
H	MNP	Frs/Alg	20 ans	Cl. de 1ère	1 ^{ère} classe	Bilingue Ar/Frs
F	CNP	Frs/Laos	29 ans	BTS	Asp. Lieut.	Laotien
H	MP	Frs/ O. alg	27 ans	Bac	Sergent	Non
H	MP	Frs/Maroc.	21 ans	CAP	1 ^{ère} classe	Berbère/ Ar.dial.
H	Catholique	Frs/Alg. m.f.	24 ans	Bac+3	Saint-Cyr	Berbère
H		Frs/O. alg	34 ans	Cl. de 1ère	Sgt chef	Arabe (un peu)
H	MP	Frs/Alg	28 ans	CAP	Cap. chef	Arabe (un peu)
H	MNP	Frs/Maroc.	35 ans	BTS	Cap. chef	Arabisant
H	MP	Frs/O. ivoirienne	37 ans	Bac+1		Sa langue
F	MNP	Frs/Alg	30 ans	BEP	Cap. chef	Ar.dialectal
H	CNP	Frs/O.slovaque	28 ans	Licence	Officier	Slovaque

Tableau 3 : Armée de l'air (8 entretiens)

Sexe	Religion	Nationalité	Age	Etudes	Grade	Langue
F	MNP	Frs/Alg	26 ans	Bac	Secrétaire	Non
H	Non musul.	Frs/O.alg	23 ans	Bac	Sergent	Bilingue
H	MNP	Frs/Maroc.	30 ans	DUT	Sergent	Arabisant
H	NP (déiste)	Frs/O.alg	35 ans	Licence	Officier	Arabisant
H	MNP	Frs/Tunisien	19 ans	Niveau Bac	MTA	
H	CNP	Frs/Nigérien	36 ans	Bac+2	Adjudant	Dialecte niger.
F	MP	Frs/Maroc.	26 ans	DEUG	Sergent	Arabisante
H	MP	Frs/Tunisien	19 ans	Niveau bac	MTA	

Tableau 4 : Marine (15 entretiens)

Sexe	Religion	Nationalité	Age	Etudes	Grade	Langue
H	MNP	Frs/O.alg	32 ans	BEP	Comman do	Non arabisant
H	MP	Frs/Maroc.	25 ans	BEP	2 nd maître	Arabe marocain
H	MNP	Frs/O. alg /m.f.	25 ans	Niveau BEP	Quart. maître	Non
F	MP	Frs/Marocain.	32 ans	DESS	Lt (ens.vais)	
H	MNP	Frs/O.maroc.	37 ans	Cl. de 2 nd e	Maître	Arabe dialectal
H	MNP(athée)	Frs/Alg	39 ans	Cl. de 2 nd e	Maître princ.	Arabisant
H	MP	Frs/O.alg	27 ans	BTS	Maître	Arabisant
H	MP	Frs/Alg	28 ans	Niveau Bac	Quart. maître	Arabisant
H	MP	Frs/Alg	23 ans	Niveau BEP	Quart. maître	Arabe dialectal

H	MP	Frs/Marocain	24 ans	Bac+1	Ss-officier	Arabe marocain
H	MP	Frs/O.alg/O.es p.	33 ans	DESS	Officier	Arabe/Espagnol
H		Frs/O. sénégal.	22 ans	CAP		Sa langue
H	Athée	Frs			Fus. marin	Frs
H	MP	Frs/Marocain	27 ans	Bac+2	2 nd maître	Arabe marocain
H		Frs/Alg m. f.	32 ans			

Légende :

- MP : musulman pratiquant
- MNP : musulman non pratiquant
- O : origine
- m. f. : mère française
- C : catholique
- CNP : catholique non pratiquant
- Case blanche : non précisé dans l'entretien

3. Quelques questions de méthode

L'approche qualitative par entretiens s'est imposée pour cette étude pour deux raisons principales. D'abord, dans la mesure où les catégories « ethniques » ou « religieuses » n'existent officiellement pas dans les institutions de la république en général et dans l'armée en particulier, il nous était impossible de tenter une approche sociographique mettant l'accent sur le nombre et qui aurait permis de dégager un portrait d'ensemble des populations issues de l'immigration dans les armées françaises.

Ensuite, le véritable objet de l'étude n'était pas de mesurer ou d'évaluer les « niveaux d'intégration » de ces populations. La richesse de l'étude nous a semblé plutôt résider dans l'analyse des *représentations* en jeu sur les identités culturelles, religieuses, sociales ou ethniques. Le résultat n'est donc pas un tableau figé des identités qui se retrouveraient dans l'armée. Il tient plutôt dans l'analyse des manières dont ces identités apparaissent comme un objet important des relations sociales qui structurent les rapports entre les différents membres de la communauté militaire.

L'approche est donc résolument *sociologique* car elle consiste à expliquer le social par le social: l'identité (culturelle, religieuse, ethnique mais aussi militaire) est une relation sociale et c'est dans le jeu des relations sociales que l'on doit aller chercher la compréhension de ses évolutions, y compris lorsque celles-ci sont vécues comme des « crises » ou des « problèmes ». Pour équiper ce projet des outils méthodologiques nécessaires à ces objectifs et contraintes, l'entretien s'est donc imposé.

Mais une méthode d'enquête sociologique est rarement un sésame qui ouvre « naturellement » les portes de la compréhension du monde social. C'est toujours un chemin semé d'embûches. Parce que la réalité a souvent la désagréable habitude de ne pas se laisser saisir facilement lorsqu'on tente de la transformer en objet des sciences sociales, le choix d'une méthode conduit toujours à mesurer les contraintes qui pèsent sur l'entreprise de compréhension qui est tentée, et à essayer de les contourner au mieux.

Quelles ont été les contraintes particulières qui ont pesé sur notre étude? Elles ont été principalement de deux ordres: la première a concerné l'objet de cette recherche (« militaires issus de l'immigration ») et la construction de l'échantillon; la seconde a trait à l'environnement institutionnel et social dans lequel cette recherche par entretiens a été menée.

3.1 Définir la catégorie « militaires issus de l'immigration ».

Lorsqu'on travaille sur l'inclusion politique ou sociale de populations inscrites dans des solidarités culturelles ou religieuses minoritaires, il existe deux types d'approche très différents, qui ne posent d'ailleurs pas vraiment les mêmes questions.

La première prend pour acquis que les sociétés contemporaines sont caractérisées par un haut niveau de diversité culturelle et les catégories dites « ethniques » sont un outil pour le mesurer. Cette approche s'illustre par le traitement à la fois politique et scientifique de la question de l'intégration des minorités en Grande-Bretagne, où le recensement utilise des catégories ethniques depuis 1991 (« Blancs », « autres Blancs », « Noirs », « Noirs caraïbes », « Indiens », « autres asiatiques », etc.) et religieuses depuis 2001. Cette approche socio-publique de l'intégration des minorités ethniques poursuit un objectif propre: la représentation proportionnelle des différents groupes dans les institutions (y compris les institutions de représentation démocratique comme le Parlement)¹⁵ et la lutte contre les discriminations raciales. Les sciences sociales ont développé en parallèle depuis les années 1960 des paradigmes de recherche sur l'ethnicité ou les relations raciales¹⁶.

S'agissant particulièrement des politiques de recrutement dans les armées britanniques, le ministère de la défense a défini des « quotas » pour tenter de rapprocher la composition des armées de celle de la société dans son ensemble. Le problème pour les armées britanniques est alors de réussir à attirer des populations minoritaires (principalement d'origine indienne, pakistanaise et antillaise) qui s'engagent peu¹⁷.

Par opposition, la seconde approche constate l'existence de la diversité culturelle et religieuse mais n'accepte pas la légitimité des catégories ethniques

¹⁵ Même si, comme pour tout modèle d'intégration, cet objectif est loin d'être atteint: selon cette logique, il faudrait en effet que le Parlement britannique compte 47 élus issus des minorités ethniques pour être représentatif de la société britannique. Il n'en compte aujourd'hui que 12. Sur cette question, voir Christophe Bertossi, « Le vote des immigrés » dans Yves Déloye (dir.), *Le dictionnaire des élections européennes*, Paris, Economica, 2005, p. 379-384.

¹⁶ Christophe Bertossi, « Le modèle d'intégration britannique en question » dans Michel Pélistier, Arthur Paecht (dir.), *Les modèles d'intégration en questions: enjeux et perspectives*, Paris, PUF, 2004, p. 63-70.

¹⁷ Anifa Hussain, « The British armed forces and the Hindu perspective », *Journal of Political and Military Sociology*, 30 (1), Summer 2002, pp. 197-212; Anifa Hussain, Mohammed Ishaq, « British Sikhs' identification with the armed forces », *Defense and Security Analysis*, 18 (2), June 2002, pp. 171-183

pour en parler¹⁸. Cette seconde approche est illustrée par la conception républicaine de la citoyenneté à la française. L'inclusion politique et sociale des populations minoritaires passe par leur inscription dans une citoyenneté commune qui, elle-même, suggère la disparition des idiosyncrasies au profit d'une identité commune: le « vivre ensemble » associant l'identité nationale et l'égalité républicaine¹⁹. C'est la communauté des citoyens célébrée par Dominique Schnapper²⁰.

Dans ce contexte, la notion saillante pour décrire les mécanismes d'inclusion est celle « d'intégration ». Sans entrer dans le débat sur le caractère opérationnel ou non de la notion d'intégration pour les sciences sociales²¹, la conséquence de cette seconde approche est que les chercheurs ne disposent pas des outils pour aborder de front la question des minorités. Non seulement les minorités « n'existent pas », mais les travaux qui tentent de porter sur elles attirent souvent la suspicion. La sociologie a alors plus souvent recours à la thématique de la citoyenneté et de l'intégration de populations que l'on désigne, par défaut, comme « issues de l'immigration », même lorsque leur vécu n'est plus lié à l'expérience migratoire (i.e. « deuxième » ou « troisième génération »)²². Un débat existe dans les sciences sociales françaises sur la façon dont les sociologues et les politistes peuvent aborder ces questions²³. Ce débat se transforme souvent en conflits de valeurs²⁴.

Dans ce contexte, comment aborder le thème des identités dans les armées françaises? Cela pose deux problèmes différents mais qui s'entremêlent pour les raisons que l'on vient d'indiquer.

Le premier a trait à la légitimité de l'objet. L'intégration est une notion très forte dans les armées françaises aujourd'hui, malgré le passage de la conscription à des armées professionnelles. Une partie importante de l'identité militaire passe encore par ce que les membres de l'institution considèrent comme « sa

¹⁸ Maryse Tripier, « De l'usage de statistiques 'ethniques' », *Hommes et Migrations*, 1219, mai-juin 1999, p. 27-30.

¹⁹ Pour une analyse de cette question, Christophe Bertossi, *Les frontières de la citoyenneté en Europe: nationalité, appartenance, résidence*, Paris, L'Harmattan, 2001.

²⁰ Dominique Schnapper, *La communauté des citoyens, essai sur l'idée moderne de nation*, Paris, Gallimard, 1994.

²¹ Catherine Neveu (dir.), *Nations, frontières et immigration en Europe*, Paris, L'Harmattan, 1995.

²² Christophe Bertossi, art. cit., p. 65.

²³ Michel Wieviorka (dir.), *Une société fragmentée? Le multiculturalisme en débat*, Paris, La découverte, 1997 et la critique de cet ouvrage par Alain Pierrot, « Le multiculturalisme » dans Gilles Ferréol (dir.), *Intégration, lien social et citoyenneté*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1998, notamment p. 235-236.

²⁴ Sylvie Mesure, Alain Renaut, *Alter ego: les paradoxes de l'identité démocratique*, Paris, Aubier, 1999.

légitimité sociale»: l'armée est perçue comme l'institution d'intégration par excellence, au sens durkheimien du terme. Comme nous l'ont rappelé les chefs d'état-major des armées de terre et de l'air, la question des identités n'est pas une question qui se pose dans les armées car « *les principes qui nous gouvernent sont ceux de l'intégration* »²⁵. Face à cela, les nouvelles réalités du recrutement des armées françaises ont pourtant poussé à poser la question. Un représentant de la DICoD²⁶ explique :

« C'est vrai qu'il y a en termes de recrutement des préoccupations absolument cardinales depuis quatre ans maintenant que nous sommes passés à la professionnalisation. Au départ, cela a été pour nous un intérêt pour l'institution d'un savoir intéressant les jeunes d'origine immigrée: c'est l'enjeu de l'image de l'armée à l'image de la société française. Cette question se pose pour les femmes et les jeunes issus de l'immigration. Alors au-delà d'un intérêt utilitariste du style 'on en a besoin', il existe aussi une préoccupation forte sur le fond, du type: 'en plus c'est souhaitable'. On sait que l'on ne peut pas adopter un mode de recrutement différencié. On ne peut pas aller vers le communautarisme. Mais il nous faut savoir et lutter contre une attitude qui refuse d'aborder le sujet. On est incapable, par exemple, de connaître les biographies: de qui parlons-nous? La deuxième génération? Les Harkis? On se refuse à regarder tout ça parce qu'on ne veut pas entrer dans une logique 'vous avez trop de ceci et pas assez de cela'. Nous avons le souci de ne pas entrer dans une logique qui nous suspecterait d'avoir nous-même une démarche statistique avec toutes les dérives.²⁷ »

Cela conduit à la seconde difficulté de l'enquête: la définition de l'échantillon pour réaliser les entretiens. Les critères utilisés ont varié: le lieu de naissance des personnels identifiés ou de leurs parents, mais également le patronyme voire, quelquefois, le phénotype. L'absence de critères « ethniques » objectifs pour définir notre échantillon nous a obligé à de tels bricolages.

Ces bricolages ont suivi des développements sensiblement différents selon les armées. La méthode de définition de l'échantillon pour l'armée de l'air a reposé sur le réseau professionnel de la personne-ressource en charge d'organiser pour nous l'accès aux enquêtés. Elle explique:

*« On ne pouvait pas sortir une liste avec des noms à consonance étrangère, car on ne peut pas faire ce type de recherche tout simplement parce que c'est interdit. Alors nous avons trouvé autre chose: faire fonctionner nos réseaux. Le lieutenant M***, que vous avez rencontré et qui est aussi un ami personnel, en est l'exemple type. Mais aussi nos*

²⁵ Entretien non enregistré avec le Chef d'état-major de l'armée de l'air, le 2 mars 2004.

²⁶ Direction de l'information et de la communication du ministère de la Défense.

²⁷ Entretien non enregistré 23 février 2004, DICoD.

réseaux auprès des chefs des ressources humaines. On les appelait directement et on leur demandait de trouver des personnes qui correspondaient à l'échantillon. On leur a expliqué le 'pourquoi' de l'étude, y compris aux commandants d'unité. Ce n'est que dans un second temps que j'ai contacté directement les personnes (identifiées). Je discutais un peu plus avec elles à propos du contexte de l'étude. Je me suis directement inspirée du guide d'entretien que vous nous aviez fourni pour cela.²⁸ »

Nous avons été confrontés aux mêmes difficultés dans l'armée de terre. A cela s'est ajoutée la difficulté de justifier la pertinence de l'étude, comme en témoigne l'entretien que nous avons réalisé avec le Chef d'état-major de l'armée de terre. L'approche a par ailleurs varié, semble-t-il, selon qu'il s'est agi des enquêtés militaires du rang ou des officiers²⁹. Pour les militaires du rang, l'information concernant l'étude a été diffusée par le CRH dans les régiments. Au niveau des régiments, les chefs de corps ou leur second ont demandé aux commandants d'unité de proposer des noms de personnes susceptibles d'être concernées par l'échantillon, c'est-à-dire les personnels « issus de l'immigration maghrébine, africaine, asiatique ou est-européenne », conformément aux recommandations du CRH. Dans chaque régiment, le capitaine en charge des ressources humaines a joué un rôle pivot dans cette sélection.

Pour les officiers, il semble que l'identification des enquêtés ait été effectuée à partir de données dont disposait l'état-major. Le CRH a alors plutôt contacté les formations où se trouvaient les officiers ainsi identifiés, en passant par les commandants d'unité.

Tous les personnels retenus pour l'entretien ont été reçus par leur chef de corps ou le commandant en second. L'un d'entre eux, à qui nous demandions comment avait été perçue l'invitation à participer à l'entretien, nous a répondu :

« Il n'y a pas eu de réaction, si ce n'est, peut-être, des sourires. La note du CRH précisait qu'ils devaient être volontaires. Mais c'est quand même moi qui le leur demandais ».

Les critères retenus ont été à la fois l'identification a priori des personnels comme issus de l'immigration, ensuite vérifiée par le lieu de naissance ainsi que le lieu de naissance des parents – informations disponibles dans les dossiers des enquêtés.

²⁸ Commandant en charge de l'organisation de l'accès aux personnels de l'armée de l'air, entretien téléphonique avec l'auteur le 3 juin 2004.

²⁹ Cette information est reconstruite sur la base de nos discussions avec les personnels rencontrés en régiment de l'armée de terre.

La définition de l'échantillon s'est opérée encore différemment pour la marine nationale, même si la difficulté a été, là encore, identique. Le premier contact que nous avons eu avec l'état-major de la marine nous a ainsi exprimé ses doutes quant à la possibilité de définir un échantillon:

« Nous n'avons pas de listings, car c'est contraire à la loi. Comment voulez-vous qu'on les retrouve? J'en connais bien un, mais ils en ont marre qu'on aille les voir sur ce sujet. »

Ou encore:

« C'est difficile d'obtenir l'accord des marins pour être interrogés de cette manière. Ils ne comprennent pas et disent qu'ils sont avant tout Français, militaires et marins.³⁰ »

A nouveau, l'identification d'une personne-ressource au niveau de l'état-major a constitué la pièce maîtresse de la définition de l'échantillon et de l'organisation de l'accès aux enquêtés. Le capitaine de vaisseau en charge du suivi de l'étude pour la marine a d'abord envoyé un message à tous les marins, en utilisant le système de communication interne de la marine nationale, leur demandant de se manifester auprès d'elle si l'objet de l'étude les intéressait et s'ils correspondaient à l'échantillon. A la demande de l'état-major, le message ne mentionnait pas d'origine culturelle ou ethnique particulière.

Les réponses des personnels intéressés, y compris d'origine européenne ou asiatique, ont ensuite été analysées de concert avec les chercheurs. A la suite de ces discussions, l'échantillon a été recentré sur les personnels issus de l'immigration maghrébine. Une fois le premier contact établi avec les personnels susceptibles d'être rencontrés par les chercheurs, la personne-ressource de l'état-major a souhaité vérifier que la hiérarchie de ces personnels volontaires pour l'entretien avait été informée. Certains chefs se sont même manifestés auprès d'elle, afin d'inciter certains de leurs hommes à répondre et se porter volontaires à l'entretien.

Enfin, s'agissant de la Gendarmerie, nous avons défini l'échantillon en relation directe avec la direction générale de la gendarmerie. Le colonel de gendarmerie en charge du suivi de l'étude nous a reçus pour passer en revue une liste de personnels susceptibles de correspondre à l'échantillon, sur la base de données informatisées de la gendarmerie.

³⁰ Il semble cependant que cette réaction n'ait été manifestée de manière aussi claire que par un seul officier basé en Bretagne.

A nouveau, l'exercice a montré la difficulté d'identifier formellement, à partir de critères « objectifs » (toujours partiels), les personnels concernés par notre échantillon. La consonance du nom de famille, voire la photographie, ont été utilisées en appoint. A partir de cette première sélection qui s'est concentrée sur les populations issues de l'immigration maghrébine et turque, les contacts ont été pris par la direction générale avec chacun des personnels pressentis. Ceux-là ont alors donné (ou non) leur accord pour participer à l'étude. Certains des personnels (dont un officier supérieur) que nous avions souhaité rencontrer ont refusé. Sur la base de la liste des 80 volontaires déclarés, nous avons sélectionné ceux qu'il était matériellement possible de rencontrer en fonction du calendrier qui nous était proposé.

En conclusion, l'échantillon ainsi constitué est-il « représentatif » de la réalité que nous avons cherché à analyser?

D'abord, l'échantillon n'est pas principalement composé de personnels récemment engagés dans les armées françaises. Cela signifie que l'étude a moins porté sur la manière dont les jeunes recrues envisageaient leur engagement dans les armées françaises que sur la manière dont les militaires "issus de l'immigration" se représentaient, dans le contexte de la professionnalisation, les évolutions de l'identité militaire et le jeu des identités culturelles et religieuses. Ainsi, certains des militaires enquêtés sont nés avant 1970 et servent dans l'armée depuis une quinzaine d'années, tandis que d'autres sont nés après 1980 et se sont engagés depuis seulement un ou deux ans.

A cela s'est ajoutée la difficulté matérielle de visiter un nombre très important de sites. Cela nous a parfois obligé à multiplier les entretiens dans un seul régiment.

Cela ne concerne toutefois pas l'armée de l'air où nous avons conduit un seul entretien par base aérienne visitée- ce qui peut poser le problème inverse de la représentativité de l'entretien conduit dans chacune des bases aériennes: toute recherche empirique présente de tels dilemmes qui, s'il ne doivent pas être niés, ne doivent cependant pas « réduire » la portée de l'analyse sociologique qui en découle et son rapport valide à la réalité observée.

Par contre, deux régiments représentent la moitié de l'échantillon pour l'armée de terre³¹. Certains interviewés se sont émus de cette disproportion, compte tenu de la forte spécificité de ces deux régiments. Un sous-officier rencontré à Bourg-Saint-Maurice nous a expliqué que le 7^{ème} BCA ne pouvait pas être

³¹ Il s'agit du 7^{ème} Bataillon de Chasseurs Alpins (Bourg-Saint-Maurice) et du 28^{ème} Régiment de Transmission (Issoire).

représentatif des problématiques identitaires dans les armées françaises, pour diverses raisons: environnement professionnel et régional, missions particulières, faible proportion de militaires issus de l'immigration maghrébine, etc. Par ailleurs, le commandant en second du 28^{ème} RT a mis en perspective la forte spécificité de son arme (la transmission), très technique, où le taux d'encadrement des jeunes EVAT est très supérieur à d'autres armes de l'armée de terre. Il est ainsi difficile de comparer le vécu de jeunes engagés travaillant en groupes restreints, encadrés par deux ou trois sous-officiers, avec celui d'EVAT affectés dans des régiments d'infanterie où le taux d'encadrement est bien moindre.

Une dernière difficulté relative à la représentativité de l'échantillon concerne les parcours biographiques et « identitaires » des personnels enquêtés³². A titre d'exemple, notre échantillon pour l'armée de terre se polarise très fortement autour de quatre catégories qui représentent 60% de l'ensemble des enquêtés³³:

- Descendants de rapatriés d'origine nord-africaine (RONA) ou « Harkis »: cela représente 17 % de l'échantillon pour l'armée de terre et 20% pour la marine nationale contre 10% pour l'armée de l'air;
- Personnes n'ayant qu'un seul des deux parents (voire grands-parents) issu de l'immigration et n'entretenant aucun lien avec la culture ou le pays d'origine: soit 22% de l'échantillon pour l'armée de terre;
- Personnes en situation de rupture familiale (dont adoption) et n'entretenant plus aucun lien avec la culture ou le pays d'origine;
- Personnes d'origine européenne, asiatique ou africaine: 22% de l'échantillon pour l'armée de terre et 20% pour la marine nationale contre 10% pour l'armée de l'air ou seulement 7% pour la gendarmerie.

³² Parfois, cette question est apparue au cours des entretiens: « *Je pense pas pouvoir répondre à toutes les attentes que vous voulez. Je pense pas être le candidat idéal pour vous (...) quand je vois les questions que vous posez par rapport à votre étude* » (sergent chef, armée de terre); « *C'est bizarre qu'ils vous aient pas aiguillé sur d'autres personnes* » (lieutenant, armée de terre).

³³ Contre 53% pour la marine nationale, 20% pour l'armée de l'air et 7% pour la gendarmerie.

3.2 Situations d'entretien et réception de l'étude par les enquêtés

L'entretien est la pièce maîtresse du dispositif de recherche de ce projet³⁴. Le type d'entretiens que nous avons choisi de conduire s'apparente aux « entretiens compréhensifs » par lesquels les « données qualitatives recueillies *in situ* sont concentrées dans la parole recueillie sur bande magnétique »³⁵. Dans cette démarche, les entretiens ne sont pas « impersonnels et standardisés ».

Or, les méthodes d'entretien insistent traditionnellement sur le problème que pose la personnalisation de la rencontre entre l'enquêté et l'enquêteur. Elles visent à encadrer le moment de l'entretien pour qu'il soit « possible de conduire tous les autres entretiens de la même manière, afin de réduire au minimum les variations d'un entretien à l'autre »³⁶ et de réduire au maximum l'intervention de l'enquêteur dans le processus. Jean-Paul Kaufmann montre que l'entretien compréhensif s'inscrit dans « une dynamique exactement inverse: l'enquêteur s'engage activement dans les questions, pour provoquer l'engagement de l'enquêté »³⁷.

Qui plus est, le guide d'entretien n'est qu'un outil qui, une fois rédigé, est rarement lu questions après questions dans la situation d'entretien. Il n'est là que pour encadrer la discussion qui se développe dans une interaction entre enquêteur et enquêté. Les questions posées sont rarement celles rédigées dans le guide: la situation d'entretien s'adapte à l'enquêté qui décide lui-même de donner une orientation à la discussion³⁸.

Enfin, une relation spécifique se noue entre enquêteur et enquêté :

« L'attitude de sympathie envers la personne, et la tentative de découverte des catégories qui sont au centre de son système de pensée et d'action, ne constituent pas deux éléments séparés. L'enquêteur commence par un rôle de composition: il est gentil, réceptif, et accueille très positivement tout ce qui est dit. C'est un instrument, qui

³⁴ Pour une discussion sur la méthode de l'entretien dans les sciences sociales, voir notamment: Stéphane Beaud, « L'usage de l'entretien en sciences sociales », *Politix*, 35, troisième trimestre, 1996, p. 226-257; Stéphane Beaud, Florence Weber, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La découverte, 1998; Alain Blanchet *et al.*, *L'entretien dans les sciences sociales: l'écoute, le sens et la parole*, Paris, Dunod, 1985; CURAPP, *Les méthodes au concret: démarches, formes de l'expérience et terrains d'investigation en science politique*, Paris, PUF, 2000; Sophie Duchesne, « Entretien non-préstructuré, stratégie de recherche et étude des représentations », *Politix*, *op. cit.*, p. 189-196; Nonna Mayer, « L'entretien selon Pierre Bourdieu: analyse critique de *La misère du monde* », *Revue française de sociologie*, 1995, XXXVI, p. 355-370.

³⁵ Jean-Paul Kaufmann, *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan, 1996, p. 8.

³⁶ A. Gotman, « La neutralité sous l'angle de l'E.N.D.R. » dans A. Blanchet *et al.*, *op. cit.*, p. 173.

³⁷ Jean-Claude Kaufmann, *op. cit.*, p. 17

³⁸ *Ibid.*, p. 44.

l'aide à faire parler, pour entrer dans le monde de l'informateur. Quand les catégories les plus opératoires, les clés d'une existence, sont isolées, tout commence alors à s'enchaîner. L'informateur comprend en effet que l'attitude de l'enquêteur n'était pas du bluff, un simple masque de politesse, mais qu'il s'intéresse vraiment à lui en tant que personne, qu'il s'y intéresse parce qu'il a su pénétrer au cœur de son monde, qu'il comprend son système de pensée et manie ses propres catégories comme lui-même le ferait. Il entre alors en confiance et a envie de poursuivre son chemin à deux en lui-même.³⁹ »

Cette technique s'est révélée particulièrement fructueuse compte tenu du contexte particulier dans lequel les entretiens étaient menés et de la sensibilité de l'objet de l'étude. A l'exception de la marine nationale, tous les entretiens réalisés l'ont été, en effet, dans l'enceinte des régiments ou bases dans lesquelles les enquêtés travaillaient. Souvent, l'entretien a été conduit dans des locaux à l'écart de leurs unités, même si cela n'a pas toujours été la garantie d'une discrétion totale. Un sergent de l'armée de l'air raconte :

« L'adjudant est venu me chercher devant tout le monde en faisant comme si l'on m'arrêtait. Je voulais que ce soit discret... »

Parfois l'entretien a eu lieu près des lieux d'autorité des sites visités: salle d'honneur auréolée du prestige et de l'épaisseur symbolique et historique du régiment, salle de conseil de la base, salle mitoyenne du bureau du chef de corps, etc.

Cela a pu renforcer le sentiment que l'objectif de l'étude était de « contrôler » les identités des militaires « issus de l'immigration ». Le malaise ressenti par les enquêtés a été évoqué de nombreuses fois au cours des entretiens⁴⁰. D'abord, l'impression de contrôle de l'institution a parfois été directement générée par l'invitation à participer à l'entretien: nombreux sont ceux qui ont pensé que l'enquêteur était un membre de l'armée voire de la DPSD. Une jeune sergent de l'armée de terre raconte :

« J'étais curieuse mais j'avais envie de donner mon point de vue aussi. Au contraire, qu'on m'ait choisie, je me suis posé une question. Et maintenant vous me dites que vous êtes sociologue et que vous faites une étude, ça me rassure. Mais je croyais que

³⁹ *Ibid*, p. 51.

⁴⁰ Cette ambiguïté n'a pas été seulement perçue par les enquêtés. Un commandant en second d'un régiment de l'armée de terre a manifesté sa surprise quant à la discrétion entourant l'étude: *« On a été surpris lorsqu'on a été contacté par le CRH. Heureusement, j'y connais très bien la personne qui justement m'a appelé. J'ai pu être direct avec lui. Mais la manière dont ils ont présenté l'enquête était un peu troublante. Je pensais devant tant de discrétion qu'il s'agissait d'une enquête officielle, particulièrement dans le contexte actuel (des débats sur la laïcité et l'islam de France). »*

c'était la DPSD qui voulait me poser des questions, et là, ça ne me rassurait pas du tout. »

L'impression de contrôle associée à l'étude a pu ne pas être liée directement à l'étude elle-même, mais aux réactions de l'entourage professionnel de certains des militaires rencontrés. Un jeune aviateur explique ainsi que ses collègues

« doivent surtout se dire 'oui, il a dû poser des questions sur ce qui se passe en ce moment'... ce que j'en pense... Enfin, ils n'étaient pas trop d'accord. (...) Parce que c'est, entre guillemets... on n'a pas la liberté de dire ce qu'on a envie de dire. C'est: 'oui, t'es à l'armée, tu fais partie d'une famille et tu trahis pas cette famille. Moi, je le ressens comme ça. »

Un autre sentiment a concerné la manière dont la participation à l'entretien constituait une stigmatisation. Un jeune soldat de l'armée de terre témoigne de son agacement:

« ça m'a un peu agacé qu'on me demande sur ce sujet-là. Au début, on me demande si je suis venu en France... par rapport à quoi?! Moi, j'ai grandi en France! Je passe pour un arriviste après... »

Un caporal chef explique à l'enquêteur:

« Je ne suis pas issu de l'immigration. C'est une erreur. (...) Je n'ai rien demandé à personne moi. La France, c'est chez moi. J'ai eu la nationalité française à la naissance, comme mon père. Maintenant, de toute façon, je suis mis dans le même sac. Quoi que je vous dise, on sera traité à la même enseigne: 'immigré', c'est une étiquette qui nous est collée. »

Il a été difficile pour les enquêtés d'estimer la distance entre l'étude et le contexte militaire. L'objet de l'étude a pu parfois être confondu avec certains discours normatifs sur l'intégration qui dominent dans l'armée. En somme:

« C'est comme ça quand on me dit de faire cette enquête, j'ai l'impression qu'il faut que je m'intègre aussi... » (sergent, armée de l'air).

Pour rompre ce malaise et permettre à l'entretien de se révéler au-delà d'un simple discours de façade, l'enquêteur a utilisé plusieurs « techniques ».

La première a consisté à passer systématiquement au moins une demi-heure à discuter avec l'enquêté de la genèse de l'étude, de ses raisons et objectifs. Il a fallu insister sur le fait qu'il ne s'agissait pas d'une enquête de l'armée ou du ministère de la Défense sur l'intégration (un thème mal vécu par les militaires

rencontrés) et que cela n'allait pas donner lieu à un traitement médiatique⁴¹: il s'agissait d'une étude sociologique dont le but n'était pas de juger ou d'évaluer, mais de comprendre.

Une dimension importante a été d'insister sur l'anonymat et la confidentialité absolue de ce qui était dit en entretien. Il était rappelé que l'enregistrement n'était qu'un outil pour que l'enquêteur retranscrive l'entretien, et que ni la cassette ni les entretiens retranscrits ne seraient transmis à l'institution militaire.

La deuxième technique a plutôt concerné le comportement de l'enquêteur vis-à-vis des enquêtés. Ayant une apparence « jeune », essayant de nouer une relation plus personnelle en invitant les enquêtés à prendre un café, en leur offrant des cigarettes et fumant avec eux avant et après l'entretien, en manifestant une empathie permanente et l'absence totale de jugement sur les récits qui se révélaient, en se montrant souriant et ouvert, et en marquant l'absence de hiérarchie entre l'enquêteur et l'enquêté, que cela passe par la disposition des chaises dans la salle d'entretien (plutôt mises côte à côte qu'en face l'une de l'autre) ou par le langage utilisé (un langage ressemblant naturellement au leur) : un lien de proximité s'est établi dans le contexte de l'entretien.

La dernière technique a trait, quant à elle, directement à la méthode de l'entretien compréhensif: l'entretien ne s'est pas fait d'autorité mais s'est déroulé comme une discussion informelle, où les enquêtés narraient leur parcours, leurs

⁴¹ La dimension scientifique de cette étude a été un élément important tant dans la genèse du projet que dans sa réalisation. Un représentant de la DICOd résume: « *Moi, je voyais monter la pression de la presse sur ces sujets. En 2000-2001, on n'avait pas d'information sérieuse. Jusqu'au jour où Yamina Benguigui nous a contacté pour son projet. (...) Le film portait sur les jeunes de toutes situations dans l'armée, engagés, sous-officiers et officiers. Le film a formidablement été bien accueilli. Cela a été un soulagement, pas lâche mais réel: une opportunité pour dépassionner le débat. (...) Dans tout ça, l'effet Benguigui a été très positif de même que la double page dans Le Monde. Alors vous avez ce réflexe dans les armées qui consiste à dire qu'on est en train de créer un problème qu'on n'a pas encore. Alors par rapport à cette pression des médias, je voulais un traitement sociologique* » (entretien non enregistré avec un représentant de la DICOd, 23 février 2004). Par ailleurs, nous avons rencontré à plusieurs reprises des militaires qui avaient été interviewés par des journalistes sur des sujets similaires. Cela a parfois été une mauvaise expérience et le caractère scientifique de cette étude a également contribué à les rassurer eux aussi. Un second maître raconte: « *(Les journalistes) m'ont alors emmené devant le Charles-de-Gaulle. Et là ils ont commencé. Ils m'ont même trompé! A moment donné, il y a une diffusion haut-parleur sur le Charles-de-Gaulle. Le gars avec le micro me dit d'arrêter parce qu'il ne m'entend plus. Moi, je vais pas rester bloqué: je regarde par terre en attendant que la diffusion elle passe. Pour moi, il avait coupé! Ben non non! Ça faisait passer le message: je suis là, hop garde à vous! C'est l'image qui est passée. Pour vous dire le côté... je vais pas dire vicieux, mais... bon, on m'avait mis en garde et je m'y étais préparé à sortir les phrases quand il fallait. Mais le montage à la télé, il est super puissant! Sur le coup, quand je l'ai vu passer à la télé, je ne voulais même plus sortir de chez moi. Mon amie m'a consolé, les autres amis quand je suis arrivé dans le centre m'ont félicité, ma famille pareil, ça m'a réconforté... Parce que je m'étais aussi fait une idée de ce qui allait passer, et ça n'a eu rien à voir! C'était à côté: moi j'étais axé plus sur mon professionnalisme que ce côté de problème que j'ai connu depuis que je suis tout petit! Bon, je pense qu'il n'est pas nécessaire de passer à la télé pour dire ça* ».

expériences, parlaient de leur monde, allaient jusqu'à aborder des moments très intimes de leur vie. Les questions n'étaient pas déterminées à l'avance. Un lieutenant de l'armée de terre a montré sa sensibilité vis-à-vis de cette approche:

« Il y a très peu de personnels de l'armée capables de mener un entretien comme vous l'avez fait, qui ne soit pas mécanique ».

Cela a permis de « délier la parole », souvent contrainte par le « devoir de réserve » et le contrôle ressenti par ces enquêtés de la part de leur institution. En les rassurant sur la destination de cette étude, cela a également permis de réconcilier les militaires rencontrés avec l'étude elle-même, quand elle avait paru dérangement au départ. L'empathie manifestée par l'enquêteur a ainsi été parfois soulignée, une fois l'entretien terminé:

*« C'est un peu les questions auxquelles on répond tous les jours avec des personnes avec lesquelles on a des dialogues un peu plus poussés que la moyenne, on va dire. Par exemple, avec F*** qui n'est pas français à 100%, on a eu des conversations de ce style-là. Voilà. Ça fait plaisir d'avoir des gens en face qui ont un peu les mêmes idées que vous, qui ne s'arrêtent pas à ça. Ils font la part des choses »* (caporal chef, armée de terre).

C'est plus globalement le projet même de l'étude qui a emporté l'adhésion. Un second maître résume:

« Je pensais que mon témoignage pouvait apporter quelque chose. Parce que c'est une démarche intéressante dont on n'a pas l'habitude. Des occasions d'aider à faire évoluer les choses, dans le sens positif du terme, il n'y en a pas beaucoup. Il faut savoir les saisir. Ce que je viens de dire là, ça va être pris de telle et telle façon. Mais ça va pas rester ignoré. »

Ce sentiment est partagé par un gendarme:

« Je pense qu'il y aurait beaucoup de choses à dire. Nous, on va rien gagner à cet entretien, à titre individuel. Mais j'espère bien qu'un jour les choses évolueront. »

Au final, l'étude a elle-même été parfois considérée comme l'illustration de l'évolution de la société militaire dans son attitude vis-à-vis des identités culturelles, ethniques ou religieuses.

« Je pense que c'est une enquête qui a été demandée de manière à ce qu'elle soit la plus discrète possible. Donc, quand on fait la demande dans les régiments pour avoir un éventail de population, il n'a dû être dit qu'un strict minimum du domaine de l'entretien. (L'officier qui a organisé cet entretien) n'a pas dû parler de certaines

choses. Parce que si on avait choisi de prendre en considération certains domaines qui allaient être exposés (au cours de l'entretien), je pense que beaucoup de personnes auraient joué le jeu, en donnant un éventail de population qui va du meilleur au pire et du pire au mauvais... (...) Je pense qu'il vaut mieux en parler de manière à essayer le plus possible d'améliorer ce genre de choses. Par contre, d'un autre côté, il y a peut-être, au niveau d'un certain statut, je pense, dû à leur éducation ou à ce qu'ils ont subi il y a quelques années, je pense que ça peut rester un tabou. (...) Je pense aux guerres d'indépendance. On est dans une génération où on commence à oublier la guerre d'Algérie. Ce n'était pas le cas il y a une quinzaine d'années encore, où il y avait beaucoup de militaires qui l'avait subie plus ou moins bien. Je pense que la génération qui vient est moins sensible à ce sujet que la génération qui commence à partir» (caporal chef, armée de terre).

Cela dépasse le cadre de cette recherche mais contribue à la mettre en perspective: elle aussi a sans doute rempli, par sa réalisation, une « fonction sociale » (qui échappe toujours aux chercheurs) en répondant à une demande, celle de la plupart des militaires français « issus de l'immigration » que nous avons eu la chance de rencontrer.

Première partie : Les militaires issus de l'immigration (analyse de l'enquête)

Cette première partie est consacrée à une lecture verticale des entretiens réalisés, en suivant de près la progression suggérée par le guide d'entretien utilisé pour l'étude. Les thèmes abordés sont dans l'ordre : les facteurs de l'engagement ; les attentes à l'égard de l'institution ; la diversité dans les armées et la question des allégeances ; l'identité et les valeurs militaires ; les difficultés et les moments forts de la vie militaire. Les chapitres qui suivent ont pour objectif de restituer les discours recueillis avant d'en proposer une analyse transversale (seconde partie).

Chapitre 1 / Les facteurs de l'engagement

Pour mettre en lumière les facteurs déterminant l'engagement des militaires français issus de l'immigration que nous avons rencontrés pour cette étude, nous nous sommes penchés à la fois sur le parcours initial précédant l'engagement (scolarité, expérience professionnelle et chômage, pays d'origine et milieu familial ou entourage) et sur l'idée que ces jeunes hommes ou femmes avaient de l'institution qu'ils servent aujourd'hui, avant leur engagement, ainsi que les réactions de leur entourage à leur entrée dans les armées françaises.

1.1. Le parcours avant l'engagement

1.1.1. Parcours suivi (scolarité, expérience professionnelle, chômage)

La plupart des personnes rencontrées se sont dirigés assez rapidement vers des filières professionnelles, généralement BEP, voire CAP, et un peu plus rarement, Baccalauréat professionnel. Ceux qui sont titulaires du Baccalauréat (général ou professionnel) ont souvent interrompu leurs études au bout d'une ou deux années, soit parce que les études choisies ne leur convenaient pas, soit en raison de la nécessité de subvenir à leurs besoins rapidement⁴².

Beaucoup sont en situation, sinon d'échec scolaire, du moins de rejet du système scolaire, dans lequel ils n'ont pas réussi à trouver réellement leur place :

« L'école... pas franchement intéressé, comme beaucoup de gens, je pense. J'ai toujours fait le minimum pour m'en sortir. »

« J'ai fait 6 mois de 5^e et je suis parti, je ne trouvais plus rien d'intéressant. »

Ils ont souvent été dans l'obligation de commencer à travailler jeunes (certains à partir de l'âge de 16 ans) pour financer leurs études ou leur scolarité, et soulager leurs parents de la charge financière qu'ils représentaient. La plupart des jeunes rencontrés sont issus de familles nombreuses, à revenus plutôt modestes.

⁴² On peut constater – mais il n'est pas certain que le nombre de personnes rencontrées soit suffisant pour que ce constat soit réellement significatif – que les personnes en situation d'échec scolaire, qui ne sont pas titulaires du Baccalauréat, sont plus nombreuses proportionnellement dans la Marine ou la Gendarmerie (où ils constituent la grande majorité des matelots et des GAV) que dans l'Armée de l'Air ou de Terre.

Quelques-uns parmi ceux qui ont commencé leur scolarité dans leur pays d'origine n'ont pas réussi à rattraper leur retard en raison de leurs difficultés à s'exprimer en langue française. Ils constituent cependant une minorité, la plupart d'entre eux étant nés et ayant grandi en France.

« Parcours scolaire laborieux dans la phase où on doit maîtriser le français : j'ai perdu 1 ou 2 ans au primaire et au collège. Les parents ne maîtrisaient pas le français et du coup on avait nous aussi du mal à le maîtriser. »

D'autres ont dû recommencer en partie une scolarité débutée à l'étranger :

« Le niveau ne correspondait pas du tout... il est faible le niveau en Algérie, par exemple une 3^e en France c'est au lycée, c'est une seconde, donc voilà, j'ai dû reprendre à zéro. »

Quelques-uns témoignent avoir été l'objet de comportements racistes de la part de leurs professeurs relativement tôt dans leur parcours scolaire. Il en est résulté un rejet encore plus grand du système scolaire français.

« Je comprenais pas pourquoi j'avais un copié-collé de 3, 3, 3 en mathématiques alors que j'essayais de travailler... Moi, je l'ai mal vécu. Je l'ai vécu comme un rejet. Il y a eu un petit break avec le système et je me suis dis, non, c'est pas possible. Je ne peux pas rester là. »

Un autre raconte comment les préjugés racistes de son professeur de français l'ont poussé à travailler et à être toujours premier de la classe en cours de français :

« J'avais eu une super prof qui m'avait dit 'de toute façon, je vois vraiment pas pourquoi tu essaies, t'es un nul, t'arriveras jamais à rien dans ta vie. Le français est une langue beaucoup plus dure que tu crois. »

Ce désir d'aller le plus loin possible, ce besoin d'en faire encore plus que les autres, pour faire taire les préjugés racistes, caractérise un nombre significatif de carrières militaires des personnes rencontrées.

La confrontation avec le monde du travail n'a pas toujours été heureuse et nombreux sont ceux dont on est en droit de penser qu'ils ont connu une période de chômage d'autant plus longue que leur origine étrangère se déduisait facilement de leurs nom et prénom ou de leur apparence. Si beaucoup ont eu des périodes de chômage plus ou moins longues avant leur engagement ou se sont engagés pour les éviter, c'est certainement, en partie du moins, en raison de préjugés racistes de la part des éventuels employeurs.

« Rien que les prises de contact téléphoniques : 'bonjour, je m'appelle Cédric B. Je cherche un stage de comptabilité...' – 'OK, ça va, vous nous intéressez, venez'. Et arrivé au stage, avec ma tête, ça ne passait pas. Non, excusez-moi, on a déjà trouvé quelqu'un' ».

Mais d'autres n'ont tout simplement rien trouvé :

« J'ai galéré, recherche d'emploi à fond. J'ai vu qu'il n'y avait rien, rien, rien ».

Un pompier militaire raconte comment ses candidatures pour devenir pompier dans le civil ont été régulièrement rejetées, jusqu'à ce qu'on lui dise :

« Les pompiers de là-bas, c'est des racistes ».

Par ailleurs, beaucoup ont choisi la carrière militaire également parce que leur origine rendait la recherche de travail dans le milieu civil plus difficile. Une jeune femme, titulaire d'un baccalauréat spécialité 'comptabilité' explique que les stages qu'elle a faits en entreprise étaient

« tous pistonnés parce qu'à chaque fois j'ai téléphoné, comme j'ai pas d'accent, je téléphonais, je demandais s'il y avait une place pour suivre un stage de 4 mois, on me disait 'oui' ; quand je me présentais, on me disait que la place avait été prise, alors que le seul stage que j'ai fait au commissariat de l'armée de terre, j'ai eu aucun problème, j'ai téléphoné, on m'a dit 'oui', je me suis présentée, on m'a acceptée. Là, c'est une réalité, c'est une expérience vécue. »

1.1.2 Pays d'origine

La majorité des personnes rencontrées dans le cadre de l'enquête est née en France, de parents étrangers, immigrés en France dans les années 1970. Les pays concernés sont en général des pays du Maghreb (Maroc et Algérie, en particulier), quelques pays d'Afrique noire (Côte d'Ivoire, Nigeria) et quelques cas isolés tel que le Laos ou le Viêt-Nam. Mais la plupart a grandi en France et ne retourne que rarement dans le pays d'origine. Presque tous se sentent quasiment « 100% français », quel que soit le lieu de naissance :

« Pour moi, l'Algérie, c'est comme si on me parlait du Canada ou des Etats-Unis... Je n'ai aucune attache. »

« La France, c'est mon pays. J'y ai vécu mes 26 ans. »

« Mon pays, c'est la France... et mon avenir, c'est ici. »

Quelques-uns parmi les parents ont décidé de retourner dans leur pays d'origine pour leur retraite. Ils constituent cependant une minorité et leur choix n'influence jamais leurs enfants, qui préfèrent rester en France.

Le pays d'origine représente parfois un objet d'attachement affectif :

« L'Algérie, c'est des bons souvenirs. Et puis ça va pas au-delà. Je n'oublierai jamais que j'ai vécu mon début de petite enfance là-bas, que j'y suis allé en vacances, et j'ai vécu de très bons moments. Mais ça reste ça. »

Il est quelquefois l'objet d'un « véritable amour » mais « (leur) pays, c'est la France » :

« Là-bas, je me sentirais comme une étrangère. »

« Le Maroc, c'est un attachement, c'est affectif aussi... mais je suis française. »

Un Français, dont les parents sont tunisiens, immigrés en France dans les années 1970, estime

« (qu')ils n'oublient pas d'où ils viennent, mais ils ont grandi en France, et c'est la France qui leur donne leur pain, c'est pas la Tunisie. »

Un autre Français originaire de Tunisie explique qu'il ne pourrait jamais y vivre :

« Là-bas, on n'est pas chez nous. »

Un Français d'origine marocaine s'exprime, comme beaucoup d'autres, en des termes vigoureux :

« Je ne suis pas Marocain, je n'ai pas été élevé au Maroc, je n'ai pas une culture marocaine, j'en ai seulement une partie, qui m'apporte des richesses. »

Pour ceux qui sont nés à l'étranger, le lien avec le pays d'origine s'atténue d'ailleurs avec le temps :

« Pendant un certain temps, je retournais régulièrement en Algérie, pour ne pas couper le lien trop brutalement... Et puis au bout d'un temps, je me suis tout à fait adapté à la France, à la langue. Quand je suis arrivé en France, je parlais l'arabe, le kabyle et le français. Aujourd'hui, j'ai oublié l'arabe et quasiment le kabyle. »

Une minorité a le sentiment d'être « écartelée » entre la culture d'origine et la France,

« Comme dirait un chanteur de rap, on a le cul au milieu de la Méditerranée, vu qu'en France on est considérés comme des étrangers et que si je retourne à Alger, je serais forcément considéré comme un Français ! »

Or, nombreux sont ceux qui insistent avec ferveur sur leur sentiment patriotique envers la France :

« Je suis fier d'être dans l'armée française. »

« Je me dis que je représente quelque chose : je représente la France ! »

« Je me suis engagé parce que j'aimais la marine, mais surtout parce que j'aimais mon pays, la France. Pour moi, ce patriotisme était très important. »

Plus loin dans l'entretien, cette même personne affirmera :

« C'est d'abord la France avant la famille »

Une autre personne évoquera quant à elle l'hymne national en ces termes :

« Je sais que s'il y a la Marseillaise, je vais avoir des frissons. C'est clair... Il y en a qui pleurent encore à la Marseillaise et ils ont 30 ans de service. Non, c'est vrai ! »

Quant au drapeau bleu, blanc, rouge,

« Ça a une (grande) signification, c'est l'histoire, c'est la richesse ».

La réaction vis-à-vis de l'étude et de leur participation a parfois été déclinée à partir de ces attitudes mettant l'accent sur le patriotisme. Trois militaires n'ont pas apprécié d'être rangés dans la catégorie « personnes issues de l'immigration », ce qu'ils considèrent comme une erreur :

« Ah forcément, c'est ma couleur ! Comme quand on voit les gens des DOM-TOM d'ailleurs, c'est pareil pour eux. Il y en a qui ne savent même pas que les DOM-TOM font partie de la France... »

Ils en feront la remarque à leur interlocuteur en début d'entretien :

« 'Il est issu de l'immigration', ça veut dire, 'il a immigré, il n'est pas chez lui, il est venu chez nous'. Alors qu'ici, je me considère chez moi ! »

Un Français d'origine ivoirienne, dont le père appartenait au régiment d'infanterie coloniale et dont le grand-père était tirailleur sénégalais, s'exprime ainsi :

« Moi qui suis soi-disant 'issu de l'immigration', je ne me considère pas comme ça, parce que mon grand-père était français ; ils ont jamais demandé la nationalité française... quand je suis né, j'ai été déclaré français... la France, c'est chez moi. »

Comme d'autres, il regrette qu'on ait oublié à l'indépendance les Africains qui avaient combattu pour la France. A la retraite, son père reçoit une pension bien inférieure à celle d'un ancien combattant français ; il finira par avoir gain de cause devant les tribunaux français vers la fin de sa vie.

Ont aussi été rencontrés plusieurs fils et filles de Harki, de même que des fils et petits-fils de tirailleurs sénégalais ou de militaires du régiment d'infanterie coloniale, qui souvent ont connu la Seconde guerre mondiale, ou encore la guerre d'Indochine. Si plusieurs d'entre eux ont fait part de leurs griefs à l'égard d'une France qui a oublié ceux qui s'étaient battu pour elle, cela non seulement n'a jamais constitué un obstacle à leur engagement, mais n'a de plus pas entamé leur sentiment patriotique vis-à-vis de la France.

« Mon père a combattu pour la France... aujourd'hui, je suis militaire, je suis fier de l'être, de l'armée française ; si demain, il y a quoi que ce soit, bah je monte au front, je partirai, je fais partie de ce pays, moi je suis né en France, je me considère français, donc si demain, ça vient à cartonner, je monterai direct, quoi, je me poserai même pas la question. »

Pour l'un des fils de Harki rencontré, l'expérience vécue par le père a même constitué une motivation supplémentaire à l'engagement :

« Je me suis dis que je me battrais pour avoir ce que mon père n'a pas eu. Il faut se battre dans la vie, il faut pas baisser les bras. Au contraire, ça m'a motivé. Réussir là où mon père n'a pas réussi... »

Rares sont ceux qui ont renoncé à leur nationalité d'origine pour s'engager. Certains ont agi ainsi parce qu'on les avait mal renseignés ou qu'on le leur avait conseillé :

« Je considérais que ça ne me servait à rien de garder la double nationalité, que ça aurait même pu me gêner... disons si un jour, je demandais une affectation de 2 ans dans un pays africain... donc j'ai préféré renoncer à ma nationalité. »

D'autres ont subi des intimidations en début de carrière, sans doute liées aux caractéristiques de certains régiments :

« Quand je suis rentré en commando, on m'a très clairement dit que tout ce qui concernait le pays natal, il fallait que je fasse une croix dessus. »

Un Français d'origine algérienne a quant à lui renoncé à la nationalité algérienne peu de temps avant son engagement, parce qu'il estimait qu'« *(il) n'avait pas le choix ; quand j'ai débarqué ici, je parlais le petit nègre, il a fallu s'adapter* ».

1.1.3 Le milieu familial, l'entourage

À quelques notables exceptions, les militaires rencontrés sont issus de familles nombreuses de condition modeste. La mère est en général occupée au foyer et a élevé de nombreux enfants (même s'il y a aussi des foyers plus restreints), alors que le père est souvent ouvrier, agent d'entretien ou de service, chauffeur routier, maçon, mécanicien, plombier, ou encore peintre en bâtiment. Parfois aussi, la mère a connu divers petits emplois, nourrice, agent d'entretien ou encore couturière. Il en est résulté pour beaucoup de leurs enfants la nécessité de trouver rapidement une source de revenus. En revanche, on peut constater que dans la quasi-totalité des familles dont il est question, l'ensemble des enfants a un emploi, quand ces derniers n'ont plus l'âge d'être scolarisés. Les parents bien souvent surveillent étroitement l'éducation de leurs enfants et les poussent d'ailleurs fréquemment à faire des études afin d'atteindre un niveau socioprofessionnel supérieur à celui qu'ils ont eux-mêmes connu.

Très souvent, les parents ont en effet subi une réelle « *régression sociale* » en quittant la situation professionnelle et sociale qui était la leur dans leur pays d'origine :

« Je me rappelle de mon enfance au Maroc, quand on était dans les immenses maisons avec un étage réservé pour les gosses, avec les 8 cousins et cousines, on se baladait partout, dans l'orangerie... »

Les enfants souffrent alors de cette « *régression* » subie par leurs parents :

« Je me sens frustré... de les voir comme ça, moi je, enfin bon, ça me fait mal. Je veux dire, de passer d'un niveau de vie, euh, régresser d'un coup... enfin ouais, ça m'a blessé. »

« Je me suis rendu compte en grandissant que mes parents avaient eu sans doute énormément de difficultés à... à s'adapter à la... à une nouvelle vie, une nouvelle terre, et je pense que ça a été très dur pour eux parce qu'ils étaient, ils étaient

professeurs là-bas, instituteur et institutrice, donc considérés comme ayant un certain niveau de culture quand même, et en arrivant en France, je pense que ça a été tellement dur pour eux, de...de s'adapter qu'ils ont pas pu progresser et évoluer en fait, ils sont restés à un stade où ils ont pas réellement bougé. »

Un militaire qui a dû quitter précipitamment son pays avec sa famille en raison des menaces qui pesaient sur la vie de sa famille, raconte que

« (de) passer d'une villa de trois étages avec des palmiers, cinquante mille mètres carré de terrain à un appartement en cité dans ce qu'on appelle le 'ghetto Vierzonnais', ça calme ».

Autre constatation importante, une grande majorité des personnels interviewés a dans son entourage proche un militaire (14 dans l'Armée de terre, 6 dans l'armée de l'air, 8 dans la gendarmerie, 7 dans la marine) : le plus souvent, il s'agit d'un membre de la famille (père, grand-père, frère, cousin), mais il peut aussi s'agir de camarades de lycée ou du petit ami pour les filles. C'est bien souvent le père, le grand-père, et l'image qu'ils ont donnée de l'armée ainsi que les anecdotes racontées qui ont été déterminantes pour la carrière de leur fils ou de leur fille.

« Mon inspiration vient de mon père. J'étais très fier de lui, comme tous les petits garçons. J'ai un petit garçon de 6 ans, il est très fier de moi : 'papa, je veux être militaire'. Ça part de là. Mon grand-père, le père de mon père, était militaire aussi. »

D'autres membres de la famille que le père ou le grand-père peuvent également avoir eu une influence déterminante sur la décision du jeune engagé :

« J'avais un oncle... qui était chef d'état-major, et puis tout petit, quand j'allais le voir, quand j'allais en vacances chez lui, il m'emmenait avec lui sur la base aérienne, je montais dans les avions... et puis j'allais chez mes cousins, y avait des treillis, on se mettait des treillis, on jouait à la guerre, on avait des fusils... »

En revanche, lorsqu'il s'agit de fils de Harkis, le passé militaire du père peut constituer soit un tabou, soit quelque chose dont il reste difficile de parler. Nombreux sont alors ceux qui mènent seuls leurs recherches pour découvrir cette partie de l'histoire de leurs parents.

« Pour savoir ce qu'il faisait après, c'était un peu plus délicat. Mon père m'en n'a jamais parlé objectivement. »

Ou encore :

« Il ne m'a jamais parlé de ce qu'il a fait ; j'ai su qu'il était harki parce que j'ai toujours des contacts avec ma grande sœur et je lui ai demandé le livret militaire de mon père. J'ai écrit à Pau parce qu'il y a un centre historique là-bas, donc c'est comme ça que j'ai su... J'ai acheté beaucoup de bouquins sur les Harkis, sur la guerre d'Algérie ; j'ai vu des photos et il y était, c'est comme ça que j'ai vu dans quels commandements il était... donc j'ai continué à faire des recherches comme ça. »

Quelques militaires (une minorité : 5 en tout, dont 4 dans l'armée de terre) ont eu une enfance et une adolescence particulièrement difficiles, et ont vécu des situations de rupture avec leur entourage familial proche. Pour certaines adolescentes engagées dans l'armée, le milieu militaire représente alors quelque chose comme une famille de substitution, ou tout du moins leur permet d'affirmer avec vigueur leur attachement à la France et donc la rupture avec le pays d'origine, Algérie, Maroc ou Tunisie le plus souvent. Une jeune femme, emmenée par son père de France en Algérie, après le divorce de ses parents, alors qu'elle était enfant, raconte qu'on l'a

« emmenée de force, parce que arrivé là-bas, on nous a déchiré les papiers, c'était l'extrême ... A 16 ans, j'ai fugué, je suis restée un mois à Alger à galérer et je suis allée au consulat, j'ai écrit à Nantes pour avoir mon extrait d'acte de naissance, j'avais aucun papier pour prouver que j'étais née en France et que j'étais française, j'ai dû écrire à Nantes, à Amiens, c'est comme ça que je me suis débrouillée. »

Une autre jeune femme, rejetée par un père « un peu violent » et une mère qui l'a envoyée à la DASS, ne veut surtout pas retourner dans son pays d'origine :

« C'est un beau pays, mais je ne pourrais pas y retourner, avec ce que j'ai vécu... franchement, je peux pas, j'ai un blocage... pourtant, ma grand-mère, elle aimerait bien que je retourne là-bas... Je suis trop stressée... enfin, j'ai peut-être peur que là-bas, on me bloque, que je puisse plus revenir... Alors ma grand-mère... je lui dis pas pourquoi je peux pas... Je dis que 'non, là je suis militaire en France, je peux pas venir comme ça'... »

Elle ne veut surtout pas changer de régiment, parce que son chef est

« un peu comme (son) père... C'est quelqu'un d'honnête, de réglo, carré, c'est un vrai militaire... Ah oui, lui, il a des valeurs ! C'est un homme... qu'on peut que respecter... et puis, c'est quelqu'un d'honnête... »

Mais cet attachement affectif à l'armée en raison d'un passé familial douloureux peut également concerner les garçons. Un jeune homme, placé dans un foyer de la DASS à 2 ans et dont les seules vacances avec le père naturel vont se

terminer par une fugue, pense aujourd'hui être le « *chouchou du colonel* ». Il est très fier d'appartenir à l'armée française où il semble s'épanouir pleinement :

« Quand vous retirez l'uniforme, vous n'êtes plus rien. »

Pour un autre militaire, jeté dehors par son père à l'âge de 13 ans, c'est le fait d'avoir trouvé un métier dans l'armée qui va le réconcilier avec lui. On peut également évoquer ce jeune homme qui a rompu avec sa famille depuis 15 ans après une jeunesse difficile et qui a été appelé sous les drapeaux à 18 ans :

« Là j'ai eu la révélation que c'était... que l'armée m'offrirait la structure dont j'avais besoin et correspondait vraiment à cette époque-là à tout ce que je recherchais. »

1.2 Idée de l'engagement et visions de l'armée

1.2.1 Naissance de la « vocation »

Même si la décision de l'engagement est prise bien souvent au moment où il s'agit de trouver un emploi, nombreux sont ceux qui ont eu la « *vocation* » très tôt, dès leur plus jeune âge. Il s'agit alors généralement de personnes ayant eu un militaire dans leur entourage proche, le plus souvent le père :

« L'armée, c'est dans la famille, quelque chose qui m'avait toujours intéressé. »

« J'ai eu la fibre assez tôt. Mon père a fait son service, il m'a gavé avec ça assez longtemps. »

Il peut alors s'agir de l'armée du pays d'origine, mais le plus souvent, cela concerne l'armée française :

« Même quand j'étais au Sénégal, j'ai déjà fait des dossiers pour l'armée. Au consulat de France, pour l'armée française. J'avais déposé des dossiers, comme j'ai la nationalité. Après, quand je suis venu ici, j'ai demandé encore, j'ai pris les dossiers... Mon père, il aime bien l'armée, quoi. C'est lui qui nous avait donné l'idée, depuis qu'on était au Sénégal. »

Parfois, l'envie d'entrer dans l'armée apparaît très tôt, en dehors de toute influence de la part d'un proche. On peut ainsi s'engager dans la marine, parce qu'on aime la mer :

« Tout petit, j'avais vue sur la mer à Alger. »

A l'époque de la conscription, c'est souvent l'expérience du service national qui a donné l'idée à l'appelé de s'engager.

Si les uns sont décidés dès le départ à faire carrière, d'autres sont attirés par l'armée mais ont encore quelques hésitations. Certains font alors avant engagement l'expérience d'un volontariat ou bien ils s'engagent pour une durée contractuelle d'abord très limitée. Ils restent ensuite dans l'armée parce que l'expérience a été concluante :

« Déjà, je voulais toujours être militaire, je ne sais pas pourquoi, mais bon, sans connaître le domaine. Bon, le fait d'y avoir fait une dizaine de mois pendant mon service national, je me suis dis, tout compte fait, je suis bien là où je suis : pourquoi ne pas tenter d'y faire une carrière ? Bon, j'ai tenté pendant un an, ça m'a toujours plu, j'ai continué, j'ai continué, et au bout de treize ans, j'y suis encore... »

1.2.2 Ce qui est recherché dans l'armée et la vision avant l'engagement

Il est vrai que la motivation financière est essentielle, même si elle n'est pas toujours déterminante à elle seule : il s'agit souvent de trouver rapidement du travail, soit parce qu'on veut subvenir soi-même à ses besoins et être indépendant de ce point de vue de ses parents (*« J'ai souhaité travailler pour gagner mon pain, pour être indépendant, comme tous les gens normaux »*), soit parce qu'on ne trouve pas de travail dans le civil, notamment lorsque l'on est dépourvu de diplômes:

« Ne trouvant pas de travail, on s'était mis en ménage avec ma femme qui travaillait ; donc un salaire, pour subvenir à nos besoins, ça a été juste, quoi. Et puis, je ne peux pas rester à rien faire non plus. Donc je me suis dis que l'armée, c'est relativement tranquille, on va dire. Au début, je voyais ça comme ça. Et ça me permettait d'avoir un salaire et de commencer à vivre, quoi. »

L'engagement dans l'armée peut être un moyen rapide de trouver une source de revenus stable, notamment parce que la formation initiale est déjà rémunérée :

« Il fallait que j'aie des sous, donc c'était le moyen le plus rapide de subvenir à la vie que j'avais à l'époque, puisque j'avais une copine, et quand on a appartement, voiture, machin, il n'y a pas 36 solutions ! Donc j'ai foncé dans les propositions les plus rapides qu'il y avait à l'époque, puisqu'à l'époque, je voulais faire une école d'infirmier, service de santé des armées. Bon, le recrutement se faisait un an après, et rester un an sans rien... c'était pas faisable, donc ça a été directement l'armée de terre et ce qu'ils me proposaient. »

Certains, parmi les plus âgés, ont eu une bonne expérience de l'armée lors de leur service militaire, et sont donc restés au sein de l'institution ou y sont retournés plus tard, n'ayant pas trouvé de travail dans le secteur privé :

« J'étais pas parti de mon service avec un mauvais souvenir, loin de là, sinon je me serai pas engagé. C'était sans plus, j'étais revenu dans la vie civile, j'allais avoir un petit travail, comme tout le monde, et ne trouvant pas de travail à Metz, je suis reparti. »

Le fait de s'engager dans l'armée pour acquérir un métier n'empêche pas la naissance d'un goût particulier pour l'armée ou pour le type d'emplois qu'elle propose, s'il n'était pas présent dès le début. Pour quelques-uns, l'engagement dans l'armée a été un choix par défaut :

« Je me suis engagé parce que je n'aimais pas l'école. »

« Après le BEPC, j'ai fait un peu comptable, donc Bac G2 – filière généraliste mais avec spécialité éco. Je me suis orienté vers un BTS mais ça m'a pas vraiment plu non plus. En France, j'ai essayé des études de droit, ça m'a pas plu. Donc je me suis engagé dans l'armée. »

Pour d'autres, l'image de l'armée a été le motif principal de l'engagement :

« Même l'uniforme, c'était beau à voir. »

Entre ces deux pôles, les motivations diffèrent d'un individu à l'autre, même si quelques-unes d'entre elles paraissent récurrentes. La plupart du temps cependant, c'est un ensemble de plusieurs motivations qui a été déterminant.

Il s'agit, le plus souvent, en dehors de la nécessité de trouver un emploi, du goût de l'aventure, de l'envie de voyager :

« Dans un premier temps, c'est pour être sur les bateaux. Ils m'ont dit ils voyagent... »

De même que faire du sport :

« On en a discuté avec pas mal d'amis, on voulait tous s'engager, dans la marine, parce qu'on s'était dit, si on s'engage, autant voyager un peu... Quand je me suis engagé, j'avais 22 ans, j'ai fait les procédures (pour être engagé), j'en avais 21. On m'avait dit 'tu as 21 ans, tu es payé pour faire le tour du monde, avec un peu de bol, tu seras payé, disons 1500 euros par mois, que tu ne dépenseras pas pendant des mois, pour faire une escale de 4 jours au Brésil, pendant le Carnaval de Rio... »

Il y a pire comme boulot ! Surtout si c'est pour faire secrétaire et être assis derrière un PC et taper des lettres... J'ai fait des boulots beaucoup plus durs et plus éreintants que ça, et où la possibilité de partir est pas aussi grande... On m'a demandé d'aller travailler, on m'a dit 'tu vas à l'école pendant 10 mois et on te paie' ! On te paie pour faire des études ! T'as un niveau Bac+2, on te demande de faire un bac pro, pendant 10 mois, où on va te faire travailler pendant 8 heures par jour, dont 6 heures à faire du sport et à courir, je suis désolé, quand on a 21 ans et qu'on cherche du boulot, un boulot comme celui-là, c'est la poule aux œufs d'or ! Quand j'ai vu ça, je me suis dit 'il y en a qui n'ont rien compris, qui préfèrent être au chômage ; engagez-vous les mecs ! vous allez faire du sport 10 heures par jour !'. Etre payé 1500 euros pour faire du sport, c'est pas beau, ça ? »

Mis à part l'envie de voyager et de l'envie d'aventures, d'autres types de motivations, liés aux caractéristiques propres des métiers militaires, ressortent des entretiens menés. Beaucoup sont attirés par la diversité des emplois qu'offrent les armées :

« J'ai aussi été me renseigner un petit peu, et par rapport à ce qu'on me proposait, des retransmissions, c'était quelque chose de pas mal... »

La diversité des emplois (*« c'est plein d'activités intéressantes »*) peut aller de pair avec l'attrait pour la diversité des origines des personnes rencontrées :

« J'étais au réseau intégré de transmissions automatiques, j'ai été chef de station d'un module, j'ai fait pas mal de manœuvres et tout, puis j'ai fait le tour de la question, et puis bon j'ai eu envie de changer. Ça a été accepté, j'ai travaillé sur les stations de raccordement au satellite. Pareil, j'ai travaillé dessus, j'ai eu quelques missions à l'étranger et tout, et puis j'ai demandé à changer... J'ai travaillé sur les modules de transmission des forces projetées... En plus de ça, j'avais fait des stages... J'avais fait le tour au niveau satellitaire... j'ai dit, 'tiens bon, y a plus rien comme stage, et puis j'ai eu l'opportunité de changer carrément, et de basculer dans le monde informatique. Maintenant, je suis MSI, administrateur des systèmes locaux... »

« Ça me permet de voir des gens d'autres horizons. Parce que même entre Français, en France, on se connaît pas. Ça me permet d'apprendre. Et aussi par rapport à mon travail, donner des cours à des gens... »

Plusieurs gendarmes ont insisté sur l'importance qu'avait eu pour eux la dimension *« sociale »* de leur métier, qui en constitue selon eux une spécificité essentielle : être gendarme, c'est avoir un *« métier de contact »*, qui exige une

grande « *conscience professionnelle* », un esprit de « *sacrifice* » afin de « *protéger la population* ».

De nombreux militaires sont attirés par les valeurs incarnées par l'armée :

« *L'armée, elle est garante de l'Etat – liberté, égalité, fraternité.* »

L'histoire de l'armée est décrite par une militaire comme l'histoire de « *batailles qui sont faites pour des valeurs* ». Le patriotisme joue également un rôle important. Beaucoup apprécient la rigueur (« *militaire, c'est carré* »), la discipline qu'ils associent à l'armée :

« *J'ai toujours eu une image de l'armée assez stricte. Et comme j'ai eu un père très strict, au moins au niveau de l'éducation, ça m'a jamais fait peur. D'ailleurs, par rapport aux contraintes que j'avais chez moi, l'armée m'a libéré.* »

Un terme qui est utilisé à de nombreuses reprises par les personnes rencontrées pour qualifier leurs motivations pour l'engagement est celui de « *respect* », comme si ces personnes issues de l'immigration souffraient particulièrement d'un manque de respect : l'armée est associée au « *respect hiérarchique* » ou au « *respect du grade* ». « *On (y) apprend beaucoup à se respecter* » et à respecter les autres.

Au-delà du respect, c'est souvent la dignité qui est recherchée au sein de l'armée. Un gendarme estime avoir choisi son métier parce qu'il « *a toujours été attiré par la justice, le droit, la loi* » ; il raconte qu'étant petit, il aimait « *courir après les bandits* ». Une militaire quant à elle dit s'être engagée parce qu'elle avait toujours été « *attirée par la droiture et tout ce qui est carré, tout ce qui est la vérité* ».

Pour certains jeunes ayant grandi dans les « *cités* » et dont quelques-uns admettent s'être rendus coupables de petits délits, la volonté de « *s'en sortir* », de « *rentrer dans le droit chemin* », de gagner sa vie légalement, peut jouer un rôle déterminant :

« *Moi, je voulais m'en sortir, me démerder ; je n'ai pas envie de vivre de vols, de shit, de braquages, ça ne m'intéresse pas.* »

Un militaire, confronté aux difficultés financières de ses parents, explique qu'il a voulu « *leur amener de l'argent propre* ». Une minorité avoue avoir eu « *quelques affaires mineures avec la justice* » :

« *Je n'ai pas envie d'en parler, c'est derrière moi, j'ai envie d'oublier. Même pour la justice, il fallait que je me trouve quelque chose. J'aurais pu entrer en prison... Donc il fallait que je trouve quelque chose, et l'armée m'a accepté.* »

Les motivations du choix de telle armée plutôt qu'une autre sont multiples et diverses. Il peut y avoir des préjugés à l'égard d'une armée en particulier :

« J'ai vu que l'armée de terre, c'était un peu des barjots. C'est vraiment la hiérarchie militaire, c'est vraiment dans le contexte militaire ; donc j'ai souhaité faire petit à petit. L'armée de l'air, c'est toujours dans un contexte militaire, mais moins que l'armée de terre ou la marine. »

Les préférences des engagés peuvent aussi concerner les conditions d'exercice du métier militaire, comme par exemple l'espoir que telle armée offre plus de possibilités de voyager (marine, armée de terre) ou au contraire, qu'elle permet de rentrer chez soi régulièrement :

« J'ai un membre de ma famille qui s'est engagé dans la marine, un cousin. J'ai vu à peu près ce que ça représentait. Lui, il n'est jamais à la maison. Et puis, j'ai déjà le mal de mer quand je vais en bateau à Tunis ! »

1.2.3 Les réactions de l'entourage

La grande majorité des parents (pour près d'une quarantaine des militaires rencontrés) a réagi favorablement à l'annonce de l'engagement de leur fils ou de leur fille : c'est le sentiment de fierté qui prédomine. Beaucoup de parents ont été contents également de savoir que leur enfant jouirait ainsi d'un emploi stable, en particulier lorsqu'il est en situation d'échec scolaire ou universitaire, ou encore s'il a connu une période de chômage plus ou moins longue :

« Ils étaient contents que je chôme pas, que j'aie un boulot, que j'essaie de me débrouiller, d'avoir une situation, d'essayer de faire ma vie. Donc ils m'ont encouragé. »

Si le père a été militaire lui-même, il sera d'autant plus fier. Plusieurs d'entre eux d'ailleurs poussent leur enfant à faire carrière dans l'armée, à aller le plus loin possible. Ils espèrent que leur fils aura une meilleure situation socio-professionnelle que celle qu'ils ont eux-mêmes connue :

« Alors pour ma famille, je vous le dis franchement, je suis un de ceux qui a le mieux réussi, parce que c'est vrai que l'armée, c'est l'Etat, c'est fonctionnaire, c'est valorisant, quoi. Comparé à d'autres gens qui sont à l'usine, quoi. Et mon père, qui avait pas mal galéré niveau travail, le fait que j'aie un travail stable, sûr, parce qu'on a une sécurité de l'emploi le temps de notre contrat, quoi, il trouvait ça très bien »

Quelques militaires d'origine marocaine ont expliqué que dans leur pays d'origine, l'armée jouissait d'un grand prestige pour expliquer l'enthousiasme et la fierté de leurs parents :

« Au Maroc, l'armée a une très bonne image. »

Mais les mères sont souvent plus réticentes, car « *ce (sont) des mères* », et l'inquiétude pour la vie de leur fils peut être prédominante, même si elle est souvent atténuée par la suite :

« Ma mère, ça a été les pleurs, parce que c'est l'armée, c'est la guerre, c'est ma mère, quoi. »

Rares sont les parents qui ont vécu l'engagement de leur fils ou de leur fille comme une rupture, avec le pays d'origine, donc avec eux-mêmes. Rares également sont les parents qui ont une mauvaise image de l'armée :

« Pour mon père, les militaires sont des gens qui ne peuvent finir qu'alcooliques. A ma majorité, j'ai fait ce que je voulais faire depuis petit. »

Certains sont simplement sceptiques, du moins au départ :

« Je ne crois pas qu'ils recrutent des personnels d'origine maghrébine (disait mon père). »

D'autres sont méfiants :

« Au début, (mes parents) ont eu peur. L'armée, c'est quelque chose de grand pour nous dehors quand on ne connaît pas... »

Un seul parmi les pères Harki a réagi très négativement à l'engagement de son fils pour un pays par lequel il estime avoir été trahi.

Enfin, quelques pères et mères auraient préféré que leur enfant choisisse une autre carrière qu'ils estiment plus « *prestigieuse* » comme la médecine, le droit, en particulier si ce dernier a interrompu sa scolarité ou ses études pour s'engager :

« On s'est pas parlé... pendant 6 mois, ça a été chaud. Ils ne comprenaient pas pourquoi... parce que je réussissais bien ma 2^e année de médecine. »

Les réactions de la famille plus éloignée, notamment de celle restée dans le pays d'origine, sont plus mitigées :

« Si ma famille (proche) me voit arriver, elle sera contente. Mais il y a des gens qui ne seront pas contents. »

Des explications sont parfois nécessaires :

« La Côte d'Ivoire, c'est un pays qui est actuellement divisé en deux. Le centre et le nord, c'est la partie musulmane, et le sud, qui est chrétien. Donc il y a des gens qui vont me voir comme un traître... c'est un problème politique. Le gouvernement en place actuellement, a été protégé par la France, même s'ils ne s'entendent pas vraiment... Donc moi, vis-à-vis de ce régime-là – je suis pour. S'il y a des gens qui sont contre ce régime-là, s'il y avait confrontation entre eux et moi, c'est sûr que ça passerait pas. Pour les uns, je serais un traître, pour les autres un libérateur. »

Enfin, la réaction des amis et des copains est très variable. Elle peut être de deux sortes : les uns sont contents pour leur camarade, voire l'envient et choisissent de le suivre :

« Je trouvais pas que c'était un métier si inavouable que ça. Ça s'est très bien passé, on en a discuté avec pas mal d'amis, on voulait tous s'engager. »

D'autres voient le jeune engagé comme un « traître » :

« La plupart se foutaient de ma gueule ! Ils me voyaient en tenue de militaire, ils me chabraient ! Ça dépend des personnes. Certains l'ont bien pris, ils m'ont dit que j'avais bien fait. D'autres m'ont pris, pas pour un traître, mais pour quelqu'un qui a changé de camp. C'est comme un jeune des cités qui rentre dans la police ; ça a été la même chose. Pour eux, l'armée, c'est la gendarmerie. C'est l'autorité, quoi. Dans tous les cas, c'est ce qu'on appelle le ministère de la défense. »

Nombreux sont ceux (une dizaine environ) qui « se sont mis à dos » plusieurs copains en entrant dans l'armée :

« Certains se sont mis contre moi, ils ne sont plus mes copains, s'ils n'acceptent pas mon choix. »

Ils ont parfois eu peur de leur réaction :

« La réaction de mes amis, ça a été assez spécial parce que jusqu'au dernier moment, je ne l'ai pas dit. C'est juste au moment où je suis entré en école que j'ai dit que j'allais entrer. C'était plus ou moins apprécié... »

Un autre militaire avoue :

« C'est vrai que ça a choqué pas mal de personnes »

D'autres « copains » au contraire, réticents au début, se disent après quelques années qu'ils ont eu tort :

« Et bien, sur les premiers temps, ils disaient que j'étais un peu fou, normal quoi, mais en fait avec le recul, maintenant, ils savent que je suis à la retraite dans 6 ans, entre guillemets... ça leur met les boules, beaucoup me disent qu'ils auraient dû faire pareil... (je suis) vraiment le mec qui a réussi, entre guillemets. Qui fait sa vie. »

Chapitre 2 / Les attentes à l'égard de l'institution une fois entré dans l'armée

A ce niveau des entretiens, la discussion a porté sur le vécu des militaires arrivés dans l'armée. Cette partie des discours recueillis aborde successivement la manière dont le parcours dans l'armée a été qualifiant, les expériences vécues depuis l'affectation, les relations avec la hiérarchie et les pairs ainsi qu'une tentative de projection sur les attentes désormais nourries vis-à-vis de l'armée et les intentions de carrière future.

2.1 Les formations suivies depuis l'engagement

La volonté d'« aller jusqu'au bout » caractérise de nombreux parcours au sein de l'institution militaire. En-dehors de la formation initiale (générale puis spécialisée), un grand nombre de militaires rencontrés a passé plusieurs certificats leur permettant d'avancer dans leur carrière. Nombreux sont ceux également qui ont passé le CML d'arabe ou qui désirent le passer, afin de tirer parti de leurs compétences linguistiques dans leur métier, et notamment travailler un jour dans le renseignement, ou encore dans l'optique de posséder un diplôme d'Etat reconnu dans le civil. Parfois, il n'est pas possible de passer ce certificat en raison de l'absence d'examineur qualifié sur la base. C'est un obstacle rencontré fréquemment par des personnes dont la langue d'origine est encore plus rare que l'arabe. Quelques jeunes militaires rencontrés ont passé après leur engagement le permis de conduire, voiture ou poids lourd ou encore des certificats de secourisme, dans l'optique de trouver plus facilement un emploi dans le privé lorsqu'ils auront quitté le milieu militaire :

« Je voudrais passer le permis de conduire, et le permis de bus, afin que si je décide de quitter l'armée, je puisse faire quelque chose. Si je décide de faire chauffeur, livreur ou quelque chose comme ça. »

Certains métiers sont également choisis plutôt que d'autres, parce que le jeune engagé estime que les compétences qu'il va y acquérir lui permettront plus facilement de se « reconverter » dans le civil. Un militaire raconte ainsi qu'il s'est engagé dans les transmissions (armée de terre) parce que

« par rapport à toutes les autres armes qu'il y a, moi je trouve que c'est là qu'il y a le plus d'avenir, je pense, pour la suite. Pour revenir dans le civil, je pense que c'est plus facile avec ça, quoi. Et... il y a moyen de faire pas mal de stages qui se

rapportent vachement au civil et que plus... plus ça va, plus nos matériaux, ils vont se retrouver dans le civil... »

2.2 Le vécu depuis l'affectation

Les débuts dans l'armée sont le plus souvent très durs. Ils sont vécus comme « *une sélection physique et morale de tous les instants* ». Les mots employés sont parfois très forts : « *lavage de cerveau* », « *enfer* », « *endroit de fous* », « *psychopathes* », « *bourrins* », « *ça m'a cassé* ».

Le jeune engagé se trouve immergé dans un milieu qu'il ne connaît pas, souvent loin des siens. Il est confronté à une discipline pas toujours facile à accepter :

« J'avais 17 ans. Au début j'étais choqué, je n'acceptais pas tout, les ordres, le garde-à-vous, les rangers, je ne les supportais pas ! Ce sont de grosses chaussures. C'est surtout la discipline que j'avais du mal à accepter, je n'y étais pas habitué. Ça n'a pas été facile. J'ai fait du mieux que j'ai pu. J'ai essayé de m'intégrer, comme tout le monde. J'ai essayé de faire comme tout le monde. Ça s'est bien passé. »

Tous reconnaissent qu'il est nécessaire, en arrivant dans l'armée, de « *rentrer dans le moule* ». On met de côté les spécificités personnelles, la diversité des origines, pour devenir un militaire :

« On prend les gens de toutes les origines et ils rentrent dans le moule... on ne tient pas vraiment compte de leur origine. »

Mais le fait de rentrer « *dans le moule* » ne doit pas être prétexte à subir toutes sortes de traitements :

« On essayait de me faire rentrer dans le moule, quoi. J'y suis rentré, en gardant ma personnalité, parce que, entre guillemets ; je suis pas un chien, quoi, je veux bien faire mon boulot, mais il faut garder la relation de personne à personne. Je pense qu'il y a un respect mutuel qui doit s'instaurer... »

Parfois, les ordres reçus et les punitions subies sont ressentis comme une humiliation ou une injustice :

« On était 'bonnes à tout faire'. On a bien morflé. Assistés par la serpillière... J'essayais surtout de me faire tout petit, et de laisser le temps passer... Quand je vous dis que c'était la misère, c'était la misère. »

« Au début, comme j'ai jamais fait l'armée, dans ma tête, c'est un peu bizarre... il y a la pression, il y a tout ça, quoi... après ça... on est dans un groupe, un mec qui fait une connerie, tout le monde ramasse, quoi... c'est une cohésion. Pour le pire. On ramasse pour un. Il y en a certains, s'ils aiment pas ta tête... la prochaine fois qu'ils te voient, ils vont tout faire pour te casser... les instructeurs, quoi. »

Quelques militaires racontent avoir été confrontés au racisme de leurs collègues dès leur arrivée à la caserne :

« Quand au début, je viens d'arriver à Lorient, je connais pas... la première fois, comme moi, j'ai l'accent, il y en a certains... il y a un mec, je me suis pris la tête avec lui, quoi. Il se moquait de moi, quoi. Moi, j'aime pas les gens qui se foutent de ma gueule, quoi. Quand je parle, eux, ils répètent les mêmes trucs... ils m'imitaient quoi... après les autres, ils rigolent, quoi. »

Etre jeune et avoir une couleur de peau différente font de la première affectation un moment dur à passer :

« J'ai eu des débuts difficiles, parce que je suis arrivé, j'étais jeune, second maître et j'étais Maistrance, ce qui peut être un lourd handicap dans la marine. J'étais maghrébin aussi, et avec certaines personnes, c'est pas passé du tout, et il y a eu des jours de déprime. Il y eu des jours où je ne voulais plus y aller, même à une époque j'ai pensé à casser mon contrat. »

Les expériences racontées peuvent être très violentes et semblent parfois témoigner d'un acharnement particulier de certains personnels d'encadrement à l'encontre des jeunes recrues d'origine maghrébine :

« Pendant mes classes, ils... ils voulaient que je résilie mon contrat... L'encadrement... Parce que la plupart, c'est des vrais racistes et... je peux vous dire que j'ai ramassé, là. C'est clair que moi, j'ai mangé plus que tout le monde. Ils se fixaient bien sur moi, quoi. Quand on était sur le terrain, euh... ils me prenaient chacun leur tour... chacun leur tour à la suite, comme ça, ils m'emmenaient faire, euh, pour rire, faire des pompes, faire des conneries, quoi. Pendant que les autres, ils étaient tranquilles. Et ils le voyaient, quoi, et tous ils se demandaient comment je faisais pour tenir... Heureusement que je suis un bon sportif... Quelqu'un de... pas très bien dans sa tête, psychologiquement pas très bien, il aurait craqué, quoi... C'est clair que j'aurais craqué, hein. Ils ont essayé plusieurs fois... »

La violence physique peut être directe :

« D'abord il m'a montré tous les coins où il fallait que ça sonne pas (concernant une revue d'armes – des Famas), il m'a dit que dès que je trouve une alarme, c'est une claqué. C'est une boule derrière la tête et c'est pas des petites boules. Et, euh, sur les quarante, j'ai dû manger je sais pas combien de claques, mais je peux vous dire qu'à la fin j'avais plus de cerveau... J'avais un mal de crâne énorme... Ah, ils hallucinaient, mes potes, ils hallucinaient... Si j'avais été blanc ? Au lieu de me casser, ils m'auraient même poussé... Parce que, ben, le premier, ben, c'est un de mes potes aussi, et puis lui, ben, ils l'ont poussé... Il avait à peu près les mêmes capacités physiques que moi... Mais lui, à l'inverse, ils l'ont poussé, à arriver vers le haut, quoi. Et moi, ils essaient de m'écraser, moi. J'ai quand même réussi à finir cinquième... Malgré la note d'aptitude, c'est une note de gueule en fait. »

Parfois, ces expériences de racisme sont passagères :

« J'étais le petit Beur des cités... on m'a plus apprécié en apprenant à me connaître que sur le premier contact. »

Mis à part les cas de racisme, la difficulté des débuts est acceptée, par tous ceux qui y ont été confrontés, comme normale, afin de « transformer » le civil en militaire :

« Physiquement, c'était très dur ; moralement aussi. Mais attention : au niveau de la formation militaire en elle-même, c'était normal. On ne devient pas militaire comme ça, parce qu'on en a envie... Pour passer de l'état civil à l'état militaire, il y a quand même une transformation, on va dire. »

« Il faut transformer le civil en militaire, lui inculquer la discipline, le règlement, et l'entraînement physique. »

Pour certains cependant, les premiers jours au sein de l'armée se sont très bien passés :

« J'étais guidé, dès les premiers jours, on m'a montré le régiment, j'ai parlé au chef de peloton qui m'a expliqué ce que j'allais faire. Et j'ai été tout de suite intégré dans le truc, sans aucun problème... »

Plusieurs personnes rencontrées ont ainsi particulièrement apprécié le sentiment de cohésion qu'elles ont partagé avec leurs camarades dès les premiers jours de leurs classes, même si ce sentiment s'est souvent estompé par la suite. Quelques-uns ont eu l'impression d'avoir soudain une seconde famille :

« C'était la découverte, mais je pense que c'est la meilleure période de ma vie militaire. Même si on en chiait. Mais on découvre qu'on fait tous partie d'une même »

famille, qu'il y a de la cohésion, et qu'on est tous là pour s'aider... c'est comme une deuxième famille, oui. Surtout pour nous puisque notre famille est loin. Donc forcément on se rapproche... et on sait pourquoi on est là, y a pas photo ... »

Les difficultés rencontrées par l'ensemble des nouvelles recrues contribuent à la cohésion du groupe :

« On était tous dans la même merde. »

2.3 L'arrivée à la caserne, les relations avec la hiérarchie et les camarades

Si la quasi-totalité des militaires est confrontée au racisme de ses collègues et, plus rarement, de sa hiérarchie, un grand nombre d'entre eux a réussi, à force de travail, d'ambition et d'acharnement à être particulièrement apprécié par ses supérieurs et respecté par ses collègues. Quelques carrières se caractérisent ainsi par une ascension exceptionnelle. Un jeune militaire est ainsi proposé pour le recrutement semi-direct pour entrer à l'école des sous-officiers après seulement trois ans de service :

« C'était exceptionnel... C'est que j'avais une telle barge, une telle volonté de dépasser tous ceux qui étaient devant moi. C'était un défi. Je refusais que quelqu'un ait une meilleure note que moi aux examens. Ce qui faisait que je travaillais deux fois plus que lui. Moi, quand c'était terminé, je me ré-entraînais encore une heure pour les battre, quoi... C'est vouloir se dire... C'est vouloir prouver en permanence, à la société... Peut-être qu'on se dit 'tiens, je suis d'origine algérienne, donc ce serait bien que...je me suis dis que je suis aussi bien que les autres, voire meilleur'... Si vous montrez chaque fois une image positive : 'tiens, il a terminé major de ses classes, et c'est un Algérien'. »

Cette idée, présente dès le départ, de prouver qu'une personne issue de l'immigration est capable de faire aussi bien, voire mieux, qu'un « Français de souche », face aux préjugés du personnel d'encadrement et des collègues, caractérise de nombreux parcours des personnes rencontrées :

« (Les classes) c'était axé beaucoup sur le moral, et le fait qu'on soit en plus issu de l'immigration, faut pas craquer, quoi ; celui qui craque, il a tout faux. Justement, il ne faut pas craquer pour ne pas donner d'arguments aux autres. Aussi bien aux camarades, parce qu'il y a... ça vient pas toujours de l'encadrement, des fois ça vient de...des collègues, souvent même, ça vient des collègues, les moqueries, les railleries ou les petites réflexions à deux francs... mais justement, c'est là où il faut savoir faire la part des choses ; de toute façon, c'est des idiots, et leur démontrer, en étant toujours dans les premiers, et leur démontrer que, bah, déjà, ça vous touche

pas, parce que même si ça vous touche, il faut pas le montrer, et puis, faut montrer qu'on peut être meilleur qu'eux ; donc bon, du coup les gens changent d'avis. Petit à petit, c'est comme ça qu'on arrive à changer la mentalité des gens. »

Pour les femmes, la situation est un peu particulière : elles souffrent moins du racisme que leurs collègues masculins (d'origine maghrébine ou, plus largement, africaine) mais se plaignent quasiment toutes de la forte misogynie qui règne dans une institution en cours de féminisation :

« Ils sont toujours là à dire 'c'est une femme, elle ne pourra pas faire ça' ».

La relation avec les camarades et la hiérarchie dépend bien souvent de la capacité des militaires issus de l'immigration à gérer le racisme et les préjugés auxquels ils sont confrontés et à s'imposer à force de travail et de ténacité.

Le racisme prend plusieurs formes. Il y a d'abord les nombreuses remarques xénophobes dont toutes les personnes rencontrées ont témoigné. Elles émanent des pairs : « *Sale Arabe, sale bougnoule, sale machin...* », « *ces bougnoules de merde, c'est tous les mêmes* », « *c'est du travail de bicot* ». On « *déblatère* » toute la journée sur les « *bougnoules* », les « *basanés de la SSIS* », les « *gris* », les « *rats des îles* », les « *négros* »

Certains militaires rencontrés évoquent également les remarques de la part de leur encadrement :

« Un jour, (mon chef de section) m'a dit : 'Ecoute, tu arrives du Sénégal, tu viens ici, tu es chez nous... t'as une bonne solde, c'est déjà pas mal, tu nourris ta famille en Afrique avec notre pognon que tu gagnes ici. Alors, on te donne ça, et tu veux prendre ça'. C'est facile, de dire ces choses, sous couvert de plaisanterie... Vous qui êtes victime de ça, comment allez vous le prouver devant l'autorité militaire ? »

Il y a ensuite le sentiment d'être relégué du fait de pratiques – alimentaires le plus souvent – en lien avec la pratique de l'islam :

« Si vous allez pas à leurs pots, si vous vous mettez pas une caisse avec eux, vous êtes pas leur pote. Là, moi je trouve ça grave... pour eux, l'amitié, c'est se murger. »

« Ils m'ont un peu exclu parce que je buvais pas et que j'étais pas comme eux. »

« Ça arrive souvent, que bon, par exemple, à l'ordinaire, que le gars, il fasse la gueule parce qu'il faut qu'il serve un repas sans porc... Moi, ça m'arrive de pas manger. »

Autre lieu-frontière : la salle où se trouve la télévision parce qu'on ne supporte plus les remarques arabophobes qui sont lancées en particulier au moment des infos.

« Oui, moi je suis raciste... putain, c'est des bougnoules... il faut tous les fumer... ouais, on va les bombarder, on va partir !!! »

« J'ai pas envie qu'on m'en parle, j'aime qu'on me laisse tranquille » (concernant le 11 septembre et les conflits au Moyen-Orient)

Enfin, certains disent ressentir le manque de confiance de la part de leurs supérieurs, malgré un travail acharné : ce sentiment qu'il faut toujours en faire plus que les autres.

« On ne vous fait pas confiance. »

« On préfère donner à un autre gars, alors qu'il y a... ça arrive, hein, dans l'armée, de trouver un bête, hein ; ils préféreraient donner les responsabilités à un bête qu'à lui, parce que lui, il est étranger, alors que lui, il est bête, il va faire la moitié du boulot. Mais on s'en fout, il ne se fera pas engueuler, parce que lui, c'est... voilà. »

« Vous êtes dans un combat permanent... je peux être le meilleur sur le plan professionnel, on portera toujours un regard différent sur nous... nous, on doit toujours être performant. »

« Nos origines jouent contre nous. »

« On est vigilant ; on sait qu'au moindre écart on nous ratera pas. »

Les relations avec la hiérarchie sont parfois mauvaises parce que le militaire issu de l'immigration a le sentiment que le racisme de son supérieur l'empêche d'évoluer normalement :

« J'ai été bloqué au niveau des promotions sociales... Il y a des gens avec lesquels j'ai fait mes classes, qui sont adjudants, adjudants-chefs. Et ils ne sont pas meilleurs que moi... »

Les personnels rencontrés peuvent ainsi être rangés, *grosso modo*, en deux catégories. En premier lieu, on trouve ceux qui ont des « collègues de boulot » mais très peu d'amis véritables dans le cadre de l'armée, car ils souffrent trop du racisme dont ils sont victimes :

« Je m'entends bien avec les personnes d'ici, il y a un bon contact. Mais ça ne va pas plus loin. Je les vois seulement pour le boulot, après chacun fait sa vie. J'en vois aussi quelques-uns à l'extérieur, mais... c'est rapide, c'est vite fait. Ce ne sont pas des amis, des gens avec qui j'ai l'habitude de rester. Ce sont des collègues de boulot. »

« Je me suis laissé porter par le courant, je me suis laissé vivre, et j'ai fait la différence entre les gens bien et les gens mauvais ; j'évitais les gens mauvais, puis j'essayais un maximum de fréquenter les gens bien. »

En second lieu, on trouve ceux qui ont des amis et des relations exactement « *comme dans le civil* ». Même s'ils souffrent quasi quotidiennement de petites réflexions racistes, ils arrivent à peu près à passer outre (« *à force, on s'y habitue sans s'y habituer* »), puisque de toute façon, « *il y a des cons partout* ». Un militaire estime ainsi qu'il y a « *plutôt une bonne cohésion* ». Il ajoute : « *il vaut mieux y croire un tout petit peu quand même* ».

Ceux qui ont trouvé dans l'armée une véritable « *famille de substitution* » constituent plutôt une minorité. Un jeune militaire évoque des « *liens plus que fraternels* » et, plus loin, des « *liens très, très forts* », mais il estime avoir eu « *plus de chance* » que d'autres.

Mais sans aller jusqu'à parler de « *famille* », ils sont une bonne moitié à apprécier « *l'esprit de cohésion* ». Il semblerait cependant, si l'on en croit les plus âgés, que cet esprit de cohésion a eu tendance à s'atténuer depuis les débuts de la professionnalisation :

« Avant (la professionnalisation), l'armée, c'était vraiment une grande famille... il y avait vraiment un esprit de camaraderie, on faisait tout ensemble. »

2.4 Les attentes

Pour la très grande majorité des militaires rencontrés, le métier exercé au sein de l'armée est conforme aux attentes. Seuls 9 militaires se disent déçus et pensent à interrompre leur carrière (ils sont 6 dans l'armée de terre, un dans l'armée de l'air, 2 dans la gendarmerie et aucun dans la marine).

Les militaires qui déclarent que l'armée ne correspond pas à leurs attentes sont ceux qui souffrent plus que les autres du racisme :

« (Le racisme), je prends ça comme motivation... c'est pour éviter de (me) laisser mourir... si je reste dedans et que je tiens le coup, c'est pour mes parents. »

Ou, différemment, ils estiment ne bénéficier d'aucune reconnaissance :

« Elle (la gendarmerie) est pas reconnaissante... t'as signé pour en chier. »

« Il n'y a aucune reconnaissance... c'est vraiment le point le plus négatif. »

Quelques-uns parlent également d'une « grande désillusion » depuis le passage à une armée de métier. Ils sont 4 dans l'armée de terre à en souffrir particulièrement ; ils parlent d'une véritable « crise d'identité » et déclarent qu'ils sont victimes pour cette raison d'une « énorme déception ». Sans aller jusque là, ils sont plus nombreux (une dizaine) à dénoncer le fait qu'on ait « fait dans la quantité plutôt que dans la qualité ». Ils estiment que beaucoup sont venus « pour la gamelle », ce qui est très mal perçu par ceux qui se sont engagés « pour la vocation », même si, pour l'un d'entre eux, « ça va peut-être se rétablir dans quelque temps » :

« Pour nous les jeunes, au début, quand on s'est engagé, c'était vraiment ça : 'on va défendre la France'... La professionnalisation, pour moi, ça a été majeur. Parce qu'on a dit 'on va faire du chiffre, on va faire du chiffre', et on a fait n'importe quoi. On se retrouve avec des jeunes qui savent pas écrire, etc., à des taux... aberrants... Non, c'est plus une armée... chacun fait ce qu'il veut... On est habillé en militaires, on est déguisé, putain, déguisé... et ça partouze de partout ».

« Maintenant on rentre à l'armée parce qu'on trouve pas de boulot ailleurs (et non plus pour) représenter l'armée en tant que valeur en soi (...). Ils (les jeunes) oublient qu'ils sont avant tout militaires. Quand on leur dit qu'il y a des gardes ou des marches, il y en a beaucoup qui commencent à rechigner. »

Un gendarme estime également qu'« on a tendance à recruter n'importe quoi » ; un autre que « le recrutement n'est pas toujours rigoureux ».

Enfin, si quelques femmes sont déçues (2 tout particulièrement), c'est parce qu'elles estiment ne jouir d'aucune reconnaissance, et surtout être confinées à du travail de bureau : elles se plaignent de ne pas pouvoir aller sur le terrain, de ne peut pas pouvoir prouver qu'elles peuvent faire un « boulot de mec » :

« C'est dommage, je pense que j'aurais été à la hauteur. »

« L'armée, je la vis à travers mes bouquins. »

Mais si quelques-uns sont déçus pour les raisons évoquées ci-dessus, la plupart ne regrettent absolument pas de s'être engagés.

L'armée leur permet de jouir d'une forte reconnaissance, voire de prestige :

« Notre escadron est le meilleur. »

« (Les chasseurs alpins), c'est les régiments phare, entre guillemets. C'est valorisant, quoi... Personnellement, j'entends la Marseillaise, j'en ai des frissons, quoi. Ça représente mon boulot, en fait. Et j'aime ce boulot ! »

« Ce n'est pas comme si je travaillais dans une usine de conserves. Il y a plus de responsabilités. J'ai une très bonne image... L'armée, c'est le prestige ».

L'armée est aussi perçue comme un lieu où ils peuvent s'épanouir, faire carrière et avoir un travail intéressant :

« On apprend beaucoup à se connaître » ; « manière de s'épanouir » ; « j'en tire de bonnes leçons des fois » ; on peut « se donner à fond » ; « c'était du bonheur » ; « j'ai un œil plus ouvert sur la vie »

« L'armée, c'est une renaissance, on arrive, on est tout bébé, l'armée, c'est la mère et elle nous éduque... c'est comme une seconde naissance. »

« Je pensais pas que ça pouvait être intéressant comme ça. »

L'armée leur permet aussi de toucher à toutes sortes de métiers différents, de rencontrer un grand nombre de personnes, de découvrir des contrées lointaines : *« c'est la diversité », « j'en apprend tous les jours » ; « on fait plusieurs métiers ».*

« C'est trop enrichissant. On voit trop de choses !... Je trouve que le boulot, il est super intéressant. »

Mais surtout, l'armée leur donne la possibilité de servir la France :

« Je suis resté dans l'esprit conscription : c'est un service qu'on rend à la Nation... il faut obéir, faire le don de soi. »

« Je me dis que je représente quelque chose. Je représente la France ! Je suis fier d'être citoyen français, je suis fier d'être militaire. »

2.5 Intentions de carrière

Peu de militaires rencontrés veulent quitter l'armée. Bien au contraire, ils sont nombreux à exprimer avec vigueur leur désir de faire une carrière longue dans l'armée et « *d'aller le plus loin possible* » :

« Moi, je veux commander, je veux grimper, au maximum... Moi mon but, c'est de finir au moins, euh, chef de section, donc lieutenant. Ça fait quand même pas mal de grades après sergent, mais... (rires)... y a possibilité, en fait... En étant sergent, je peux passer sur concours, en fait, pour être lieutenant directement, et là, ça me fait sauter, je crois, euh, quasiment dix grades. Voilà. Donc ça, ou sinon, je peux passer sergent-chef. Mais là, c'est plus long... C'est une très bonne carrière... si... si j'y arrive. On verra. Enfin, j'espère... »

Ils sont plusieurs à louer les possibilités d'évolution dans les armées :

« Ce qui est bien, c'est qu'on a un beau panel d'évolution à l'armée, quand vous y regardez bien. Si c'est quelqu'un qui se débrouille bien, qui a fait de bons stages, qui a commencé comme je l'ai fait en compagnie de combat – faire son temps en compagnie de combat, voyager beaucoup, et on a différentes orientations par rapport aux examens qu'on a, et si on veut, on peut basculer, si on a les compétences, basculer dans un branche un peu plus calme, je dirais, pour trouver quelque chose d'un peu plus routinier. Je veux dire, il y a pas beaucoup de sociétés ou d'entreprises qui offrent cette évolution-là quand même... Là non, vous avez quand même... on a la chance de... quand ils disent 400 métiers, c'est peut-être un petit peu exagéré. Mais on a la chance quand même de toucher à pas mal de choses. »

Quelques militaires parmi ceux qui souhaitent rester espèrent pouvoir changer de métier ou de régiment. Ainsi dans la gendarmerie, certains veulent changer de brigade (« *pour voir autre chose* ») – partir en gendarmerie mobile (« *action* » et « *cobésion plus forte* ») ou territoriale, en brigade de recherche ou au GIGN (« *Au GIGN, ils cherchent des gens qui parlent l'arabe des banlieues pour l'écoute* »). Dans la marine, un militaire souhaite retourner chez les commandos car il cherche « *l'opérationnel* » ; il raconte que « *chez les commandos, plus personne ne veut y aller, il faut partir longtemps et loin* », on y aurait besoin de « *gradés lourds* » comme lui. Ils sont quelques-uns dans l'armée de terre à vouloir entrer dans les renseignements et « *infiltrer les réseaux* », notamment afin de mettre à profit leurs connaissances linguistiques :

« Au lieu d'être employé comme chef de peloton pour aller en camp à la Courtine, vous pouvez aller au Sahara Occidental comme officier observateur de l'ONU, quoi. C'est pas mal. »

Quelques militaires espèrent pouvoir changer d'armée : un matelot sous contrat souhaite ainsi entrer dans l'armée de terre, pour « *aller sur le terrain* », comme son frère.

Il faut ici distinguer les personnels de carrière des contractuels, qui constituent une petite moitié des personnes rencontrées (23 sur 51).

Ces derniers souhaitent le plus souvent renouveler leur contrat à son expiration ou passer de carrière. Ainsi dans la gendarmerie, sur sept contractuels, ils sont cinq à souhaiter passer gendarme de carrière et deux seulement à déclarer qu'ils ne renouvelleront pas leur contrat, l'un d'entre eux souhaitant se diriger vers la police (« *il y a beaucoup de Maghrébins qui entrent dans la police* »). Dans l'armée de l'air, les cinq contractuels espèrent pouvoir rester : trois ont exprimé le souhait de passer de carrière, alors que deux désirent conclure un nouveau contrat avec leur armée à la fin du contrat en cours. Pour la marine et l'armée de terre en revanche, le constat est plus nuancé : sur cinq marins sous contrat, trois désirent le renouveler, alors que deux n'ont pas encore arrêté leur choix, qui dépendra de plusieurs choses. Quant aux six contractuels de l'armée de terre, ils sont trois à hésiter.

Concernant les vingt-huit militaires de carrière, ils ne sont que deux (un dans l'armée de terre et un dans la marine) à déclarer ne vouloir rester que quinze ou dix-sept ans dans l'armée, afin de toucher une retraite et pouvoir changer de métier ensuite. Trois militaires de l'armée de terre ne savent pas encore s'ils resteront au-delà des quinze ans. La très grande majorité des personnels de carrière fait preuve d'une forte ambition et souhaite rester le plus longtemps possible :

« Je (veux) absolument faire une carrière militaire. J'irai jusqu'au bout. »

« Je suis un ambitieux. J'ai besoin. Il faut que j'évolue, il faut que j'apprenne, il faut que je passe des diplômes en permanence. Il faut. C'est ouverture, ouverture, ouverture. »

Si deux militaires de carrière ne souhaitent pas faire la carrière la plus longue possible, c'est pour l'un, parce qu'il ne supporte plus le racisme dont il est victime quotidiennement, et qui le pousse à quitter la France :

« On fait comme tout le monde, pourtant il va y avoir un truc qui va nous pourrir la journée. (En France), on arrive à un stade où tout le monde a la haine... (Les Maghrébins), on sent que c'est encore plus vécu comme un envahissement. On sent que les griffes sont dehors. »

Alors que pour l'autre, c'est le passage à une armée de métier qui est en cause :

« La professionnalisation, pour moi, ça a été majeur. Parce qu'on a dit 'on va faire du chiffre, on va faire du chiffre', et on a fait n'importe quoi... Non, c'est plus une armée... chacun fait ce qu'il veut »

Concernant les militaires (contractuels et de carrière) qui hésitent à rester le plus longtemps possible, les raisons sont plus diverses : pour les uns, cela dépendra de ce que l'armée propose, pour les autres, de l'évolution de l'armée et des emplois :

« Comme tout est en train de changer, les règlements changent, beaucoup de choses changent, donc je ne sais pas, je ne peux pas vous dire encore ce que je vais faire... je ne sais pas. Je ne peux pas savoir, ils vont peut-être proposer des nouveaux statuts, des nouveaux contrats, de nouvelles possibilités, et ça, faut attendre. »

L'autre facteur qui pèse dans cette décision est la personnalité des chefs de section rencontrés au cours de la carrière :

« Si un jour, je viens à tomber sur un con, je sais que je vais tout faire pour m'en aller, je ne resterai pas... Ou alors il m'accepte comme je suis. »

Chapitre 3 / Diversité et allégeance(s)

La question de la diversité culturelle et religieuse dans l'armée occupe une place centrale dans cette étude. De nombreuses questions posées lors des entretiens concernent les vécus et représentations de la différence au sein de l'institution militaire. Les thèmes de la discrimination, de la pratique de l'islam et des questions de citoyenneté participent de cette problématique. A cela s'ajoute le fait que la plupart des militaires français rencontrés pour l'étude possèdent une double nationalité. Comment ces différents niveaux d'appartenances plurielles s'expriment-ils dans les entretiens conduits ?

3.1 Diversité

Le concept de diversité est large et peut englober toutes sortes de différences. Cette étude se concentre sur la diversité culturelle et religieuse, et elle s'intéresse plus particulièrement à la présence de la population issue de l'immigration maghrébine dans l'armée française. Ainsi, l'accent est mis sur la question de la pratique de l'islam et sur la problématique du rapport de l'armée avec les populations des anciennes colonies du Maghreb. La diversité abordée ne se limite toutefois pas à ces angles-là. La présence, à côté de la population issue de l'immigration du Maghreb, de personnes d'origine asiatique ou de l'Afrique subsaharienne dans l'échantillon a permis d'élargir l'approche. Le nombre élevé d'interviewées féminines évoque, bien que cet aspect ne se situe pas au centre de l'étude, les problèmes de l'intégration des femmes dans l'armée⁴³.

La diversité la plus souvent évoquée dans les entretiens fut cependant clairement l'origine maghrébine et le fait d'être musulman. De manière générale, même les personnes qui ne sont pas d'origine maghrébine associaient la problématique de la diversité au sein de l'armée en premier lieu à cette problématique.

3.1.1 L'armée à l'image de la nation

Dans le questionnaire, la diversité est abordée d'abord sous un angle plutôt quantitatif, à savoir si l'armée est à l'image de la nation. Autrement dit, retrouve-t-on les populations issues de l'immigration au sein de l'institution militaire en proportions comparables avec le reste de la société ?

⁴³ Une autre dimension qui a affleuré dans certains entretiens concerne l'orientation sexuelle : l'homosexualité dans les armées françaises apparaît comme une frontière ultime, le dernier tabou.

Le souci purement quantitatif constitue en effet un double intérêt : d'une part il est intéressant de voir les réactions que cette question suscite par rapport à l'importance qui est accordée à une armée étant à l'image de la nation. D'autre part, la question du nombre a un intérêt en soi dans la mesure où il n'existe pas de statistiques quant aux appartenances ethniques, culturelles et religieuses des citoyens français et que les réponses peuvent nous donner des indications, bien que très vagues, de la représentation effective des personnes issues de l'immigration engagées dans l'armée, à ses différents niveaux de grade ou tout au moins l'appréciation de cette présence par les militaires issus de l'immigration.

Les réponses à la question : « Trouvez-vous que l'armée est à l'image de la nation ? », sont très partagées : si la moitié des militaires interrogés trouve que c'est le cas, que l'armée représente donc bien la diversité que l'on retrouve dans la société, l'autre moitié n'est pas d'accord. Il est intéressant de prendre en considération les différences que l'on constate à ce sujet dans les appréciations entre les différentes armes. Si les personnes interrogées au sein de l'armée de terre trouvent dans leur grande majorité que l'armée reflète bien les diversités culturelles de la société, dans la marine et en gendarmerie c'est l'inverse. Bien entendu, il ne s'agit que d'une appréciation de la part des interviewés. Mais cette appréciation peut tout de même laisser supposer des différences de représentativité entre les différentes armes. Les personnes questionnées de la marine mettent souvent en avant le caractère fermé de l'institution et son aspect élitiste qui freinent l'intégration des populations issues de l'immigration.

« Pour une certaine couche de la population, c'est normal d'entrer à l'armée, pour nous non. »

« Une bonne partie de la population, j'avais le sentiment qu'ils n'avaient pas dû beaucoup sortir. Il y a un moule quand même. »

Mais à ce propos, la professionnalisation est appréciée comme un changement majeur : depuis ce moment-là, on retrouverait, selon les avis exprimés par les enquêtés de la marine, de plus en plus de personnes issues de l'immigration.

« Avec la professionnalisation, il a fallu embaucher (...) à ce moment-là l'armée a quand même absorbé des populations qui ne sont pas diplômées, et issues... en partie quand même des Maghrébins. »

En gendarmerie, l'appréciation globale est la même en ce qui concerne la représentativité des différences culturelles. Cependant, certains enquêtés

constatent une situation particulière en région parisienne où il y aurait plus de personnel issu de l'immigration, et l'opposent à la situation en province :

« Q : Est-ce qu'il y a beaucoup de gendarmes issus de l'immigration dans la gendarmerie ?

– *Non, pas trop en fait. Dans mon peloton, je suis le seul. Après dans la gendarmerie en général, je trouve que ça n'est pas assez représenté. Par contre, une chose que j'ai remarquée, c'est qu'en région parisienne, il y a beaucoup de gendarmes noirs. C'est des Antillais »*

« *Quand j'étais à Paris, la diversité était très bien représentée. Dans l'escadron, il y avait beaucoup d'Antillais, beaucoup d'hommes de couleur, beaucoup d'Italiens, d'Espagnols, il y avait même des Portugais, un peu de tout... même un Libanais...*

Q : Maghrébins ?

– *Maghrébin ? On était 2 sur trois unités (400 personnes). Mais deux bons ! »*

Cela étant, un gendarme relativise cette bonne représentation de la diversité culturelle en région parisienne, s'agissant de la population maghrébine en l'occurrence.

Or, à ces différences entre les armées, s'ajoutent les similitudes des commentaires qui accompagnent la question de la représentation de la diversité. Lorsque l'enquêteur insiste afin d'arriver, au-delà de l'appréciation globale, à un jugement sur les connaissances personnelles d'autres personnes issues de l'immigration au sein de l'armée, la majorité des militaires indépendamment de leur origine concèdent qu'il n'y en a pas tant que ça :

« *Même avec la professionnalisation, il y a peut-être un peu plus de musulmans. Si je compte il y en a combien, il y en a deux sur trente.*

Q : Deux sur trente, c'est pas énorme...

– *Bon dans chaque section, les musulmans ne vont pas être en majorité. »*

« *Moi, j'en connais déjà, enfin, oui, oui trois... enfin que je fréquente et que je vois régulièrement.*

Q : Sur combien ?

– *Oh sur combien ? On est un paquet... Disons que proportionnellement par rapport à toute la gendarmerie (...) oui, ça reste une minorité quand même. »*

Et lorsque la question se réfère au corps des officiers, les interviewés n'en connaissent souvent aucun ou ont juste entendu parler d'un ou deux :

« C'est très rare que moi je rencontre par exemple un premier maître qui soit d'origine. Quand je vois au CIN, je n'en vois pas...non, je suis le seul. Sur le plateau d'appel on doit être 600 le matin, c'est bien.... Je dois être le seul officier marinier supérieur, ou il y en a peut être un ou deux, mais ça se compte sur les doigts d'une main ou de deux mains, pas plus. »

« Q : Il y a des sous-off issus de l'immigration ?

– *Ici au régiment ? Vous n'en avez pas vus aujourd'hui ?*

Q : Oui mais sur la masse il y en a pas beaucoup.

– *Non il y en a pas beaucoup.*

Q : Et des officiers il y en a pas ?

– *Ah pas du tout. Moi même dans l'armée depuis 5 ans je n'en ai jamais vus en 5 ans, je n'en ai jamais vus »*

« Q : Est-ce que vous pensez qu'il y a une diversité dans l'armée française ?

– *Oui, bien sûr.*

Q : Et est-ce qu'on la retrouve partout ?

– *Disons qu'elle est visible surtout au niveau de certaines catégories. Dans les officiers supérieurs, les officiers, j'en vois pas beaucoup. »*

« (D'origine) maghrébine, il commence à y avoir quelques-uns, surtout dans les MTA, dans les sous-officiers, il y en a quelques-uns, dans les officiers peu. »

« J'en connais un, oui plusieurs. En ce moment, beaucoup de GAV. Les gendarmes, euh, oui, beaucoup ! Beaucoup moins que les GAV. Mais il y en a quelques-uns quand même »

Il est également intéressant de relever que lorsque la question est posée à partir du vécu concret, par exemple en demandant si l'interviewé connaît beaucoup d'autres personnes issues de l'immigration dans l'armée, la réponse est souvent « non » et les enquêtés en concluent que l'armée n'est pas vraiment à l'image de la nation. Ainsi, chez les personnes qui répondent « oui » à la question de la représentativité, il existe souvent un certain décalage entre l'image qu'elles ont de la situation et leurs expériences et contacts concrets. Cela peut avoir plusieurs raisons. Tout d'abord un certain *a priori* quant aux objectifs de l'étude et par là un souci de ne pas dire des choses qui risqueraient éventuellement de « compromettre » l'armée envers laquelle ils éprouvent une grande loyauté.

Cette attitude peut conduire à une autocensure dans les propos qui se cristallise ensuite dans cette contradiction entre les réponses. Mais le décalage peut également être tributaire d'une certaine position idéologique républicaine, où les

différences culturelles ne doivent, à l'instar des différences sociales au sein de l'armée, apparaître à aucun prix. Cette attitude est illustrée par ce militaire qui répond à l'information donnée par l'intervieweur qu'il y a 45 personnes issues de l'immigration dans son régiment en disant: « *Moi je n'ai pas vu ça... moi j'ai vu 1300 treillis, 1300 militaires* ». Nous reviendrons par la suite à cette dimension idéologique de la question de la diversité dans l'armée.

Finalement, les différences dans les appréciations proviennent également de différences d'optique. Tout d'abord, la représentativité des différences culturelles est évidemment subjective et son appréciation peut dépendre de facteurs personnels. Un enquêté par exemple nous confie au début de l'entretien qu'il avait été surpris que la marine l'accepte vu son origine – il avait pensé qu'avec une origine maghrébine, il n'avait de toute manière aucune chance d'être admis :

« J'avais passé les concours pour la marine, pensant qu'ils n'allaient jamais m'accepter.

Q : Pourquoi ?

« Vu mes origines et tout, je pensais pas que j'allais être pris »

Pour lui, si la diversité culturelle est bien représentée au sein de la marine, il s'attendait néanmoins à voir très peu de gens issus de l'immigration et reste surpris d'en rencontrer quand même un certain nombre. Un autre enquêté, également engagé dans la marine, dit « oui » mais en faisant référence au fait que, lorsqu'il était en formation de marin pompier, la population présente ressemblait à un « quartier géant ».

« Sur les 100%, on va dire qu'il y avait 30% d'Européens. Le reste c'était... En arrivant je suis resté vert ! »

Ce dernier exemple renvoie à un phénomène qui est également largement rapporté par la grande majorité des enquêtés, indépendamment des conclusions qu'ils en tirent sur la représentativité de la diversité culturelle et religieuse. Il s'agit du fait qu'avec la professionnalisation, beaucoup de personnes issues de l'immigration sont recrutées notamment dans des positions au bas de l'échelle. Ce sont les EVAT, GAV, EIMDS, CCM, selon l'armée, qui sont engagés sur des contrats courts. Parmi ces personnels, on trouve beaucoup de gens issus de l'immigration.

C'est l'élément le plus souvent évoqué en relation avec « l'armée à l'image de la nation ». Il s'agit, selon tous, d'une évolution vers une meilleure représentation

de la diversité au sein de l'armée⁴⁴ – mais uniquement lorsque l'on se tourne « vers le bas ».

« J'en connais un, oui plusieurs. En ce moment, beaucoup de GAV. Les gendarmes, euh, oui, beaucoup ! Beaucoup moins que les GAV. »

« Il fallait que la marine fasse du recrutement en quantité. Pour avoir le plus de CCM possible, on a descendu le niveau de sélection. (...) On retrouvait principalement dans ces populations des Maghrébins qui sont arrivés en masse. »

« On prend des gens qui n'ont pas de niveau d'études, pas d'expérience, et même, à part le meurtre, s'ils ont quelque chose dans le casier judiciaire, ça ne pose pas de problème pour intégrer l'armée. On recrute des gens, souvent de Paris, des banlieusards, des jeunes issus du milieu maghrébin – donc j'en connais la plupart. (...) Je ne sais pas si on peut dire que c'est un brassage. Intégrer quelqu'un dans une armée, et puis en faire après un peu le bouc émissaire... »

Ce changement dans la composition du personnel de l'armée induit par la professionnalisation et la nécessité de recruter beaucoup de monde n'est pas toujours jugé de la même façon. Certes, la plupart des interviewés estiment cette évolution positive, notamment sous l'angle de la meilleure représentation des populations issues de l'immigration. Ce serait un « plus » pour l'armée que de ressembler davantage à la société civile dans sa composition culturelle, et en même temps une chance pour de nombreuses personnes issues de l'immigration d'acquérir une position respectable dans la société. Cependant, ils expriment également des avis plus critiques, qui insistent notamment sur la position très faible que ces personnes occupent et sur les chances très limitées de faire carrière.

« C'est une bonne chose ! Ça va leur permettre de s'intégrer. Ça va permettre de montrer à ces gens que la France est en train de changer. 'On a besoin de vous, vous aussi, vous pouvez vous engager dans l'armée, vous êtes des citoyens français à part entière'. Mais après, dans le déroulement de la carrière, c'est un autre problème. (...) Quelles sont ses chances ? Est-ce qu'il aura réellement ses chances en fonction de ses possibilités ? »

« Quelque part je crois qu'on leur ment en leur faisant croire ça, parce qu'on sait qu'ils ne pourront pas faire carrière, parce qu'il y a des politiques de contrats, de renouvellement, de choses comme ça, qu'il y a un brassage, il y a des problèmes

⁴⁴ À noter qu'il n'y a qu'une seule personne qui trouve qu'à l'époque de la conscription la représentation de la diversité qu'on peut trouver dans la société française était meilleure dans l'armée.

d'avancement personnel. Il faut pas faire croire aux gens qu'ils peuvent devenir officier ou autre. (...) Des fois il y en a certains j'imagine qu'ils peuvent s'imaginer qu'ils peuvent, qu'ils feront carrière, qu'ils rentrent dans une institution, l'armée, comme une famille, et donc finalement ils y rentrent en bossant comme des dingues, en prenant plaisir à leur travail etc. et que finalement ils seront récompensés. Et quelque part, je crois qu'on leur ment en leur faisant croire ça, parce qu'on sait qu'ils ne pourront pas faire carrière »

Cette situation peut créer des frustrations à cause de certaines attentes qui ne peuvent pas être remplies. Avec d'autres phénomènes, notamment le racisme vécu, la discrimination et l'exclusion, elle décourage et démotive des militaires par ailleurs hautement impliqués et loyaux.

Certains militaires interrogés font également référence aux problèmes de drogues qui peuvent y être liés et à l'importation dans l'armée des problèmes des cités. Des références à ce genre de problèmes ne se trouvent cependant pas du tout chez les gendarmes interrogés.

« Sur les bateaux, on les appelle les "populations sensibles". Ils savent ce qu'ils ont recruté mais il faut du personnel. Les EICD ne savent pas parler en situation de crise (racisme), alors ils se battent »

« Ce que vous voyez dehors, ça se passe dedans. L'avantage c'est que dedans, c'est moins virulent, dans le sens où c'est plus cadré donc le type il sait qu'il est dans un contexte militaire où il y a des règles et qu'il ne faut pas qu'il en déroge »

Cette tendance à une meilleure représentation de la diversité décrite par la plupart des entretiens comporterait donc également un risque que l'on pourrait formuler de la façon suivante : il s'agit du danger pour l'armée d'être un peu *trop* à l'image de la nation. Même si personne dans les entretiens ne l'exprime en ces termes, il n'empêche que l'image dépeinte est celle d'une armée où la diversité est présente, mais avant tout dans les positions faibles. Les personnes issues de l'immigration sont engagées par des contrats courts et en bas de l'échelle. Aussi, de nombreux militaires interrogés font état des possibilités de carrière très limitées que permettent ces postes. Finalement, tout cela concourt au risque d'importer au sein de l'armée les problèmes qui existent dans les « cités ».

3.1.2 Peut-on être « différent » dans l'armée ?

La question de savoir s'il est possible d'être « différent » dans l'armée renvoie à un autre champ de réflexion, celui de l'expression de la diversité et de son

revers, l'exclusion et le racisme. Quelle attitude faut-il adopter face à la diversité ? En quelque sorte, il s'agit de la transposition d'une discussion qui existe au sein de la société française depuis longtemps déjà et qui s'est accentuée à plusieurs reprises, notamment autour de la laïcité. Le débat public s'articule souvent autour des mots-clés que sont le républicanisme, le communautarisme ou encore le multiculturalisme.

Au moment de l'enquête de terrain, ce débat était très présent dans les médias, ce qui est reflété dans les entretiens. Cependant, il faut remarquer que les répercussions de cette discussion ne sont pas telles que l'on se trouve en face d'argumentations générales sur la place des immigrés en France et d'opinions diverses sur l'expression de la diversité culturelle. Les entretiens font très bien ressortir la spécificité de cette question dans l'institution militaire, les propos des militaires issus de l'immigration se fondent toujours sur les expériences qu'ils ont faites au sein de l'armée.

Qu'est-ce que les militaires issus de l'immigration pensent de l'expression de la diversité au sein de l'armée française ? Tout d'abord, est-ce un enjeu primordial ? La discussion sur ce sujet a une grande ampleur dans pratiquement tous les entretiens. En effet, cette question touche des enjeux-clés de l'identité militaire même : comment, en vue d'une diversité culturelle croissante, la cohésion et l'unité de l'institution militaire peut-elle être garantie ? Y a-t-il des problèmes d'allégeance et de loyauté qui risquent de se créer ou, au contraire, des sentiments de frustration à cause d'un manque de confiance et d'égalité ?

Une lecture transversale des entretiens révèle que les réponses données sont diverses, mais fait état d'une certaine structure dans les raisonnements. Nous pouvons révéler trois types d'attitudes qui s'expriment dans les entretiens. Ils se rencontrent tous les trois dans toutes les armées, il n'y a donc à ce propos pas de spécificité d'une armée par rapport aux autres.

Dans les deux premiers types de raisonnement se reflètent des positions opposées dans le débat public au niveau de la société française, tout en se référant à la situation particulière de l'armée. Un discours républicain, ancré sur l'assimilation, s'oppose à un discours qui tente d'allier différence et unité. Ces deux types de raisonnement se caractérisent par le fait qu'ils expriment un vrai attachement à une particularité militaire, un ensemble de valeurs essentielles à l'armée qu'ils s'emploient à préserver. C'est le souci de cet ensemble de valeurs qui crée la réflexion sur les défis de la diversité à l'armée. La troisième attitude vis-à-vis de l'expression de la diversité que l'on peut repérer dans les entretiens ne se soucie guère de cette unité militaire. Il s'agit de tous ceux qui considèrent l'armée simplement comme un métier, et la question de la diversité n'y fait ni

plus ni moins débat que dans la société en général – la diversité est reconnue comme un fait mais ne fait pas débat, la question de son intégration dans l'institution militaire n'est pas perçue comme un enjeu.

3.1.2. a. Premier type de discours : « il ne faut pas être différent »

Les militaires qui tiennent un discours de ce type ont un avis très tranché sur l'expression de la différence dans l'armée : ils trouvent qu'il ne faut pas lui laisser de place. La question « Peut-on être différent à l'armée ? » se transforme chez eux immédiatement en « Faut-il laisser une place à l'expression de la diversité ? » ; et la réponse donnée catégoriquement est « non ». Il s'agit ainsi d'une prescription : comment les personnes « différentes » doivent-elles gérer cette diversité dans leur comportement ? En s'adaptant totalement au « mode de vie français » :

« Ils permettent même aux musulmans de ne pas manger de porc ! Je suis étonné parce qu'on est en France et je considère qu'il faut s'adapter intégralement à la vie française »

« Et il est à un tel point ouvert que si, par exemple, à table, il n'y a rien d'autre à manger, il mangera si c'est du jambon, son jambon sans rien dire. (...) ça pour moi c'est un modèle de laïcité, ce type. Il efface tout pour rentrer dans le collectif ».

Toute sorte de différenciation, même si ce n'est que le fait de ne pas manger de porc, n'a pas de place à l'armée. Il faut effacer toutes les différences lorsqu'on est militaire, et les montrer uniquement dans le privé. Cette position radicale est justifiée par l'unité et la cohésion du groupe qui est indispensable pour accomplir la mission de l'armée :

« Il ne faut pas marquer de différences. On est un corps, un groupe. (...) Je vis dans un système autoritaire où il n'y a pas forcément beaucoup de liberté. Mais heureusement parce que c'est peut-être grâce à ça qu'on va pouvoir aller se battre et être bien structuré pour pouvoir sauver des gens »

« Je pense que le jour où il y a un carton, surtout un carton extérieur, là il n'y a pas ni religion ni race qui rentre en compte. Parce que là on sera confronté à quelque chose... »

L'unité de l'armée risque d'être compromise par la mise en avant de différences culturelles. Les gens qui adoptent ce comportement nuiraient au système, dans la mesure où ils veulent simplement en profiter sans pour autant adhérer à ces

valeurs. Ceci contraste avec les personnes qui savent s'adapter et s'assimiler au « mode de vie français » :

« Pour moi c'était normal j'entre au régiment en France je veux dire je suis Française je mettais pas ça en avant alors que beaucoup le font. Il y a beaucoup qui mettent en avant leur côté musulman, leur côté maghrébin pour se servir du système et je n'aime pas beaucoup ça parce que si on est musulman on l'est jusqu'au bout »

L'atteinte à l'unité de l'armée est d'autant plus grande quand des groupes culturels se rassemblent en communautés. Un militaire de l'armée de terre parle notamment du danger pour l'unité que peut représenter le communautarisme :

« Ça me gêne. Quand je vois par exemple tous les Blacks ensemble (les gens des îles qui parlent en créole et qui reproduisent des hiérarchies sociales propres dans l'armée) (...) si on va plutôt comme dans la société civile où les gens forment des groupes – moi ça m'a choqué ces groupes, parce que bon, alors que bon, les autres ça ne les choquait pas parce qu'ils ont toujours vu ça, mais moi ça m'a choqué un petit peu. »

Certains enquêtés contournent aussi complètement le sujet de la diversité en choisissant une sorte de stratégie d'évitement :

« Moi je ne fais pas du tout attention aux origines de chacun. C'est la même tenue, c'est ça qui est bien. »

« Qu'ils viennent de l'immigration ou qu'ils soient 100% Français, c'est pas une chose qui regarde, c'est pas une question à laquelle je me suis intéressé. »

« Ce n'est même pas une question qui doit se poser. Entre caporaux chef, la question de savoir quelle origine, quelle religion, ça se pose pas. On est tous dans le même cas, puisqu'on fait abstraction de toutes les origines sociales et tout le reste. Il n'y a pas ni fils de riche ni fils de pauvre... Je crois c'est surtout ça. »

Ces personnes refusent de prendre en compte le fait qu'il existe des idiosyncrasies. Pour eux, c'est quelque chose qui n'entre pas du tout en compte au sein de l'institution militaire. Tout le monde est pareil parce qu'il a la même tenue : l'armée est complètement aveugle aux différences. Un militaire interrogé va jusqu'à mettre sur un pied d'égalité les coutumes alimentaires de l'islam avec un régime prescrit par un médecin – en négligeant délibérément le poids symbolique du régime musulman :

« La question dont vous parlez, ‘ Est-ce que vous êtes musulman ou pas ?’ ... ici, ils font aussi des repas pour ceux dont le docteur a imposé un régime, il y a des repas qui sont préparés exprès... »

Cette vision très idéalisée de la problématique de la diversité entre cependant souvent en conflit avec le vécu des militaires interrogés. Dans les expériences quotidiennes, il s'avère que l'origine, la religion, le sexe ou encore l'orientation sexuelle sont bel et bien des réalités qui comptent aussi dans l'armée. Des personnes qui adoptent par ailleurs une « attitude républicaine » soulignent que cette différenciation n'est souvent pas le fruit de la mise en avant d'un trait particulier, mais davantage le produit du regard des autres.

« Je pars du principe que quand on rentre sur base, on est tous pareil. Après les gens quand ils rentrent chez eux ils ont leur vie. Ils ont le droit, que ce soit au niveau religieux, que ce soit au niveau... Ils ont le droit d'avoir leur vie privée quoi. Mais moi, je dis que sur base il faut qu'on soit tous pareil, quoi. On est tous là pour servir la France. C'est vrai que ça nous met un peu à l'écart (l'origine). Moi, je ressens un peu d'écart... »

Cet aviateur pense que la diversité culturelle ou ethnique doit disparaître dans l'armée au profit d'une unité républicaine : sur la base, tout le monde est pareil. Chez soi, les gens ont le droit d'exprimer les différences, notamment au niveau religieux, mais sur la base cela ne doit pas être affiché – afin de ne pas compromettre la mission de l'armée qui est de servir la nation. Cependant, il doit ensuite concéder qu'il y a quand même une mise à l'écart. Il ressent une exclusion de par son origine alors qu'il ne revendique pas du tout sa différence. Le problème est que cette différence lui est renvoyée malgré lui, même contrairement à ses principes qui consistent à dire qu'il ne faut pas faire de différence.

Un exemple similaire peut être rencontré dans les propos relatés par un gendarme. D'abord, il se montre lui aussi hostile à l'expression de la diversité au sein de l'armée :

« Ils (les autres gendarmes) ne sont pas censés savoir que je suis musulman, je ne leur dis pas. Rappelez-vous : pas de politique et pas de religion. (...) Dans le boulot je suis tout le temps comme ça... je suis là pour faire mon boulot, mais ma vie personnelle c'est autre chose : je sais très bien faire la part des choses. J'ai ma vie personnelle qui est de côté, avec mes convictions qui n'influent surtout pas sur ma vie professionnelle. »

Mais même s'il ne montre pas qu'il est musulman parce qu'il trouve que cela n'a rien à voir avec le domaine professionnel, il se voit confronté à une identité renvoyée par le regard des autres qu'il ne revendique pourtant pas du tout :

« Ça m'est arrivé de penser que quand je me retrouve avec mon collègue en patrouille qu'ils avaient foutu la "patrouille d'Arabes" dehors... ça peut être conscient. (...) On peut avoir le doute qu'ils ne nous mettent ensemble que parce qu'ils nous mettent dans la même catégorie. »

La présence de préjugés, de xénophobie et de racisme fait aussi que certains enquêtés adoptent un « comportement républicain », c'est-à-dire ils tentent de cacher un maximum les différences, s'adaptent le plus possible au « mode de vie français » afin de parer le mieux possible aux remarques et à la mise à l'écart qu'ils craignent :

« Je ne pense pas que dans l'armée on puisse être différent. On est tous habillé pareil, on fait le même métier. Moi je montrerais le moins de différence possible, être le plus discret possible, passer inaperçu, me fondre parmi mes collègues. Si je veux faire la prière, je la fais chez moi en confiance. »

« Si ma mère était voilée, je ne la laisserais pas entrer (dans la caserne pour lui rendre visite), ou si mon père avait la barbe. Cela me chagrine un peu parce que c'est du racisme dû au délit de faciès. Je ne vais jamais à la mosquée à côté (de la caserne). A Strasbourg, il m'arrive d'aller à la mosquée. »

Dans ce dernier exemple, le gendarme ne va pas à la mosquée à côté de la caserne de peur de se faire repérer et ensuite de se voir attribuer une image négative ; il limite sa pratique religieuse sous l'influence d'une pression assimilatrice perçue, de préjugés largement répandus vis-à-vis de musulmans pratiquants ou de certains signes connotés de façon négative, comme le voile ou la barbe.

Un sous officier de l'armée de terre exprime la même adaptation sous pression :

« Je n'en parle pas. Je n'en parle pas, des fois je préfère dire que je suis végétarien que de dire que bon, parce que si moi j'arrive dans un endroit que je ne connais pas je ne vais pas m'imposer comme ça en disant voilà, je ne mange pas de porc, parce que tout de suite c'est un repas musulman, et musulman ça sous entend musulman, musulman avec l'étiquette qu'il a aujourd'hui le Musulman... (...) c'est la crainte, je ne veux pas être mal vu. »

Le discours républicain, disant qu'il faut d'un côté être aveugle aux différences et – ce qui constitue le revers de la médaille – ne pas afficher de différence, comporte donc divers degrés de radicalité : s'il y en a qui vont jusqu'à nier les différences objectivement existantes, beaucoup se rendent compte que, malgré leur conviction et malgré les efforts d'adaptation qu'ils font afin d'échapper aux préjugés, ils sont toujours mis à l'écart – la stratégie républicaine ne fonctionne donc pas pour eux.

Lorsqu'on regarde les caractéristiques sociologiques des militaires adoptant ce type d'attitude vis-à-vis de la diversité, il est frappant de voir qu'il y a de grandes différences entre ceux qui mettent en avant un discours radical et ceux qui émettent des réserves quant à sa mise en œuvre, soit parce qu'elles ressentent un écart, soit parce qu'elles cachent leur différence par pressions. En effet, toutes les personnes ayant un discours radical n'ont que très peu de lien avec leur culture d'origine (elles sont soit issues d'un mariage mixte où la culture de l'origine étrangère ne fut pas transmise, soit elles ont rompu complètement avec le pays d'origine pour des raisons personnelles, soit elles ont été confiées à des familles d'accueil par la DASS)⁴⁵ et ne se considèrent pas musulmanes ou au moins ne sont pas pratiquantes. En revanche, les personnes qui émettent des réserves quant à la possibilité de mise en œuvre du modèle républicain sont musulmanes pratiquantes dans leur majorité et entretiennent un lien plus ou moins étroit avec leur culture d'origine.

3.1.2. b. Deuxième type de discours : « allier diversité et unité »

Le discours qui tente d'allier la diversité et l'unité dans l'armée se fabrique en général à partir de deux constats. Tout d'abord, le « moule », c'est-à-dire le groupe homogène existant auquel on est censé s'adapter, représente en effet une certaine culture majoritaire.

« Ça serait dur d'être Arabe d'origine juive et homosexuel en même temps ! On ne survivrait pas. Le mieux ce serait d'être une fille, blonde, arabe d'origine juive, et lesbienne. Alors les cinq critères réunis ça doit faire un cocktail explosif. Déjà le premier critère des militaires c'est l'uniformité, donc à partir de là... Disons qu'il faut être bien franchouillard, faut avoir le nom qui sonne bien, des origines qui sonnent bien... »

⁴⁵ A l'exception d'une personne d'origine marocaine qui dit, à un moment de l'entretien : « Je ne me pose pas de question, sinon je ne m'en sors pas ». On pourrait donc penser que cette personne appartient en fait au groupe qui émet des réserves par rapport au bon fonctionnement de ce modèle républicain. Elle ne les a cependant pas exprimées lors de l'entretien.

Cet extrait un peu caricatural montre bien comment peut être perçue la culture majoritaire à l'armée par des militaires issus de l'immigration qui ne remplissent pas ces critères. L'assimilation au « moule » majoritaire n'autorise pas la différence. Pour se fondre dans la masse il faut être masculin, blanc, catholique, hétérosexuel. Par conséquent, lorsqu'on est différent, il faut, si c'est possible, le cacher ou du moins ne pas l'afficher si l'on veut être bien « intégré ».

Du reste, ce discours sur un « moule » un peu refermé se fait surtout entendre chez les interviewés de la marine :

« Bon la marine en termes de population, les officiers de marine sont quand même orientés, comment dire catholique, traditionnel »

« Je pense qu'il y a une culture de la marine mais au niveau de supérieurs hiérarchiques, une certaine... il y a l'école navale qui forme les officiers avec des gens qui en général ont une grande culture familiale. »

Ensuite, même si l'on fait tout pour cacher sa diversité, elle sera toujours renvoyée dans le regard des autres, par le biais de remarques xénophobes, voire par l'exclusion.

« Même si toute la journée je l'ai pas vu, j'habite pas avec lui, je dors pas avec lui – pourquoi lui serait mon copain et l'autre pas ? Pourquoi ? On est tous pareils sur le bateau. On est une unité, on est tous confrontés aux mêmes problèmes. »

« Au début en arrivant à l'école, ça s'est pas très bien passé (...) j'étais le seul Maghrébin quoi ! Et puis c'est là où j'ai commencé à avoir des difficultés avec d'autres personnes qui étaient un peu... qui me cherchaient. Vous avez l'image d'un Maghrébin, c'est CCM, c'est cassos (cas sociaux). (...) Très vite je me suis senti exclu, personne ne m'adressait la parole. »

« Le problème, pour eux c'est moi en fait. Je sens qu'ils sentent que je suis toujours en dehors. Et ça, ça les fait chier. Vu que je rentre pas dans leurs délires. Déjà vu que je ne bois pas d'alcool, je mange pas de porc - j'ai ma religion, je suis musulmane. (...) Donc (...) je suis très en retrait quoi. (...) Je le vois que je suis pas pareille. Je veux dire, moi, c'est à côté quoi. Et ils délirent pas avec moi comme ils délirent avec d'autres. »

« De toute façon, je suis mis dans le même sac. Quoi que je vous dise, on sera traité à la même enseigne. "Immigré", c'est une étiquette qui nous est collée, c'est comme ça. – Au quotidien, dans l'institution militaire, vous restez quelqu'un qui est de

l'extérieur... -Ah forcément, c'est ma couleur ! Comme quand on voit les gens des DOM-TOM d'ailleurs, c'est pareil pour eux ».

Ces extraits montrent à nouveau ce qui a déjà été soulevé dans la partie précédente : l'attribution de la différence par le regard des autres. Le premier raconte que les « autres », c'est-à-dire ceux appartenant au « moule », partent du principe que les Maghrébins sont toujours amis entre eux. Ils sont perçus comme un groupe, et l'interviewé est souvent mobilisé afin d'entrer en contact avec d'autres Maghrébins sur le bateau, même s'il ne les connaît pas. L'existence d'un groupe ou d'une communauté de Maghrébins est supposée par les autres, alors que dans le vécu de l'interviewé, concrètement dans son réseau d'amis, ce groupe n'existe pas. Le deuxième extrait parle de l'image négative qui est projetée sur les personnes originaires du Maghreb. Finalement ces préjugés culminent dans l'exclusion, alors qu'auparavant, à l'école tout s'était très bien passé. La troisième personne parle de cette exclusion qui est « provoquée » par sa diversité culturelle. Le fait de ne pas boire notamment fait que cette personne est toujours dehors, à côté, sans qu'elle le veuille. Finalement, le militaire de l'armée de terre du dernier extrait fait état de cet étiquette d'étranger qui lui est toujours collée à cause de la couleur de sa peau, même s'il est né avec le passeport français.

Cette réticence du groupe majoritaire à accepter comme égaux les gens d'origine avec des cultures différentes est également présente dans l'extrait suivant :

« Il faudrait déjà essayer de changer les mentalités. Moi je trouve que je m'adapte aux gens avec lesquels je travaille, mais que les gens avec qui je travaille ne s'adaptent pas forcément à moi. C'est à moi de m'adapter, ça j'en suis conscient, mais c'est à eux aussi de faire un effort, ça va dans les deux sens. (...) Je vous dis ça dans la vie de tous les jours, en mangeant, en travaillant.... Le regard des gens, le fait de dire bonjour et qu'on ne répond pas. »

Le problème n'est pas l'absence de volonté d'adaptation et de faire des efforts. C'est la division imposée par les préjugés et la mise en écart. À partir de là, l'unité de l'armée est remise en question non pas par un comportement communautaire ou l'expression excessive de diversité culturelle et religieuse, mais par une attitude raciste et exclusive de la part de la majorité. Pour les personnes concernées, qui sont tous des engagés très convaincus, pour qui la performance de l'armée et les valeurs militaires sont cruciales, cette exclusion crée une grande déception. Une attitude plus ouverte de l'armée vis-à-vis de la diversité culturelle et religieuse sera dès lors hautement souhaitable aux yeux de ces personnes tentant d'allier diversité et unité :

« Cela sera bénéfique pour l'armée : le mec qui se sent bien psychologiquement va aussi avoir un rendement meilleur. »

La nécessité de réfléchir à l'intégration de la diversité dans l'armée est en outre justifiée par le constat sociologique des origines culturelles et religieuses diverses des personnes qui s'engagent, qui rend cette préoccupation urgente:

« Il va y avoir une diversité que n'ont pas connue les générations précédentes. Ils (sont) obligés de composer avec et de créer un esprit d'équipe. Ils ne sont pas là simplement pour commander mais pour créer une cohésion. »

« On sera de plus en plus nombreux et c'est un problème qu'il faudra prendre en compte au niveau de la gestion du personnel. Il y a des gens qui vont arriver qui ne mangent pas de porc, qui ont des repères différents... ou qui ont des façons de penser parfois différentes... qui ont des principes qui peuvent être délicats. Si on prend un jeune de banlieue à brut, et qu'on le fait entrer dans l'institution militaire, il va avoir du mal. Et la hiérarchie, elle va avoir du mal aussi. »

A partir de là, il s'agit de revendiquer sa place sans renoncer à sa différence culturelle, afin de préserver l'unité de l'armée : c'est en effet l'exclusion et le racisme qui mettent véritablement en péril l'unité du corps de l'armée et non pas l'expression de la diversité culturelle. La solution passe par une meilleure reconnaissance de la diversité. En disant *« il faut savoir affirmer sa différence », « le leur imposer »*, ceci est avant tout à comprendre comme une réaction à une ambiance exclusiviste où la diversité culturelle, religieuse et autre ne trouve pas sa place. C'est une réaction à une double impasse : d'une part il n'est pas possible d'être différent compte tenu de l'exclusion et, de l'autre, cette exclusion passe par une attribution extérieure de la différence à laquelle on ne peut pas échapper. L'affirmation de soi et donc de sa différence devient la seule issue à ce dilemme.

« (Il faut) supprimer le tabou. Et ça, ça va être dur à faire passer. De dire « nous, nous sommes Maghrébins, c'est comme ça, vous ne nous changerez pas, faites avec ce que vous avez et pas avec ce que vous aimeriez avoir ».

« Il faut savoir affirmer sa différence, déjà par la ténacité, il faut être tenace parce que sinon, y a le moule et donc... il faut savoir dire non, je ne suis pas tout ça, et puis il faut surtout, en fait c'est surtout, essayer d'être dans les premiers. »

La réussite de ce modèle passe aussi par la performance. Il faut *« essayer d'être dans les premiers »* afin de combattre les préjugés et avoir un argument pour la valeur de la diversité.

« Ce qu'il faut, c'est le leur imposer. Dire 'c'est comme ça, ce sont des citoyens comme tout le monde', c'est ça qui fait la force des grandes nations, le multiculturalisme, le multiracial. C'est tout ça qui constitue une richesse et une puissance. Regardez les Etats-Unis : vous avez de tout. Les gens, il faut leur donner leur chance ! c'est pas leur religion, ni leur couleur de peau qu'il faut regarder ! Il faut regarder ce qu'il peut apporter à la construction nationale, ce dont ils sont capables de faire. Mais aujourd'hui, c'est timide, les gens ont du mal à accepter ça. »

Il est important de voir que l'affirmation de la différence n'est pas une fin en soi. Elle est juste nécessaire afin d'être accepté sur un pied d'égalité avec les autres. Et elle n'est pas non plus différentialiste ou communautariste – il ne s'agit pas de se différencier des autres. Au contraire, l'objectif est d'imposer sa diversité afin de se trouver à égalité avec tout le monde, afin de combattre les préjugés et le racisme, en se réappropriant l'identité assignée. Dans cette dernière citation, il est question de « *citoyens comme tout le monde* » et de « *construction nationale* » : ce sont des références républicaines, l'égalité et la fraternité.

Cette façon d'allier diversité et unité ne signifie donc nullement une atténuation de l'esprit militaire, un éclatement du corps. Il ne faut pas changer le jeu, seulement certaines règles.

« C'est pas parce qu'on s'ouvre (à la diversité) qu'il faut perdre ses valeurs ! »

« Le moule en même temps c'est obligé d'avoir quand même ce moule parce qu'il nous apprend quand même certaines choses qui font les fondements de l'armée, c'est-à-dire la rigueur, l'obéissance aux ordres, on ne peut pas se passer de ça sinon c'est plus une armée. »

« On peut être Noir, Arabe, et être patriote. »

Du côté de l'armée, ce qui faciliterait le rapport avec la diversité serait des règles claires et établies et une formation des cadres sur la problématique de la diversité religieuse et culturelle :

« Je pense que par rapport à ces jeunes-là, le fait de mettre les cartes en main tout de suite, ça donne encore plus de virulence à la règle. En disant : c'est établi, c'est comme ça. Faut que ce soit carré. Là, on entre dans les systèmes militaires, c'est comme ça. Il faut que ça reste comme ça, même par rapport à eux. »

« Alors c'est justement, là-dessus (le rapport à la diversité) c'est un peu flou. C'est-à-dire qu'il a jamais été question de la diversité religieuse de la population qu'on va rencontrer et donc là ça reste finalement à la diligence du chef du peloton, enfin des chefs en tout cas. »

Il s'avère que ce groupe, tenant d'une attitude de l'affirmation de la diversité, est avant tout composé de personnes d'origine maghrébine qui sont des musulmans pratiquants et qui ont fait l'expérience de racisme et/ou de discriminations dans leur environnement militaire – ce qui est largement illustré par les extraits discutés ci-dessus, parce qu'ils sont pour la plupart issus de l'immigration maghrébine et musulmans.

3.1.2. c. Troisième type de discours : le discours « individualiste »

Pour expliquer le troisième type de discours par rapport à la diversité à l'armée, il faut en premier lieu prendre en compte les différentes attitudes vis-à-vis de l'armée en général. Celle-ci affectera également le discours tenu sur la diversité. En effet, une attitude individualiste se dégage d'un certain nombre d'entretiens, qui s'opposent par là aux deux autres types : il s'y exprime en premier lieu un rapport différent aux valeurs militaires et notamment à l'importance de la collectivité. L'engagement à l'armée ne diffère pas de l'engagement pour n'importe quel autre type de travail : on arrive le matin, on repart le soir, mais on n'a pas forcément envie de s'impliquer davantage.

Cette conception professionnelle et individualiste de l'armée ne s'exprime que rarement directement dans les entretiens. Cependant, elle est beaucoup évoquée de façon indirecte, dans un discours *sur* cette attitude. L'extrait suivant est un exemple parlant d'un discours récurrent qui critique les différences des motivations et des valeurs entre les « vrais » militaires et les jeunes s'engageant maintenant :

« Il faudrait que les gens puissent se fondre et se reconnaître (...) dans les mêmes valeurs justement et ça c'est pas évident, (...) parce que je pense que d'un autre côté, la majorité des jeunes qui viennent s'engager, c'est pas forcément pour une valeur, pour (...) représenter l'armée en tant que valeur en soi. Je pense qu'il y a beaucoup de jeunes qui s'engagent dans l'armée parce qu'ils ne peuvent pas faire autre chose. »

Les implications générales de cette perte de valeurs constatée seront discutées plus en détail dans la partie consacrée à l'identité militaire et la professionnalisation. Mais cette attitude a des conséquences sur les discours sur

la diversité à l'armée. Quelques personnes de l'échantillon expriment cette attitude individualiste, même si elle ne se manifeste pas dans des termes aussi radicaux comme il est souvent déploré dans les propos critiques. En guise d'illustration, considérons ce militaire de l'armée de terre :

« Moi je suis désolé, j'ai ma petite vie aussi, les pots ça se passe le vendredi, moi j'ai un train à prendre pour rentrer. (...) Des fois j'essaie d'y aller, mais c'est vraiment pour leur faire plaisir, parce qu'après vous êtes mal vu. Moi je trouve ça grave ! (...) moi, je fais la part des choses... Jusqu'à 17h15, je suis militaire. (...) Après, je vous dis, moi, à 17h15, je les connais plus, hein (rire)... C'est plus mes amis, enfin, sauf certains. »

La vie privée prime devant l'esprit de corps militaire. Il ne considère pas que la communauté, l'esprit de corps soit quelque chose d'important à l'armée. S'il fait des concessions, c'est pour « faire plaisir » aux autres et surtout pour ne pas être mal vu. Une certaine pression du groupe s'exerce donc sur les personnes « trop » individualistes. C'est un autre genre de diversité qui est en jeu ici : la diversité des valeurs, ou plus précisément de l'importance accordée aux valeurs militaires spécifiques qui crée une fraction au sein de son personnel. Cette fracture sera l'objet de la partie sur l'identité militaire et la professionnalisation, mais qu'en est-il des implications de cette attitude individualiste sur la problématique de la diversité culturelle et religieuse ?

Tout d'abord, on peut dire que cela enlève sa sillance à la question. Du fait qu'il n'y a pas le souci de devoir allier diversité et unité du corps, d'une part, et qu'il y a une distinction claire entre vie privée et vie professionnelle, d'autre part, il naît une situation où la question de l'expression de la diversité à l'armée laisse les enquêtés quelque peu indifférents.

La diversité n'est pas vraiment un enjeu, comme le montre l'extrait suivant. À la question « Peut-on être différent à l'armée ? », le militaire répond :

« Oh je pense oui. C'est vraiment, surtout maintenant, on n'est plus vraiment dévouables 24/24, c'est plus 8-17. Après le soir vous pouvez faire ce que vous voulez. Donc ça laisse le temps d'évacuer ses croyances, tout ce qui s'en suit. Personnellement, je suis musulman, ça se voit pas, je le garde pour moi, on le montre pas... »

L'expression de la diversité à l'armée n'est pas un enjeu particulier: de toute façon, quand on rentre le soir, on peut faire ce qu'on veut. Vu qu'il ne faut plus être dévoué tout le temps mais qu'il suffit d'être présent la journée, le problème de la diversité peut très bien se régler, en l'évacuant tout simplement dans la vie

privée. Cela contraste avec certaines choses qui ont été soulevées ci-dessus : le fait qu'il est difficile d'avoir une vie privée, qu'une simple solution disant que la diversité est réservée à la vie privée mais n'a rien à faire dans l'armée ne peut pas avoir lieu à cause de la spécificité militaire. Ici on voit un autre raisonnement : il n'y a pas de particularité de l'armée. Par conséquent, la conflictualité potentielle de la diversité est moindre : il n'est pas nécessaire de se poser des questions sur la possibilité d'allier la diversité et l'unité de l'armée. La situation à l'armée ressemble à la situation dans la vie civile.

Pour un autre enquêté, il est certes important d'avoir une certaine diversité à l'armée, mais ce constat de la diversité culturelle existante n'entraîne pas des réflexions sur sa place à l'armée. Elle est simplement importante pour se sentir à l'aise :

« Ici la plupart des recrues sont issues des quartiers, la moitié du régiment ont des origines, ça va d'origine comorienne aux origines sénégalaises, camerounaises, marocaines, algériennes, tunisiennes, chinoises. (...) C'est ce qui fait l'armée aussi (...) Je préfère qu'elle soit bien... enfin qu'il y ait plusieurs que ce soit mélangé, qu'il y ait plusieurs origines, plusieurs couleurs (...) ça me met à l'aise (...) Je suis content qu'il y ait pas mal de personnes d'origine étrangère ce qui fait que quand même je ne suis pas le seul quoi. »

L'insistance sur l'importance de la diversité pour se sentir à l'aise révèle tout de même que ce n'est pas quelque chose qui va de soi. Le nombre de gens « différents » est important afin de ne pas se retrouver exposé aux regards. Chez un marin pompier, on voit très bien le contraste qu'il y a entre deux situations qu'il oppose. Premièrement la formation caractérisée par une présence très importante de personnes issues de l'immigration, ensuite le quotidien à la caserne où il n'y en a que deux ou trois.

« Quand je passais faire mes classes, je vous le dis franchement c'était un quartier géant. C'était la marine, elle avait fait fort, c'était un quartier géant. Vous prenez des jeunes de partout, des Parisiens, des Marseillais, moi je suis d'Arles, lui il est de là etc., on se retrouvait à la compagnie. Sur les 100%, on va dire qu'il y avait 30% d'Européens. Le reste c'était... En arrivant je suis resté vert ! J'arrive à l'armée, je ne connais pas, j'arrive – bon, ça va l'armée ! ce qui fait que mes classes se sont très très bien passés. C'était que des jeunes de quartier (...) Après à Toulon, au départ c'était voilà, j'ai eu des mots avec des jeunes. / Au départ, à cette époque-là, on était trois, trois Arabes entre guillemets. Voilà, je suis arrivé, au début je ne parlais pas, je faisais mon boulot, je saluais. Je suis comme ça dans la vie civile, et je suis comme ça dans l'armée. Droit, je respecte les trucs et tout, et je ne parlais pas. Certains gars me lançaient des vanes bidons. »

Les expériences des personnes caractérisées par un discours individualiste ne se distinguent pas des expériences des autres. Ils n'en tirent simplement pas les mêmes conséquences. Ce n'est pas différent à l'armée et dans la vie civile, et ils ne voient pas de spécificité militaire qui ferait que cela devrait se présenter de façon différente.

Cette différence dans les interprétations tient en grande partie aux trajectoires biographiques de ces personnes. Pour eux, l'armée n'est vraiment qu'un métier. Ils ne se projettent pas loin en termes de carrière. Il est aussi à noter que, parmi eux, il y en a un certain nombre qui correspond très bien à ce profil du jeune de banlieue qui s'engage à l'armée parce que cela constitue une opportunité professionnelle, donc en quelque sorte des produits de la politique de recrutement dans les « cités ». Cette différence dans leurs attitudes que l'on peut constater est ainsi doublement intéressante. D'une part cela confirme les hypothèses d'un changement quant à l'importance des valeurs militaires dans la nouvelle génération et quant aux différences de motivation. Mais d'autre part, et plus particulièrement dans le contexte de l'expression de la diversité, cela nous fait remarquer l'impact que cette différence d'attitude en terme de valeurs a sur la question de la diversité.

3.1.4 L'utilisation de la différence

Lorsqu'il est question de l'utilisation de la diversité comme ressource – c'est-à-dire sa prise en compte spontanée ou institutionnalisée pour l'accomplissement des tâches de l'armée – se dessine d'abord une distinction nette entre la gendarmerie et les autres armées. Cela s'explique par la mission particulière des gendarmes, en contact quotidien avec les populations auprès desquelles ils interviennent. Pour la gendarmerie, le recrutement de gens issus de l'immigration peut constituer un atout particulier qui est moins important dans les autres armées.

« Je crois que la gendarmerie y gagnerait en choisissant du personnel performant mais en recrutant un peu plus du personnel d'origine maghrébine. Par rapport au personnel qui est déjà en place, ils seraient davantage habitués (au contact avec la population issue de l'immigration) vis-à-vis de l'extérieur, en plus, ça donnerait une image valorisante de l'institution. »

« Ça peut être sympa d'avoir différents types de gendarmes, en fait. Parce que je vois, par exemple, je vois que j'ai plus de facilité, par rapport à certains collègues, à discuter avec la population maghrébine. Par exemple. Non pas que les collègues soient racistes, mais on a peut-être plus tendance, de l'extérieur, on nous voit déjà avec notre uniforme, la répression. Et quand on voit un gendarme, qu'il soit

maghrébin, qu'il soit africain, qu'il soit asiatique ou quoi que ce soit ... (...) ça peut partir en bataille avec un collègue et puis avec moi, ça peut être calme. »

Le recrutement de gendarmes issus de cultures différentes, et notamment de Maghrébins, peut donc avoir des conséquences pratiques pour la gendarmerie. Parmi les gendarmes issus de l'immigration interviewés, tous utilisent ce « savoir-faire culturel » dans leur travail quotidien :

« Ça aide pour différentes unités : on est requis, on nous demande pour des traductions d'écoutes téléphoniques, des traductions de personnes justement qui ne parlent pas français. »

« J'ai été quelquefois – mais très peu quand même – appelé pour des traductions. (...) Bon, je prends un exemple : dans le cadre d'une enquête sur commission rogatoire, pour des faits de viol, j'avais eu à interroger donc une femme qui était voilée, et dont le mari barbu attendait à l'extérieur de la brigade. Donc, je vous dis pas la difficulté ! Euh... Sa sœur était victime. Elle, elle était témoin mais dont le témoignage était très important : elle a été victime également, donc ça a permis de confronter la personne, pour des faits moins graves ; et elle subissait des pressions de son entourage familial pour ne pas déposer. Cela, les magistrats s'en sont rendu compte lorsqu'ils ont lu le dossier et j'ai reçu une lettre de félicitations écrite du substitut du Procureur de la République. »

« Je pense que je leur sers bien. Parce que quand on va dans les perquisitions, ramasser des gars, et que c'est une dame, et qu'elle est affolée, et qu'elle sait pas parler français, je pense qu'ils ont bien besoin de moi. Parce que moi je suis là, je discute avec la dame, je la rassure, je lui parle en arabe. Et puis une dame, quoi qu'il en soit, quand elle voit une jeune, surtout une Maghrébine, quand elle voit que c'est une femme, déjà ça la rassure et quand elle voit que c'est une Maghrébine qui parle arabe comme elle, ça la rassure encore plus. Moi je sais qu'il y en avait certaines qui me prenaient dans leurs bras, qui étaient contentes de m'avoir, d'être là. (...) Je pense que les gens qui sont de confession maghrébine quoi, ça leur fait plaisir de voir que c'est des jeunes issus de l'immigration dans la gendarmerie, dans la police, qui eux ne feront pas de, entre guillemets, « discrimination ».

« Ah si, si, parce que, même en étant sur la route, on en voit beaucoup. On a beaucoup de quartiers d'origine maghrébine. C'est souvent qu'au bord de la route, je parle avec eux... (...) Souvent lorsqu'il y a des problèmes avec les collègues, j'interviens. Parce qu'ils mettent tout de suite ça sur le problème de racisme. Alors, c'est moi qui intervient. Je leur dis mon nom, où je suis né et « si vous voulez, c'est moi qui vous verbalise et puis vous irez dire au procureur que je suis raciste ! »

« Ça m'arrive de parler marocain à des personnes âgées qui ont du mal à comprendre le français. »

Les entretiens révèlent également des situations où il y a une certaine réticence à utiliser leur savoir-faire culturel et linguistique de peur que cela soit mal vu ou mal interprété par les collègues :

« Il y a un gendarme d'origine turque et dans la région ou la petite ville où il est, il y a une forte communauté turque. Mais cette personne-là ne peut pas utiliser les atouts (culturels ou linguistiques) qu'elle a, face à ses collègues. Elle n'utilise pas la langue à côté de ses collègues, même quand la personne en face a des difficultés à s'exprimer en français. C'est mal vu par ses collègues. »

Dans ce cas précis, il y a un manque de confiance vis-à-vis du gendarme d'origine turque de la part de ses collègues. Un autre gendarme parle de ce problème ressenti de confiance. Cependant, ses collègues ne remettent pas en question son intégrité :

« Si on ne peut plus verbaliser parce qu'on est de la même culture, c'est fini alors ! Pourquoi il y aurait une indulgence ou une affinité ? Mes collègues ne m'en parlent jamais. Ils savent que quand il faut verbaliser une personne, je le fais sans chercher à comprendre. Si la personne en face a commis une faute, il faut qu'elle assume. »

L'utilisation de la diversité se fait, comme le montrent la plupart de ces exemples, de façon spontanée, dans le contact avec la population civile issue de l'immigration ; à l'instar de ce gendarme qui mentionne l'existence de stages linguistiques mais n'a pas pu en profiter, et utilise simplement *« l'acquis qu'(il) a eu via la famille »*. Cependant, certains gendarmes rapportent également une prise en considération active de la part de l'institution afin de mieux utiliser les compétences de ces gendarmes issus de l'immigration :

*« Mais les GAV, il y en a beaucoup plus (de personnes issues de l'immigration)...
Q : C'est dû à quoi ?
– Euh, vous avez lu Gend'Info ? Une année il y avait un article là-dessus.
Q : Là, il mettaient en avant le « plus » pour l'institution...
– Voilà. Et du coup, ils organisent régulièrement des stages de langue arabe maintenant. »*

Le recrutement notamment de GAV issus de l'immigration provient donc d'une prise de conscience des avantages que cela peut entraîner pour la gendarmerie, au niveau de son image dans la population issue de l'immigration en particulier.

Le danger existe cependant que cette utilisation de la diversité soit ressentie comme une instrumentalisation. C'est notamment le cas lorsque des gendarmes se sentent par ailleurs exclus dans une atmosphère raciste entre pairs, ce qui apparaît très souvent dans les entretiens. Le fait de devoir faire le lien ensuite avec les personnes maghrébines interpellées laisse un sentiment amer chez ces gendarmes :

*« Au départ ça se passait très bien. Je dirais pas qu'ils ont profité de moi, mais Lunel, c'est une ville où il y a beaucoup d'Arabes, beaucoup de Maghrébins, beaucoup de clandestins, et on m'a souvent mis sur ces services (...) Donc ils l'aimaient bien la petite C*** car elle les aidait. Elle servait. »*

« Est-ce qu'ils nous prennent parce qu'on est compétent ou bien... je pense pas que c'est ça. Je pense pas que c'est pour nos compétences ou nos capacités... c'est plus pour... On est un instrument... « bon ben celui-là, on va l'utiliser, parce qu'il va nous servir à faire ça. Celui-là on va le mettre dans le quartier, on va le mettre devant, comme ça il va faire le médiateur. (...) je ne dis pas qu'ils nous considèrent comme des objets, mais... »

Pour l'armée de terre, l'armée de l'air et la marine les contacts directs avec la population civile sont beaucoup plus rares. Elles entrent notamment en compte dans le cadre d'OPEX, et nombreux sont les militaires de l'armée de terre et de l'armée de l'air interrogés qui y ont participé et qui ont pu utiliser leur savoir-faire culturel et linguistique dans ces situations :

« Je reprends l'exemple de l'Afghanistan. On avait un capitaine d'origine maghrébine, je crois qu'il était... Qu'il avait des origines... il parlait le tadjik. Pour là-bas, c'était un gros atout. Parce qu'il connaissait certaines coutumes, et cultures, en cela c'est bien. »

« Il y a eu l'Arabie Saoudite aussi... Quelques pays africains, où ils parlent aussi l'arabe. Donc ils vous envoient là-bas. On peut aussi, euh, faire traducteur, pour une autorité. Autrement ça peut être très intéressant, on peut travailler carrément à un autre niveau. »

« Ça a déjà servi. Par exemple quand on a été en Arabie Saoudite, pendant la Guerre du Golfe, on est resté de 92 jusqu'à l'année dernière, il y avait des commandos qui s'occupaient de la protection, on faisait en sorte que dans les relèves, il y ait toujours 2 ou 3 arabisants. »

« J'ai fait la Guerre du Golfe. A l'époque ils cherchaient des arabisants, et il n'y en avait pas, ça s'est passé sur désignation, parce qu'il n'y en avait pas. »

Q : Comment ont-ils choisi, sur le nom ?

– *Sur le nom et pareil, sur le profil, et donc comme ils en avaient besoin, j'étais pris comme interprète, mon frère aussi était pris comme interprète.* »

On peut distinguer deux sortes d'utilisation des compétences linguistiques et culturelles liées à la diversité culturelle : dans le premier cas de figure, c'est un recrutement ciblé en recherchant précisément des personnes ayant un savoir-faire culturel ou linguistique particulier, comme c'est le cas dans l'exemple de la Guerre du Golfe. Cette politique n'est cependant pas systématique – nous avons notamment rencontré un homme issu de l'immigration africaine et dont les compétences linguistiques n'ont pas du tout été utilisées lors de ses missions :

« Q : Ces OPEX en Afrique, l'armée vous a utilisé comme un homme-ressource [personne issue de l'immigration africaine] ?

– *Non, pas du tout. J'ai été utilisé comme un soldat, c'est tout.* »

Souvent il y a une utilisation spontanée de la diversité. C'est donc presque par hasard qu'une personne se trouve en mission dans un pays dont il connaît la culture ou la langue – du moins elle n'a pas été engagée afin de mettre en valeur cette compétence. C'est le cas d'un soldat ayant participé à une mission au Tchad. À ce propos, il se révèle qu'il y a un manque de prise en compte de la part de l'institution militaire qui provoque une frustration chez l'interviewé :

« Q : Au Tchad, on a utilisé vos compétences, en dialectes ?

– *Oui, ça s'est très bien passé. On est très vite accepté lorsque les gens voient que vous arrivez plus ou moins à parler leur dialecte... et c'est vrai que quand on part en OPEX, on a des zones plus ou moins interdites où on nous déconseille d'aller. Et donc... j'ai jamais pris de risques, on a pu aller dans des endroits que personne ne connaissait parce que justement on était bien accepté.* »

« Q : pourquoi on ne vous a pas (proposé des mission de renseignement) ?

– *J'en sais rien ! Et c'est ça qui démotive.* »

Nombreux sont en effet ceux dont la compétence linguistique n'a jamais été prise en compte. Cela ne dérange pas tout le monde – souvent les militaires issus de l'immigration n'y pensent même pas ou n'ont pas l'intention d'appliquer leur compétence culturelle et linguistique, souvent aussi ils ne parlent pas la langue de leurs parents. Cependant, dans d'autres cas, cela peut créer des déceptions, comme c'est le cas chez ce soldat qui dit avoir été mal renseigné :

« Quand je me suis engagé dans l'armée moi je voulais travailler dans tout ce qui était service de renseignements, étant donné que je suis parfaitement bilingue (...) Le mec du BAI m'a dit : 'Vous pourrez peut-être pas postuler à toutes les spécialités étant donné vos origines et qu'il y a certaines spécialités comme les renseignements qui seraient zappées.' Maintenant j'ai parlé avec une personne qui a fait cette spécialité-là, qui est une collègue de ma copine, qui m'a dit 'T'es fou, moi j'ai travaillé avec des personnes d'origine étrangère, bien sûr que ça nous intéresse, renseigne-toi !' »

Cela étant, l'institution militaire tente également effectivement de tirer profit des différences culturelles, notamment pour le service de renseignement et d'écoute. Ce n'est pas systématique : la plupart des enquêtés n'ont pas été contactés pour des missions de renseignement mais il est clair qu'il peut y avoir de nombreuses raisons pour cela. Le cas cité ci-dessus reste toutefois exceptionnel, et la réaction de sa collègue ainsi que de nombreux propos recueillis dans les entretiens laissent penser qu'un certain nombre de militaires issus de l'immigration est en effet recruté pour faire du renseignement. Mais tous ne sont pas prêts à le faire :

« Si vous voulez rencontrer des gens issus de l'immigration, il y en a une bonne partie qui a présenté ce test-là (de certificat d'opérateur-linguiste en langue arabe). »

« On m'a beaucoup sollicité pour faire de l'écoute-traduction. C'est le mot pour eux pour dire espionnage. Mais je ne le ferai pas. »

Finalement, certains militaires font état d'une utilisation de leurs compétences culturelles pour la gestion de la diversité dans la vie militaire de tous les jours :

« On est venu me contacter par rapport à mes origines. Quand j'étais au CIN Saint Mandrier par rapport aux stagiaires et la période de ramadan pour avoir des informations parce qu'ils ne savaient pas gérer l'affaire (...) C'est le responsable de l'alimentation des deux centres de restauration du CIN, on se connaissait donc il est venu en disant : 'Voilà, est-ce que vous pourriez m'aider parce que voilà, j'ai besoin d'info et je ne sais pas vers qui m'orienter, est-ce que ça vous ennuie de m'aider sur ce plan-là ?' »

Il s'agit de combler une ignorance au sein de l'encadrement : des stagiaires saoudiens sont accueillis dans ce centre de formation en pleine période de ramadan. Cette ignorance dans la gestion des questions liées à l'islam a cependant également une grande importance vis-à-vis des militaires musulmans français.

Il se peut aussi que la présence de personnel issu de l'immigration serve l'armée dans la mesure où cela peut crédibiliser la hiérarchie vis-à-vis d'accusations de racisme ou de discrimination. Lui-même d'origine maghrébine, un sergent chef de l'armée de terre évoque ainsi le cas d'un groupe de militaires maghrébins qui « jouaient sur le racisme » pour ne pas « faire leur boulot » et avaient accusé leur hiérarchie de racisme en réaction aux sanctions reçues. Devant la commission réunie pour cette affaire, le sergent chef a été appelé à témoigner :

« Je témoignais devant le chef de corps qui avait fait une commission par rapport à ça. Et moi j'ai témoigné en disant que moi aussi, je les engueulais et tout ça et que ce n'était pas une question de racisme. Moi je ne suis pas raciste. »

L'origine aide ici afin de crédibiliser la position ; si le sergent chef n'était pas d'origine maghrébine, il n'aurait pas pu mettre en avant son argument avec la même force. Il est cependant également crucial qu'il occupe une position plus élevée dans la hiérarchie – la présence de militaires « d'origine » gradés signifie un gain de crédibilité vis-à-vis des militaires du rang issus de l'immigration.

Dans la même catégorie d'utilisation de la diversité à des fins internes il faut, pour finir, mentionner les militaires issus de l'immigration maghrébine qui sont utilisés comme « médiateurs » censés faire le lien avec les autres militaires maghrébins :

« Dès qu'ils se retrouvaient dans un bar, une bière ou deux, ça commence à monter à la tête, et là ça commence à jacter et pareil, bagarre sur bagarre... Et puis on m'appelait, moi : 'Faudrait le calmer, c'est pas bien ce qu'il a fait'.

Q : Pourquoi on vous appelait vous ?

– *Parce que moi j'étais EILD et je faisais partie de la même communauté qu'eux...*

Q : Quelle communauté ?

– *La communauté maghrébine. »*

C'est une utilisation de la diversité « à contre cœur ». En effet, ce second maître préférerait ne pas être associé aux autres Maghrébins. Mais parce qu'il partage « la même origine », ses chefs pensent qu'il lui sera plus aisé de parler avec le groupe qui fait problème. Ces utilisations des compétences liées à l'appartenance à une certaine culture se font de façon informelle et elles sont rapportées de nombreuses fois.

Pour la gestion de la diversité culturelle au sein de l'armée, celle-ci fait appel à des militaires issus de l'immigration « bien intégrés », ayant fait leurs preuves, qui servent tantôt d'« experts », tantôt de « médiateurs ». La gestion de la

diversité est donc effectivement un enjeu qui peut poser problème à l'armée, et le fait de devoir faire appel à ces « médiateurs » internes montre que l'armée dépend de la présence de personnes compétentes en son sein. Comme le montre le dernier exemple, cette façon de faire n'est pas toujours bien vécue puisqu'elle va de pair avec l'attribution d'une identité qui n'est pas forcément ressentie par la personne concernée.

3.2 Les allégeances

La double nationalité n'est pas quelque chose qui suscite beaucoup de réactions chez les militaires issus de l'immigration interviewés. Certains ne savent même pas s'ils sont double nationaux ou pas. Certains sont double nationaux et utilisent leur nationalité du pays des parents lors des voyages dans le pays d'origine. La double nationalité semble être un phénomène très répandu mais qui n'est pas évoqué de façon explicite :

« Q : Ils savent que vous avez une double nationalité ici ou vous en parlez pas ?
– *Non j'en parle – j'ai pas envie de parler de toute façon je suis pas le seul. »*

Un sergent a renoncé à sa nationalité algérienne au moment de l'engagement parce qu'il a cru qu'il fallait faire un choix :

« Q : Vous avez renoncé à la nationalité algérienne ?
– *Tout à fait. Moi j'ai choisi la nationalité française. D'abord on m'a même pas averti que j'aurais pu garder ma nationalité algérienne. »*

Dans deux autres cas, c'était un choix délibéré:

« *Je l'ai eue (la double nationalité), et j'y ai renoncé quand je me suis engagé. »*
« Q : Vous avez la double nationalité ?
– *Non, non, non, pour moi c'est pas possible, je suis Française à part entière même. »*

Le premier extrait provient d'un entretien avec un militaire d'origine africaine dont le père fut ministre dans son pays d'origine – on lui conseilla de renoncer à la double nationalité parce que « ça ne se faisait pas ». Pour la femme militaire du deuxième extrait, garder la nationalité d'origine n'était pas possible parce qu'elle se sent française à part entière et avoir une double nationalité trahirait ce sentiment.

Cela reste toutefois un cas exceptionnel. Pour la grande majorité, la double nationalité n'entre pas en jeu quand il s'agit d'affirmer son allégeance envers la France. Pratiquement tous les enquêtés, quelle que soit l'armée dans laquelle ils servent, sont très déterminés lorsqu'il s'agit de mettre en avant leur loyauté et leur attachement patriotique envers la France et l'armée française :

« Je me suis engagé parce que j'aimais la marine, mais surtout parce que j'aimais mon pays, la France. Pour moi, ce patriotisme était très important. »

« Patriotique tout simplement, donner sa vie pour la patrie. (...) C'est important parce que c'est mon identité quelque part, je me suis recherchée toutes ces années et là j'ai trouvé où c'est vraiment ma voie (...) j'ai vu la différence, la différence entre vivre en Algérie et vivre en France, la différence est grande. »

« Je suis Français... et puis si j'ai eu l'idée d'être militaire c'est aussi parce que je suis fier d'être Français et puis... comme on dit c'est pas le tout de dire que la France a des devoirs, parce que nous aussi on en a vis-à-vis de la France. Elle nous a intégrés, elle nous a acceptés, mais nous aussi faut qu'on... (...) Je suis militaire et je dois servir la France et je pense que c'est des considérations qu'il faut mettre au second plan après. »

« Je ne me laisse pas faire (par les propos racistes) – je suis fils de harki, “est-ce que vous savez ce que c'est ?” (...) C'est pas moi qui ai combattu pour la France, pas pour l'instant, mais bon, aujourd'hui, je suis militaire, je suis fier de l'être, de l'armée française, demain, s'il y a quoi que ce soit, je monte au front, je partirai, je fais partie de ce pays, donc moi je suis né en France, je me considère Français, donc si demain ça vient à cartonner, je monterai, quoi, direct, je ne me poserais même pas la question (...) c'est mon devoir, j'ai signé pour ça, je me suis engagé pour ça. »

Si la double nationalité n'apparaît pas du tout comme un facteur qui pourrait remettre en question l'allégeance envers la France, l'appartenance à deux cultures (quelle soit formalisée par une nationalité ou pas) peut devenir un enjeu quand il s'agit de partir en OPEX, puisqu'il se peut qu'il y ait alors un contact direct avec la culture d'origine. Dans le cas utopique d'un conflit entre la France et le pays d'origine ou d'une intervention internationale dans le pays d'origine avec participation de l'armée française, une partie des enquêtés exprime des réserves quant à leur allégeance, en disant qu'ils préféreraient alors ne pas participer pour ne pas se retrouver face à un « conflit des appartenances ».

Un militaire, par exemple, est allé consulter un imam avant de s'engager en Afghanistan afin d'être sûr que cette intervention n'entrerait pas en conflit avec ses convictions religieuses :

« Avant d'aller en Afghanistan, j'étais allé dans une mosquée pour poser la question. J'ai été me renseigner auprès d'un imam. Après j'éprouvais de la fierté de faire l'Afghanistan pendant presque 7 mois. »

Cette attitude *a priori* critique ne l'empêche pas d'exprimer une grande fierté quant à son engagement en Afghanistan. C'est cependant un cas isolé. Les autres militaires que nous avons rencontrés et qui ont participé à une intervention dans un pays du Proche Orient n'ont jamais exprimé ce genre de réserves qui les auraient poussés à consulter une autorité religieuse. La nature de l'intervention semble être déterminante. Comme pour ce sergent de Creil qui réagit à l'évocation de problèmes d'allégeances potentiels de façon étonnée :

« Pourquoi voulez-vous que ça me pose problème ? A partir du moment où je me considère comme entre guillemets, pour embellir la vie, un 'gentil attaquant les méchants', non, pas du tout. »

« Mon boulot, c'est d'y aller, de défendre les intérêts de la France. Même si je ne serais peut-être pas d'accord avec eux. (...) mon boulot, c'est d'intervenir. »

Lorsque le cas utopique d'une participation de l'armée française à la guerre en Irak est évoqué, les réactions des militaires se montrent très critiques. Mais le fait que la France ait justement décidé de *ne pas* y participer les rend plutôt fiers :

« En Irak non, je ne pourrais pas. Ce n'est pas le fait d'être là contre des musulmans mais je dis la France, elle n'a pas à... Ce que je trouve un peu, certains pays se mêlent un peu trop des affaires des autres pays. S'il y avait la guerre contre des musulmans, bon, je suis à l'armée française, il ne faut pas... mon camp c'est la France, Je ne vais pas trahir. »

Tous s'accordent sur le fait que, le cas échéant, leur camp est choisi et qu'ils respecteraient les choix politiques du gouvernement français :

« J'aurais demandé à pas y aller (en Irak). Je ne me serais pas porté volontaire pour y aller, en tout cas. On a un gouvernement, ils agissent en leur âme et conscience. Je me suis engagé dans l'armée parce que j'avais un sentiment d'appartenance à l'Etat. J'estimais que je faisais partie de l'Etat français, que je ne suis pas Marocain, je n'ai pas été élevé au Maroc. »

Le cas hypothétique d'une intervention dans le pays d'origine suscite ainsi parfois des sentiments partagés, comme l'exprime ce soldat de l'armée de terre :

« C'est pas évident, parce que bon, je parle de moi, dans mon cas, heu... je pense que je serais tiraillée entre... heu... même si j'ai pas connu le Laos, je pense que je serais, je ressentirais quand même une certaine souffrance, j'irais si le Laos et la France – c'est complètement utopique – rentraient en guerre par exemple. Je veux dire je serais quand même. (...) même si un jour il y a un conflit là-bas et que, et que une aide est demandée au niveau des organisations internationales et qu'on bouge pas le petit doigt... Je pense que je serais, que j'en voudrais, j'en voudrais un petit peu à la France. »

Une intervention militaire provoquerait une « certaine souffrance » et en même temps une non-intervention dans le cas d'une crise humanitaire pourrait provoquer une déception. Face à ce conflit potentiel des appartenances, un secrétaire de l'armée de terre préfère ne pas partir en OPEX afin de les éviter :

« (Pour partir en OPEX) il faut se porter volontaire et je ne l'ai pas fait, parce que justement, je sais qu'on pourrait m'envoyer facilement... ça m'énerve, parce qu'il y a là quand même un dilemme religion / identité, et j'ai pas envie de me mêler à ça. Moi je veux simplement être secrétaire. »

Un autre veut au moins éviter de devoir partir dans son pays d'origine, la Côte d'Ivoire :

« Si c'est pour faire une guerre en Côte d'Ivoire où j'ai encore de la famille... une guerre ouverte entre la Côte d'Ivoire et la France, je ne participerai pas, je demanderais à ne pas être envoyé. Je serais neutre, je demanderais de ne pas y aller. »

Cependant, le nombre de militaires interviewés qui ont participé à des OPEX est très élevé – l'appartenance à des cultures différentes comporte des conflits potentiels à ce niveau, mais n'empêche en général pas un engagement. Ainsi, la majorité des enquêtés ne mentionnent pas du tout ces problèmes d'allégeance lorsqu'ils témoignent de leurs expériences d'opérations internationales : cette question ne s'est pas posée pour eux.

3.2.1 La mise en doute de l'allégeance

Si l'allégeance ne pose généralement pas de problème dans les yeux des militaires issus de l'immigration interviewés, elle n'est pas toujours perçue comme telle par les autres. En effet, elle est souvent remise en doute par les pairs et par l'encadrement, ce qui se fait sentir à travers un manque de confiance. Cela se traduit par des remarques qui remettent en doute l'allégeance, par une réticence à la responsabilisation, voire par des

comportements discriminatoires. Nombreux sont les militaires qui rapportent de telles attitudes de la part des militaires français de souche, d'autant plus qu'ils font tous preuve, comme nous l'avons montré plus haut, d'un attachement à la France particulièrement fort :

« Toujours ce besoin de dire dans quel camp. »

Q : Vous trouvez ça injuste ?

– Dans l'armée je trouve pas ça injuste, non, je trouve ça déplacé. Ce n'est pas une question de justice, c'est une question de correction. J'ai signé un engagement, j'ai prêté serment. Je ne comprends pas qu'on pose cette question-là. »

« J'ai toujours eu le sentiment de devoir toujours prouver qu'on peut me faire confiance c'est ça le problème je pars toujours au quart de tour parce que j'ai toujours le sentiment qu'on me teste ou que l'on ne me fait pas confiance (...) entre un sous-officier européen mais de souche et moi on fera le choix directement de prendre l'Européen. »

« Pas confiance du tout, pas confiance, quand on voit, pas confiance... On préfère donner à un autre gars, alors qu'il y a, ça arrive, hein, dans l'armée, de trouver un bête hein, ils préféreraient donner les responsabilités à un bête qu'à lui, parce que lui il est étranger, alors que lui il est bête, il va faire la moitié du boulot. Mais on s'en fout il ne va pas se faire engueuler, parce que lui, c'est... voilà. »

« Qu'ils fassent confiance à leur gendarmes ! »

Q : Ils ont peur que vous vous retourniez contre eux ?

– Sûrement, moi j'ai pensé comme ça, moi ça m'a halluciné, je leur ai dit : "mais attendez... en situation de guerre, moi je vais faire la guerre avec vous, et puis vous allez avoir le gilet pare-balles et moi pas ? »

« Pour eux, n'importe quel pays arabe, on est chez nous. N'importe quel... On arrive : 'l'arrives chez toi'. Alors qu'est-ce que j'en ai à foutre là-bas. Avant tout je suis militaire... d'aller là-bas ou d'aller ailleurs, c'est pareil. On est tous dans la même galère, mais ça ils ne le voient pas. Je ne comprends pas. S'ils le verront le jour où il y aura une guerre. Ce que je ne souhaite pas. Mais le jour où il y aura une guerre, ils le verront qui est dans leur camp ou pas. »

Le lien avec des comportements discriminatoires est souvent la face visible de ce manque de confiance : par exemple ce sergent chef de l'armée de terre qui s'est vu refuser à plusieurs reprises des mutations, dont au moins une fois pour des motifs clairement racistes :

« C'était totalement absurde, au contraire, je ne pourrais que leur apporter. Je pense qu'ils se sont largement trompés. C'est dommage. »

Le manque de confiance s'observe avant tout chez les interviewés qui font état, par ailleurs, d'une ambiance fortement raciste de leur environnement professionnel. Cependant, ce caporal de l'armée de terre est étonné que, dans son régiment, on lui ait donné des responsabilités en fonction de ses compétences, malgré le fait qu'il soit typé et l'ambiance raciste qu'il constate :

« Au début c'est ce que je me disais, au fur et à mesure de mes classes je me disais putain ils vont pas me faire confiance parce que je suis typé et en fait j'avais peur qu'ils me donnent pas trop de responsabilités par rapport aux autres et tout, qu'ils ne me fassent pas confiance mais en fait non il y en a certains qui sont purs français quoi on me donne plus de responsabilité à moi qu'à eux et je suis content. »

D'autres, qui décrivent leur entourage militaire comme plutôt ouvert et tolérant, se sentent également mis en confiance :

« Q : On vous fait confiance ?

– Oui. Puisque déjà pour rentrer aux transmissions, il y a une enquête qui est faite par des PSD, la gendarmerie je crois, tout ça. J'étais pris, et on est confidentiel défense sur beaucoup de choses. J'ai toujours eu les habili. »

Chapitre 4 / Identité et valeurs militaires

La question des *valeurs* qui font le militaire professionnel suscite des réactions diverses. Elles vont d'une affirmation forte de l'importance cruciale des valeurs traditionnelles pour la vie militaire jusqu'à une perplexité devant le concept même de valeur – des militaires pour lesquels cela ne représente rien du tout.

La plupart des réactions se trouvent entre ces deux extrêmes, en évoquant à la fois le rôle de certaines valeurs et la banalité du quotidien militaire où cette spécificité disparaît au profit d'une ambiance avant tout professionnelle. Dans tous les cas, l'élément le plus frappant dans ce champ d'interrogation sur les valeurs et l'identité militaire est l'extraordinaire *lamento* sur la perte des valeurs militaires qui coïncide avec le début de la professionnalisation – la grande majorité des militaires interviewés constate une véritable déréliction de l'esprit militaire, quelle que soit l'armée à laquelle ils sont affectés. Cela concerne les valeurs militaires traditionnelles comme la discipline, le respect de la hiérarchie, autant que les valeurs nationales - le patriotisme, la fierté nationale.

4.1 Quelles sont les valeurs militaires qui comptent ?

A la lecture des entretiens, il convient de distinguer entre l'identité normative de la gendarmerie et celle des autres armées.

4.1.1 Gendarmerie

Les gendarmes interrogés sur la question des valeurs affirment avec force le caractère militaire de leur métier, opposé à la police qui ne connaît pas les mêmes règles :

« La gendarmerie évolue bien. Mais le problème, à force de trop regarder sur les côtés et de comparer avec la police sur leurs avantages, on a tendance à trop dériver : on est quand même une institution militaire. Je crois que ça c'est la force du métier de gendarme. »

Ainsi, la discipline, la rigueur, le respect de la hiérarchie sont évoqués, mais également des qualités cruciales dans le contact avec la population : courtoisie, qualités d'écoute :

« Dévouement, respect de la hiérarchie, politesse, courtoisie. »

« Compétence, discipline, qualités humaines et d'écoute, loyauté, ouverture d'esprit. »

« Être militaire, c'est pas 'oui chef, garde à vous !', c'est une optique. (...) Les valeurs militaires, c'est ce qui fait que l'institution reste crédible, que la pyramide de la gendarmerie est debout. Le respect de soi et d'autrui, des grades et de la hiérarchie. Un gradé sait se faire respecter, il gère la boutique comme un père de famille. »

« La conscience professionnelle : on n'est pas dans une usine qui fabrique des choses où on quitte à 18h. Ça va au-delà d'une entreprise. »

L'analogie avec la famille se retrouve : cette image de l'armée en tant que grande famille apparaîtra avec davantage de force dans les propos relevés à l'armée de terre. Pour la gendarmerie, c'est surtout la hiérarchie qui compte et une certaine conscience professionnelle, une disponibilité qui la distingue des professions civiles. Cette conscience ne s'arrête pas à la fin de la journée de travail – on reste gendarme même quand on ne porte plus son uniforme. Un exemple parlant vient d'un gendarme qui dit qu'il n'irait pas boire une bière dans le café du village où il travaille - même lorsqu'il n'est pas en service – afin de ne pas donner une mauvaise impression de soi et de la gendarmerie. Cela peut être un fardeau, mais c'est un sacrifice qu'il faut faire si on veut être un « bon gendarme » :

« Des fois c'est lourd... vous n'avez jamais l'impression d'être quelqu'un... de vous confondre avec la société. »

Cette conscience professionnelle forte, une volonté d'être exemplaire dans son comportement, se retrouvent chez tous les gendarmes. Ils disent « représenter le droit », et c'est ce qui crée le rôle spécifique de la gendarmerie par rapport aux autres armées.

Des voix critiques se retrouvent également. Ainsi, certains ressentent cette hiérarchie comme trop pesante et ont l'impression qu'elle est malmenée:

« L'esprit est vieux, les techniques sont modernes. Carrément, la hiérarchie est trop pesante. Tout le monde essaie de se couvrir par rapport à son supérieur. Le plus gros mange le plus petit. Il y a une sale mentalité. Tout le monde cherche à se protéger et jette la responsabilité sur le grade inférieur. »

4.1.2 Les autres armées

Dans les autres armées, la nécessité d'être exemplaire dans son comportement est moins prépondérante dans les discours sur les valeurs qui font le militaire.

Les valeurs relevées sont le sacrifice, la discipline, une certaine attitude républicaine, le patriotisme, le respect et la cohésion :

« Il y a cette notion de sacrifice qu'on ne trouve pas dans le civil, parce que tout militaire doit être prêt physiquement et moralement au combat. On est des fonctionnaires, mais des fonctionnaires particuliers. »

« La disponibilité, la discipline, l'indifférence quant aux idées, modes de vie de ses collègues... »

« À mon avis en France il y a une dévalorisation ou un désintérêt par rapport à ce qui est le devoir qu'on doit rendre à son pays finalement. Donc ça je l'ai retrouvé dans l'armée puisque c'est vraiment au sein de l'armée qu'on cultive cette valeur de patriotisme. C'est vraiment le respect et le devoir envers la patrie. Et au niveau des valeurs vraiment profondes, je les retrouve d'une part dans la vie communautaire, dans la hiérarchie, dans le sens, l'apprentissage des responsabilités, ça c'est très important aussi. »

« Le respect des gens. C'est ce qu'on apprend aussi pendant nos classes, à se respecter. On est tous dans le même cas, puisqu'on fait abstraction de toutes les origines sociales et tout le reste. Il n'y a pas ni fils de riche ni fils de pauvre... Je crois c'est surtout ça. »

« C'est de suite tout le temps le même discours, que vous soyez juif, que vous soyez catholique, que vous soyez musulman, c'est fini vous n'êtes plus rien maintenant vous êtes des futurs parachutistes et tout doit converger vers cet idéal : devenir un parachutiste, devenir un commando. »

« On découvre qu'on fait tous partie d'une même famille, qu'il y a de la cohésion, et qu'on est tous là pour s'aider... Moi c'est une de mes meilleures périodes militaires (formation à St Maixent). »

« C'est la cohésion, c'est surtout ça. »

Cet esprit de cohésion – en analogie avec la famille – est particulièrement présent dans les entretiens de la marine et l'armée de terre. Ces valeurs semblent être plus fortement rappelées dans ces deux armées. Cependant, la cohésion n'est pas toujours ressentie comme quelque chose de naturel qui caractériserait l'armée de terre ou la marine. Ceux des militaires qui font état de discriminations et d'une attitude raciste dans leur unité développent, dans le meilleur des cas, un discours ironique sur le sujet, voire se montrent désenchantés par le concept « d'esprit militaire ». Les sorties « cohésion » qui

s'organisent régulièrement dans la marine, par exemple, prennent un goût amer pour quelqu'un qui se sent exclu de façon permanente. De même, les pots ou barbecues organisés peuvent, alors qu'ils sont censés promouvoir l'esprit de cohésion, provoquer de l'exclusion. Ces réserves étant posées, il est incontestable que la cohésion et l'esprit de famille constituent pour la plupart des militaires interviewés de la marine et de l'armée de terre une valeur positive cruciale pour l'esprit de corps mais aussi pour l'efficacité et l'opérationnalité.

S'agissant de l'armée de l'air, il est difficile de trouver une tendance à partir des entretiens effectués. Cela va de l'évocation d'une discipline assez rigide à l'exemple type d'une armée « civile » où les valeurs traditionnelles ne jouent plus aucun rôle. Un sergent de l'armée de l'air compare son armée à l'armée de terre :

« Quand je parle de l'armée, je parle de l'armée de l'air. Parce que j'ai fait un petit stage dans l'armée de terre pendant une semaine. Et l'armée de terre, par contre, je trouve qu'ils sont très stricts et très respectueux. Moi, je voyais l'armée comme l'armée de terre. L'armée de l'air, c'est une armée cool et je pourrais la comparer à n'importe quelle entreprise civile. Pour vous dire, le matin quand on monte le drapeau, normalement où qu'on soit, il faut qu'on se mette au garde-à-vous et qu'on ne bouge plus. Et personne ne respecte ça : le drapeau peut se lever ou se baisser, les gens continuent à marcher. La marine et l'armée de terre, c'est autre chose. (...) Quand on me flatte parce que je suis militaire, ça me gêne parce que je ne mérite pas le regard que les civils ont sur l'armée. »

« L'égalité, fraternité, je pense que ça, ça devrait être ça. Servir son pays, quoi. Je pense que je vois ça au niveau militaire. Et le respect aussi. »

Mais l'élément le plus important qui « fait le militaire » – et cela se retrouve dans les entretiens conduits dans les quatre armées – est une attitude personnelle difficile à dénommer et à saisir. Elle est appelée « disponibilité », « motivation », « engagement », « envie », « fibre », « foi », « mentalité », « conviction militaire », « âme militaire » – autant de termes pour exprimer cette attitude qui doit se trouver au cœur de l'identité militaire :

« C'est l'envie qui compte. »

« La différence joue sur cet engagement. »

« Il faut chercher des gens qui veulent s'engager, qui aient non seulement un niveau d'études suffisant, mais aussi qui aient la conviction militaire, qui soient un tout petit peu militaires dans l'âme. »

« Je pense que ce qu'ils cherchent à déterminer chez la personne qui veut s'engager, c'est ses motivations. »

« S'il n'y avait pas cette rigueur, cette foi... »

« C'est une mentalité particulière, assez traditionaliste, une culture. »

4.2 La professionnalisation et ses implications pour le poids des valeurs

Dans les entretiens, la définition de ce qui fait l'essence de l'identité militaire se retrouve dans la description de l'évolution de l'armée depuis la professionnalisation et le recrutement massif qu'elle implique – le besoin de « faire du chiffre ». En effet, la grande majorité des militaires interviewés, à l'exception notable de la gendarmerie où ce genre de discours apparaît nettement moins souvent, constate une dilution des valeurs militaires depuis ce changement perçu comme majeur. Une jeune femme dit ne connaître aucun jeune engagé qui est « militaire dans l'âme ». Avec cette attitude, qu'elle avoue véhiculer elle-même, l'esprit militaire se perd peu à peu pour disparaître complètement avec l'avènement de la nouvelle génération. Pour l'interviewée, cela aurait des conséquences potentielles en cas de conflit armé :

« Si tous les gens sont comme moi et qu'une guerre éclate : qui c'est qui va y aller ? Personnellement je n'irais pas. On me dirait d'aller me battre contre le Maroc, je dirais que j'y vais pas ! Alors s'ils ne peuvent pas compter sur les gens qu'ils recrutent, ça sert à quoi ? (...) Je ne connais aucun jeune engagé ces deux dernières années qui est militaire dans l'âme. S'il y a une guerre, tout le monde se barre. »

Le fait que cette militaire admette elle-même ne pas être prête à s'engager dans le cas d'une guerre constitue toutefois un cas exceptionnel : dans l'analyse des allégeances, nous avons montré que la très grande majorité se montre extrêmement loyale et n'exprime que très peu de réserves quant à l'éventualité de partir en guerre. La perte des valeurs militaires est certes un phénomène largement constaté et déploré dans les entretiens, mais presque personne ne se considère responsable de cette dilution. La quasi-totalité des militaires interviewés prend la posture de défenseur des valeurs traditionnelles qui font le militaire face à la dilution provoquée par la professionnalisation et le recrutement de la jeune génération. Les propos dans ce sens abondent :

« C'est plus ce que c'était. La professionnalisation, pour moi, ça a été majeur. Parce qu'on a dû « on va faire du chiffre, on va faire du chiffre », et on a fait n'importe quoi. (...) C'est plus une armée... chacun fait ce qu'il veut... (...) Tous les jeunes qu'on va engager, on va leur dire « il y a la guerre », ils vont dire « j'y vais pas » !

(rires) Voilà, elle est là la différence, c'est qu'on n'est pas professionnel. (...) On est une usine. Qu'on le veuille ou pas, c'est une usine. On est habillé en militaire, on est déguisé, putain, déguisé... »

« Malheureusement les traditions se perdent toutes les coutumes et les traditions qu'on avait se perdent ; et on devient des fonctionnaires c'est malheureux à dire (...). Je voudrais qu'elle soit plus ancienne, qu'elle soit plus, qu'elle revienne à l'époque de nos anciens au contraire. Je pense qu'elle change dans le mauvais sens, dans le modernisme, tout se perd les valeurs, le côté militaire se perd j'ai l'impression qu'on devient des professionnels mais déguisés. »

Ces deux militaires de l'armée de terre expriment leur déception face à la perte des valeurs en disant que l'uniforme ne représente désormais plus rien, qu'il est simplement un « déguisement ». L'armée n'est plus ce qu'elle était : il n'y a plus la rigueur, la discipline, le respect de la hiérarchie. Chacun fait ce qu'il veut, l'armée ressemble à n'importe quelle institution publique et perd sa spécificité. Ces deux interviewés manifestent un attachement au « bon vieux temps » où l'uniforme représentait la spécificité militaire, avec des valeurs très fortes.

Selon la majorité des militaires interviewés, les conséquences de la professionnalisation et la dilution des valeurs qui l'accompagne se manifestent dans une plus grande difficulté de commander à cause des attitudes des nouveaux recrutés, une cohésion qui en souffre et, finalement, une perte en opérationnalité et en efficacité, comme le montrent ces extraits d'entretiens avec des marins :

« C'est vrai qu'aujourd'hui, c'est une armée professionnelle, c'est dur d'être – enfin, ce n'est pas dur d'être commandant, mais ça devient absurde. Les gens je sais se conduisent mal. »

« Que l'armée soit professionnelle, je pense que c'est une connerie impressionnante. Qu'on leur explique qu'ils ont des droits, qu'on ne pouvait plus faire d'eux ce qu'on voudrait par rapport à avant... c'est pas le plus mal. Mais est-ce qu'après on va pouvoir conduire une opération en temps de crise ? »

Un des militaires interviewés de l'armée de terre parle d'une crise de positionnement en évoquant ce sentiment diffus d'abandon de la spécificité militaire :

« Nous les anciens on l'a un peu mal vécu parce que depuis qu'on est devenu professionnel on a fait un regroupement par catégorie. Il y a un changement que l'on

ressent un peu comme une douleur – on ne sait pas d'où elle vient – mais on la ressent.

Q : Une crise d'identité ?

– C'est pas une crise d'identité, c'est une crise de position en fait. On ne sait plus comment se positionner. (...) On avait pris des repères, on avait des habitudes. Dans l'ensemble, je suis déçu, énormément. »

L'armée n'est plus ce qu'elle était, mais après tout, cela reste quand même l'armée ; face à cette situation, le militaire ne sait plus comment se positionner. Une interviewé n'est pas d'accord avec la suggestion de l'enquêteur d'appeler cela une « crise d'identité », mais il semble néanmoins que c'est bien de cela dont il s'agit : une perte des repères identitaires spécifiques à l'armée. Tout ce qui faisait la spécificité militaire se perd : la rigueur, le respect de la hiérarchie, la discipline. Les militaires sont maintenant, *stricto sensu*, de simples contractuels. A fortiori, la référence à la nation disparaît progressivement :

« Le drapeau le matin, on est au garde-à-vous... moi j'ai l'impression que les gens, ils s'arrêtent parce qu'il faut s'arrêter, mais... c'est tout, quoi. Et puis, s'ils se font chopper en train de continuer leur chemin, ils se feront punir, c'est sûr... je pense pas que ça vienne d'eux-mêmes... »

Le drapeau n'est plus pris au sérieux. Il est uniquement respecté afin de ne pas risquer de sanctions. Ceci contraste, une fois de plus, avec une époque où les militaires étaient « épris de patriotisme ». Toutes ces caractéristiques de l'identité militaire après la professionnalisation s'expriment, il faut le souligner à nouveau, par des gens qui se considèrent porteurs d'une conception dense de l'identité militaire. Selon eux, qu'est-ce qui est donc responsable de la dilution des valeurs ?

Chez les jeunes récemment engagés, les motivations ne seraient plus les mêmes. Ils s'engageraient sans enthousiasme pour les valeurs militaires ou la nation, mais pour des raisons plus profanes, notamment l'argent ou le manque d'opportunités professionnelles :

« La majorité des jeunes qui viennent s'engager, c'est pas forcément pour une valeur, pour (...) représenter l'armée en tant que valeur en soi. Je pense qu'il y a beaucoup de jeunes qui s'engagent dans l'armée parce qu'ils ne peuvent pas faire autre chose. »

« Avec la professionnalisation, elles s'envolent de plus en plus, les valeurs militaires. (...) On ne prenait pas ça comme un travail, plutôt comme une passion. Et maintenant, les gens sont là que pour leur travail, et pas pour donner plus que leur travail. Moi je suis toujours comme avant, mais j'ai l'impression que les jeunes

maintenant, ils sont là pour travailler un peu, faire quelques sous et puis repartir. Mais ils n'ont plus la fibre qu'on avait avant. »

« Ce qui manque dedans, ce n'est pas tant la motivation mais l'objectif. Le seul objectif des jeunes c'est l'argent, le salaire. Il n'y a pas de projection. »

« Le problème c'est que les jeunes ne rentrent plus parce qu'ils aiment leur pays. Ils ne saluent même plus le drapeau. Ils n'ont pas de notion de civisme. (...) Le patriotisme disparaît de plus en plus. »

« A ce moment-là l'armée a quand même absorbé des populations qui ne sont pas diplômées, et issues – en partie quand même des Maghrébins. (...) Ils sont rentrés un peu là parce qu'il y avait des voyages, ils savaient pas trop quoi faire, il y avait des primes aussi à l'embauche. C'est difficile à dire si ces gens arrivent à trouver leur place ou pas. »

Il y aurait ainsi un changement de motivation qui sépare les anciens des nouveaux. La différence des attitudes est renforcée par le fait que les jeunes « ne se projettent » pas. Ils n'ont pas comme objectif de faire carrière dans l'armée (souvent, leur contrat ne le permet pas) mais comme l'exprime un sergent chef, « *de travailler un peu, faire quelques sous et puis repartir* ». Ainsi, il y a des conceptions très différentes et « *il est difficile de dire si ces gens arrivent à trouver leur place ou pas* ». Mais la question n'est pas seulement de savoir si les jeunes vont trouver leur place : cela va plus loin. Avec leur attitude différente, ils sont en train de bouleverser l'identité même de l'armée et provoquent une perte de repères ressentie par les anciens. C'est un défi pour l'encadrement et cela effraie les futurs officiers, comme le raconte un adjudant de la marine :

« Ils (l'encadrement) ont conscience que les jeunes qui s'engagent maintenant s'engagent pas forcément avec les mêmes motivations qu'eux à leur époque. Ils ont une grande appréhension de devenir des chefs parce qu'ils ont peur d'avoir à faire à des gens incommandables. (...) Il y a une grande peur. »

La perte des valeurs est attribuée à la génération de la professionnalisation. Il y aurait une véritable division entre les anciens et les nouveaux. Cela dit, pour se considérer ancien ou appartenant à l'ancienne génération, il suffit d'avoir à peu près 28 ans et d'avoir fait deux ou trois ans de service :

« Les vieux commencent à sentir que la sortie s'approche d'eux ou qu'il faudra qu'ils s'adaptent. Même au niveau des populations qui s'engagent, ils n'entrent plus dans l'armée parce qu'ils veulent devenir militaires. (...) En fait on est dans une armée où les jeunes pensent comme ça, mais qui sont gérés par des vieux qui ne

pensent pas comme ça. (...) On essaie de faire comprendre aux anciens les motivations des nouveaux et aux nouveaux qu'ils entrent aussi dans l'armée et qu'ils ne sont pas entrés à Total ou dans une boîte dans le civil. »

« C'est un service qu'on rend à la nation. Je suis toujours dans cet esprit-là. Je suis venu avec mes idées quand je me suis engagé, eux ils viennent avec leurs idées... »

« Elle (l'Armée) a été contrainte d'évoluer dans la mesure où depuis quelques années, on est passé d'une armée de conscription à une armée de métier, on a intégré dans notre armée des populations... hétérogènes, donc de milieux complètement différents, eh, donc, je pense qu'entre autres (...) ces gens-là, c'est des rapports entre ce corps et puis les autres corps (sous-officiers et officiers) (...) ces jeunes ne sont pas des militaires à mon sens pour certains, ils sont plus venus chez nous par refuge. »

Pour résumer, on se trouve en face de nombreux discours sur la génération des jeunes qui déplorent en général une perte des valeurs militaires traditionnelles. Celle-là est due à une différence de motivation ou elle se manifeste du moins à travers cela. Bien évidemment, derrière tous ces propos sur la dilution des valeurs militaires plane le spectre des recrutements dans les cités – la perte des valeurs constatée est ainsi attribuée dans une grande proportion à la présence de plus en plus forte de jeunes issus de l'immigration. Cet aspect affleure parfois explicitement :

« Il fallait que la marine fasse du recrutement en quantité. Pour avoir le plus de CCM possible, on a descendu le niveau de sélection. (...) On retrouvait principalement dans ces populations des Maghrébins qui sont arrivés en masse. Ils n'avaient pas du tout un esprit militaire, ils n'étaient pas du tout prêts à se plier à l'ordre que pourrait donner un supérieur, pas du tout envie de bosser. (...) J'ai vu la différence. »

« C'est des gens qui ont vu la lumière, c'est le terme que j'utilise, ils sont rentrés quand ils ont vu le portail, ils ont pas voulu être militaires vraiment. Donc ils mettent en avant leurs origines, une tomate pourrie doit pourrir toutes les autres donc un gars qui est maghrébin et qui fout la merde ben voilà on généralise c'est un peu ce qui se passe dans la société. »

« Mais, qu'ils nous envoient des gars compétents ! Des gars qui en veulent, des gars qui... parce que c'est facile de leur dire « engagez-vous, nous on va vous former, et on vous donne 7000 balles ». Moi, je suis dans la cité, j'ai pas une thune, et ben je viens là. Et puis je vais faire mon petit commerce de drogues, et puis voilà... »

À la lecture de ces extraits, on pourrait presque oublier qu'il s'agit de propos de militaires eux-mêmes issus de l'immigration. En effet, la fracture qui est décrite n'est pas le fruit de l'origine (les militaires qui se plaignent ici sont issus de l'immigration, comme les jeunes dont ils parlent), mais représente une différence en termes de valeurs et de génération. En général, nous l'avons vu, il est question d'une *perte* des valeurs. Certains cependant ne parlent pas d'une perte, mais davantage d'un tournant ou d'un basculement vers une conscience plus professionnelle et moins militaire qui se constaterait dans la génération des jeunes :

« (L'armée) peut former à différents métiers, mais à côté de ça, ça demeure le métier des armes. C'est ce que les 3/4 des jeunes aujourd'hui n'arrivent pas à comprendre. (...) Les jeunes qui s'engagent aujourd'hui, c'est 'tiens, moi je veux être secrétaire, moi je veux être cuisinier, et je ne veux faire que ça'. Non, ce n'est pas possible. Il faut être capable de faire une marche de 10 km, de faire le parcours du combattant. »

« Il y a beaucoup de jeunes qui arrivent, ils viennent ici que pour faire un métier. Mais ils oublient qu'ils sont avant tout militaires. »

La cohésion, l'engagement, le côté militaire est donc remis en question par une attitude purement professionnelle et individualiste, peu importe si elle vient des jeunes recrutés en cités ou de la nouvelle génération ayant fait des études et pour laquelle l'armée offre des possibilités de carrière attirantes. Mais que pensent de tout cela les représentants de cette génération de la professionnalisation que nous avons rencontrés ?

4.2.1 Les valeurs de la « génération professionnelle »

Tout d'abord, il est vrai que la motivation de s'engager dans l'armée est souvent l'argent, le sport, le manque d'opportunités de travail ou les possibilités de carrière offertes par l'armée. À ce propos, ce soldat de l'armée de terre est un exemple illustrant bien l'attitude décrite dans les discours critiques à l'égard de cette génération:

« Déjà le salaire, je vous dis le salaire il fait quand même, le salaire, l'ambiance et si les gens aiment bien le sport ils viennent quoi parce qu'ici on en fait beaucoup, l'armée c'est ça aussi c'est plein d'activités intéressantes. Sauter en parachute, tout le monde, il faut payer en civil pour le faire ici je fais gratuit. »

« L'armée c'est cool » parce qu'il ne faut pas payer pour sauter en parachute. Un autre soldat, également de l'armée de terre, parle aussi de ce type de motivations

à l'engagement. Il le fait sans faire référence à lui-même, il est vrai, mais en vérité il s'est engagé pour les mêmes raisons :

« On le voit maintenant, tous les jeunes qui s'engagent, comme ils savent pas quoi faire, ah, bah, ok, l'armée. Ah c'est bon, il y a pas besoin de diplômes, j'ai mon brevet, là c'est bon, allez... Je dirais qu'ils ont raison, quoi, à la limite... (rires) C'est vrai, s'ils peuvent faire rien d'autre, quoi, tant qu'à faire, si ça peut éviter qu'ils se retrouvent dans la rue ou... Oui ! Mais après, qu'ils essaient d'être sérieux, quoi. Parce que, la plupart, c'est des boulets. Quand je dis c'est des boulets, c'est... quand moi je vais avoir monté mon antenne que lui, il en est toujours au premier piquet quoi. Et là, ça va pas. Parce qu'après faut que je fasse le sien. Parce qu'il n'est pas assez compétent. »

Il est frappant de le voir critiquer ce type d'attitude que l'on trouverait chez les jeunes aujourd'hui. Mais cette fois, c'est en faisant référence à la conscience professionnelle plutôt qu'aux valeurs : il faudrait que les jeunes soient sérieux, qu'ils travaillent bien. Qu'ils aient l'esprit militaire ou pas, ce n'est pas important.

Les valeurs militaires en tant qu'idée ou concept sont très peu présentes dans les entretiens avec la génération de la professionnalisation. Leur évocation ne suscite en général pas beaucoup d'enthousiasme, voire une certaine perplexité :

« Des valeurs, c'est-à-dire ?

Q : Le sacrifice, l'abnégation... des grands mots ?

– Ah non, vraiment. »

« Q : Les valeurs militaires pour vous les valeurs militaires c'est quoi ?

– Comment ça les valeurs ?

Q : La discipline, la rigueur etc. pour définir l'identité du militaire, du soldat, les valeurs qu'il porte vous utiliserez quel mot ?

– Alors je ne suis pas sûr de comprendre.

Q : Si vous définissiez ce qui est fort dans l'armée, ce qui est important dans l'armée en quelques mots ça serait lesquels ?

– Pour moi l'armée c'est une renaissance, on arrive on est tout bébé, l'armée c'est la mère et elle nous éduque ce qui fait que la discipline c'est plus la même, que c'est plus la même éducation qu'on avait (...) c'est comme une deuxième naissance en fait plus on grandit, plus on apprend.

Q : Vous vous sentez vous épanouir ?

– Oui.

Q : Pourquoi vous voulez pas y rester alors ?

– Pour l’instant pour voir comment ça se passe au niveau familial ici je crois que ça marche pas. (...) Je pense d’abord à la famille qu’à l’armée ils peuvent dire ce qu’ils veulent l’armée je la mets de côté s’il y a un problème de famille. »

Pour ces deux soldats, les valeurs dans l’armée ne suscitent rien du tout en réaction : « *les valeurs ? ah non vraiment !* », ce n’est pas du tout ce qui les préoccupe. Un jeune soldat de première classe tient ensuite un discours où l’armée apparaît comme une « *deuxième naissance* », un ensemble de valeurs auxquelles on doit adhérer. L’attachement ne semble cependant pas aller trop loin, puisqu’il est prêt à abandonner l’armée afin de pouvoir fonder une famille.

Souvent, les valeurs militaires n’apparaissent pas comme un sujet majeur dans les entretiens menés avec les plus jeunes. Cela signifie aussi qu’ils n’expriment jamais de critiques virulentes ou de rejet vis-à-vis de ces valeurs. Si les valeurs militaires ne se présentent pas de façon directe, elles se retrouvent dans les expériences de tous les jours, sans qu’elles soient nommées :

« J’avais 17 ans. Au début, j’étais choqué, je n’acceptais pas du tout les ordres, les garde-à-vous, les rangers, je ne les supportais pas ! C’est surtout la discipline que j’avais du mal à accepter, je n’y étais pas habitué. »

« Q : La transition n’a pas été dure ?

– C’est passer d’un monde à l’autre presque... Ouais, ouais... Mais bon ! Comme d’entrée, ils vous prennent en main, ils vous font comprendre directement les choses, euh... Psychologiquement, c’est, c’est quand même assez violent, là... (rires) Ouais, au début, oui, un peu de mal, ouais. Un peu de mal à... respecter des ordres. J’aimais pas recevoir des ordres quoi. Mais voilà, c’est normal... J’avais pas l’habitude de ça, j’avais toujours l’habitude d’être, je sais pas, d’être plus fort que les autres ou... de me sentir supérieur et... et là quand on vous traite comme une merde... (...) il m’a fallu à tout casser trois semaines. Je vous dis, je m’adapte vite. »

Ces deux témoignages montrent un certain profil de militaires issus de l’immigration : des jeunes qui ne s’engagent pas à l’armée parce qu’ils se sentent attirés par les valeurs militaires, mais parce qu’elle constitue une bonne opportunité professionnelle par rapport aux possibilités qui s’offrent dans le civil⁴⁶. Néanmoins, les deux vont passer par un apprentissage des valeurs qui font les militaires, une certaine socialisation à l’esprit militaire qui se met en marche auquel il n’est pas possible d’échapper. Ceci vaut également pour le

⁴⁶ Cela dit, nous avons également rencontré certains jeunes qui s’engagent parce qu’ils « *aiment bien tout ce qui est militaire, tout ce qui est carré* » (GAV de 23 ans). Tous les jeunes n’appartiennent donc pas à ce groupe pour lequel les valeurs militaires traditionnelles sont très relatives.

soldat qui évoque une deuxième naissance – une socialisation à un monde complètement différent. Un phénomène similaire s’observe chez un marin de 22 ans par rapport au patriotisme. L’armée cristallise une fierté d’être français qu’il n’avait pas avant. Maintenant, il dit qu’il a « *une nouvelle mentalité* », qu’ « *(il a) trop changé par rapport à quand (il) était dans le civil* ».

Un autre soldat éprouve une fierté vis-à-vis de l’armée française qui naît d’une comparaison avec les armées d’autres pays. Ainsi se crée une fierté nationale qui ne s’exprime pas en des grands mots, qui ne fait même pas référence à la nation, mais qui est davantage ancrée dans l’identification avec le commando. Néanmoins, à travers cela, il vit cette identité militaire spécifique tant évoquée :

« Nous on est vraiment rustique et quand on travaille sur le terrain c’est avec le peu qu’on a. Quand on travaille à Djibouti on fait des marches à pied, on se contente d’une seule gourde qu’on garde pendant une semaine pour boire. »

Q : c’est une fierté ?

– Oui c’est une fierté avant tout c’est une fierté ça c’est clair. Même les Canadiens qu’ils nous voyaient, ils disaient ‘mais comment vous faites quoi, comment vous faites quoi ? pour vivre comme ça ?’ »

En dehors de cet aspect de socialisation aux valeurs militaires, l’élément le plus important de l’identité militaire de la génération de la professionnalisation est sans doute le basculement vers une conscience plus professionnelle. Ils jugent ce changement d’attitude de façon très positive et voient un progrès par rapport au temps de la conscription. Cette attitude se discerne à merveille dans le discours de ce jeune sergent de la marine ayant fait des études de droit avant de s’engager :

« Le problème dans les armées, c’est que pendant longtemps, c’était un refuge. Moi, je suis arrivé dans les armées pour trouver un emploi. En fin de cycle, en fait. Je ne suis pas arrivé à l’armée parce que j’avais pas de diplôme, et que j’avais pas d’autre choix. Si j’avais voulu continuer mes études, j’aurais refait une année d’études en fac de droit, j’avais tout à fait la possibilité de le faire et de continuer. Moi je suis arrivé parce que le métier m’intéressait, parce que quand on discutait avec les militaires... Finalement, ce n’est pas un métier plus mauvais que les autres. Je ne connais aucun autre corps de métier, peut-être à part la police, ou les pompiers ou la gendarmerie, où on a la possibilité de faire quatre heures de sport sur les heures de boulot, dans la semaine. »

Il fait partie de ces jeunes professionnels qui s’engagent à l’armée parce qu’elle peut leur offrir un travail très intéressant et de nombreux avantages. En l’occurrence, il est très enthousiaste par la participation en OPEX. Sa

motivation première est ainsi l'aspect professionnel, et cela se reflète aussi dans les valeurs qui sont importantes pour lui : il s'agit, avant tout, de l'« *excellence dans le boulot* ».

Un point de vue similaire est exprimé par un sous-officier de la marine de 24 ans :

« Q : Il y a des valeurs qui restent, qui sont cultivées ?

– *Des valeurs militaires, on est quand même un peu garants de l'esprit militaire, mais ça se perd énormément.*

Q : Vous pensez que vous êtes garant de l'esprit militaire ?

– *Oui, là non, mais quand je suis en renfort, je...*

Q : La référence à la nation ?

– *Je ne le ressens pas trop chez les gens. Chez les officiers qui cherchent à faire carrière le plus haut possible. Mais à la marine, vu la situation, le but de chacun c'est d'arriver à la retraite pour toucher sa pension. Ce n'est pas non plus un esprit – c'est dur de dire que chacun est là pour sa nation. Je pense que cela se perd énormément et qu'il y en a pas beaucoup qui...*

Q : C'est un plus ou un moins ?

– *Je ne sais pas, je ne vois pas trop (...). C'est presque un luxe de se professionnaliser. Il y a aujourd'hui moins de conflits, on risque moins d'aller à la guerre, de risquer sa vie. On n'est pas en 44-45. Ça prend plus un aspect professionnel, un esprit d'entreprise. On fait notre travail, chacun fait son travail. Après c'est au bon vouloir de chacun. »*

Dans ses propos, la référence aux valeurs militaires n'est pas forte non plus. Il reconnaît, certes, leur existence, et également, à l'instar du discours sur la perte de valeurs, le fait qu'elles se perdent de plus en plus. Cependant, il ne semble pas le déplorer pour autant. Il l'explique par la situation politique internationale : comme il y a moins de conflits qui concernent directement la France, il n'est pas nécessaire de s'impliquer autant au niveau des valeurs, et il suffit d'avoir une conscience professionnelle. L'esprit d'entreprise qu'il retrouve de plus en plus à l'armée est pour lui quelque chose de positif.

Un marin pompier de 24 ans, d'origine algérienne, fait un constat similaire. Il trouve que l'attitude, en devenant plus professionnelle, s'est améliorée par rapport la conscription :

« *Ça a changé. Vachement, parce qu'à l'époque des appelés, ils étaient pas là de leur plein gré. Ce qui fait, dès fois j'ai vu des trucs – ils étaient là, mais ils faisaient leur boulot à l'arrache, parce qu'ils avaient rien demandé. Ils étaient pris pour dix*

mois ils touchaient 500 francs par mois... Maintenant, s'il y en a un qui se plaint, écoute, on t'a pas forcé ! Tu t'es engagé, t'as signé, donc...

Q : Mais maintenant c'est devenu beaucoup plus souple, non, comme institution, par rapport à la hiérarchie, la discipline, c'est quand même plus soft ? Ou c'est pareil ?

– *C'est clair que c'est plus, un peu plus tranquille. Les appelés ils étaient là mais ils avaient demandé que dalle. Donc les chefs leur mettaient la pression et tout. Maintenant ça va.*

Q : Vous avez l'impression que l'armée ça devient un métier comme les autres ?

– *Oui, exactement. Pour moi, l'armée, c'est un boulot normal. J'habite à vingt minutes d'ici, j'ai mon appartement. L'armée, c'est encore mieux. Parce que dans n'importe quel boulot normal, les gens ils travaillent du lundi au vendredi 8h 5h. Nous on a un boulot, on fait 36 heures de service, et 36 heures de repos. L'après-midi, on est d'astreinte, mais c'est chez nous. »*

Si l'esprit professionnel prépondérant aujourd'hui est selon lui à préférer à l'esprit militaire qui dominait au temps de la conscription, c'est précisément parce que l'armée est, dans son optique, devenue « un boulot normal ». L'important est alors de bien faire son boulot. L'esprit militaire a aussi un rôle instrumental : il fallait mettre une pression sur les appelés du contingent. Aujourd'hui, une conscience professionnelle est le plus à même de garantir le bon fonctionnement de l'armée, il n'est plus besoin de valeurs militaires fortement cristallisées. On peut donc effectivement déceler chez cette jeune génération un changement d'attitude, un tournant vers des valeurs plus professionnelles, pragmatiques, au détriment des grandes idées et concepts comme le fait de servir la nation, le dévouement ou le sacrifice.

4.2.2 Les différences entre les armées

Les plaintes sur la dilution des valeurs militaires à cause des attitudes de la génération de la professionnalisation sont largement répandues dans l'armée de terre (où la critique est particulièrement virulente), dans la marine et dans l'armée de l'air. Dans la gendarmerie en revanche la situation est quelque peu différente. Certes, il y a aussi des voix critiques en relation avec la professionnalisation :

« On a tendance à recruter n'importe quoi, on prend un peu tout ce qui se présente. »

« On commence à perdre l'esprit militaire. On cherche des personnes qui ont une certaine spécialité, ils deviennent militaires – on recrute dans le civil. »

L'esprit militaire, nous l'avons dit, est important en gendarmerie dans la mesure où il permet aussi une différenciation de la police. Cependant, les propos tenus par les gendarmes sont néanmoins nettement moins virulents que ceux que l'on entend à l'armée de terre. La modernisation de l'armée est, en général, plutôt bienvenue. La nécessité de s'adapter aux changements de la société, par exemple, est largement reconnue et souhaitée. Cette approche différente de ce qui fait l'identité militaire est due à la nature différente de la tâche de la gendarmerie qui, par ses contacts directs avec la population, est davantage obligée de rester « en phase avec la société ».

4.3 L'armée, une profession particulière ?

Les réponses à la question de savoir si l'armée est une entreprise comme une autre résonnent avec les différentes attitudes révélées quant à l'importance des valeurs militaires. En gendarmerie, la particularité du métier de gendarme est toujours mise en avant. Ce n'est pas un métier comme les autres parce qu'il faut être disponible, intègre et avoir une conscience professionnelle qui ne s'arrête pas à la fin du service. À ces aspects caractéristiques de la gendarmerie s'ajoutent parfois des raisons plus générales, s'appliquant à toutes les armées, expliquant pourquoi ce n'est pas un métier comme les autres :

« L'armée est plus transparente. Il y a une égalité hommes / femmes. L'uniforme – on sait à qui on a à faire. Pour moi, c'est une entreprise ouverte, les cartes sont claires. »

En l'occurrence, la transparence est mise en avant – il y a ici un rapprochement de l'armée avec les entreprises publiques en opposition avec le secteur privé où cette transparence n'existe pas.

Dans les autres armées, les réponses sont plus diverses. Nombreux sont ceux qui disent que l'armée n'est pas un métier comme les autres et encore moins une entreprise. Les personnes qui affirment cela mettent en avant la spécificité de l'armée – la vie en commun, l'engagement particulier, l'uniforme et la hiérarchie :

« C'est pas un métier comme les autres, pas du tout. J'ai fait 77 jours de mer avant de poser un pied à terre : si à ce moment-là vous n'êtes pas soudés les uns les autres, tout tombe. C'est surtout la vie d'hommes que vous apprenez. »

« Il ne faut pas dire ça ! (...) C'est vrai qu'on peut se croire dans une entreprise. Mais moi, dans mon unité, je ne peux pas me dire ça parce que je vois des jeunes

qui font la protection, qui mettent en péril leur vie (...) On a un rôle beaucoup plus important qu'une entreprise. »

« Non c'est pas un métier comme un autre. La différence joue sur cet engagement. Ça va au-delà du simple métier. »

« Non parce qu'elle gardera toujours cette vocation : pas de bureau mais de mission. »

« Non, c'est pas une entreprise comme une autre, c'est clair. C'est une entreprise qui a des spécificités propres, on essaie de supprimer les catégories sociales ; quand on est en uniforme, la seule chose qui nous différencie, c'est nos galons, notre niveau de compétence, en fait. »

Mais cette affirmation mettant en avant la spécificité de l'armée contraste parfois avec ce qui est dit à propos de la perte des valeurs militaires, qui contribue justement à ce que l'armée ressemble de plus en plus à une entreprise comme une autre. Cette évolution est souvent évoquée dans les entretiens :

« Plus ça va, plus on a l'impression que ça devient une entreprise, une grosse entreprise. C'est peut-être maintenant avec le temps, une fois qu'on aura atteint les quotas, peut-être comme avant, plus comme une grande famille que comme une entreprise. C'était ça, l'armée, c'était vraiment une grande famille. »

Ce terrien espère que cela ne sera que transitoire et que l'armée reviendra à une conception de soi plus « familiale ». Un soldat de la marine n'apprécie pas que les gens considèrent l'armée comme une entreprise :

« Que les gens ne viennent plus parce qu'ils entrent comme dans une entreprise ici. »

Pour lui, l'armée est autre chose qu'une entreprise et les gens qui la considèrent en tant que telle ne devraient pas s'engager. Un militaire de l'armée de terre se montre également déçu de ce changement :

« Ça devient une entreprise. Les heures de boulot, c'est 8h / 17h. Y a pas photo ! On est assimilé fonctionnaire et c'est comme ça. Q : Ça vous déçoit, ça ? – Disons, quand on s'engage, on nous dit qu'il faut être disponible, donc le minimum, c'est que... »

Il constate un rapprochement clair avec les autres administrations, une assimilation au statut de fonctionnaire. Mais cette évolution ne lui plaît pas ; il voudrait que l'armée reste quelque chose de particulier. L'évolution vers une

mentalité d'entreprise est très souvent évoquée, par exemple par cet officier de la marine :

« Par les restrictions économiques, la conjoncture économique, les officiers de l'état-major et autre sont formés de plus en plus à la gestion, ils ont plus de comptes à rendre, des économies à faire. (...) Dans l'armée il y a des gens, comme moi par exemple, j'ai mon petit bureau, ça veut dire j'ai un métier qui est comparable au privé. Je fais des horaires classiques de bureau. J'ai des contraintes de déplacement, mais j'ai pas d'astreintes particulières. »

Il souligne cependant que cela ne doit pas être le cas pour tout le monde quand il dit que « dans l'armée, il y a des gens... ». En d'autres termes, à différentes fonctions correspondent différents modes de travail. Il y a des unités qui connaissent un mode contraignant, où la spécificité militaire se fait sentir, et puis il existe, comme dans son cas, des postes de bureau qui sont comparables au privé. La diversité des métiers dans l'armée signifie aussi une diversité des conditions d'emploi du temps. Contrairement à la citation précédente, il ne se plaint pas de cette situation. Auparavant, il a vécu la « vraie » vie militaire mais à présent il est content de se retrouver devant des horaires réguliers ; cela lui facilite l'organisation de sa vie privée. Et il n'a pas l'impression que l'armée perd son identité propre.

Une femme engagée dans l'armée de terre décrit sa journée de travail de la façon suivante :

« C'est un métier comme un autre. Moi personnellement, j'arrive ici à 7h30, je vais au rassemblement... à 7h55, je suis dans ma boutique, et à 17h45, j'ai fini le travail, le patron, il ferme à clé ! Au revoir ! bon bien sûr, il y a des trucs, des fois, on finit plus tard, quand on a des soucis, quand on est de garde... ça fait partie de la vie courante du bataillon... ça il faut le faire. »

La plupart du temps, elle a un horaire régulier. Néanmoins, il se peut qu'il y ait des événements militaires spécifiques, et à il faut alors se montrer disponible. C'est donc un métier comme un autre – elle l'affirme clairement – mais en même temps, il reste une spécificité militaire.

Certains trouvent donc que l'armée ne ressemble pas à une entreprise comme une autre parce qu'elle a des caractéristiques très spécifiques. D'autres déplorent que ces caractéristiques se perdent et que l'armée se rapproche de plus en plus du fonctionnement d'une entreprise normale. D'autres encore affirment que l'armée ressemble à une entreprise comme une autre mais jugent cela de façon

plutôt positive. Les différentes attentes et motivations se reflètent dans les positions prises sur cette question.

Tous s'accordent pour dire que si l'armée a désormais tendance à ressembler davantage à une entreprise, cela est lié à la professionnalisation qui crée des rapports plus civils que militaires au sein de l'armée et la rend un peu moins différente. Il y a une sorte de « normalisation » de l'armée, qui signifie aussi une modernisation et une ouverture vers le monde civil :

« Depuis quelques années on fait un effort immense sur le lien armée nation, donc si on veut faire évoluer ce lien armée nation il faut prendre en compte certaines évolutions de la société. (...) Notamment la part plus grande des femmes sur certains postes, la féminisation de certains milieux qui étaient réservés aux hommes, même au niveau des postes. »

Cette ouverture est en principe jugée positive et nécessaire, mais d'importantes réserves sont émises quant au maintien de la spécificité militaire :

« L'armée finalement, elle s'adapte à la société, ce qui me semble assez logique parce que finalement ce sont des institutions assez strictes quand même. Mais les valeurs restent les mêmes parce que ce sont des valeurs universelles. L'adaptation, elle est forcée d'une part, elle n'est pas en douceur parce qu'il y a une grande masse avec la professionnalisation, il y a une grande masse de personnels très différents qui sont arrivés. Donc on est obligé de faire avec. »

L'adaptation est donc nécessaire et elle touche l'armée au cœur même de son identité. Cependant, elle ne doit pas aller trop loin afin d'en garder quand même l'essentiel. Et le même lieutenant de continuer, en faisant appel à une bonne dose d'incertitude quant à la génération professionnelle :

« Elle (l'armée) gardera toujours cette vocation de mission. Pour la France, et au-delà de la France, pour des valeurs. C'est ça qu'on essaie d'inculquer et qui est assez difficile d'inculquer aux jeunes EVAT aujourd'hui puisqu'ils rentrent, ce sont des contractuels, finalement, au sens premier du terme. (...) Ils partent pour gagner de l'argent, pour avoir un métier et peut-être une partie d'entre eux, j'espère, est là pour servir la France. »

Surtout :

« C'est pas parce qu'on s'ouvre qu'il faut perdre ses valeurs... la cohésion. »

Par conséquent, le recrutement doit privilégier avant tout une certaine adhésion aux valeurs militaires, avant de se soucier des compétences professionnelles.

Les interviewés font peu confiance à l'armée pour « convertir » les jeunes à l'esprit militaire. Il faut que cette disposition existe déjà avant l'engagement :

« C'est l'envie qui compte. Moi je suis pour être plus derrière les mecs. Si le mec n'a pas envie, il n'a qu'à partir. »

« Il faut que la personne partage les valeurs de l'armée : obéir, savoir se taire, toujours laisser un officier parler, toujours se mettre en retrait, ne pas avoir peur de la vie en collectivité. C'est une mentalité particulière, assez traditionaliste, une culture. »

« Je ne pense pas que les compétences sont vraiment importantes au recrutement. Je ne pense pas qu'ils regardent. Je pense que ce qu'ils cherchent à déterminer chez la personne qui veut s'engager, c'est ses motivations. »

Les compétences professionnelles comptent aussi mais il ne faut surtout pas oublier l'importance de la vocation :

« Les deux. On a tendance, c'est clair, de mettre l'accent plus sur les compétences. Et on oublie un peu tout ce qui est tradition, valeurs, etc. pour tout ce qui est recrutement à la MTA, ils arrivent en unité, on leur a juste mis un vernis à part ceux qui sont entrés vraiment par vocation. »

« Les deux. Dans l'armée, il faut avoir des valeurs : dévouement, courtoisie, discipline. On ne cherche pas que le profil professionnel. Il faut un caractère malléable. Il faut aussi être un peu pédagogue. »

« Il faut les deux. Même s'il n'est pas encore compétent, on va le former. Mais qu'il en veuille ! Le gars qui vient chez nous, avec rien, et qui n'a envie de rien faire, qu'on le vires ! »

4.4 Le poids de la décolonisation

Dans le cadre de l'interrogation sur les valeurs militaires, nous nous sommes également intéressés au poids de la décolonisation, et notamment de la guerre d'Algérie, dans l'identité militaire aujourd'hui. La connaissance de la guerre d'Algérie est très peu présente dans le quotidien des engagés. Même dans les cas où l'histoire particulière du régiment (la « coloniale ») ou l'histoire personnelle des militaires (fils et petit-fils de harkis) établissent un lien concret entre le passé et le présent, les références dans le vécu des militaires sont très limitées :

« J'étais dans un régiment qui s'appelle l'infanterie de marine, parachutistes d'infanterie de marine et avant ça s'appelait régiment parachutiste colonial, ça s'appelait et on a changé le nom. Et, il y a énormément de souvenirs... (Pourtant) c'est des rapports affectifs avec les régions. C'est comme l'Indochine, on n'est pas... je crois que la décolonisation n'a pas affecté l'armée. Peut-être dans les années 62,63, ça a du être un peu plus dur quand les régiments sont arrivés en France mais en 2000, en 1990, on n'en parle pas trop. On en parle très peu. »

« Q : Ça pèse encore dans les mémoires ?

– Ha ! Bien sûr ! Y en a qui vont se permettre de vous dire, je, oui, j'étais là, qui ont combattu au côté des harkis, qui avaient à l'époque des camarades harkis, y avait, heu, plusieurs fois je me suis rendu à des cérémonies, pour le 8 mai, pour le 22 novembre, je suis tombé sur d'anciens combattants, la plupart ils l'ont fait. Il m'arrive de discuter, moi j'aime bien discuter avec les anciens. Donc il m'arrive de discuter, pour la plupart, ils se souviennent bien sûr.

Q : Mais là, dans l'armée ?

– Aujourd'hui, maintenant, ici où je suis, y en a peu qui savent et puis pour ceux qui le savent, ils en parlent pas trop, et pour ceux qui le savent pas, ils cherchent pas à comprendre, ils cherchent pas à savoir. (...) c'est derrière, c'est oublié, c'est passé, pour eux.

Q : ça vous fait quoi ?

– Bah pour moi c'est malheureux. Ça me désole plus que tout, parce que c'est, ça fait partie de l'histoire, et puis c'est pas rien. »

« Non je pense pas. Non, il y a que des gens qui ont vécu... Moi, je peux en parler, parce que mon père l'a vécue, la colonisation. Mais non, non, c'est des sujets qu'on n'aborde même pas. »

C'est ainsi avant tout une question de génération. Pour les anciens, ce souvenir est toujours très important. Pour la jeune génération cependant cela ne joue plus aucun rôle. Pour certains, à l'instar du fils de harki cité ci-dessus, cela constitue une perte : c'est un savoir, ça fait partie de l'histoire et c'est dommage que la jeune génération ne cherche pas à comprendre. Un autre militaire cependant trouve cela bien, il n'a pas envie que ce souvenir se répercute à l'armée encore aujourd'hui :

« Le capitaine pied-noir ne m'en a jamais parlé de la guerre d'Algérie. Il voyait très bien que quand on me posait des questions, je ne savais pas. Même, la première année à Toulon, il y a des pieds-noirs qui me parlaient un peu arabe, moi je les regardais "pardon ?"... J'avais très bien compris bien sûr, je parle arabe, mais j'ai pas voulu rigoler avec eux sur ça : je ne suis pas là pour dire bonjour en arabe le matin à la caserne ! »

Finalement, un sergent de l'armée de l'air lie la question du souvenir de la guerre d'Algérie avec l'ambiance raciste particulièrement forte dans son régiment. Pour lui, la situation dans les colonies se répercute ainsi dans l'armée aujourd'hui : une division du régiment entre les Blancs (les colonisateurs) et les militaires issus de l'immigration (les colonisés). Après tout, le vocabulaire utilisé pour désigner les personnes d'origine maghrébine provient de l'époque de la colonisation. Les inégalités dans les colonies se reproduisent aujourd'hui au sein de la société française et également à l'armée. Le souvenir de l'époque de la colonisation reste ainsi présent :

« Q : 1962, la guerre d'Algérie, ça pèse encore ?

– *Disons heureusement que j'ai fait dix ans d'haltérophilie parce que sinon, j'aurais du mal à supporter le poids. On vous explique très bien que les gens de mon origine sont peu désirés ici. Quand vous entendez « bientôt on va être commandés par les bougnoules » ou « j'accepte pas d'être commandé par un bougnoule », ou alors quand on regarde les informations et qu'on voit que le GIGN est intervenu dans une cité pour sortir certains islamistes et que l'adjudant en question dit « Ah oui, ils ont fait du nettoyage ». En ce moment ils sont après les Marocains. »*

Chapitre 5 / Difficultés et moments forts de la vie militaire

Quand le sujet de la vie militaire, avec ses difficultés et ses moments forts est abordé, la discussion tourne en général autour de deux thèmes : les rapports personnels avec les collègues et l'ambiance en caserne, d'une part, et la séparation de la vie militaire et de la vie privée, d'autre part.

5.1 La vie en collectivité

Le plus souvent, le caractère particulier de la vie militaire est évoqué par les interviewés. C'est la vie en collectivité qui marque le quotidien des militaires. Que ce soit en formation sur la base, sur un bateau ou stationné à l'étranger en OPEX, les militaires se retrouvent en continuité dans une situation particulière où l'institution militaire et, par là, la vie commune avec les autres militaires, sont très présentes. En formation, sur le bateau ou en OPEX l'institution devient « totale » : la vie militaire, la vie en collectivité est permanente. Ceci a un impact sur les rapports entre les militaires :

« Tout à l'heure, vous parliez de famille de substitution, (...) c'est vraiment ça quoi. C'est vraiment des liens plus que fraternels. (...) ça tisse des liens très très forts, à tel point qu'on avait des vacances, quand on est rentré du Tchad, on est rentré je ne sais plus quel mois, on a pris, on avait deux semaines de vacances, on avait une semaine, on a pris une semaine de vacances chez nos familles et à la fin de la semaine, le dimanche soir, on est remonté à Carca et puis on a passé une semaine à faire la fête sur Carcassonne ensemble. C'est grand ! »

La majorité des interviewés décrivent la réalité de ces relations très fortes qui se créent à l'armée, où les gens sont soudés les uns aux autres :

« J'ai fait 77 jours de mer avant de poser un pied à terre : si à ce moment-là vous n'êtes pas soudés les uns les autres, tout tombe. »

Cependant, tous les militaires ne sont pas aussi enthousiastes quand ils parlent de cette « famille de substitution » comme le fait cet officier de l'armée de terre dans le précédent extrait. En effet, nombreux sont ceux qui ressentent cette communauté très forte comme envahissante ou pesante :

« Les mecs, ils sont un peu dans leur petit monde, ils sont vraiment un peu renfermés. Surtout les anciens quoi. C'est la débauche, hein... Déjà rien qu'au niveau alcool. Moi je sais pas, je ne buvais pas trop, avant de rentrer à l'armée, quoi, enfin ça va, et... En fait ici, des fois, vous vous sentez obligé, voyez ? Dès qu'ils ont une occasion pour boire, allez, c'est la tournée, machin, et puis c'est chacun met sa tournée, allez. C'est pas allez, on va boire une bière, comme ça, pour se désaltérer, c'est, ça va être chacun met sa tournée. Et moi j'aime pas ces trucs-là. Et puis j'aime pas l'ambiance, ça parle toujours des mêmes choses, comme je vous dis... (...) Ils entraînent vachement les jeunes. Ils leur disent, ouais, alors, la première chose c'est qu'il faut être présent à tous les pots, euh, parce que c'est, parce qu'on réunit toute la compagnie, machin, c'est symbolique. »

Beaucoup de militaires interviewés font état d'un climat raciste dans leur régiment. Par conséquent, ils ne se sentent pas vraiment accueillis dans cette communauté de militaires, et ne ressentent pas non plus le besoin de s'y joindre :

« Quand vous entendez des trucs comme ça (des propos racistes virulents, en Bosnie en l'occurrence), moi ça me choque quoi après si je commence à me battre avec tous ces gens-là je veux dire vous allez vous battre tous les jours alors c'est pour ça après je fais mon métier et puis j'essaie de ne pas trop rentrer dans leur jeu. »

« C'est impressionnant j'ai ressenti plus de remarques au régiment que chez les paras pourtant les paras ont la réputation d'être racistes aussi donc non... »

« Pour me souhaiter la bienvenue, le premier jour, le chef avec qui je devais travailler m'a ramené dans le bureau, j'ai eu l'impression que c'était une menace grandiose, vu que c'était lui sous-off, moi sous-off, dix MTA, ses copains à lui qu'il connaît depuis dix ans. Donc qui vont chez lui, qui prennent l'apéro avec lui, qui sont fachos comme lui. Et il m'a dit clairement : « Voilà ici on fonctionne comme ça. Dis toi bien qu'ici t'es pas chez toi, donc va falloir t'intégrer, et ça passe d'abord par eux. »

Ici, la communauté des militaires devient exclusive. Un marin témoigne d'une autre situation d'exclusion provoquée par le racisme :

« Déjà quand je rentrais dans une pièce, quand il y avait tous les anciens, c'était le vide : tout le monde parlait et tac ! Plus personne ne discutait. »

Les autres cessent de discuter quand il arrive, lui signalant ainsi qu'il ne fait pas partie du groupe. Finalement, ce qui est très souvent une barrière à l'inclusion pour les militaires musulmans, c'est la consommation d'alcool :

« C'est vrai, pour en revenir à la différence, quand on fait un repas ou un pot, des trucs comme ça, il y a que de l'alcool. Je dis pas que je voudrais qu'ils pensent à moi, mais c'est vrai qu'une petite bouteille de Coca pour moi, ça me ferait plaisir. Mais non, il y a que de l'alcool, donc, c'est soit tu bois, soit tu dégages. Soit c'est de l'alcool, soit c'est rien. »

Ces quelques exemples illustrent la manière dont la « grande famille » soudée des militaires connaît des fissures, et elle est très souvent ressentie comme porteuse d'exclusion par les militaires issus de l'immigration. L'exclusion est alors particulièrement douloureuse parce qu'elle porte sur l'un des traits essentiels de l'identité militaire même : la vie en collectivité et le sentiment fort de cohésion.

5.2 La vie privée

La vie en collectivité à l'armée a également un impact sur la possibilité d'avoir une vie privée à côté. Tout d'abord, les astreintes et les voyages souvent très longs rendent difficile le maintien d'une vie de couple, et signifient aussi que les possibilités de se retirer dans son intimité sont très limitées. Ceci est particulièrement vrai pour les militaires qui habitent en caserne et encore plus pour ceux qui sont sur un bateau, où les possibilités de retrait sont quasiment inexistantes. Par conséquent, la majorité des interviewés considère qu'il n'est que difficilement possible d'avoir une vie privée quand on est militaire. Tout d'abord, ce sont les contraintes dues aux voyages qui compliquent l'organisation de la vie en couple :

*« Q : Vous avez une copine, une petite amie ?
– J'avais... mais j'ai beaucoup voyagé... donc c'est pas évident... en 4 ans je suis parti 2 ans. J'ai eu des copines. Certaines m'ont attendu 4 mois, 6 mois... et puis bon, il y en a qui ont pétié les plombs... (...) c'est pas évident. Il faut vraiment avoir une personne qui soit vraiment attentionnée et puis... je pense que la vie de famille, le fait d'embarquer tout le temps, c'est pas une vie. »*

« C'est dur, mais bon c'est dur... Bah quand vous partez 4 mois dans l'année, à l'extérieur, quand vous partez en manœuvre trois semaines, c'est dur mais bon...

*Q Mais on peut protéger sa vie privée du regard des autres ?
– Ouais ouais. Bah c'est sûr si vous habitez derrière, dans les bâtiments exprès pour les militaires, c'est sûr, là, non. »*

Ensuite, comme le montre le dernier extrait, le fait de vivre en caserne ou d'être embarqué pour de longues périodes rend difficile la protection de la vie privée.

D'autres interviewés distinguent également entre différentes situations de logement :

« Quand je suis de service, je rentre chez moi à 19 heures. Je n'y suis pas les week-ends. C'est comme si je travaillais dans le civil en tant que fonctionnaire, de 8h à 17h et je rentre le soir chez moi avec mes autres problèmes. (...) Sur un bateau, on vit ensemble, on regarde la TV ensemble : il y a une info et on est tous là à en discuter. Chez nous, on voit les infos, on en parle chez nous. »

« J'ai mon petit bureau, ça veut dire j'ai un métier qui est comparable au privé. Alors, par contre quelqu'un qui vit sur un bateau, ça n'a rien à voir. La dernière fois ils sont partis au large de l'Afghanistan, ils sont partis pour 7 mois. Je veux dire, en termes de vie familiale, au retour, ça doit être dur. »

« Q : C'est relativement difficile d'avoir une vie professionnelle et une vie privée quand on est militaire ?

– *Non, pas forcément, ça dépend des personnes. Il y a des gens avec qui ça se passe très bien... en général, quand on part, c'est 4 mois. Qu'est-ce que c'est, 4 mois ? C'est rien ! Ce sont des missions de courte durée, 120 jours. Parfois, on peut partir 2 ou 3 semaines, c'est rien. Une femme qui estime que c'est trop long... c'est un choix. On peut parfaitement être militaire et avoir une vie de famille. Moi, je pense qu'il n'y a pas de problèmes. Ça encore, ça dépend des régiments. (...) Moi je vis en ville. J'ai aussi vécu en régiment, au début, 3 ou 4 ans. (...) Ça peut être dur, ça dépend. Moi personnellement à l'époque, j'ai trouvé que c'était dur. Il faut se lever à telle heure, se coucher à telle heure... »*

« Oui, j'ai une vie. Et s'il y a vraiment un truc pour lequel je me bats, si je suis à la maison et qu'on m'appelle, ça dépend vraiment pourquoi on m'appelle... s'il y a d'autres personnes qui sont sur site, qui n'ont pas spécialement de vie de famille... ils peuvent rendre ce service à la rigueur. Parce que pour moi, c'est rendre un service, c'est pas une obligation. (...) Ça doit faire 3 ans que j'ai appris à faire la part des choses, de plus du tout mélanger les deux. Vraiment faire une séparation, l'armée et le reste. Avant c'était un peu mixte, du fait que quand j'étais à Metz, on habitait en ville, pas loin du régiment, C'est une ville de garnison, il y a beaucoup de militaires, vous sortez, vous êtes obligé de tomber sur un militaire. »

L'importance de protéger sa vie privée serait ainsi presque un apprentissage à l'armée : le maître mot qui revient toujours est « faire la part des choses ». Parfois ceci est d'autant plus important qu'il s'agit d'éviter que certaines choses se sachent de peur de provoquer des réputations toujours trop tenaces :

« Si vous ne vous prenez pas votre propre espace vous ne le prendrez jamais quoi en fait. On vous l'enlève. C'est pour ça que j'ai fait attention à ça. »

Ces réputations et ces rumeurs qui courent sont l'élément le plus souvent révélé en lien avec la protection de la vie privée quand on est militaire :

« A partir du moment où vous vivez en collectivité tous vos faits et gestes sont analysés par certaines personnes.

*Q : Par qui ? Par vos pairs ? Par la hiérarchie ? Par vos subordonnés ?
– Par la concurrence aussi. Il y a des postes qui sont en concurrence, comme partout, comme dans le civil. (...) il est vrai qu'à l'extérieur il nous arrive d'entendre dire « tiens lui, hier, il était à tel endroit », « t'as fait la fête dans un bar... »*

« Tout se sait. Parce qu'on est quand même une petite communauté, on se repère vite. »

« Comme chez nous par exemple une fille à qui je fais des classes là en ce moment, elle a eu une relation sexuelle avec un jeune de sa classe pendant un week-end. (...) Au lieu d'aller voir l'officier de permanence lui dire ce qui s'était passé, d'appeler le chef de peloton lui dire de régler ça entre eux, entre les deux, il est allé dans l'escadron et il l'a raconté à tout le monde, tout le monde. Le problème de cette fille c'est que son père travaille ici au régiment il est adjudant ici. (...) Les gens ne s'imaginent même pas gâcher des vies comme ça. »

La solution choisie par ce militaire afin d'éviter l'emprise de l'armée sur sa vie privée a été de s'acheter une maison isolée hors de la ville où est situé son régiment :

« Je suis déjà dans un milieu militaire ; si je rentre à la maison je suis encore dans un milieu militaire... Et déjà mon épouse me dit des fois, ouais mais pourquoi on, tu veux pas, parce que bon il y a des activités, il y a des bals et tout, moi j'y tiens pas trop, comme je lui dis, je suis déjà toute la semaine à la caserne, le soir quand je rentre, c'est pour ça je suis isolé, je suis sur une montagne, je suis loin... (rire) On s'isole, je lui ai dit on va pas vivre en SNI (Société nationale immobilière), bon c'est le truc que je redoute aussi, c'est d'aller vivre dans un milieu où on sort le chien et on tombe sur le capitaine ou le colonel. (...) Moi je dis : sorti du boulot, il faut quand même avoir d'autres horizons, voir autre chose parce que sinon... »

Il n'a pas envie d'être tout le temps entouré de militaires, non seulement pour éviter que tout se sache sur lui, mais aussi afin « d'avoir d'autres horizons ». En général, la grande majorité des interviewés juge important d'avoir des amis en dehors du cercle militaire.

Un exemple marquant de l'emprise de l'institution militaire sur la vie privée est rapporté par un sergent de l'armée de terre :

« Q : La vie privée, ça se gère comment ?

– *C'est difficile, ça joue aussi sur les valeurs militaires. J'étais parti avec la femme d'un militaire, malheureusement, et là ça jouait énormément. Je suis passé chez mon capitaine, chef de corps, c'était la femme d'un sous-officier d'un autre bataillon.*

Q : Mais une relation avec cette femme, ça ne concerne pas les affaires militaires...

– *Ab non, ça ne les concerne en rien du tout. (...) J'ai été convoqué pour m'expliquer. (...) Tout ça pour dire la vie privée, mine de rien, il faut faire gaffe. Moi j'évite au maximum de le mélanger avec le militaire. »*

Il s'agit là d'une interprétation très stricte des valeurs militaires, des règles de l'honneur violé par le sergent. Il est assez difficile de « faire la part des choses », le registre militaire s'immisce même dans de telles affaires. Le domaine de la vie privée s'en trouve extrêmement réduit.

Certains remarquent que le grade joue un rôle important dans la liberté de jouir d'une vie privée épanouie. Plus on est gradé, plus aisément on peut mener une vie privée à côté de l'armée :

« *J'aurais envie d'avoir une vie de famille aussi.*

Q : Vous pensez que c'est difficile d'être à la fois militaire et... ?

– *Lui (le capitaine) il m'a dit regarde-moi je suis marié, j'ai deux enfants et j'ai dit oui vous êtes capitaine vous sortez quand vous voulez, vous faites ce que vous voulez moi je suis première classe et voilà c'est pas pareil. »*

« *En tant que gendarme adjoint : mon frère et ma sœur étaient venus me voir, mais j'avais pas le droit. Alors j'ai dû faire des comptes-rendus. Je crois que des comptes-rendus, en un an et demi, j'en ai fait une dizaine. Et j'ai pas le droit de les faire venir, parce qu'ils m'ont dit : 'c'est pas chez vous, c'est pas votre logement : vous êtes hébergée'. C'est vrai qu'il faut prévenir. Donc je pouvais pas faire venir mon copain. Ou bien en cachette, et encore, moi j'osais pas trop. Sinon... Et puis l'ambiance caserne, on voit tout ce que tu fais. »*

Finalement, tous les militaires interviewés ne pensent pas que l'emprise militaire rende la vie privée difficile. En effet, un certain nombre se distingue très nettement sur ce point en affirmant, sans hésitation ni réserve, que la séparation entre vie privée et vie militaire est tout à fait possible :

« Q : Vous arrivez à avoir une vie sociale en dehors de la vie militaire ?

– Totale, dès que je sors de l'enceinte militaire

Q : Des amis ?

– Des amis, une copine, la famille. J'habite chez mes parents. En général j'essaie de totalement dissocier ma vie sociale de ma vie militaire.

Q : Donc les sorties, c'est pas avec des gens d'ici ?

– Je préfère avoir ma vie et pas comme certains vivre militaire, manger militaire. »

« C'est encore mieux que le civil pour moi. Pendant une semaine, vous ne passez pas trois nuits à votre maison, mais derrière, vous pouvez faire, je ne sais pas combien d'après-midi ou de journées avec votre épouse, ou vos enfants. Moi je dis : c'est encore mieux. Ça fait cinq ans que je travaille comme ça. À une époque, à Toulon, c'était dingue : on faisait deux jours de garde, deux jours de repos, trois jours de garde, et la semaine de suite c'était l'inverse. Ce qui fait que, à cette époque-là, j'habitais en caserne. Vous accumulez vos gardes, et au final on faisait un compte. Sur un mois, vous travaillez pendant 15 jours, et vous ne travaillez pas pendant 15 jours ! (...) En fait, on va dire, vous avez deux vies. J'ai ma vie dehors, civile, et ma vie là, c'est en fait un film. Si vous faites un film et vous me prenez dehors et ici, je suis pas le même. Ici je fais mon boulot, je suis les règles de la marine et tout. Alors que dehors, je suis plus marin de base, c'est fini. Je reprends ma vie, normale. A cause de ça, les brimades et tout, je ne fais même plus attention. »

« Q : Il y a une vraie séparation entre le travail et la vie privée ?

– Ah oui. Moi j'ai un appartement à Bourg St Maurice et le soir, je suis contente de rentrer chez moi, et puis de faire ce que j'ai à faire... Une fois que j'ai enlevé le treillis... c'est fini, je vis ma deuxième vie. »

Ce sont les mêmes militaires qui voient leur travail à l'armée comme n'importe quel travail dans le privé, avec des heures de présence régulières, et qui ne mettent pas en avant une particularité militaire. Par conséquent, la séparation entre vie militaire et vie privée est moins problématique. Deux vies distinctes l'une de l'autre coexistent : celle en treillis à la caserne, se limitant à la journée, et celle du soir, des week-ends et des congés, où l'on est « véritablement soi-même » – une double vie qui peut avoir ses avantages aussi.

Dans l'évocation des questions de la vie privée, il est également intéressant de considérer les couples de militaires. Cette situation de relations intra-militaires n'est pas dépourvue de complications, liées à la vie en collectivité fermée. Deux extraits d'entretien réalisés auprès de marins peuvent l'illustrer. Le premier tente de cacher sa relation, de peur des sanctions pouvant aller, selon ce qu'il a entendu, jusqu'au renvoi:

« Moi j'ai ma copine qui est militaire ici. Elle est commis. Disons que je vous le dis à vous, mais il n'y a pas beaucoup de monde au courant. Mais c'est une relation très très difficile à entretenir parce qu'il y a toujours un problème. Toujours des mecs qui tombent sur elle, toujours. Plein de monde nous soupçonne. Mais tant qu'ils nous ont pas vus... elle, par contre, elle le dit. Des fois parce que des mecs la traquent un peu... ça la protège un peu aussi. On est tous les deux basés sur base. On sort de la porte de l'OBET ensemble et des fois on va dormir dehors. Ça peut nous jouer des tours : si tu sors avec une fille militaire – on nous disait – on te vire et t'es considéré comme un pédé sur ton dossier, parce qu'une fille c'est considéré comme un mec dans l'armée. Eh oui ! A l'époque. Maintenant, je sais pas trop. »

Un soldat féminin est également en couple avec un militaire, sans avoir l'impression de devoir le cacher cependant. Elle est surtout confrontée à des problèmes organisationnels – les nombreuses missions rendent difficile la gestion du couple :

« Q : Est-ce qu'être militaire ça autorise d'avoir une vie de couple normale ?

– oui, c'est pas...

Q : C'est pas difficile à gérer ?

– oui, ça peut l'être... Mon compagnon, il est militaire aussi. Je m'étais pourtant dit non... il est marin aussi, mais lui il est embarqué donc effectivement on a pas encore... Il fait des missions mais pour le moment, c'est une question d'organisation aussi. »

Un autre militaire, de l'armée de terre celui-là, nous raconte que sa femme qui était originellement également militaire a quitté le service au moment où ils ont voulu fonder une famille – parce qu'« on pouvait pas allier deux militaires et une famille ».

Par ailleurs, il est intéressant de relever que de nombreux interviewés insistent pour dire qu'ils ne veulent jamais s'investir dans une relation avec un ou une militaire. Comme dans l'extrait ci-dessus (*« je m'étais pourtant dit que non »*), ou encore dans les propos de ce soldat de l'armée de terre :

« J'ai toujours mis un point d'honneur à jamais avoir de relation avec les militaires. Je me marierai jamais avec une militaire parce que... il y a trop d'a priori sur les femmes à l'armée. »

Les « bonnes résolutions » de ce genre sont fréquentes, mais elles ne peuvent apparemment pas toujours être tenues.

Toujours à propos de la vie en couple, il est à souligner que l'autorisation de mariage rencontre beaucoup d'incompréhension et qu'elle est ressentie comme un manque de confiance de la part de l'institution qui peut être mal vécu :

« C'est nul. Non, c'est nul. C'est vraiment nul quoi, de demander l'autorisation. Je ne sais pas l'autorisation, normalement, elle doit venir du couple quoi. Pas de quelqu'un qui nous dit oui ou non. Franchement, je trouve que c'est nul de demander une autorisation de se marier avec telle ou telle personne. »

Un gendarme qui a été soumis à une enquête pour l'autorisation de son mariage avec une femme d'origine tunisienne en témoigne :

« Il y a eu une enquête de la DPSD en ce qui me concerne, mais récente. J'envisage de me marier. Ma future épouse est d'origine tunisienne. Et j'ai dû demander une autorisation. Et d'ailleurs, dans la prochaine loi, ce système d'autorisation va être supprimé, au motif que le commandement n'a pas à s'immiscer dans la vie privée. Mais j'ai fait la demande. Après avoir l'autorisation, j'ai eu un capitaine du DPSD qui est venu et qui a demandé un entretien avec moi. C'est un capitaine qui arrive avec un costume. On vous dit pendant une demi-heure 'ce n'est pas parce que vous êtes d'origine maghrébine, on devrait le faire pour tout le monde'. Bon, en attendant on le fait avec vous. Et bon, on vous dit d'être vigilant sur des approches, etc. Je leur ai dit : » mais attendez, j'ai 15 ans de gendarmerie, euh,.. bon ça va quoi ! J'ai pas de fréquentations à l'extérieur etc.

Q : Vous avez l'obligation de signaler lorsque vous allez en Tunisie ?

– *Oui, oui. On a une demande d'autorisation. »*

Cette pratique est vécue comme déplacée et injustifiée compte tenu des quinze ans de service que le gendarme a à son actif. En outre, il soupçonne une pratique discriminatoire derrière : la procédure d'autorisation est entamée chez lui parce qu'il est d'origine marocaine et sa future femme d'origine tunisienne. Si tel n'était pas le cas, la procédure n'aurait pas eu lieu puisqu'elle ne se fait pas pour tout le monde.

Par ailleurs, cet extrait révèle un autre enjeu : celui des autorisations de déplacement à l'étranger. À ce propos, l'incompréhension des enquêtés est moins grande ; cette pratique est plutôt acceptée. Cependant, la majorité des interviewés n'est pas très au courant des pays pour lesquels il est nécessaire d'avoir une autorisation.

5.3 Une armée européenne

La perspective d'une armée européenne laisse « froide » la majorité des militaires interviewés. Si certains expriment une attitude pro-européenne, la plupart restent très sceptiques :

« Q : Pensez-vous que l'armée française doit devenir une armée européenne ? Ou est-ce que l'armée doit rester nationale ?

– *Nationale. Parce que les pays, c'est différent, il n'y a pas la même politique. Il y en a, ils sont encore... Il y a des rois... Moi je dis non. Il faut que la France elle ait ses repères un peu, parce que si on commence à se mélanger avec d'autres pays... »*

« *Je suis contre une armée européenne, parce que je suis contre l'Europe tout court ! Voilà. Nous on arrive pas à gérer notre pays, comment veut-on gérer l'Europe ? C'est n'importe quoi. »*

« *Personnellement, je vous le disais, je suis très patriotique. Une armée européenne, c'est peut-être bien, mais... Personnellement, je ne suis pas trop pour. (...) Je suis pas Européen, je suis Français. Je suis Français, pas Allemand, pas Espagnol. »*

« *L'Europe c'est totalement utopique. Je n'étais pas pour l'ouverture des frontières. Je suis Française. C'est pas que je suis nationaliste, mais je trouve qu'un pays doit garder ses valeurs et ses frontières. J'étais pas pour l'Euro. Je ne serai pas non plus pour une armée européenne. (...) Avant on savait que la France était la France. »*

La collaboration avec les forces armées d'autres pays européens semble cependant pouvoir provoquer une attitude plus pro-européenne. Le contact direct est majoritairement vécu comme quelque chose qui peut avoir un impact positif. Cependant, certains problèmes sont soulevés : notamment les différences dans la politique internationale des pays européens, mais aussi les rivalités entre les militaires des différents pays, en décalage avec le discours des états-majors :

« *Je me sens plus français qu'euro-péen. Européen, dans l'absolu, oui, j'aimerais que... tout un groupe de pays aillent dans le même sens... pour pas mal de trucs, comme l'Irak par exemple... »*

« *Honnêtement, pour l'instant c'est que la France. J'ai pas encore assimilé cette Europe. Peut-être si je reviens au commando, on aura la chance de travailler avec d'autres Européens, nos voisins, Pour qu'il y ait vraiment une armée d'Europe. »*

« Dans un monde idéal, je dirais oui. Mais le problème c'est que l'utilisation d'une armée... Je crois qu'on n'aurait pas de mal à travailler dans un cadre européen. Ça se fait, je ne dirais pas au quotidien, mais souvent il y a des collaborations, des mélanges de forces, de bateaux... Dans le cadre de l'OTAN etc. Dans la culture, le militaire, il a plus d'ouverture d'esprit parce qu'il a envie de voyager, et moi je vois il y en a beaucoup qui sont heureux à chaque fois qu'ils bougent de rencontrer d'autres forces, de savoir comment ils fonctionnent, la façon dont travaillent d'autres armées. Ça peut avoir des impacts sur notre façon de travailler. Après, je vous dis, de là à rentrer dans une force globale européenne, il y a toujours le problème de décision.

Q : L'échelle nationale est toujours importante ?

– *Le problème c'est qu'on a tellement de façons différentes pour les grands conflits, que c'est difficile de le dépasser. Comme par exemple en Irak. »*

« Je pense qu'on peut être une Europe avec des pays qui gardent leur identité, leur culture propre, et que quand il y a une décision à prendre, on la prend sur un plan européen, sur concertation, mais on évite de se fondre dans une même identité. Et je pense que chaque pays a son histoire propre, et vouloir absolument fondre dans cette identité européenne, le danger ce serait de perdre un petit peu de leur histoire en fait. C'est une belle idée, une armée européenne. »

« L'Europe c'est bien mais il faut que l'Europe sache garder... ses spécificités au niveau des différents pays. Alors en plus faire une armée, parce que là aussi on va y venir, faire une armée européenne, heu... je ne le sens pas. Quand je vois nous, qu'on soit en mission au Kosovo, ou en Bosnie, donc c'est dans le cadre de l'OTAN, bon, bah, au secours. Vous travaillez entre les Espagnols, les Italiens, les Anglais qui ne peuvent pas nous voir et les Américains, c'est pas encore ça. (...) Quand on regarde à la télé l'état-major tout va bien ici, mais en fait dans la réalité quand on travaille y a pas vraiment d'osmose et puis chacun travaille dans son coin. »

L'échelle nationale et les spécificités propres aux différents pays restent dans tous ces entretiens un repère essentiel dans la mentalité des interviewés. Ce dernier extrait qui montre une attitude de principe pro-européenne (« *L'Europe, c'est bien* ») insiste néanmoins sur le fait que les pays doivent garder leurs spécificités nationales. Cela n'empêche pas que, pour certains, une armée européenne est « une belle idée » – mais en général, les appréhensions sont beaucoup plus grandes.

Conclusions

Les raisons qui poussent les jeunes à s'engager sont variées. Certains interviewés ont une vocation a priori forte pour l'armée et ont l'intention d'y faire carrière ; d'autres se sont engagés après avoir rencontré des difficultés à trouver un emploi dans le civil et pensent qu'ils pourront contourner les discriminations à l'embauche après un passage dans l'armée.

L'armée représente d'abord pour eux un emploi et une rémunération stables. Une fois engagés, ces militaires découvrent tous les métiers qui y existent et un goût pour l'armée se développe au fur et à mesure des opportunités offertes. Les voyages effectués en OPEX sont également une forte motivation.

L'image de l'armée joue un rôle central dans la décision de s'engager. Pour eux, l'armée c'est aussi un uniforme qui est respecté et qui leur permet d'être reconnus pour leurs mérites, indépendamment de l'image attachée à leurs appartenances. L'armée est également vécue comme une deuxième chance, une occasion de se laver des petits délits commis avant leur engagement et de se professionnaliser alors qu'ils ont des parcours scolaires irréguliers. C'est en cela que l'armée devient une sorte d'entreprise de « blanchiment » ethnique et social.

Cet engagement est le plus souvent approuvé par l'entourage immédiat qui voit en l'armée une institution sérieuse et un moyen pour les jeunes d'entrer dans la vie professionnelle.

*

Les attentes des engagés à l'égard de l'armée sont très grandes. Parce qu'elle se présente comme une institution qui efface toutes les différences sociales et culturelles à travers l'uniforme, l'armée est perçue comme une façon de ne plus revivre les discriminations subies dans le civil.

L'engagement et l'affectation sont des moments « violents » de transformation de l'individu. La découverte d'un monde nouveau et de son fonctionnement, et l'effacement de l'identité individuelle ainsi que le devoir d'obéissance aux ordres sont parfois douloureux pour les engagés. Ils expliquent avoir été surpris par la discipline et avouent avoir eu des difficultés à s'habituer. Les débuts dans l'armée apparaissent comme un rite de passage, une sorte de renaissance pour ceux qui étaient en difficultés.

Le deuxième choc est la confrontation au racisme de leurs collègues alors qu'ils pensaient s'en être débarrassé en entrant dans l'armée. Cette situation est mal vécue et les réactions diffèrent selon les interviewés : une minorité n'a jamais accepté le fait d'être mise à l'écart à cause des origines ethniques et pense retourner dans le civil. La majorité y a puisé le courage pour adopter un comportement performant et figurer parmi les meilleurs éléments de l'unité.

Les militaires issus de l'immigration veulent être reconnus pour la qualité de leur travail et leur loyalisme. Ils souhaitent que l'armée cesse d'avoir peur de leur confier des postes à responsabilité.

Malgré les difficultés, la majorité des personnes rencontrées souhaite continuer dans l'armée.

*

La stigmatisation des militaires d'origine maghrébine et musulmane est souvent évoquée lors des entretiens. Les interviewés dans la marine et dans la gendarmerie déplorent la faible diversité du recrutement de ces deux armées. Les militaires issus de l'immigration tiennent trois types de discours quant à la place de la différence dans l'armée. Pour certains, la différence est un élément dangereux qui peut nuire à la cohésion et doit être évitée à tout prix. Pour d'autres, l'unité de l'armée n'est pas menacée par l'existence de différences ; au contraire, reconnaître ces différences et les respecter permet à chaque militaire de se sentir mieux intégré dans l'institution. Ils souffrent de la différence de traitement et voudraient être traités comme des Français à part entière mais leurs collègues leur rappellent constamment leurs origines en les considérant non comme des militaires mais comme des maghrébins, des musulmans, des ressortissants des DOM-TOM ou d'Afrique sub-saharienne. Ils les perçoivent comme un groupe à part, se fréquentant autour d'identités collectives et de communautarismes supposés. Ils se sentent alors exclus alors qu'ils cherchent à s'intégrer dans l'armée, en effaçant leur différence. Les valeurs qu'ils mettent en avant sont des valeurs républicaines d'égalité, de fraternité et de patriotisme. Enfin, le dernier groupe, revendique le droit à l'individualisme : pour eux, l'armée est une entreprise comme les autres et il faut minimiser la place et le poids du « collectif ». L'esprit de corps est moins pris en compte et les situations de fraternisation autour des « pots communs », par exemple, sont évitées.

Les interviewés soulignent souvent que l'armée ne sait pas tirer parti de la diversité en son sein. Pour eux, la présence d'origines et de cultures variées peut donner une image positive de l'armée à l'extérieur. Il en va notamment ainsi des

gendarmes qui sont souvent au contact de populations issues de l'immigration. L'image de l'autorité serait ainsi transformée si l'armée était plurielle. De la même façon, les connaissances linguistiques ou culturelles des intéressés sont, selon eux, très peu utilisées en OPEX.

La question des allégeances prétendument multiples est très vite balayée par les militaires issus de l'immigration. Pour eux, il n'y a aucune ambiguïté : s'ils ont choisi de s'engager dans l'armée française, c'est parce qu'ils sont patriotes et attachés à la France. Dans l'éventualité d'un conflit avec un pays de culture musulmane, ils se sentent avant tout Français et solidaires de la politique française. Mais s'il s'agissait d'intervenir dans leur pays d'origine, ils préféreraient ne pas être envoyés au front bien que la situation ait peu de chances de se concrétiser pour les interviewés d'origine maghrébine.

*

Les valeurs militaires occupent une place importante dans la vie des engagés. Celles qui reviennent le plus souvent dans les discours sont le sacrifice, la discipline, le credo républicain, le patriotisme, le respect et la cohésion. La crainte de la perte des valeurs dans l'armée, suite à la professionnalisation revient avec constance dans les interviews. Les jeunes engagés pour qui les valeurs militaires sont importantes, critiquent ceux qui considèrent l'armée uniquement comme un moyen d'avoir un emploi et de l'argent. Cette crainte de la dilution des valeurs est surtout présente dans l'armée de terre.

Pour certains, l'armée est en effet vécue comme une entreprise comme les autres alors que pour d'autres l'armée est une institution globale qui encadre la vie entière.

La décolonisation et surtout la guerre d'Algérie sont des thèmes peu présents dans l'identité de l'armée aujourd'hui. Même s'ils reviennent de façon récurrente dans le discours discriminatoire, il y a eu peu de transmission de mémoire chez les fils et petits-fils de harkis, de combattants de la seconde guerre mondiale et d'Indochine. Cependant certains expliquent le racisme ambiant dans l'armée comme un héritage des guerres de décolonisation et de la guerre d'Algérie en particulier.

L'armée est vécue par la majorité comme une grande famille qui structure la vie des militaires y compris dans le civil. Certains se plaignent du peu de place laissée à la vie privée. Les militaires vivent très mal le contrôle social exercé sur eux par la vie en communauté et la promiscuité.

Lorsque le thème d'une armée européenne est abordé, peu de militaires sont enthousiastes. Pour eux, l'armée et la nation sont étroitement liées et il serait utopique de penser que les armées pourraient fusionner dans un seul corps car chaque pays a, selon eux, ses traditions. Certains pensent que les hauts gradés sont coupés de leur base et ignorent les rivalités et animosités qui existent entre les armées en Europe.

Seconde partie : **Des résultats à l'encontre des idées reçues**

Cette seconde partie est consacrée à une lecture horizontale de l'enquête, organisée autour de quatre grands thèmes qui se sont imposés lors de l'analyse des entretiens. Ces quatre thèmes offrent une analyse mettant en relief les enjeux de la diversité ethnique, culturelle et religieuse aujourd'hui dans les armées françaises. Les prochains chapitres abordent ainsi successivement la question des identités et de la citoyenneté dans le contexte militaire ; la pratique de l'islam dans les armées ; les discriminations ; l'articulation entre l'identité culturelle et le genre. Par bien des points, ces analyses offrent des résultats qui vont à l'encontre des idées reçues, notamment à propos d'un prétendu « communautarisme » maghrébin ou musulman dans les armées françaises, tandis que le thème des discriminations s'est largement imposé sans que nous l'ayons anticipé.

Chapitre 6 / Identités, allégeances et citoyenneté plurielles dans les armées

Parler des « militaires français issus de l'immigration » est a priori problématique. La première ambiguïté tient au réflexe récurrent de traduire cet objet en termes « d'intégration » voire de « *problème* d'intégration ». Cela réduit très souvent la réflexion à une dimension idéologique très étroite qui masque d'autres problèmes. Par ailleurs, la catégorie des « militaires issus de l'immigration » ne désigne rien de précis. De qui parle-t-on ? Les militaires dont il est question ici sont tous des citoyens français.

Aussi, plutôt que de proposer un éventuel diagnostic sur le « niveau d'intégration » de ces personnels, la perspective adoptée dans ce chapitre est de contribuer à une meilleure connaissance du *fonctionnement* des identités dans les armées françaises.

L'accent est mis sur la manière dont se structurent et se bricolent différentes formes d'identité dans l'enceinte militaire : quelles opportunités la société militaire offre-t-elle (ou non) à l'expression des différentes formes d'identités véhiculées par la présence de populations d'origine étrangère ? Comment l'identité militaire joue-t-elle sur ces identités ? En somme, comment peut-on être un militaire français aujourd'hui quand on est issu de l'immigration ? Comment ces militaires se représentent-ils la place des identités culturelles, ethniques ou religieuses vis-à-vis de l'identité de la communauté militaire, elle-même en cours d'évolution ?

Pour répondre à ces questions, nous distinguons quatre sphères différentes de l'identité : 1) l'identité militaire ; 2) l'identité culturelle, ethnique ou religieuse ; 3) l'allégeance et la loyauté ; 4) la citoyenneté. Comprendre les enjeux de la redéfinition de la légitimité sociale de l'institution militaire passe par la mise en relation de ces quatre sphères.

6.1 De l'individu au militaire: l'identité professionnelle

Avant d'analyser la manière dont les identités culturelles et religieuses des militaires issus de l'immigration s'organisent dans les armées françaises, il faut

s'interroger en amont sur la place que tient pour eux leur identification au métier de soldat⁴⁷.

De ce point de vue, les militaires que nous avons rencontrés manifestent une appropriation très forte de l'identité militaire, ayant fait leurs les grands « récits » d'une profession « pas comme les autres », de ses « valeurs » spécifiques et de ce qui fait la distinction entre le civil et le militaire. Ils partagent une problématique de l'identité militaire commune à tous les militaires⁴⁸.

Les attitudes peuvent varier: identité très forte ou relativisation des valeurs fondatrices du métier des armées. Ces variations s'expliquent moins par leurs origines nationales, réelles ou supposées, que par leur position dans l'armée: l'identité sera plus forte dans des unités d'élite comme les commandos et plus faible dans les métiers administratifs par exemple. Ces variations s'expliquent également par les cultures des armées dans lesquels ils servent: l'identité militaire est plus fortement cristallisée dans l'armée de terre que dans l'armée de l'air et elle se décline différemment encore pour les gendarmes en fonction de leurs missions auprès des populations civiles. Mais tous se positionnent sur une identité professionnelle partagée par la communauté militaire, parfois pour la

⁴⁷ En effet, être militaire c'est avoir déjà subi une double transformation. La première correspond au passage de la sphère civile à la sphère militaire: les relations entre les individus ne s'organisent pas de la même manière dans ces deux sphères. Par rapport au monde des civils, la « société militaire » a ses rituels, son étiquette, son langage, ses codes et son statut propres et les relations entre les individus sont régies par l'importance des relations hiérarchiques rationalisées. Sur ces questions: André Thièblemont (dir.), *Cultures et logiques militaires*, Paris, PUF, 1999; Théodore Caplow et Pascal Vennesson, *Sociologie militaire*, Paris, PUF 2000, p. 24 et suivantes. L'armée est parfois tenue pour une « institution totalitaire » au sens d'Erving Goffman, c'est-à-dire une institution (ou des lieux et des moments dans l'institution) où l'ensemble des activités individuelles, y compris celles qui relèvent de l'intimité, ont lieu sous le contrôle de l'institution à laquelle ils appartiennent: Erving Goffman, *Asiles, études sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Les éditions de minuit, 1968. Le rapport de l'individu au groupe change lorsqu'il entre dans l'armée. Liée à cette première transformation, une autre transition concerne la relation (qui n'est pas nécessairement la substitution) entre les identités sociales, culturelles, ethniques ou religieuses des individus qui entrent dans l'institution militaire d'une part et l'identité du soldat d'autre part. On est là face à deux formes différentes de relations d'identité – ce que Max Weber appelle des « communalisations ». Pour Weber, une communalisation est « une relation sociale lorsque, et tant que, la disposition de l'activité sociale se fonde (...) sur le sentiment subjectif (traditionnel ou affectif) des participants d'appartenir à une même communauté »: Max Weber, *Economie et société, tome 1*, Paris, Pocket, 1995, p. 78. Du fait de son importance dans les discours sur la fonction d'intégration sociale des armées, l'identité militaire peut supposer que la solidarité militaire et les solidarités ethno-culturelles et religieuses ne sont pas compatibles: la première devrait l'emporter sur les autres et les secondes devraient disparaître dans la première. En somme, quand il est question des armées, on ne parle pas de ce que Durkheim appelait le "monde profane".

⁴⁸ Odile Benoit-Guilbot, Jean-Vincent Pfirsch, *La décision d'engagement volontaire des militaires du rang: l'armée de terre*, Paris, Les documents du C2SD, mai 1998. Les auteurs dégagent quatre modèles différents d'engagement: les « carriéristes », les « idéalistes », les « opportunistes » et les « réfugiés ». Ces quatre types idéaux se retrouvent dans nos entretiens.

célébrer, parfois pour expliquer la difficulté d'articuler vie privée et vie militaire, parfois pour regretter la perte des valeurs d'armées devenues professionnelles ou pour y trouver un meilleur confort de vie.

6.1.1 Transformer les individus en soldats : la communauté militaire

La transformation de l'individu civil en militaire passe par son entrée dans un monde nouveau que certains éléments récurrents caractérisent : une communauté d'effort, de souffrance et de camaraderie; la notion de « mérite » et la reconnaissance des niveaux de compétences professionnelles et humaines; la solidarité née de la division du travail dans une organisation fortement différenciée, à la fois par un ordre hiérarchique spécifique et par les différentes spécialités et métiers proposés ainsi que la spécificité de la mission des armées. Cela conduit à reconstruire son identité différemment, quand l'individu devenu soldat endosse une nouvelle identité collective en entrant dans la communauté militaire.

Lieutenant de l'armée de terre, A*** s'est engagé comme militaire du rang alors qu'il avait à peine 18 ans. Il en a aujourd'hui 34. Il espère devenir capitaine dans les prochaines années. Il se souvient du premier contact qu'il a eu lorsque, tout jeune homme, il est arrivé dans un régiment parachutiste d'infanterie de marine. D'abord surpris de trouver une importante diversité culturelle (« *c'est quoi ? C'est la Légion étrangère ici ?* »), il a fini par être imprégné par le discours entendu et répété par l'institution. Le regard se transforme et la diversité visible disparaît. On n'est plus autre chose qu'un militaire :

« Que vous soyez juif, que vous soyez catholique, que vous soyez musulman, c'est fini. Vous n'êtes plus rien maintenant. Vous êtes de futurs parachutistes et tout doit converger vers cet idéal. (...) Moi, j'étais à fond là-dedans ! ».

L'identité militaire est « idéale » et elle finit par changer l'ordre des appartenances tel qu'il existe dans le monde civil. Le premier changement ostensible, c'est l'uniforme. Non seulement l'uniforme fonde l'individu militaire (« *Quand vous retirez l'uniforme vous n'êtes plus rien* ») mais il permet de rendre réelle la disparition des individus sociaux. Un sergent chef de l'armée de terre décrit ce qui ressemble à des étapes de cette transformation:

« On arrive, on nous donne l'uniforme, toutes les distinctions sociales sautent et tout ce qui est apparence. Après, il ne reste plus que la personnalité des gens... »

Etre militaire, c'est donc d'abord rompre. Avec l'uniforme, le « galon » devient la seule échelle pour se situer et différencier les individus entre eux⁴⁹. Mais l'uniforme est aussi l'attribut visuel qui fonctionne comme un rempart, non plus au sein de l'institution militaire mais à l'extérieur. Pour un jeune gendarme adjoint (GAV) :

« Quand on porte la tenue, il y a notre caractère qui est là. Mais c'est le gendarme qui est vu »

Un de ses collègues précise :

« Moi, quand je tombe la tenue, je passe pour un Maghrébin comme un autre »

Mais l'uniformité n'est pas toujours entendue comme la disparition des identités sociales et l'absence de préjugés. Elle est aussi porteuse d'ambiguïté. D'un côté, elle renvoie à l'identité militaire, abstraite des particularismes sociaux et culturels des recrues. De l'autre, elle peut être considérée comme un avatar de l'identité nationale, perméable aux préjugés et au racisme. Jeune sergent de l'armée de l'air, B*** est né à Alger. Il est arrivé en France à l'âge de dix ans. Or, pour lui :

« Le premier critère des militaires, c'est l'uniformité. (...) Moi, quand j'arrive le matin, je n'arrive pas avec mon style. (...) Disons qu'il faut être un peu franchouillard... faut avoir le nom qui sonne bien... les origines qui sonnent bien... »

Avec cette nouvelle identité, l'armée se présente également comme une nouvelle forme de solidarité. Le thème de la « famille » l'illustre. Certains militaires, qui n'ont pas connu leurs parents biologiques ou qui ont vécu des ruptures familiales, insistent sur la « fraternité » à la fois entre pairs et avec certains officiers avec lesquels les contacts ne se limitent pas à l'enceinte militaire mais se poursuivent à l'extérieur. D'autres ont recherché les « frères »⁵⁰ qu'ils n'avaient pas eus. La thématique de la famille met toujours en relief les « liens très forts » et la cohésion affective qui existent entre militaires. Cela touche également au style de commandement: la hiérarchie est parfois associée à l'autorité familiale et un « bon officier » commandera comme un « bon père de famille. »⁵¹

⁴⁹ Avec des variations dans l'interprétation du galon selon les armées. Dans les armées plus techniques comme l'armée de l'air ou la marine, les galons reflètent aussi les « niveaux de compétence ». Le rapport entre pairs et subalternes pourra être moins strictement militaire que dans l'armée de terre par exemple.

⁵⁰ GAV, gendarmerie.

⁵¹ « Un gradé qui sait se faire respecter, il gère sa boutique comme un père de famille (...): on peut lui parler de tout » (GAV, gendarmerie).

Plus qu'une famille de substitution, l'armée est parfois présentée comme une « *seconde naissance* ». Un soldat n'ayant pas encore terminé ses classes dans un régiment parachutiste décline cela très clairement :

« Pour moi, l'armée c'est une renaissance. On arrive tout bébé et l'armée, c'est la mère. Elle nous éduque. (...) C'est plus la même formation qu'on avait dans le civil. C'est une deuxième naissance en fait. Plus on grandit, plus on apprend. »

Ces perceptions de l'armée montrent que, s'agissant de la socialisation au monde militaire, rien ne sépare les militaires issus de l'immigration des autres militaires. A leurs yeux, l'armée est principalement cette institution séparée, nourrie d'une culture et de règles où la formation des recrues passe d'abord par l'abandon de leurs attributs ordinaires, où le premier moment est celui de la rupture avec l'extérieur: sans encore aborder ici la question de leurs identités culturelles ou religieuses, le premier constat est qu'ils adoptent tous l'identité militaire.

Mais l'entrée dans cette nouvelle identité est toujours difficile. Les militaires rencontrés racontent toujours la difficulté des premiers temps (*« je suis entré et ça a été la descente aux enfers (...) parce qu'on passe d'une société, d'un monde où on a évolué (...) à rien »*⁵²; *« au début, j'ai jamais fait l'armée. Dans ma tête, c'était un peu bizarre »*⁵³; *« psychologiquement, c'est quand même assez violent (rires) : au début, un peu de mal à respecter les ordres »*⁵⁴; *« l'individu n'est plus un individu: c'est un numéro »*⁵⁵). Cette transformation en soldat est particulièrement pénible pour les plus jeunes dont l'engagement est postérieur à la professionnalisation (*« au début c'était dur: ils me donnaient des ordres. On n'est pas habitué. On a tendance à répondre, à la ramener un peu. Après, on comprend qu'il ne faut pas se faire remarquer. Le mieux c'est de ne pas parler. A force d'être puni, on comprend »*⁵⁶).

⁵² Maître, marine nationale.

⁵³ Matelot, marine nationale.

⁵⁴ Soldat première classe, armée de terre.

⁵⁵ Maître, marine nationale.

⁵⁶ Soldat première classe, armée de terre.

Pour certains, cela est jugé comme une chance (« moi, je n'aurais pas pensé devenir ce que je suis devenu en tant que militaire »⁵⁷) ou bien ressenti comme une fierté (« j'ai commencé à sentir une transformation: j'en éprouvais une fierté »⁵⁸) et une nécessité (« il faut transformer le civil en militaire, lui inculquer la discipline, le règlement et l'entraînement physique »⁵⁹). D'autres considèrent cette transformation comme une contrainte qu'il faut négocier pour trouver sa place dans ce monde nouveau (« on essayait de me faire entrer dans le moule. J'y suis rentré en gardant ma personnalité parce que je ne suis pas un chien. Je veux bien faire mon boulot, mais il faut garder une relation de personne à personne »⁶⁰).

Une autre caractéristique de la vie militaire qui apparaît dans l'ensemble des entretiens que nous avons réalisés concerne le rapport vie privée / vie militaire. Forcée par Erving Goffman⁶¹, la notion de *total institution* (que l'on traduit en français par « institution totalitaire »)⁶² a souvent été utilisée pour analyser l'armée dans ses relations de solidarité distinctes du monde civil.

Cette notion ne doit pas être sur-interprétée : le caractère « total » de l'institution militaire dépend fortement des moments de la vie militaire (classes, embarquement, missions et exercices) et des spécialisations (fusiliers commandos par exemple)⁶³. Mais pour les jeunes recrues qui débudent leur carrière, tout comme pour ceux qui ont une expérience plus longue, l'armée est une institution fermée par le contrôle social permanent qu'elle opère sur ses membres. Il est difficile de distinguer ce qui relève du comportement de l'individu privé de ce que l'on attend du militaire « exemplaire ». L'individu est

⁵⁷ Sergent, armée de terre.

⁵⁸ Second maître, marine nationale.

⁵⁹ Sergent, armée de terre.

⁶⁰ Sergent, armée de terre.

⁶¹ Erving Goffman, *op.cit.*. Voir aussi Michel Foucault, *Surveiller et punir: naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975 et aussi Louis Pinto, « L'armée, le contingent et les classes sociales », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1975, p. 18-42.

⁶² « C'est une caractéristique fondamentale des sociétés modernes que l'individu dort, se distraie et travaille en des endroits différents, avec des partenaires différents, sous des autorités différentes, sans que cette diversité d'appartenances relève d'un plan d'ensemble. Les institutions totalitaires, au contraire, brisent les frontières qui séparent ordinairement ces trois champs d'activités; c'est même là une de leurs caractéristiques essentielles. En premier lieu, placés sous une seule et même autorité, tous les aspects de l'existence s'inscrivent dans le même cadre; ensuite, chaque phase de l'activité quotidienne se déroule, pour chaque participant, en relation de promiscuité totale avec un grand nombre d'autres personnes, soumises aux mêmes traitements et aux mêmes obligations; troisièmement, toutes ces périodes d'activité sont réglées selon un programme strict, en sorte que toute tâche s'enchaîne avec la suivante à un moment déterminé à l'avance, conformément à un plan imposé d'en haut par un système explicite de règlements dont l'application est assurée par une équipe administrative. » Erving Goffman, *op. cit.*, p. 48.

⁶³ Théodore Caplow, Pascal Vennesson, *op. cit.*, p. 36-37

jugé au regard de son appartenance à l'armée et son identité est figée, souvent durablement, par le regard des autres et la réputation « qu'on lui fait ».

Il en va ainsi de la rumeur, que certains appellent « *radio bidasse* » : dans le jeu des relations de proximité (voire de promiscuité⁶⁴), il est difficile de « protéger » sa vie privée du regard des autres. Tout se sait et tout s'amplifie⁶⁵.

Or, cette rumeur n'investit pas un espace social neutre : dans l'enceinte de la communauté militaire, ce qui finit par se savoir de la vie privée des uns est jugé par les autres et ce jugement est souvent justifié par un recours aux valeurs militaires. L'institution peut s'ériger en juge de la vie privée des soldats⁶⁶. Dans certains cas extrêmes, cela peut avoir des répercussions sur la vie professionnelle⁶⁷. Mais l'institution n'est pas seulement fermée à l'intérieur : il est difficile de ne plus se considérer ni être considéré comme un militaire lorsqu'on en sort⁶⁸.

Tout cela concourt à stigmatiser la vie privée des militaires. Cette frontière délicate entre le privé et le professionnel, le civil et le militaire pousse à des bricolages permanents pour tracer une frontière entre ce qui peut être dit et ce qui doit être tu.

Le caporal V*** a 23 ans. Il s'est engagé il y a quatre ans. Déscolarisé très tôt, il a commis des petits larcins jusqu'à se retrouver avec des amis dans des voitures volées au cours de son adolescence. Aujourd'hui, il est fier de son parcours dans l'armée de terre. Il raconte :

« Les gens, ils essaient trop de se ressembler, trop de se raconter des choses. Des choses qui ne sont pas censées les regarder. (...) Si vous ne prenez pas votre propre espace,

⁶⁴ « C'est une petite ville, la base. Tout le monde se connaît. S'il y a quelqu'un qui ne va pas bien (...) ça fait vite le tour. (...) On mange au même endroit, au fait du sport, on bosse tous ensemble... » (sergent, armée de l'air).

⁶⁵ « Moi, j'essaie de faire attention à ma vie privée. Je n'expose pas devant tout le monde, mais les autres ont le malheur de raconter des problèmes de chez eux, et ça s'amplifie. C'est extraordinaire comment ça s'amplifie. (...) Du jour au lendemain, tout se sait partout: telle femme a couché avec tel homme » (sergent, armée de terre).

⁶⁶ « C'est des détails. Moi, le vendredi, je m'habille en civil pour rentrer (chez moi). Je m'habille de mon âge. C'est normal. (Et on me dit): 'Ah! C'est quoi ces chaussures?! C'est quoi cette coiffure?! (...) Moi, je suis habillé en bleu toute la semaine. J'ai le week-end pour m'habiller en rouge... c'est pas choquant! C'est pas une minijupe. C'est normal! Je m'habille de mon âge! » (sergent, armée de l'air).

⁶⁷ Dans les cas d'adultère notamment, surtout lorsque cela concerne d'autres militaires: « cela touche aux valeurs militaires. (...) Et on m'a dit: 'ne vous ratez pas avec elle, parce que sinon, nous, on vous ratera pas. »

⁶⁸ « Vous êtes dans votre travail et vous faites votre boulot. Quand vous êtes sorti, vous le faites encore. Par le regard que je porte, je suis tout le temps en train de regarder ce qui se passe (dans ma ville), même si je suis de repos. Et les gens qui me regardent voient un gendarme. (...) Dans la gendarmerie, vous y êtes tout le temps » (gendarme).

vous ne le prendrez jamais. (...) On vous l'enlève. C'est pour ça que j'ai fait attention à ça quand je suis rentré. Les gens, ils essaient de savoir. C'est carrément normal, mais de savoir des problèmes de ma propre famille... Aujourd'hui, personne n'est au courant en fait, personne n'a su ce que j'ai fait. Personne n'a su que j'avais volé... ils vous mettent une étiquette de voleur. Ce qui est faux: moi je déteste le vol. Je déteste les gens qui volent. Après, avec l'âge, vous êtes conscient que vous avez fait du mal. (...) Si vous avez le malheur, par exemple, je ne sais pas moi... Si quelqu'un vient à l'armée et puis dit 'oui, je suis homosexuel... dans le civil, j'étais homosexuel...' il va repartir, même au bout de dix ans de service et on va dire 'c'est un homosexuel'. »

6.1.2 Professionnalisation et perte des valeurs militaires

La plupart des personnels militaires que nous avons rencontrés ont eu une longue expérience de l'armée, souvent supérieure à cinq ou dix ans. Une large partie de ces personnels est d'ailleurs entrée dans l'armée dans le cadre du service militaire. Ils ont ainsi été les témoins de la transformation des armées devenues professionnelles. Les entretiens ont fait ressortir de très nombreuses fois la manière dont eux-mêmes ont dû faire le « deuil » de la conscription.

Certains idéalisent encore aujourd'hui l'armée des conscrits, qui permettait à des populations socialement et culturellement très diverses de se mélanger le temps du service militaire. La professionnalisation a ainsi souvent été comparée à ce qui est perçu comme l'identité de la communauté militaire du temps de la conscription nationale : forte cohésion, intégration sociale plus forte, importance du rôle de l'armée dans la nation et des valeurs militaires dans l'armée.

S'agissant de l'intégration des personnels militaires en général et des militaires issus de l'immigration en particulier, cette comparaison entre la conscription et la professionnalisation des armées identifie trois niveaux de problèmes différents.

Le premier concerne la diversité sociale des populations qui entrent dans l'armée. Au temps de la conscription, les militaires que nous avons interviewés ont le souvenir d'une forte diversité sociale où se mêlaient de jeunes gens non diplômés et des étudiants diplômés de l'enseignement supérieur et provenant d'univers sociaux différents.

Pour certains, cette diversité était un handicap que la professionnalisation a permis de surmonter.⁶⁹ Pour la plupart, cependant, les différences sociales ainsi mélangées, l'armée pouvait, le temps du service militaire, remplir sa fonction d'intégration sociétale. Par opposition, les armées devenues professionnelles ont conduit des politiques de recrutement en mettant la priorité sur une population très peu diplômée, en situation d'échec scolaire, peu qualifiée et sans perspective d'insertion professionnelle, et pour laquelle l'engagement constitue la seule alternative à la « galère » et au chômage. Un sous-officier de l'armée de terre, servant dans un bataillon de chasseurs alpins illustre ce propos :

« On retrouve (aujourd'hui) pratiquement la même catégorie sociale... (...) On retrouve facilement des gens qui viennent, pas des mêmes milieux, mais, euh... (...) Y a pas cette diversité qu'il y avait (du temps de la conscription). Je pourrais pas vous dire... (...) Je vois la plupart des jeunes qu'on a, ils viennent d'un peu partout, mais c'est souvent des gars en échec scolaire. D'autres qui sont venus parce qu'ils ont voulu voir ce que c'était, parce qu'ils travaillaient déjà un petit peu avant, mais ça leur plaisait pas. Ils se sont dit: 'je vais voir ce que c'est à l'armée'. Quand on voit souvent pour une minorité, mais les problèmes qu'ils ont, dans leur famille, ils n'ont pas un milieu familial très... très équilibré. Ils ont quand même pas mal de soucis. Pas tous... (...) ça, moi je me rappelle, c'était pas pareil avec les appelés. On était de différents milieux. »

Le deuxième problème qui transparait lorsque les interviewés comparent le temps de la conscription avec les armées professionnelles d'aujourd'hui concerne la manière dont la professionnalisation a pu transformer en profondeur ce qui fonde l'identité de la communauté militaire: la cohésion interne et la solidarité entre militaires. Les nouvelles recrues qui remplacent les appelés du contingent ne montrent pas le même engagement que leurs aînés. Ce discours est récurrent dans les entretiens conduits auprès de personnels de l'armée de terre :

« Il y a des gens qui sont de dehors et qui essaient de rentrer et qui arriveront à s'en sortir, à montrer une belle image, mais il y a des gens qui sont dehors et quand ils rentrent, on s'aperçoit que comme ils étaient mal dehors, quand ils rentrent, ils sont encore plus mauvais. Moi j'appelle ça des rejetés de la société. Il y en a qui n'ont aucun amour propre. Ils n'ont aucun savoir vivre, une vulgarité. (...) Il y a des gens

⁶⁹ « Le problème, c'est qu'entre appelés, il y a une trop grande diversité. Le problème c'est qu'il y a ceux qui étaient bac +5, ceux qui avaient fait des études et les autres. Au niveau des engagés, ça n'existe pas. Tout le monde se disait bonjour, tandis qu'au niveau des appelés, il y avait quand même des regards en fonction de la situation sociale, au niveau des études, du comportement, de la manière de s'habiller, etc. Ce qui n'existe pas chez les engagés. Parce qu'à l'époque, tout le monde se retrouvait ensemble et on ne regardait pas celui qui était ingénieur et celui qui était éboueur, enfin, entre guillemets. Donc, il n'y avait pas de discrimination, enfin, moins de discriminations qu'au niveau des appelés » (adjudant, armée de terre).

qui ne pourraient pas représenter l'armée. Ils seraient pas capables » (sergent, armée de terre).

« (Avant) on ne prenait pas ça pour un travail, plutôt comme une passion. Et maintenant, les gens sont là pour... que leur travail et pas pour donner plus que leur travail. Moi je suis toujours comme avant, mais j'ai l'impression que les jeunes maintenant ils sont là pour travailler un peu, faire quelques sous et puis repartir. Mais ils n'ont plus la fibre qu'on avait avant » (sergent chef, armée de terre).

Pour les plus anciens, ce changement est vécu comme une « douleur », une perte de « repères », une « crise » par rapport à l'identité, à la hiérarchie, au passé communs⁷⁰. Cela explique que certains soient restés « dans l'esprit de la conscription », « un service qu'on rend à la nation »⁷¹.

Mais certaines jeunes recrues à peine engagées se font également l'expression de ce malaise. Là, il ne s'agit plus de comparer mais d'exprimer la façon dont certains jeunes, engagés en même temps qu'eux, « ne jouent pas le jeu ». Cela existait du temps de la conscription⁷². Cela reste mal vécu entre pairs :

« C'est strict, mais pas assez. Il y en a qui sont carrés, c'est vrai. Mais il y en a d'autres... Je ne parle pas de l'encadrement. Je parle des jeunes. Il y en a qui sont là, on dirait qu'ils sont venus en colonie. Ils se donnent pas à fond. Ça aurait été à l'ancienne, ils se prendraient des claques toute la journée. Heureusement pour eux, parce qu'ils auraient déjà démissionné. Je ne dis pas qu'ils sont tous des branleurs. Mais ça m'agace. Parce qu'il y en a qui se donnent à fond, qui se prennent des coups. C'est la cohésion. Je ne vois pas qu'on est 200 à travailler et à transpirer comme des chiens, tandis qu'un autre, il fait semblant de travailler et faire style, mais ne travaille pas, ou faire celui qui est fatigué, qui veut aller consulter (un médecin). (...) On est là, il faut qu'on soit tous égaux. (...) Il faut arrêter l'armée sinon. (...) Les gars qui jouent comme ça, ils se rattrapent en cours et après ils font les branleurs. Nous on les voit. »

Parfois, cette transformation, si elle est regrettée, constitue pourtant pour certains un progrès. Ainsi, un sous-officier de l'armée de terre raconte :

« L'ambiance, c'était un peu plus la fête en tant qu'appelés. C'est vrai que bon, on avait pas le souci du rendement dans le travail. Parce qu'à l'époque on nous disait 'il y a ça et ça à faire'. Bah, on le faisait plus en s'amusant, gentiment, tandis que

⁷⁰ Adjudant, armée de terre.

⁷¹ Caporal chef, armée de terre.

⁷² Gwenaël Larmet, « Comment devient-on camarades de régiment ? », *Critiques sociales* (Paris), 1995-12, n°7, pp.3-28.

maintenant c'est devenu un métier. Donc on est dans l'optique de réussir notre travail pour pouvoir progresser dans notre carrière. (...) Moi je prends vraiment ça pour un métier, genre: 'vous avez un bleu de travail, nous on a un treillis' avec plus de contraintes, mais... » (caporal chef, armée de terre).

Cela conduit au troisième problème soulevé lorsqu'il est question de la professionnalisation des armées par comparaison à la conscription: la perte ressentie des valeurs militaires. Nombreux sont les entretiens qui ont développé ce sentiment que les valeurs militaires qui faisaient que l'armée n'était pas un métier comme un autre perdent du terrain.

Ces trois problèmes convergent vers le constat d'une crise de l'identité militaire. Pour certains, c'est une perte. Mais pour d'autres, c'est un moment pour reconstruire différemment son rapport au « métier »: on peut être très professionnel, se sentir responsable de la pérennité des valeurs de l'armée et, en même temps, construire une vie sociale et familiale en dehors de l'univers militaire. C'est une opportunité pour faire que les contraintes du métier de soldat puissent être contrebalancées par une qualité de vie meilleure. Par un paradoxe qui n'est qu'apparent, le temps passé dans l'armée permet parfois de mieux accepter cette relativisation de l'identité militaire. Les recrues les plus jeunes peuvent parfois être très engagées dans des valeurs militaires fortes, le temps de la formation et des classes n'étant pas si éloigné. Ceux qui ont un parcours de quelques années y verront alors plutôt une amélioration de leur qualité de vie, même s'ils regretteront souvent le malaise que la professionnalisation a fait entrer dans l'identité militaire⁷³.

6.1.3 Hiérarchie militaire et différenciation culturelle

Si s'engager dans l'armée constitue une conversion parfois « douloureuse » et l'entrée dans une nouvelle communauté où il n'est pas simple de s'affirmer en tant qu'individu et de protéger sa vie privée, cela apparaît également souvent comme une seconde chance. L'engagement représente d'abord un affranchissement de la dépendance familiale et permet de trouver une autonomie financière: c'est l'occasion de devenir adulte, de « mener une vie d'hommes ».

Or, pour les militaires issus de l'immigration - dont beaucoup parmi ceux que nous avons rencontrés ont pu être attirés, à moment donné, par une carrière

⁷³ « (Il y a) des principes qui font partie de la marine et moi, j'essaie de les appliquer au mieux. Bien sûr qu'ils seront oubliés. On ne va pas y penser tous les jours. On est humain. On pense déjà à nos soucis dehors et après, on pense à l'armée. Mais c'est vrai que les valeurs dans la marine, je sais quand j'y suis, moi, j'essaie d'y faire attention » (second maître, marine nationale).

dans la police -, l'armée est vue comme un lieu « carré », parce qu'elle est constituée par un ordre hiérarchique apparent et formel. C'est une institution que beaucoup ont envisagée comme un espace de protection des injustices et des discriminations: l'armée, c'est une institution de la république.

L'armée est ainsi une « chance » d'ascension sociale et professionnelle « offerte à tous ». Cela justifie pour certains qu'il faille endurer les aspects les plus durs de la contrainte hiérarchique et de la discipline. En somme :

« Pour moi, il faut serrer les dents. On fait ça pour avoir un bon avenir » (soldat première classe, armée de terre).

Les opportunités professionnelles sont beaucoup mieux identifiées dans la marine nationale, considérée comme une armée technique basée sur des métiers fortement spécialisés, que dans l'armée de terre. Pour les marins rencontrés, la marine ressort également comme l'armée où les perspectives de promotion sont les plus importantes⁷⁴. Par ailleurs, les gendarmes et les gendarmes adjoints rencontrés ont insisté également sur leur volonté de s'engager dans une institution qui soit militaire mais qui soit « un métier aussi passionnant intellectuellement » et où l'on fasse appel « à la fibre sociale ».

Pour certains, l'armée est une alternative à la précarité dont ils sont victimes sur le marché de l'emploi⁷⁵. D'autres n'avaient jamais envisagé de s'engager dans l'armée. C'est par hasard qu'ils ont appris que les armées recrutaient. Une jeune aviateur témoigne :

« De bouche à oreille, il y a quelqu'un qui travaille sur la base et qui m'a dit qu'ils recrutaient. Et moi, je n'avais jamais pensé à l'armée. Je ne savais même pas qu'ils embauchaient. J'ai passé un entretien et je me suis engagée comme volontaire parce que je ne savais pas trop à quoi je m'engageais. Et puis il m'ont dit oui. (...) J'étais très motivée. J'étais très impressionnée qu'une institution française (...) m'embauche comme ça... M'offre l'opportunité de faire mes preuves. Ce qui est très rare. Ce qui n'a jamais été le cas. On m'a souvent mise à la photocopie ou à balayer. (...) J'ai eu la bonne surprise qu'on m'a mis de suite dedans. »

⁷⁴ « On a tellement de possibilités de carrière au sein de la marine... Quand les marins ont une prospection pour partir en opération extérieure, tout le monde le sait, de l'amiral au matelot. Dans l'armée de terre, l'info passe d'abord par les chefs de corps: on donne, on ne donne pas. C'est toute la différence. L'avantage, c'est qu'on a, quelle que soit l'appartenance sociale, du moment qu'on a fait ce qu'il fallait si on a obtenu les résultats suffisants, la possibilité d'avoir une évolution de carrière suffisante » (second maître, marine nationale).

⁷⁵ « Ce que je cherche dans l'armée, c'est le sport et un CDI c'est dur à trouver. Ici, on s'engage cinq ans et c'est sûr qu'on y reste si on ne fait pas de conneries » (soldat première classe, armée de terre).

Etre dans l'armée, c'est saisir « sa » chance dans un espace professionnel distinct du civil: de fait, la quasi-totalité des personnels interviewés ont insisté sur la manière dont, au moment de leur engagement, ils considéraient l'armée comme un lieu « carré », « droit », « discipliné » et « rigoureux » voire un lieu « *de vérité* »⁷⁶. La structure militaire est un espace on l'on se respecte et où l'on est respecté.

Mais toute cette rigueur achoppe sur une fracture ressentie entre les militaires et leurs officiers. Cela ne constitue pas une remise en cause de l'existence de la hiérarchie, puisque tous insistent sur l'importance qu'ils attachent à cette dimension, souvent même à l'origine de leur motivation de s'engager dans l'armée. Il s'agit plutôt ici d'un malaise qui est ressenti non pas vis-à-vis d'une institution fortement hiérarchisée mais vis-à-vis de la distance et de la différence entre la base de la pyramide hiérarchique et son sommet. Ce n'est pas l'institution qui est jugée, mais les hommes qui l'animent et la dirigent. Le groupe des officiers est alors perçu comme une communauté à l'intérieur de la communauté militaire et les militaires subalternes ne s'y reconnaissent pas.

Les officiers sont jugés comme étant déconnectés des réalités que vivent leurs subalternes, particulièrement les militaires du rang⁷⁷. Or, cette distance renforce le sentiment de différence :

« - Vous avez des contacts avec vos officiers?
- *Non, enfin, c'est très rare. Je ne sais pas comment ils sont nés, mais pas de la même manière que nous* » (second maître, marine nationale).

Dans cette distance et cette différence ressenties par les militaires que nous avons rencontrés à l'égard de leur hiérarchie, la question des identités militaires se trouve mêlée à celle des identités culturelles et religieuses. « *Vase clos* »⁷⁸ dans

⁷⁶ Cet aspect est très fortement souligné par les personnels de l'armée de terre: « *J'étais attirée par la droiture, tout ce qui est carré, tout ce qui est vérité* » (jeune femme sergent). Un jeune EVAT lui fait écho: « *Il faut rester carré. Tout le monde reste droit. Pas de problème. On est tous égaux. On commence tous sur le même pied. Et après, on fait nos preuves et on grimpe* ». Un autre explique: « *nous, on est quand même l'armée de l'arme, l'infanterie, l'arme des trois cents derniers mètres. On veut être la rigueur.* » Mais cela n'est pas le monopole des militaires de terre. Un gendarme met en avant comme motivation à son engagement « *toute cette discipline, cette rigueur, cette hiérarchie, ce mode d'évolution* ». Un GAV résume: « *ce que je retiens de la gendarmerie, c'est qu'on apprend à beaucoup se respecter soi-même. Après on respecte les autres. Dans la structure militaire, quand on est formé, il y a beaucoup de cela qui revient.* » La même chose est apparue dans les entretiens avec des personnels de la marine nationale et, de façon moins importante, dans certains entretiens avec des personnels de l'armée de l'air.

⁷⁷ Pour un sous-officier de l'armée de terre: « *L'encadrement est entièrement fait par des officiers de Saint-Cyr. Déjà, ce sont des gens qui sont à l'école depuis un certain nombre d'années. Ils sont déjà déconnectés de la réalité du régiment.* » Un jeune matelot témoigne à son niveau que « *le problème avec les commandants, les lieutenants (c'est) qu'ils sont pas au courant de tout.* »

⁷⁸ Enseigne de vaisseau, marine nationale.

la communauté militaire, la communauté des officiers est identifiée comme « *un creuset, un moule de culture judéo-chrétienne* »⁷⁹, où l'on va « *préférer un Européen à un musulman* »⁸⁰ : « *entre eux, ils sont bien* »⁸¹. L'identité militaire n'est plus aussi neutre que lorsqu'il était question des valeurs qui fondent la communauté militaire.

Cela entraîne une ambiguïté pour certains lorsque les armées françaises recrutent de nombreux personnels issus de l'immigration, qui ne ressemblent pas à l'image de l'armée telle qu'elle est reflétée par les officiers. Un enseigne de vaisseau résume :

« Que l'encadrement, s'il n'a pas remarqué qu'il y avait des gens différents et qu'il serait intéressant de savoir comment ils peuvent fonctionner, ce qu'est leur vie... C'est intéressant. Ce n'est pas un débat perdu. (...) Il ne faut pas avoir peur. »

La question devient alors plus compliquée lorsqu'il s'agit de savoir comment encadrer de jeunes recrues très peu diplômées, qui ont vécu « la galère », pour lesquels l'entrée dans le monde militaire et la transformation qu'elle entraîne sont très difficiles à vivre. Lui-même lieutenant de l'armée de terre, A*** illustre cette difficulté : d'origine algérienne par ses parents naturels qu'il n'a jamais connus et confié très tôt à la tutelle de la DASS, le lieutenant A*** explique l'importance d'avoir des officiers qui rompent la distance avec leurs hommes.

*« C'est dur parce que c'est (les EVAT) des super susceptibles, et c'est des super affectifs (...) C'est des gamins! (...) C'est pour ça qu'on les appelle les 'garçons' (...) . Non mais je vous le dis! Il m'a joué son Caliméro, il m'a fait le coup du foyer. J'ai dit 'stop! Moi j'en viens du foyer. Je viens de la DASS aussi.' Et là, le garçon il m'a regardé comme ça: 'mon lieutenant, vous venez de la DASS ? Parce que le lieutenant, c'est un officier et par définition, c'est... un milieu social élevé. Papa et maman ils sont peut-être... papa est peut-être déjà général. En général, ils sortent... ils ont tous fait bac + 4/ +5, ils ont des niveaux d'étude élevés. Moi, c'est ça. Moi, je suis plus comme eux. Enfin, je ne suis pas comme eux mais ils peuvent s'identifier plus facilement qu'avec le lieutenant De La **** qui, lui, aime l'équitation. voyez? (rires). Moi, j'aime le rugby. Ça n'a rien à voir.*

Q : Et vous vous identifiez avec vos hommes?

– *Oui, oui beaucoup.*

Q : C'est important?

– *Beaucoup plus facilement. Moi, je me vois à leur place. Avant qu'ils ne commencent à parler, je sais qu'ils vont me saouler avec leurs trucs... »*

⁷⁹ Lieutenant, armée de terre.

⁸⁰ Aspirant, armée de terre.

⁸¹ Lieutenant, armée de terre.

A cela s'ajoute la crainte de certains officiers de devoir encadrer des populations qu'ils n'ont pas été formés à diriger et qu'ils identifient comme des « *gens des cités* », des « *gens d'origine* »⁸². Cela conduit alors à un paradoxe : la plupart des jeunes recrues se sont engagées dans l'armée pour échapper au chômage et avoir une chance de réussite professionnelle et sociale, dans une institution composée de différents métiers (du moins qualifié au plus spécialisé) et identifiée comme un espace aveugle aux différences hormis les différences de grades. Mais les personnels en charge de leur encadrement peuvent redouter de les diriger en mettant en avant « l'origine » de ces populations. En marquant le fossé qui sépare officiers et militaires du rang, la différence sociale et culturelle a atteint la structure de la hiérarchie militaire.

Or, par la réalité sociologique des vagues de recrutement « rendues » nécessaires par le passage d'une armée de conscrits à une armée professionnelle, cette polarité identités/hiérarchie est renforcée. Elle s'observe empiriquement dans la vie de tous les jours des militaires et cela génère de nouveaux discours sur les identités des recrues nouvellement engagées. A la fin, alors qu'ils endossent l'uniforme – et les valeurs et les contraintes qui vont avec lui – la « communauté » militaire devient autre chose pour les nouvelles recrues : un espace où ils peuvent être pris à témoin sur leur identité, réelle ou supposée.

6.2 Ethnicisation et identités culturelles dans les armées

Dans cette problématique de l'identité militaire comme rupture et contrainte, comment les militaires français issus de l'immigration articulent-ils leurs propres appartenances sociales, culturelles, ethniques ou religieuses ? Si le devoir de réserve et le statut militaire sont pour certains une règle du jeu qui permet de gérer la diversité culturelle et religieuse – le plus souvent pour éviter les conflits qui pourraient se développer sur ces questions (racisme, exclusion, discriminations), cette diversité apparaît de manière ambivalente dans la société militaire : récurrente dans le regard que les « autres » portent sur les militaires issus de l'immigration, l'identité n'est souvent pas celle que ces personnels revendiquent mais une étiquette qu'on leur impose. Cela multiplie les niveaux d'exclusion indirecte dans l'enceinte militaire. Pour autant, la diversité culturelle et religieuse est également considérée par les militaires que nous avons rencontrés comme une ressource opérationnelle et une richesse pour les armées dans leur ensemble.

⁸² « Il faut savoir que la majorité d'entre eux (les officiers mariniers supérieurs) ont une appréhension des jeunes. Quand je les entends parler des fois, je leur fais la réflexion d'entendre parler des vieux cons. (...) Ils appréhendent de commander des gens de la cité, des gens d'origine... Et pourtant, c'est quelqu'un d'origine qui leur parle » (maître principal, marine nationale).

6.2.1 Le « devoir de réserve » : à la source d'un paradigme républicain des identités

Comment se reconstruisent les identités culturelles, ethniques ou religieuses dans la communauté militaire ? L'armée, par les règles communes qu'elle définit, suggère pour beaucoup des militaires que nous avons rencontrés une réponse a priori à cette question.

Parmi les règles statutaires du soldat, la notion de devoir de réserve - parfois même spontanément appelé « droit de réserve » – est souvent apparue comme un *modus vivendi* qui permettrait aux identités culturelles, ethniques ou religieuses de s'accommoder de la communauté militaire. Un lieutenant de l'armée de terre résume assez bien cette approche :

« La laïcité dans le monde qui nous entoure, dans la société civile, c'est ça. Pour moi, la laïcité dans l'institution dans laquelle je me trouve c'est... ça me gêne de réciter des textes de loi et des articles, parce que je ne suis pas vraiment à cheval là-dessus, mais c'est 'pas de politique, pas de religion, et pas... c'est quoi l'autre truc? Pas de philosophie.' (...) Ça, c'est dans le statut du militaire. C'est ce qu'on appelle le droit de réserve. En gros, il ne faut pas faire état parce que ça froisse des susceptibilités. On a pas besoin de ça dans une collectivité. Pour moi, le summum de la laïcité, c'est de garder tout pour soi. C'est d'être catholique à 17h30, c'est d'être musulman ou juif à 17h30. C'est d'être pro-, je ne sais pas moi, pro-avortement, à 17h30. Et pas pendant les heures de travail. »

Ce « droit de réserve » est compris comme une forme étendue de laïcité militaire. Aussi, l'uniformité que l'on trouve dans la communauté militaire n'entraîne pas nécessairement la disparition des idiosyncrasies des individus, mais elle est "mise entre parenthèse" et réactivée dehors. Une jeune aviateur précise :

« Moi, je pars du principe que quand on rentre sur base, on est tous pareil. Après, les gens quand ils rentrent chez eux, ils ont leur vie. Ils ont le droit, que ce soit au niveau religieux... ils ont le droit d'avoir leur vie privée. Mais moi je dis que sur base, il faut qu'on soit tous pareil. On est tous là pour servir la France. »

Cette manière de concevoir l'identité militaire est également perçue par certains comme un véritable outil pour éviter tout conflit dans l'institution⁸³.

⁸³ « Enfin, je veux dire qu'au sein des institutions militaires, on a les moyens finalement de dépasser le clivage religieux, socio-culturel, etc. ça reste des différences et parfois même des raisons de se mettre en avant, de mettre en avant son particularisme sans dire qu'on est les meilleurs. C'est une question de diversité. (...) C'est un plus. La notion de diversité est très importante. C'est normal et toutes les activités que propose l'armée, les activités communautaires finalement, parce que c'est vraiment le travail d'équipe qui est mis en avant, eh bien, c'est ça qui

Finalement, cette abstraction des identités protège aussi ceux qui peuvent sentir un malaise, dans l'institution militaire, vis-à-vis de leur identité, telle qu'ils la conçoivent ou telle qu'on leur impute. Le « droit de réserve » devient alors une sorte d'anti-racisme indirect. D'une part, les attitudes racistes, le plus souvent liées à des attitudes idéologiques proches de l'extrême droite (le FN est très souvent cité dans les entretiens), doivent être contingentées dans la sphère privée et ne pas apparaître dans l'enceinte⁸⁴. De l'autre, les identités culturelles ou religieuses qui pourraient être stigmatisées doivent suivre le même chemin et ne pas se manifester directement dans la sphère militaire.

Cela permet de se protéger, même si cela implique un « coût » pour les personnels que cela concerne. Ce coût est souvent attaché à l'impression que l'on s'exclut soi-même dans un rapport aux autres. Or, « les autres » sont identifiés comme des « Français ». Cela ne veut pas dire que ces militaires ne se considèrent pas comme français. On verra dans la dernière partie de ce chapitre l'importance des allégeances et du patriotisme dirigés vers la collectivité nationale qu'ils servent. Cela veut plutôt dire qu'ils doivent se positionner par rapport au regard que les autres portent sur eux. Ils anticipent ce qui arriverait s'ils ne se protégeaient pas. Alors, plutôt que de manifester des identités culturelles ou religieuses qui aboutiraient au sentiment d'être exclus, ils préfèrent jouer une autre forme d'identité: l'identité militaire.

Un tout jeune soldat de première classe de l'armée de terre qui n'a pas encore terminé ses classes synthétise ce dilemme:

« Les gars sont ici depuis quelques semaines. Ils sont tous français. C'est en parlant de ça (du racisme) que je vais créer des tensions. Ça sert à rien. On est une petite équipe. Ça se passe bien. »

Il faut se résoudre:

« On a dit, à l'entrée, qu'on affiche pas ni notre religion ni tout ce qui est politique. On le garde pour nous. (...) Je pars du principe qu'on est en France. Donc je pense qu'il faut savoir prendre le pli, entre guillemets, tout en gardant ses convictions, mais sans les afficher. Moi, j'ai pas envie qu'on vienne me faire chier là-dessus. J'en ai pas envie et puis il y a toujours des petites blagues à 2 francs. (...) Je pense que les gens

permet ce dépassement des clivages. Que ce soit au niveau physique, au niveau intellectuel, au niveau des opérations extérieures. Tout ça, je pense, concourt vraiment à finalement souder les gens par d'autres valeurs qui dépassent leur religion, qui dépassent leur origine » (lieutenant, armée de terre).

⁸⁴ *« Le FN est une force politique dans notre pays. (...) Donc, à la limite, ces gens-là ont le droit d'appartenir au FN, d'avoir leurs idées ou quoi... mais comme on sait, les militaires ont le droit de réserve, donc, du moment qu'ils gardent ça pour eux, moi ça ne me dérange pas » (sergent, armée de l'air).*

ne veulent pas les (leurs convictions religieuses) afficher pour ne pas être emmerdés » (sous-officier de l'armée de terre).

« Je ne pense pas que dans l'armée, on puisse être différent. On est tous habillés pareil. On fait le même métier. Moi, je montrerai le moins de différence possible... Etre le plus discret possible, passer inaperçu, me fondre parmi mes collègues... Si je veux faire la prière, je la fais chez moi en confiance » (GAV, gendarmerie).

Du coup, cela permet de se sentir protégé, « en sécurité »⁸⁵: par cette séparation inscrite dans le régime militaire, le monde des armées offre une forme de séparation républicaine où les individus abstraits priment sur les individus concrets et leurs identités particulières. Par défaut, l'identité commune à tous les militaires permet à l'institution de fonctionner. Ce n'est pas un hasard si de nombreux personnels interrogés ont insisté sur le fait que, s'ils étaient confrontés au racisme et à des discours ou des actes discriminatoires, ils refusaient ou refuseraient de se l'avouer pour ne pas rompre la fiction d'une armée temple de l'égalité républicaine. Ce récit de « l'armée de la république » permet le plus souvent de ne pas trouver la disparition ou la non-reconnaissance des identités culturelles et religieuses trop « coûteuse ».

6.2.2 Le « problème de l'intégration »

Face à ces contraintes (esquiver et disparaître pour ne pas subir), les discours sur l'intégration agacent les militaires rencontrés pour l'étude. Un jeune sergent de l'armée de l'air confiera à l'enquêteur avoir dit à un de ses collègues, lui-même interviewé:

« S'il (l'enquêteur) me lance sur l'intégration, je lui rentre dedans »

D'une manière générale, pour les personnels interrogés, le problème principal de l'intégration est que l'intégration est toujours présentée comme un problème. C'est un discours qui colle aux armées, institution d'intégration au sens de Durkheim, dans son rapport à la société, historiquement au crible du service militaire. L'armée contribue à former les citoyens, au même titre que l'école. Même si les nouveaux enjeux du recrutement militaire depuis la professionnalisation ont bouleversé cette relation directe entre service dans les armées et intégration nationale, le motif de l'intégration reste malgré tout dominant dans l'institution militaire⁸⁶.

⁸⁵ Aviateur, armée de l'air.

⁸⁶ Cela est apparu nettement dans les entretiens que nous avons eu l'occasion de conduire avec certains officiers supérieurs en parallèle aux entretiens semi-directifs de l'échantillon. L'objet même de l'étude a toujours été présentée par les officiers aux personnels rencontrés pour entretien comme « les problèmes d'intégration dans les armées françaises ». Un chef de corps

Certains le perçoivent comme un discours de domination. Un jeune matelot en décrit le fonctionnement :

« Pour être intégré comme il faut, il faut laisser passer certains trucs. S'il y a certains trucs qui font mal, il faut laisser passer certains trucs. Pour être bien vu, il faut montrer que tu es un bosseur. Ils voient que tu travailles, que t'es un mec sérieux. Même si au fond d'eux, ils t'aiment pas, sur ça ils peuvent te laisser tranquille. »

« Laisser passer certains trucs », « être bien vu »: le thème de l'intégration crée une distance. Cette distance est refusée par d'autres:

« On nous parle d'intégration... moi, c'est un mot qui m'a toujours fait rire 'intégration'. C'est comme si on nous réveillait le matin en regardant un visage beur en disant 'aujourd'hui, il va falloir que tu t'intègres'. Moi, je suis français de naissance et je me suis toujours considéré comme français. (...) A aucun moment, j'ai pensé que j'avais des origines. Que je pouvais représenter une menace quelconque » (maître principal, marine nationale).

« Les gens parlent d'intégration. Déjà, j'aime pas qu'on me parle d'intégration à la base. Et ça, c'est souvent... enfin, on me parle peut-être plus souvent à moi: 'alors, qu'est-ce que tu en penses? Et la guerre à cet endroit et là, la question du voile ? (...) Mais toi tu es bien intégrée.' Je lui fais: 'mais moi je ne suis pas plus intégrée que toi. Je suis née ici. Je suis allée à l'école ici. On eu les mêmes profs, les mêmes programmes. La différence, c'est que moi, on m'a appris des choses en plus que toi tu ne sais pas.' (...) J'ai pas besoin d'être intégrée. Mes parents peut-être en auraient besoin. Mais moi, je n'ai pas le sentiment que je suis plus intégrée que quelqu'un d'autre » (enseigne de vaisseau, marine nationale).

L'intégration est alors souvent considérée comme un discours de soumission. Refuser ce discours, c'est revendiquer l'égalité de traitement: ne plus être jugé « différent », « extérieur », « étranger ». C'est l'injonction à l'intégration d'ailleurs plus que l'intégration elle-même qui est refusée. Cela ne signifie donc pas que les militaires qui refusent toute pertinence à la notion d'intégration considèrent nécessairement que le « modèle » alternatif devrait être le soi-disant « communautarisme ». Leurs propos sont beaucoup plus nuancés.

A la fois les entretiens réalisés et l'observation que nous avons pu faire sur le terrain nous ont montré que la crainte d'un « communautarisme » au sein des armées ne peut pas s'appliquer aux personnels d'origine maghrébine. En

(armée de terre) a eu l'occasion de rencontrer l'enquêteur et le sous-officier qui devait être interviewé. Il a entamé la conversation à trois en s'adressant à ce sous-officier et lui demandant: « vous n'avez pas de problème vous? De toute façon vous êtes bien intégrés? ».

premier lieu, pour ces populations, les solidarités communautaires ne se reforment pas dans l'enceinte militaire⁸⁷. Ensuite, les militaires d'origine maghrébine ont tendance à voir dans le « communautarisme » qui existerait dans le civil un réel problème. Pour eux, l'augmentation des recrutements de personnels issus de l'immigration permettra peut-être de relativiser la question des identités culturelles dans l'armée et de lutter contre le racisme dans l'institution :

« J'ai l'impression qu'il y a un peu plus de Maghrébins et de Noirs, des Africains qui sont dans l'armée (maintenant)... (ça va atténuer le racisme) si on reste comme ça. Mais si on va plutôt comme dans la société civile où les gens forment des groupes... moi, ça m'a choqué ces groupes, parce que bon, les autres ça ne les choquait pas parce qu'ils ont toujours vu ça. Mais moi, ça m'a choqué un petit peu » (sergent chef, armée de terre).

Enfin, la transplantation de solidarités culturelles ou ethniques dans les armées françaises concerne plutôt d'autres groupes que celui des Maghrébins: les officiers d'un côté et surtout les personnels originaires des DOM-TOM de l'autre⁸⁸ :

« Disons, les gens, les militaires, ils ne sont pas tellement catholiques, à part les officiers qui sont vraiment dedans quoi. Après les autres, mes camarades, ils sont catholiques, mais juste le mot catholique. Ils ne sont pas vraiment intégrés au christianisme.

Q : Vous, en portant votre prénom qui est chrétien...

C'est vrai que rien que par rapport au prénom, à la religion, je pense que moi, l'intégration vis-à-vis des autres, mine de rien, dans une compagnie, lorsqu'il y a plusieurs musulmans, plusieurs maghrébins, finalement ils sont entre eux.

Q : Ici aussi ?

– Ici un peu moins, parce qu'on est pas nombreux. En tant que musulmans, enfin, en tant que Maghrébins, pas musulmans, parce que je n'ai pas dit que je suis musulman, on est un peu éparpillé, il n'y a pas de communauté. (...) Moi, quand j'étais à Brignoles, les gens étaient ensemble, ils étaient pas une communauté, mais bon c'était...

Q : Un groupe ?

– Des groupes, voilà...

Q : Et ça vous gêne ?

⁸⁷ « Je ne traîne pas nécessairement avec (les militaires d'origine maghrébine dans mon régiment). Mais quand le je les vois, on se dit bonjour, normalement, comme si je dis bonjour à quelqu'un d'autre. » (armée de terre).

⁸⁸ Plusieurs interviewés ont spontanément abordé la question du « communautarisme » des personnels originaires des DOM-TOM, dans la marine, l'armée de terre et la gendarmerie. L'entretien cité ici synthétise ce que d'autres personnels interrogés ont dit.

– *Je pense que ça me gêne, oui. Parce que je pense que le jour où il y a un carton, surtout un carton extérieur, là, il n'y a ni religion ni race qui rentre en compte. Parce que là, on sera confronté à quelque chose... moi, personnellement, ça me gêne. Quand je vois par exemple tous les Blacks ensemble. (...) C'est plutôt moins les Maghrébins, mais plus les DOM TOM. C'est une vraie communauté.*

Q : Ils parlent créole parfois ?

- *Oui. Moi quand j'étais à Brignoles, les gens faisaient ça énormément. Il y avait un chef des îles, ça pouvait être n'importe quoi comme grade...*

Q : C'était une logique à eux? Un ordre civil qu'ils reproduisaient ?

– *Oui. Je peux vous donner un exemple. Un gars calédonien, il était roi là-bas. Donc il avait un petit peu ce privilège de régler des problèmes. C'est-à-dire qu'il donnait des ordres à tout le monde. Par la voie militaire et puis aussi par la voie civile, de par son rôle.*

Q : C'était utilisé par l'encadrement ?

– *Non, c'est nous qui l'avions détecté...*

Q : Et vous l'utilisiez ?

- *Oui, un petit peu. (...) Si ça permet de régler des problèmes, ça arrange. Mais il ne fallait pas que ça affecte les grades. Le mec, ce n'est pas parce qu'il arrive à régler des problèmes comme ça, qu'il est forcément meilleur au travail que les autres. Il fallait qu'il reste à sa place avec le grade et la fonction qu'il a.*

Q : Ce serait envisageable de fonctionner comme ça avec les musulmans ?

– *Je ne pense pas. (...) Je pense qu'ils sont moins... Ce n'est pas une question de caractère, mais ils ont moins d'origine comme ça de hiérarchie. Tandis que chez les Calédoniens, ils ont plus de hiérarchie comme ça, des structures de noblesse. Alors que chez les musulmans, théoriquement, même si des fois il y a un imam, ça n'est jamais à ce niveau-là. Donc non, ce n'est pas envisageable. Je pense même pas du tout» (caporal chef, armée de terre).*

Ni « intégration », ni « communautarisme » : les militaires issus de l'immigration que nous avons rencontrés en appellent plutôt à la juste reconnaissance de leur droit à l'égalité et la dédramatisation de la différence ethno-culturelle et religieuse. Aucun ne cautionne le fait de jouer de l'identité, de « faire affinité entre personnes d'origine »⁸⁹, a fortiori lorsque cela croise des relations entre supérieurs et subalternes. Ceux qui mettent ainsi en avant leur identité culturelle ou religieuse dans le cadre strict de leur travail sont toujours mal jugés. Ce sont de mauvais militaires, ceux « qui sont entrés parce qu'ils ont vu de la lumière ».⁹⁰ Qui plus est, ceux-là stigmatisent l'identité culturelle (maghrébine en l'occurrence) et cela

⁸⁹ Lieutenant, armée de terre.

⁹⁰ Jeune femme sergent de l'armée de terre.

finit par générer des amalgames : tous ceux qui sont maghrébins risquent d'être jugés comme eux⁹¹.

Mais il ne faut pas confondre la recombinaison des solidarités ethniques ou culturelles dans l'armée et la solidarité qui peut exister entre des personnels de même origine et qui se manifeste, quant à elle, au travers du métier et de la vie commune entre militaires. Une femme sergent de l'armée de l'air illustre cette distinction nécessaire : d'une certaine manière, la solidarité qu'elle a constatée entre « les étrangers » sur la base est impressionnante et participe finalement des valeurs militaires de respect de soi et des autres⁹².

6.2.3 Etre militaire et la reconnaissance de la diversité

Entre « intégration » et « communautarisme », la plupart des militaires que nous avons rencontrés identifient un espace intermédiaire : celui de l'égalité, du respect de la diversité et de l'accommodement nécessaire d'une institution qui évolue. Dans l'armée, être militaire ne veut pas dire que l'on perd nécessairement son identité culturelle. Ces discours relativisent la dimension « totale » de l'identité militaire et montrent qu'une armée républicaine et culturellement diverse est possible. Cela ne se fait pas au prix d'un refus de l'identité militaire. Au contraire, les deux registres sont « réconciliés », même s'il existe encore de très nombreuses résistances à cette réconciliation, notamment de la part des pairs ou des supérieurs hiérarchiques directs qui « *ne partagent pas la même origine* ».

En comparaison avec la Légion étrangère, les quatre autres armées paraissent finalement comme des institutions « totales » mais « molles ». Un aspirant de l'armée de terre ayant servi cinq années dans la Légion nous a raconté combien le légionnaire est dépossédé de tout, de sa carte bancaire à son identité individuelle : il ne possède rien ni lui-même. Un jeune EVAT explique les raisons du choix de l'armée de terre, même si, au départ, il souhaitait entrer dans la Légion parce que « *ce sont des vrais* » :

« Au départ, quand j'étais en formation (dans le civil) et que je voyais que j'allais nulle part, j'ai voulu m'engager. Je suis allé aux Catalans (à Marseille) et j'ai voulu m'engager dans la Légion. Mais après quand on m'a dit qu'ils allaient me changer de

⁹¹ Le même sergent déclare ainsi à propos de certains jeunes engagés issus de l'immigration: « *ils n'ont pas voulu être militaires vraiment. Donc ils mettent en avant leurs origines. Une tomate pourrie doit pourrir toutes les autres. Donc un gars qui est maghrébin et qui fout la merde, ben voilà: on généralise.* »

⁹² « *Les Maghrébins... les étrangers sont toujours plus solidaires. J'ai remarqué... Celui qui venait de Côte d'Ivoire (...), il mangeait avec les doigts par exemple. Moi, ça ne m'a pas choquée. Les gens ne rigolaient pas de lui. (...) Au contraire, j'ai trouvé une solidarité impressionnante. Ils lui montraient comme il fallait qu'il mange* » (sergent, armée de l'air).

nom et qu'il ne fallait pas d'appartenance religieuse, là j'ai commencé à réfléchir. Il m'a dit que je serais obligé de manger du porc. Sur le terrain, si tout le monde mange du porc et qu'il y a du porc, je serai obligé d'en manger pour pas que je sois faible et que je retarde la compagnie. On m'a expliqué ça. Par rapport à ça, j'ai refusé. Sinon, je serais bien rentré. Là-bas au moins, c'est des vrais. »

Mais comment articuler l'identité militaire (sa rigueur, sa discipline, son étiquette, ses codes, etc.) à la conservation d'identités idiosyncrasiques ? Précisément en montrant dans son métier rigueur, discipline, respect des règles et de certains codes. Le même EVAT poursuit :

« Je pense qu'il peut y avoir des différences dans l'armée. Bon, la rigueur doit y être, c'est normal. On doit se montrer carré. Mais après, il y a les différences. On voit quand les personnes se prennent trop au sérieux. Mais il y en a qui sont plus déjantés. Ça dégoûte quand c'est trop: y a que l'uniforme, y a que l'uniforme... »

En se montrant « carré » on participe à la communauté militaire et à ses valeurs fondamentales et cela permet alors de ne pas devoir faire le deuil de tout :

« Q : Il y a une tolérance par rapport à la différence ?

– De la part de l'institution ? De ma part oui, parce que je vois pas pourquoi... Des autres, j'en sais rien, parce que... parce que je vois pas pourquoi il y en aurait ! Moi, ça ne me gêne pas. Il est musulman, il est musulman. Il est là pour faire le même boulot. On le fait et puis c'est tout. » (adjudant, armée de terre).

« J'ai connu un capitaine qui était converti à bord, et qui va passer commandant d'ailleurs, parce que sa femme est musulmane. Il s'est converti il y a quelques années. Il me disait 'tu vois, moi je suis musulman, mais je le dis pas.' Je lui ai dit: 'ben pourquoi ? Il faut être fier ! Je vois pas pourquoi tu... parce que je l'ai tutoyé. Il m'a dit 'non, non. Tu sais dans le bar, ça parle et tout. J'ai pas envie d'en parler. De toute façon, j'ai pas à dévoiler comment je suis dans la vie. '(...) Je fais: 'moi, ce que pensent les gens, je m'en fous. Je suis irréprochable au niveau du boulot. Je vois pas pourquoi on me le reprocherait. » (second maître, marine nationale).

Autrement dit :

« C'est pas parce que j'ai une foi que je suis différent et que je suis pas compétent. » (second maître, marine nationale).

Se montrer « *compétent* » et « *irréprochable au niveau du boulot* » ne suffit pas. Il faut également montrer une « *bonne image de soi* » dans la vie militaire. Cela signifie qu'il faut se comporter en respectant les règles de la vie militaire, en acceptant les relations hiérarchiques, en refusant de céder à la violence parfois.

« J'allais les voir (les jeunes EICD issus de l'immigration) et je leur disais : 'il faut donner une bonne image de nous, parce que si on entre dans leur jeu, tu vas te battre, ça va envenimer.' Et au fond d'eux, enfin certains... parce qu'il y en a de très très bien ! Il ne faut pas croire: il y en a des bons d'un côté et des mauvais de l'autre. (...) Maghrébins et issus de l'immigration, il ne faut pas croire qu'ils sont tous blancs comme neige. Il y a des cons aussi. Mais il ne faut pas rentrer dans leur jeu, se battre... parce qu'eux, qu'est-ce qu'ils vont dire? Ils vont confirmer ce qu'ils pensaient. (...) (Ils vont) rester avec cette idée dans la tête. » (second maître, marine nationale).

Etre un « bon militaire », c'est donc être plus qu'un bon professionnel dans son domaine: c'est être un individu exemplaire. Cette exemplarité devient l'outil pour faire tomber les préjugés, les amalgames⁹³ et les tabous⁹⁴. C'est le chemin pour accéder à la reconnaissance.

Cette reconnaissance participe à son tour du sentiment d'être véritablement intégré à la communauté militaire. Ainsi, un sous-officier de l'armée de terre raconte comment, encore jeune engagé, il participait à un exercice sur le terrain. Or, les seules rations disponibles contenaient du porc. Son officier lui a alors proposé son propre sandwich au fromage. Cette attention l'a touché :

« Ça fait plaisir. On se dit que mine de rien, on est bien rentré dans le groupe. On fait partie du groupe. »

Mais cette reconnaissance se heurte à une résistance importante: « *méconnaissance* », « *non-volonté de connaître* », « *préjugés* », « *amalgames* », oubli de la place de l'immigration dans l'histoire et donc l'identité nationale françaises⁹⁵.

⁹³ Il y a d'ailleurs parfois un lien entre « être un bon militaire » et « être un bon musulman » : « *Il faut montrer une bonne image quand on est dans l'islam, quand on est pratiquant: il faut essayer de montrer la plus belle image de soi. De montrer l'image du musulman telle qu'elle devrait être et pas telle qu'elle est représentée aujourd'hui dans les médias ou dans des pays en conflit* » (second maître, marine nationale). Ce que la sociologie a déjà mis en évidence dans les relations entre musulmans et les valeurs républicaines (« être un bon citoyen » et « être un bon musulman ») : Christophe Bertossi, *Les frontières de la citoyenneté en Europe: nationalité, résidence, appartenance*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 210 et suivantes; Jocelyne Césari, *Musulmans et républicains: les jeunes, l'islam et la France*, Paris, Complexe, 1998.

⁹⁴ « *Déjà supprimer les tabous. Et ça, ça va être dur à faire passer. De dire 'nous sommes maghrébins, c'est comme ça, vous ne nous changerez pas, faites avec ce que vous avez et pas avec ce que vous aimeriez avoir'* » (second maître, marine nationale).

⁹⁵ Second maître, marine nationale.

Ces résistances qui sont fortes dans la société, en dépit du modèle républicain revendiqué, se retrouvent également cristallisées dans l'enceinte militaire. Aussi, si la reconnaissance de la diversité interne aux armées pourrait être un outil mis au service d'une meilleure intégration militaire et d'un meilleur fonctionnement de l'armée, elle achoppe à une limite « *en face* » :

« En fait, nous, d'une manière générale, gendarmes d'origine maghrébine, on arrive à être, à force, performants d'un point de vue professionnel, voire même relationnel. Mais c'est en face qu'ils ne sont pas en mesure de gérer cela. (...) En face, c'est les autres gendarmes qui ne sont pas d'origine maghrébine » (gendarme).

6.2.4 L'ethnicité se construit dans le regard des autres

A ce niveau de l'analyse, il faut faire intervenir une distinction importante que l'anthropologie sociale de l'ethnicité, particulièrement, a développée: la différence entre la manière dont les individus définissent leur propre identité et l'identité que les autres leur attribuent⁹⁶. La première est une ethnicité « pour soi », consciente d'elle-même, agrégative; la seconde est une ethnicité attribuée, un stigmaté utilisé pour définir ceux que l'on considère comme « ethniques », c'est-à-dire, le plus souvent, « inférieurs ». Autrement dit, l'identité des uns se définit souvent dans le regard des autres qui les assignent à appartenance et l'expérience de la stigmatisation et des discriminations raciales ou religieuses deviennent une ressource involontaire pour revendiquer une identité culturelle ou religieuse « bafouée »⁹⁷.

On a déjà évoqué la manière dont, pour la plupart des militaires rencontrés pour cette étude, le caractère « carré » de la société militaire les avait décidés à franchir le pas de l'engagement. Certains, on l'a vu, refusent l'idée qu'il puisse exister des pratiques racistes ou discriminatoires dans l'armée pour ne pas perdre ce qui les attache à la société militaire qu'ils idéalisent, même s'ils connaissent les limites de cet idéal (« *je préfère faire l'autruche* »).

⁹⁶ John Rex, « The fundamentals of the theory of ethnicity » dans Sinisa Malešević, Marc Haugaard (dir.), *Making Sense of Collectivity: Ethnicity, Nationalism and Globalisation*, Londres, Pluto Press, 2002, pp. 88-121.

⁹⁷ Comme l'explique Michel Giraud: « la conquête de l'égalité sociale et politique que suppose l'idéal de la citoyenneté ne peut passer, pour les populations minoritaires, que par la revendication de particularités culturelles. Le dénigrement des cultures de ces populations ne laisse, en effet, à celles-ci d'autre possibilité pour parvenir à l'égalité qu'elles revendiquent, que de faire reconnaître leur dignité de leur identité bafouée (quand bien même celle-ci est, pour une large part assignée) ». Michel Giraud, "L'ethnicité comme nécessité et comme obstacle » dans Gilles Ferréol (dir.), *Intégration, lien social et citoyenneté*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 1998, p. 143.

A cela s'ajoute une autre dimension: parfois les recrues n'avaient pas développé le sentiment d'une ethnicité « pour soi ». Mais c'est dans l'enceinte militaire, lorsqu'ils ont été confrontés à des discours ou des actes racistes, qu'une forme d'ethnicité (attribuée celle-ci) a commencé à les concerner : ils sont devenus « ethniques » en entrant dans l'armée.

Né en France, d'origine marocaine, le caporal T*** est entré dans l'armée après avoir connu la galère. Il raconte la première fois qu'il a été interpellé du fait de son origine. Cela a eu lieu pendant ses classes dans un régiment de l'armée de terre :

« C'est la première fois, pendant mes classes, qu'on m'insultait, qu'on m'a dit 'sale Arabe'. C'est la première fois. Sur le coup, ça m'a choqué parce qu'on ne me l'avait jamais dit. Après, en réfléchissant, j'ai jamais voulu rentrer dans les histoires de bagarre de peur qu'on me jette moi. »

Un sergent de l'armée de l'air lui fait écho :

« Maintenant c'est vrai qu'ici (...) (dans la section), depuis que j'ai débarqué (...), ma copine me dit 'ton seul sujet de discussion, c'est les fachos (...), t'es devenu parano'. Je lui dit: 'bah excuse-moi, mais depuis que je suis là, je remarque beaucoup plus les répercussions de mes origines sur le quotidien'. Parce que jusque là, ça se passait très bien. J'étais super intégré. J'ai traîné avec des Français 'pure souche' entre guillemets... ça se passait très bien. Jusqu'au jour où on tombe sur des purs et durs qui vous disent 'moi, j'appartiens à un gang de skinbeats et puis je savate'... »

Plusieurs facteurs peuvent provoquer une telle attribution d'identité. Le premier est le phénotype: « être typé », « avoir la tête ». La différence « qui se voit » est la première identité prescrite. Un sous-officier de l'armée de terre né en Afrique explique :

« Les gens il vous voient: vous êtes noirs ou basanés, l'identité est tout de suite faite (...). Quand on me regarde, je me sens pas comme un Belge ou un Allemand. Je suis noir de peau. Donc, quand vous leur demandez des personnes issues de l'immigration, ça leur saute aux yeux tout de suite. Je ne suis pas issu de l'immigration puisque mon grand-père et mon père étaient français. »

Un autre soldat d'origine africaine montre comment la stigmatisation fluctue et combien il est difficile d'y échapper :

« ... je suis nègre quand même! Je suis comme Yannick Noab. Vous avez remarqué? Quand il gagnait à Roland Garros, il était français et quand il perdait, il

était camerounais. On est blanc quand on travaille bien et on est nègre quand on travaille moins bien. »

Mais il n'est pas nécessaire « d'avoir le type ». Le deuxième facteur d'attribution identitaire peut être le patronyme, même lorsque le prénom n'a aucune consonance étrangère. Dans ce cas, le nom de famille fonctionne comme un stigmate, indépendamment de l'origine réelle ou de la religion pratiquée. C'est le cas d'un lieutenant de l'armée de terre dont seul le grand-père paternel était berbère. Sa mère est française et sa grand-mère paternelle était polonaise. Il est lui-même catholique et baptisé. De cette origine berbère lointaine, il n'a donc gardé que le nom :

« Moi, ce que trouve bien dans mon nom, finalement, c'est que je sais que pour certaines personnes que je rencontre dans la rue ou ailleurs dans certains milieux, mon nom dérange et que ça dérange que je sois dans ce milieu. Ce sont des personnes qui sont hors du milieu militaire, des civils... (...) Parce que (pour eux) je ne suis pas français. Donc, à partir de là, c'est encore plus intéressant de mettre mon nom en avant et de dire que je suis d'origine maghrébine. J'en connais pas énormément sur mes origines, mais j'ai une part d'exotisme en moi qui fait que... voilà... Je fais une digression: je n'ai pas vraiment le type maghrébin... (...) C'est des gros points de l'évolution de l'immigration. Je n'ai pas du tout le type maghrébin. Mon père même ne l'a pas énormément puisque finalement, c'est la mixité entre mon grand-père et ma grand-mère qui a fait le mixte. Donc, je n'ai pas le type maghrébin, il ne me reste vraiment que le nom. (...) Il n'y a même pas le prénom. J'ai des origines, mais je n'ai pas le type. »

Pourtant :

« Tous m'ont posé la question de savoir d'où ça venait (ce nom). Pas forcément tout de suite, mais au cours de ce qu'on appelle les entretiens annuels ou entretiens de notation. (...) Donc, ils s'intéressaient vraiment à d'où je venais, si j'avais des origines profondes maghrébines. Si j'étais d'origine maghrébine. Si j'étais musulman parce que, normalement, on n'est pas censé connaître la religion de la personne qu'on a en face de soi. (...) Ils m'ont posé la question de savoir si j'étais musulman et là (...) ils ont fait un amalgame entre l'origine du nom et la religion. »

Le troisième facteur d'attribution d'une identité ethnique a trait à l'origine et au capital social des individus⁹⁸. Cela fonctionne à double sens. D'une part, l'origine supposée laisse penser que les personnes ainsi identifiées ont peu de compétences sociales, qu'ils ont une culture « de banlieue » et ce qui

⁹⁸ On le retrouve de manière plus visible dans la marine nationale que dans les autres armées, mais il n'épargne ni l'armée de terre ni l'armée de l'air ni la gendarmerie.

l'accompagne (peu de diplômes, faible niveau de qualification, comportement asocial, usage de stupéfiants, etc.). Parce qu'ils sont identifiés par une origine ethnique supposée, on leur attribue un faible capital social. Un second maître de la marine nationale, d'origine marocaine, raconte :

« J'essayais toujours d'avoir un langage assez soutenu, pas un langage de rue. J'ai essayé de toujours montrer une belle image, une bonne image pas seulement de moi, mais du Maghrébin qui a envie de réussir. (...) Et à chaque fois, pour délirer, j'entendais 'Oh Djamel !' (accent de banlieue). Je sais pas comment vous expliquer, mais ils essayaient d'avoir un langage qu'ils pensaient que j'avais. (...) Pour me montrer qu'en fait j'appartiens à la rue. Qu'en fait, je viens de la banlieue: 'Ouais, comme ça, tu viens de la banlieue, oh-djamel-vaz-y' (accent de banlieue) ?'... Surtout quand ils me voyaient parler avec les CCM. J'ai l'impression que quelque part, ils voyaient que je parlais avec un Maghrébin et tout de suite, ils me mettaient dans le même moule qu'eux: 'et tes frères alors ?' »

Les officiers issus de l'immigration se heurtent aussi à ce type de stigmatisme. Un enseigne de vaisseau se souvient du premier contact avec ses pairs :

« Quelque part, ils s'attendaient peut-être à avoir quelqu'un qui correspondait au profil qu'ils s'imaginaient, mais finalement, après ils étaient un peu surpris à voir que j'avais des diplômes (universitaires) et tout, mais après ils vous jugent comme les autres. »

D'autre part, c'est à l'inverse l'origine sociale qui est parfois ethnicisée : parce qu'on attribue à certaines populations un faible capital social, leur origine est tout de suite transformée en identité ethnique. L'expérience d'un jeune homme d'origine marocaine embarqué plusieurs semaines dans un sous-marin illustre ce processus d'ethnicisation des différences sociales :

« Dans les sous-marins, on était deux spécialistes de transmission dans notre secteur, donc on se relayait et on faisait aussi secrétaires du commandant. Et le mec qui était avec moi, il n'aimait pas les Arabes du tout. Donc moi, par exemple, je me mettais dans le bureau de temps en temps, quand j'étais tout seul, je mettais Skyrock. Il y a du rap dedans. Et il me disait qu'il n'aimait pas du tout, que c'était de la musique de merde, de la musique d'arabe. »

La plupart des militaires du rang, engagés sous contrats courts, sont souvent réunis sous un même label: les « cassos » (« cas sociaux »). L'équation « cassos », « banlieue », « maghrébins » fonctionne fortement. Dans l'armée de l'air, ces contrats courts sont désignés par le sigle MTA (militaires techniciens de l'air). Dans les premières années du recrutement professionnel, MTA était traduit

dans l'institution comme « Marocains Tunisiens Algériens »⁹⁹. Dans la marine nationale, l'équivalent opère et les EICD subissent le même processus d'ethnisation :

« J'étais quartier maître. Avant, les EICD, on les appelait les CCM. Après, ce nom-là... dès qu'on disait 'CCM', c'était... ils avaient une tape dans le dos, ils étaient fichés: bons à riens, 'cassos' comme on les appelle » (second maître).

« Il y a des préjugés qui sont ancrés. A chaque fois que j'ai entendu parler des CCM eh bien, en gros, le synonyme c'est racaille. Parce qu'ils viennent des banlieues... Et je me dis 'mince !'. Ça je ne trouve pas ça normal. Ces personnes, elles se sont engagées comme les autres. Qu'est-ce qui fait la différence ? Alors effectivement, elles n'ont pas un parcours aussi simple que les autres. Ils font une tentative. C'est peut-être pas le moment de casser cette tentative » (enseigne de vaisseau).

Ces modes d'ethnisation des rapports sociaux dans l'armée génèrent un sentiment d'exclusion, de mise à l'écart : les jeunes recrues engagées dans le cadre de contrats courts se perçoivent parfois comme des « militaires de seconde zone ». Cela produit des barrières qui peuvent ensuite favoriser certaines pratiques discriminatoires. Mais avant même les discriminations dont ils peuvent être victimes, les militaires issus de l'immigration (plus particulièrement ceux d'origine maghrébine, même lointaine) sont pris à témoin par le regard de leurs pairs et de leur hiérarchie et ce regard dessine une frontière, quel que soit le grade. Ainsi, un enseigne de vaisseau met en évidence ce type d'exclusion indirecte :

« Ce n'est pas un côté raciste. C'est plus des préjugés. Moi, ils m'ont rien fait. Je n'ai jamais été agressé personnellement parce que je suis maghrébin. C'est comme si, finalement, s'ils regardent ces images (télévisées) et moi je suis à côté, c'est comme si j'étais différent. Vous voyez ce que je veux dire ? Mais ça fait mal. »

Cette exclusion indirecte peut se retrouver en opérations extérieures. La proximité supposée par les collègues d'un militaire issu de l'immigration maghrébine avec les ressortissants des pays du Golfe, par exemple, suffit à ce que cette distance soit renforcée: « t'es chez toi »¹⁰⁰, « c'est tes frères ». Une telle exclusion indirecte peut aussi concerner les gendarmes qui interviennent dans des zones urbaines où vivent d'importantes populations d'origine étrangère. Le vocabulaire des collègues à l'égard de ces populations-là fonctionne comme un

⁹⁹ Entretien avec le commandant d'une base aérienne.

¹⁰⁰ Second maître, marine nationale.

effet miroir: dire « *bounoule, il met pas sa ceinture* »¹⁰¹ se répercute aussi sur les collègues maghrébins, même si le terme ne leur est pas directement adressé.

Même indirecte, cette mise à distance peut être très mal vécue et générer des tensions qu'il faut alors « prendre sur soi ». L'humour est une technique parmi d'autres.

« Parfois c'est limite. Quelqu'un qui s'énerve vite, comme j'en connais beaucoup qui sont issus de l'immigration, ça peut partir très vite, très vite dégénérer. Quel que soit le grade. Il y a eu la période des fêtes. Quelqu'un de gentil a dit quelque chose sans faire exprès mais quelqu'un qui voulait nous voir nous énerver et il nous a demandé : 'et Noël chez vous, ça se passe comment ?' Heureusement, on a eu l'intelligence d'être plus fort et plus malin. Et l'autre a dit: 'chez nous à Marseille ? Eh bien, comme à Paris'... » (second maître, marine nationale).

L'ethnisation, c'est donc dire « t'es pas comme les autres ». C'est une différence ressentie subjectivement par les autres, mais qui est construite socialement car elle répond aux stéréotypes dominants sur « l'intégration » des populations issues de l'immigration dans la société française : « l'autre », c'est souvent le Maghrébin ou le musulman. Mais il n'est pas besoin d'être d'origine maghrébine ou un musulman pratiquant pour vivre cette mise à distance. Les facteurs d'ethnisation (phénotype, patronyme, origine sociale) fonctionnent par eux-mêmes sans que les facteurs objectifs d'appartenance ethnique (identité affirmée ou non, pratique ou non de l'islam, etc.) n'interviennent à ce niveau. Cela n'empêche pas à l'ethnisation de fonctionner aussi comme une totalisation: non seulement l'ethnicité est attribuée à des individus qui ne s'y reconnaissent peut-être pas, mais l'identité qu'on leur impose englobe des éléments que certains préjugés associent à cette ethnicité pour en faire une « identité totale » :

« On m'a dit que parce que je buvais de l'alcool, je devrais aussi manger du porc. Moi, j'ai dit que c'était différent » (soldat première classe, armée de terre).

6.2.5 L'ethnicité comme une ressource pour l'armée

Si l'enceinte militaire crée de l'ethnicité par attribution, la diversité culturelle ou religieuse est généralement perçue par les militaires que nous avons rencontrés comme une chance pour l'institution. L'identité est ici déclinée comme une compétence professionnelle qui permet aux militaires d'être plus opérationnels dans leurs missions. Elle est également un facteur d'évolution de la société

¹⁰¹ GAV, gendarmerie.

militaire et un moyen de renouveler le lien armées / nation, particulièrement après la disparition du service militaire.

S'agissant des opérations extérieures, les militaires interrogés ont insisté sur la manière dont les connaissances de la langue et de la culture d'origine leur ont permis d'être plus efficaces. Cette efficacité est utilisée parfois par la hiérarchie militaire comme une ressource. Le rapport aux populations locales est facilité :

« Quand j'étais à Mitrovica, la communauté musulmane, parce qu'on soignait des civils aussi, ben des gens qui ont du mal à s'exprimer, je comprends un peu, mais pas beaucoup. J'arrivais à leur faire dire où ils avaient mal, grosso modo, pour pouvoir soulager leurs douleurs » (sous-officier, armée de terre).

« Je pense, oui, on sera plus opérationnels... déjà du fait d'avoir des personnes... par exemple en Côte d'Ivoire. Ces personnes connaissent ces gens-là, donc ils peuvent mieux nous orienter dans des situations sur lesquelles on devrait intervenir, mais sur l'art et la manière d'intervenir. ça peut être un plus. C'est pas négligeable. Donc, après, c'est vrai que des musulmans, il y en a à peu près partout dans le monde, avec une langue qui se ressemble, malgré beaucoup de dialectes. (...) On arrive à se faire comprendre » (sous-officier, armée de terre).

« Sur le plan des opérations extérieures, je pense que ça aiderait (cette diversité dans l'armée) à ne pas choquer la population, ni peut-être à savoir comment on gère enfin... la culture, je ne sais pas... la culture, c'est tellement vaste. Bon, au niveau du monde arabe, c'est compliqué : on ne peut pas s'adresser aux gens n'importe comment. Et puis chez les Allemands, ils font comme ça, chez les Anglais autrement... Il y a tellement de sortes de cultures... L'armée est tout le temps en relations internationales. Donc, je pense que c'est utile pour elle d'avoir les connaissances, de savoir comment ça se passe, comment ils vivent, Je pense que c'est un atout » (aviateur, armée de l'air).

Pour les gendarmes rencontrés au cours de l'étude, cette compétence a un double impact. D'abord, cela permet que leurs interventions auprès des populations issues de l'immigration soient plus aisées, voire de meilleure qualité :

« Des fois, on a à faire avec les parents et discuter avec l'Ancien, quand il voit les gendarmes arriver, ce genre d'origine, si vous parlez la même langue... il y a beaucoup de choses qui pourraient passer » (gendarme).

Ensuite, l'image de la gendarmerie s'en trouve améliorée auprès de ces populations-là :

« Déjà par rapport au contexte avec la population : c'est peut-être sympa d'avoir différents types de gendarmes en fait. Parce que je vois, par exemple, que j'ai plus de facilités, par rapport à certains collègues, à discuter avec la population maghrébine. (...) Non pas que nos collègues soient racistes, mais on a peut-être plus tendance, de l'extérieur... on nous voit déjà avec notre uniforme : la répression ! Quand on voit un gendarme (...) maghrébin, d'une, j'ai beaucoup de gens qui étaient fiers (...), notamment au niveau des plus jeunes... (...) j'estime avoir plus de relationnel que certains collègues avec les jeunes » (gendarme).

Un jeune GAV précise:

« Quand on les voit (les populations des quartiers), on ne les voit pas comme d'autres personnes. Il n'y a pas ce regard agressif. On descend de la voiture, on va les voir. C'est normal, quoi. »

Mais la diversité culturelle et religieuse des armées françaises constitue par ailleurs une « richesse » pour l'institution elle-même car cela lui permet de renouer un lien avec la nation. En « ouvrant » le recrutement, toutes les « populations » de la société française sont « représentées »¹⁰². Cela permet également « d'apporter beaucoup à l'armée » parce que cela conduit à « échanger des expériences » de vies, à devenir « réceptifs à tout ce qui est cohésion et entraide »¹⁰³, à ne pas avoir d'a priori¹⁰⁴ et à participer au devenir citoyen de populations souvent marginalisées :

« Dire 'c'est comme ça, ce sont des citoyens comme tout le monde', c'est ça qui fait la force des grandes nations: le multiculturalisme, le multiracial. C'est tout ça qui constitue une richesse et une puissance. Regardez les Etats-Unis: vous avez de tout. Les gens, il faut leur donner leur chance ! C'est leur religion ni leur couleur de peau qu'il faut regarder. Il faut regarder ce qu'il peuvent apporter à la construction nationale, ce dont ils sont capables » (caporal chef, armée de terre).

Un caporal chef de l'armée de terre âgé de 35 ans résume :

« Je pense que si on dit armée / nation, les Français d'origine étrangère, c'est la France d'aujourd'hui... la personne issue de l'immigration qui s'engage dans l'armée, c'est parce qu'elle l'a voulu ».

Les différences culturelles et religieuses sont une ressource pour la société militaire que la dimension forte de l'engagement comme démarche volontaire

¹⁰² Un GAV affirme que la diversité dans l'institution « est une richesse pour moi parce que je suis censé représenter cette communauté-là ».

¹⁰³ Adjudant, armée de terre.

¹⁰⁴ Adjudant, armée de terre.

permet de réconcilier avec l'identité militaire. Il s'agit d'une évolution de la société française par rapport à laquelle la société militaire, devenue professionnelle, ne pourra pas rester étrangère.

6.3 Les allégeances plurielles dans les armées

Avec l'articulation entre l'identité militaire et les identités culturelles et religieuses dans le contexte d'armées professionnelles, la réalité nouvelle du recrutement des personnels militaires issus de l'immigration concerne également la question des allégeances: à qui ces militaires, pour la plupart en possession de deux nationalités, appartiennent-ils ? Comment être militaire et, en même temps, garder un contact avec une partie de la famille élargie qui vit dans les pays dont on a gardé la nationalité ? Comment l'impératif d'allégeance claire que suppose le métier militaire peut-il s'adapter à la pluralité des appartenances, formelles et affectives, de ses personnels ?

En fait, la double nationalité appartient plutôt à la sphère privée. C'est une dimension dont on ne parle pas trop dans le contexte professionnel de peur de s'attirer contrôle ou sanction de la part de l'institution. La seconde nationalité n'est pas comparable à la nationalité française: elle ne participe pas d'une problématique de la loyauté mais plutôt de celle des « racines ». Dans le contexte international, les militaires interrogés manifestent clairement leur engagement vis-à-vis de la collectivité nationale française et de la communauté militaire à laquelle ils appartiennent. Leur approche des conflits au Moyen-Orient n'a rien d'identitaire et ils montrent une réelle distance vis-à-vis de la guerre d'Irak ou du conflit israélo-palestinien. Tout le problème alors est de faire en sorte que ces appartenances plurielles ne soient pas utilisées par leurs pairs comme un levier d'exclusion : ces personnels sont français à part entière.

6.3.1 La double nationalité : solidarités transnationales et engagement militaire

En elle-même, la double nationalité n'est pas problématique pour les militaires bi-nationaux que nous avons rencontrés. Ce qui est plus délicat, c'est la manière dont ils perçoivent que la double nationalité peut apparaître comme un problème aux yeux de l'institution militaire. Certains tairont alors leur seconde nationalité. D'autres y renonceront, souvent après avoir été interpellés par l'institution militaire sur « *l'impossibilité d'avoir deux nationalités dans l'armée.* »¹⁰⁵

Ce qui frappe d'abord à propos de la double nationalité dans l'armée, c'est le faible niveau de connaissances en la matière des personnels concernés. Certains

¹⁰⁵ Sergent, armée de l'air.

ont même découvert avoir une double nationalité au cours de nos entretiens. C'est une question qu'ils ne se sont jamais posée. Avoir une carte d'identité ou un passeport du pays d'origine n'avait pour eux aucun rapport direct avec la possession de la nationalité de ce pays¹⁰⁶.

Une jeune femme sergent de l'armée de l'air montre sa confusion :

« J'ai ma carte d'identité marocaine. Mais c'est vrai qu'au niveau de la France, je ne suis que française. J'avais la double nationalité quand j'étais petite. Je suis née en France. J'ai eu mes papiers à 18 ans. Et depuis que je suis toute petite, j'ai toujours eu mon passeport et ma carte d'identité marocaine. Quand je suis devenue française, ils étaient périmés. Quand je vais au Maroc, je prends mon passeport français. Par contre, on est toujours obligé de montrer notre carte d'identité marocaine. Je ne sais pas si c'est tellement ça la double nationalité... »

Q : Mais si vous avez une carte d'identité marocaine...

– Mais c'est pas un choix ! Et on va dire que les Marocains du pays on moins de droit que ceux qui sont d'origine. Moi, au Maroc, je peux me balader main dans la main avec mon copain (d'origine yougoslave). Si j'ai une carte d'identité française, je fais ce que je veux. Sinon, on pourrait me demander mon acte de mariage... Bon, ben, oui alors: ça doit être la double nationalité, mais j'avais pas percuté ! »

Ici, la double nationalité ne se pose pas comme une question d'appartenance et encore moins d'allégeance. D'abord, la conservation de la nationalité d'origine n'est parfois pas « un choix » du fait du droit de la nationalité du pays d'origine: il peut être impossible de perdre la nationalité d'origine (celle des parents le plus souvent), même en l'absence d'un lien effectif de citoyenneté avec ce pays (qui est rarement le pays de naissance). Ensuite, la carte d'identité du pays d'origine n'est utile qu'au moment du passage de la frontière. C'est la carte française qui s'utilise sur place car elle autorise plus de libertés. La carte n'est pas une identité: c'est un document et l'on choisit le document que l'on utilise selon les contextes.

En second lieu, nos interlocuteurs ont souvent exprimé leur crainte d'être à la limite de la légalité en ayant conservé leur nationalité d'origine. Certains ignorent si le droit français de la nationalité autorise les cas de double nationalité¹⁰⁷. D'autres ne savent pas si l'armée autorise la double nationalité. Ils

¹⁰⁶ « Q : Vous avez la double nationalité?

- *Je ne sais pas. Je pense, ouais. Je sais pas. Non franchement, je sais pas du tout »* (soldat première classe, armée de terre).

¹⁰⁷ « *J'ai la nationalité française, moi, parce que j'ai deux nationalités. J'ai la double nationalité. Je ne sais pas si c'est possible avec la France, mais je sais que j'ai deux cartes d'identité »* (soldat première classe, armée de terre).

préfèrent alors ne pas en parler¹⁰⁸. Un soldat première classe de l'armée de terre évoque sa première rencontre avec l'institution militaire et pourquoi il a passé sous silence son statut nationalitaire :

« Q : Au CIRAT, vous avez mis dans le questionnaire que vous aviez deux nationalités ?

– Non, non, non... (...). Français, hein... ben d'abord, je suis français... ça passe mieux en général. »

Certains ont même pu avoir peur que l'étude ne révèle à leur hiérarchie cette double nationalité¹⁰⁹. Cette crainte naît du manque de repères et d'informations en la matière. Le moment de l'engagement a pu peser dans le choix de certains de renoncer à leur nationalité d'origine. Un jeune sous-officier de l'armée de l'air raconte :

« Moi, j'ai choisi la nationalité française. Déjà, on ne m'a même pas averti que j'aurais pu garder la nationalité algérienne. On m'a mis d'office la nationalité française, point. Et ensuite, je pense que ça m'a servi quelque part parce qu'au BAI, la personne m'a dit 'vous êtes né à Alger, vous avez la double nationalité ? Vous savez que vous n'avez pas le droit d'intégrer l'armée française si vous avez la double nationalité ?' Donc, moi, naïf, j'ai dit 'ben non, j'ai pas la double nationalité' et maintenant que je suis dans l'armée, je connais plein de personnes qui ont la double nationalité. »

D'autres ont renoncé à leur nationalité d'origine par « choix » (quand le droit de la nationalité d'origine le permet) mais ce « choix » interfère toujours avec le contrôle de l'institution en la matière, tel qu'il est ressenti par les doubles nationaux: un militaire de terre originaire du Niger à qui le conseil d'y renoncer a été donné au moment de sa visite au Centre de documentation de l'armée de terre a ainsi abandonné la nationalité de son père. Lui-même pensait que cela aurait pu le gêner dans son parcours dans l'armée.

¹⁰⁸ Soldat première classe, armée de terre.

¹⁰⁹ « Ils ne savent pas que j'ai la double nationalité. Je vous fait confiance » (sergent, armée de l'air).

Un autre thème rattaché à la problématique de la double nationalité dans l'armée a trait parfois aux niveaux d'habilitation requis dans certaines spécialités (comme la transmission par exemple). Notons que la relation directe entre niveau d'habilitation et question de double nationalité apparaît rarement dans les entretiens que nous avons réalisés¹¹⁰. Un sous-officier de la marine nationale, musulman pratiquant, explique qu'il comprend la nécessité pour l'Etat français de protéger sa politique de définition des niveaux d'habilitation qu'il accorde aux militaires qui ont une double nationalité, particulièrement « avec toute l'émergence des réseaux islamiques de merde qui nous pourrissent la vie ».¹¹¹

Cette problématique de la double nationalité a changé depuis la professionnalisation des armées françaises. Du temps de la conscription, la relation entre double nationalité et service militaire était très fortement axée autour de la « loyauté ». La crainte de voir surgir des conflits de loyauté, notamment entre la France et l'Algérie, a même été l'un des thèmes importants des débats français à la fin des années 1980 à propos de la réforme du droit de la nationalité¹¹². Cette période transparait parfois dans les entretiens menés dans le cadre de l'étude. Or, le service militaire dans le pays d'origine effectué par certains parents des militaires rencontrés, n'est pas traduit en termes de loyauté ou d'allégeance mais plutôt comme un moyen de connaître « ses racines ».

Un gendarme raconte comment son frère a rempli ses obligations militaires en Algérie. Il met cela en relation avec le fait qu'il n'a jamais eu l'opportunité de connaître le pays de ses parents:

¹¹⁰ La question des habilitations s'est plutôt posée lors des rencontres informelles avec certains officiers des bases et régiments que nous avons visités. L'OSA d'une base aérienne a insisté en déclarant que « le problème, c'est pas le racisme mais c'est la question de la sécurité et de l'habilitation ». La crainte relayée est celle de voir « entrer dans la ruche une abeille avec un virus ».

¹¹¹ Second maître, marine nationale.

¹¹² Ce n'est pas un hasard si l'une des recommandations faites alors par le Premier ministre au moment de l'installation de la Commission de la nationalité (1987-1988) était de réfléchir sur « le problème très sensible de la double nationalité et du service militaire, problème d'autant plus difficile qu'il dépend souvent d'engagements internationaux souscrits par notre pays » : Marceau Long, *Etre français aujourd'hui et demain*, Paris, La documentation française, 1988, p. 242. En 1982 et 1983, la France a signé des conventions relatives aux obligations militaires en cas de double nationalité, respectivement avec la Tunisie et l'Algérie. Ces conventions ont prévu des dispositifs identiques par lesquels le service militaire effectué dans un pays annule les obligations militaires dans l'autre. Dans une enquête réalisée dans les années 1990, Michèle Tribalat relativisait les craintes affichées en montrant que seulement 18% des jeunes nés de deux parents nés en Algérie choisissent l'armée algérienne. L'enquête confirme également que seul un tiers des jeunes ayant choisi l'armée algérienne font effectivement leur service national. Au total, sur l'ensemble des jeunes qui ont fait leur service militaire, seuls 15% seulement ont servi dans l'armée algérienne ». Michèle Tribalat, *Faire France: une enquête sur les immigrés et leurs enfants*, Paris, La découverte, 1995, p. 209.

« Mon cinquième frère, lui, il a fait son service militaire en Algérie. On est issu d'une famille d'Algérie. Il voulait connaître le pays d'origine de mes parents. Il est parti là-bas et après il a fait sa demande de naturalisation qu'il a obtenue. Ça lui a permis de passer deux ans en Algérie et de voir comment vivent les gens. (...) Alors que moi, j'ai jamais été en Algérie. J'ai voulu y aller au moment où il y a eu des problèmes. (...) La gendarmerie préférait ne pas envoyer les gendarmes. Mon frère a rencontré toute la famille de mes parents là-bas sur place. C'était très très riche pour lui. (...) Il parlait très peu l'arabe à la maison, bien que plus que moi. Mais il a appris là-bas. C'est le regret de ne pas avoir été là-bas et de pas avoir appris la langue. C'est un regret que je garde à l'intérieur. »

La double nationalité est alors plutôt une pratique ordinaire de la vie de personnes ayant une famille élargie répartie entre le pays d'origine et la France.

Un sous-officier de l'armée de terre explique comment la double nationalité n'est pas une question qui se pose dans la vie de tous les jours :

*« Q : La double nationalité, c'est important?
– Dans la vie de tous les jours, c'est indifférent. Le plus, c'est quand je déciderai de retourner en Algérie, pour aller voir le reste de ma famille, parce que j'ai encore ma grand-mère, tout ça. Ben au niveau de la douane, ils sont un peu moins regardants. Je pense que si j'arrivais avec un passeport français... et sur le passeport algérien, c'est pas marqué que je suis militaire. C'est marqué 'employé'. »*

S'il y a une difficulté qui se pose pour les militaires en matière de double nationalité, c'est celle de leur sécurité lorsqu'ils vont dans leur pays d'origine. Certains préfèrent ne pas dire qu'ils sont militaires pour éviter tout tracas et ne pas être la cible malgré eux de violences dont pourraient être victimes des membres des forces armées françaises à l'étranger.

En conséquence, la double nationalité ressort plus comme un ensemble de tranches de vie transnationales (tracas du passage de frontière¹¹³, visite aux familles ou « *bronzette dans un hôtel* »¹¹⁴), mêlées parfois aux contraintes qui pèsent sur les membres de la société militaire (obligation d'autorisation officielle pour aller dans le pays d'origine, sécurité des personnels sur place, etc.). C'est plus rarement une citoyenneté des deux rives :

¹¹³ « J'ai la double nationalité d'office. (...) J'ai la carte d'identité marocaine. C'est pour pouvoir avoir la paix quand je rentre en vacances. J'y suis allé l'année dernière avec mon passeport français et la carte d'identité marocaine. Ils me l'ont demandé à la douane. Les autorités marocaines partent du principe que dès le moment où on a un parent marocain, on est marocain soi-même d'office » (second maître, marine nationale).

¹¹⁴ GAV, gendarmerie.

« J'ai toute ma famille là-bas. La bi-nationalité, bon, je l'ai. Je l'ai pas cachée. Il y en a qui la cacheraient. Je me dis pourquoi je la cacherais ? La question à deux balles: 'pourquoi vous avez la double nationalité?' Je dis : 'pourquoi vous êtes blond ?' Je me suis énervée. Pourquoi la double nationalité ? Parce que le billet est moins cher, parce que je me sens à moitié... parce que je peux voter, ce qui est important pour moi... parce que je suis moitié française et moitié algérienne » (sergent, armée de l'air).

Même lorsqu'il s'agit d'être un citoyen transnational, investissant deux sphères civiques de part et d'autre de la Méditerranéen (mais on verra que la citoyenneté est très rarement pratiquée par les militaires interrogés), la double appartenance est toujours rehaussée par l'importance de l'engagement dans l'armée française qui définit, à lui seul, l'orientation de l'allégeance des militaires bi-nationaux. Une enseigne de vaisseau définit son allégeance par rapport à la dimension que revêt, pour elle, sa démarche d'engagement dans l'armée française :

« J'ai signé un engagement. Et quand on est officier, on prête serment. Ils ont prêté serment, on était sur le même rang. Je ne comprends pas qu'on pose cette question-là (...). Un engagement ce n'est pas n'importe quoi. Je ne suis pas allée signer pour travailler à La Poste. C'est vrai que l'on se dit : 'bon, aujourd'hui, il n'y a pas de conflit.' Mais j'aurais très bien pu être dans une spécialité où je me serais retrouvée sur un théâtre d'opération et, comme n'importe qui, ne pas être d'accord avec ce qui est mis en place mais avoir à le faire. »

6.3.2 Confiance et suspicion

Si l'ensemble des personnels interviewés s'accorde à penser que la double nationalité ne se pose pas, en soi, comme une question d'allégeance, il en va différemment du degré de confiance qu'ils ressentent à leur endroit de la part de l'institution militaire.

Les entretiens montrent, à ce niveau, une forte opposition entre deux sentiments¹¹⁵ : pour les uns, l'institution leur fait confiance, même s'ils avaient pu craindre que cela ne soit pas le cas, précisément du fait de leurs origines ; pour les autres, à l'inverse, cette confiance n'existe pas et ils ressentent une suspicion à leur égard qui s'explique par leur identification comme des « étrangers ». Comme pour l'identité ethnique, il existe ici un fort contraste

¹¹⁵ La distribution de ces deux manières opposées de ressentir si l'institution fait confiance ou non aux personnels issus de l'immigration ne se polarise pas selon les armées. Ces deux attitudes se retrouvent dans toutes les armées. Cela rejoindrait les propos d'un gendarme sur le sujet : « vous avez des personnes qui vous feront confiance, d'autres non. Ça dépend en fait ». Il n'en demeure pas moins que les militaires qui ressentent qu'on leur fait confiance ou, à l'inverse, qu'on les suspecte identifient l'origine de cette confiance ou de cette suspicion non pas au niveau des relations de personnes mais dans l'institution militaire dans son ensemble.

entre l'allégeance telle que les individus se la représentent (allégeance pour soi) et le degré d'allégeance qu'on peut leur imputer, le plus souvent pour en douter (allégeance attribuée).

Nombreux sont ceux qui insistent sur le degré important de confiance dont ils jouissent dans l'armée. La double nationalité n'a pas affecté cette confiance accordée par l'institution militaire dans l'exercice des responsabilités de leur métier. Un sous-officier de l'armée de terre exprime sa satisfaction à ce sujet:

« Q : Vous pensez qu'on pourrait vous faire moins confiance parce que vous êtes franco-marocain ?

– *Pas du tout. Ça, au début, c'est ce que je me disais. Au fur et à mesure de mes classes, je me disais 'putain, ils vont pas me faire confiance parce que je suis typé' et en fait j'avais peur qu'ils me donnent pas trop de responsabilités par rapport aux autres, qu'ils ne me fassent pas confiance. Mais bon. Il y en a qui sont pur français et on me donne plus de responsabilités à moi qu'à eux et je suis content. Enfin, je suis désolé de dire ça, mais au moins ça prouve qu'il y a des gens qui ne sont pas bêtes et ça c'est bien. »*

Un autre marque sa surprise d'avoir obtenu un niveau d'habilitation Secret Défense alors que plus des trois quarts de sa famille vivent en Algérie. Une enseigne de vaisseau dit avoir « *une conscience aiguë* » de la confiance que la marine lui accorde. Un second maître de la marine nationale met en exergue la spécificité de la marine par rapport à une autre entreprise en la matière :

« *L'accès à la confidentialité des documents, dans les armées, on voit ça. Aucune entreprise n'a accès à ces documents confidentiels. Dans la marine, un matelot, il a accès aux documents Secret Défense, qui peuvent nuire aux intérêts de l'Etat. Une confiance est donnée par l'Etat aux personnels, après enquête bien sûr. »*

Parfois, cette confiance est renforcée par le fait que les pères ou grands-pères des militaires interviewés étaient harkis. En rappelant cette dimension, un lieutenant de l'armée de l'air résume une problématique de la confiance, centrale dans le recrutement des officiers, particulièrement dans les métiers du renseignement dont il est question ici :

« *Je répondais aux critères qu'ils souhaitaient. Par rapport à la formation que j'ai suivie (en langue), puis le profil. Le profil et puis nos origines harkies. Et donc, quand on nous place à certains postes, on a une certaine garantie, manifestement, le poste que je devais occuper... comme je le disais, il n'y a pas forcément beaucoup d'officiers d'origine maghrébine. C'est la cooptation, donc on peut, dans ce genre de métier... On s'attache les services des gens dont on a confiance. »*

D'autres témoignent à l'inverse de la suspicion dont ils sont l'objet. Or, cette suspicion ne correspond pas à la manière dont ils se représentent leur propre allégeance qui est, de manière univoque, une allégeance envers la France. La première réaction est l'incompréhension. Un fils de Harki, lui-même engagé dans l'armée de terre explique son trouble :

« Parce que pour mes origines... moi j'ai encore de la famille en Algérie (...). Ils ont peur que je communique avec eux, que je donne des secrets professionnels, des choses confidentielles. C'est absurde. C'est mon métier, c'est mon pays... Avant d'essayer de discuter avec moi, de voir mes capacités techniques, peut-être voir un psychologue, pour eux, c'est clair... Donc je trouve ça bizarre. »

L'origine pose donc problème¹¹⁶. Et les événements du 11 septembre 2001 n'ont fait que rendre ces « origines » encore plus problématiques :

« Avec les attentats qu'il y a eu en Espagne, aussi, on est montré du doigt. C'est malheureux. Il y a une généralisation. (...) Je me rappelle le 11 septembre: j'étais en Martinique, en tournante, et je l'ai mal vécu parce que c'était 'sale Arabe', pas personnellement, mais comme ça. Alors qu'il n'y a pas plus patriotique que moi. Et j'aurais jamais pu faire ça! (...) Pour moi, c'était un désastre ce qui s'était passé. C'est évident, pour eux, c'était de ma faute. Il fallait bien quelqu'un, d'une certaine manière. J'ai toujours eu le sentiment de devoir toujours prouver qu'on peut me faire confiance. C'est ça le problème. Je pars toujours au quart de tour, parce que j'ai toujours le sentiment qu'on me teste ou que l'on me fait pas confiance. On m'a fait confiance. Le régiment m'a fait confiance. Mais toujours le sentiment que... contre un sous-officier européen, mais de souche, et moi, on fera le choix directement de prendre l'Européen. J'en suis sûre » (sergent, armée de terre).

« C'est (depuis) le 11 septembre (2001). (...) Je crois que ce qui a fait peur aux gens, c'est de réagir en se disant qu'il y a des gens qui paraissent parfaitement intégrés mais qui peuvent du jour au lendemain se retourner » (gendarme).

La suspicion ressentie se joue sur plusieurs niveaux. Le premier concerne le recrutement. Un maître né au Maroc explique ainsi comment il a posé sa candidature (acceptée) dans la marine nationale à la veille de la guerre du Golfe :

« Là éclatait la guerre du Golfe. A ce moment-là j'ai eu report d'incorporation sur report d'incorporation. C'est-à-dire, je pense qu'ils étaient tellement concentrés sur le problème de cette guerre-là qu'ils ne voulaient pas se rajouter le problème d'intégrer des

¹¹⁶ « On a jugé que je pouvais être une personne à risque de fait, de par mes origines... » (maître principal, marine).

gens nouveaux, des gens issus de l'immigration comme moi, dans un système qui était en pleine effervescence. Donc, il y a eu reports sur reports. Ils faisaient aussi, je pense, des enquêtes de moralité sur le coup, puisque c'était un engagement. Donc, report sur report. »

Un deuxième niveau concerne l'exercice du métier lui-même. Une jeune sergent de l'armée de l'air met en évidence la porosité de la frontière entre suspicion et discrimination :

« Je ne pense pas qu'on me fasse confiance et je ne leur fais pas confiance non plus. Peut-être que c'est du fait de mes origines ou de mon expérience professionnelle, mais moi, quand il y a un problème dans mon bureau, je ne sais pas mais je sens toujours que c'est moi. Au niveau professionnel, pourtant, je suis toujours assez carrée et ça fait trois ans que je fais le même travail, donc je le connais un peu sur le bout des doigts. »

Un troisième niveau concerne le choix des affectations. Une jeune GAV résume :

« Je pense que si je demandais une ambassade, je n'aurais pas celle du Maroc. Forcément. Je sais plus avec qui j'en avais parlé. Je crois que c'est quand je passais mon CML d'arabe. Et c'était un Français qui lui passait son CML d'arabe pour partir en ambassade dans les pays arabes, qui, lui, me disait, 'toi de toute façon...' Parce que moi, je me disais que ça serait génial d'être en ambassade au Maroc, à Rabat... C'est près de chez moi, de toute ma famille. Il m'a dit de ne pas me leurrer, que si j'étais née au Maroc je ne pourrais jamais y être affectée (...). J'ai peut-être des idées (sur les raisons), mais... l'espionnage peut-être... Faire remonter des informations qu'il ne faut pas. C'est vrai qu'une ambassade, c'est assez confidentiel. Moi, personnellement, je me connais! J'ai confiance en moi-même. Mais c'est vrai que les personnes en face... Je pense qu'on préférerait m'envoyer en Algérie qui est un pays tout à fait aussi maghrébin, comme la Tunisie, au moins, je n'ai pas de liens directs. »

Une dernière dimension concerne les autorisations que les militaires doivent obtenir de leur institution dans la conduite de leur vie privée. Parmi celles-ci, les autorisations de mariage sont parfois ressenties comme un jugement a priori de mésallégeance. Un gendarme raconte :

« J'envisage de me marier. (...) J'ai dû demander une autorisation. Et dans la prochaine loi, ce système d'autorisation va être supprimé au motif que le commandement n'a pas à s'immiscer dans la vie privée... mais j'ai fait la demande. Après avoir l'autorisation, j'ai eu un capitaine du DPSD qui est venu et qui a

demandé un entretien avec moi. (...) On vous dit pendant une demi-heure que ce n'est pas parce que vous êtes d'origine maghrébine, qu'on devrait le faire pour tout le monde. Bon, en attendant, on le fait avec vous. (...) Je leur ai dit: 'mais attendez, j'ai 15 ans de gendarmerie! Ça va quoi! J'ai pas de fréquentations à l'extérieur! (...) Mais vous avez une suspicion. (...) Je comprenais pas l'objectif. (...) On m'a remis un document: 'voilà, vous êtes classé parmi les personnes qui sont susceptibles d'occuper des emplois en fait à information protégée. Vous avez des liens avec l'étranger, donc ça nécessite une mise en éveil.' (...) En fait, j'ai toujours le même niveau d'habilitation. Mais cela veut dire qu'étant donné que j'ai des liens avec l'étranger... que je n'ai pas en fait, parce qu'en fait on m'a demandé de remplir ma fiche: 'quels sont vos liens avec les personnes étrangères?' et j'ai marqué 'mes parents'... que j'ai toujours eus depuis tout petit, les va-et-vient pour les vacances quelquefois. Mais je les ai toujours eus depuis de nombreuses années. Donc je leur ai pas donné d'éléments nouveaux. (...) C'est marqué: 'ces personnes doivent en être averties et protégées' en parlant de moi... »

Mais la question de la confiance telle qu'elle apparaît vis-à-vis des personnels engagés issus de l'immigration (le plus souvent maghrébine) est pour beaucoup un faux problème. Les accusations récurrentes de mauvaise allégeance reposent sur le sentiment qu'ont ces militaires de ne pas être considérés comme des Français à part entière, et donc des militaires comme les autres. Cela est d'autant plus difficile à vivre que pour certains cela illustre l'absence de mémoire collective en France à propos de la période coloniale et du "sang versé" par leurs parents durant les grands conflits du vingtième siècle. Suspecter leur allégeance, alors qu'ils sont aujourd'hui des militaires français engagés, c'est refuser cette histoire commune. Cela s'ajoute à l'exclusion qu'ils ressentent aujourd'hui de la part de leurs pairs. Les interventions à l'étranger soulignent alors parfois combien ils sont perçus comme des étrangers avant d'être considérés comme des membres de la communauté nationale qu'ils servent. Un second maître fils de Harki s'insurge :

« Même quand on partait dans le Golfe et tout... pour eux, n'importe quel pays arabe, on est chez nous... (...) On arrive: 't'es chez toi!' (...) Alors qu'est-ce que j'en ai à foutre de là-bas... Avant tout, je suis militaire. D'aller là-bas ou d'aller ailleurs, c'est pareil. On est tous dans la même galère, mais ça, ils ne le voient pas. Je ne comprends pas. Si, ils le verront le jour où il y aura une guerre. Ce que je ne souhaite pas. Mais le jour où il y aura une guerre, ils verront qui est dans leur camp ou pas. (...) Ils seront obligés de faire confiance. (...) Nos parents et nos grands-parents, ils ont fait quoi? C'est eux qui étaient en première ligne! »

Et de conclure :

« Ils auront fait un pas en avant quand ils auront compris qu'on est français ! »

6.3.3 Appartenances plurielles, loyauté unique

La double nationalité et leur appartenance à des familles élargies vivant à la fois en France et dans le pays d'origine ne posent donc pas de problème d'allégeance. Les militaires que nous avons rencontrés manifestent tous leur sentiment de loyauté à la France et à l'institution à laquelle ils appartiennent mais n'abandonnent pas les liens et les sentiments d'appartenances plurielles que symbolise pour eux leur double nationalité. Ces espaces multiples ne sont pas mutuellement contradictoires. Il n'y pas de conflit de loyauté. Trois questions permettent de mieux rendre compte de cette articulation généralement dédramatisée entre leurs différentes appartenances. La première concerne la réaction de la famille et de l'entourage par rapport à leur engagement dans les armées françaises. La deuxième concerne leur attitude à l'égard des conflits au Moyen-Orient. La troisième concerne l'hypothèse d'un conflit ouvert avec leur pays d'origine.

6.3.3.a Réaction des familles et de l'entourage à la décision d'engagement

Les militaires interviewés racontent des histoires où se manifestent fierté et satisfaction :

« Mes parents étaient fiers de dire que je suis en gendarmerie quand ils parlent avec d'autres familles » (GAV, gendarmerie).

« Quand j'ai annoncé que j'avais réussi (mon concours d'entrée dans l'armée), mon père a pleuré de joie. Je suis d'origine marocaine. Une semaine après, toute la région de Marrakech était au courant que j'étais entrée dans l'armée. L'année d'après, j'ai fait le défilé du 14 juillet (à Paris). Et là pareil, la cassette vidéo a fait le tour de Marrakech. Je ne peux pas aller à Marrakech sans qu'on sache que je suis sergent dans l'armée de l'air à Paris. Ils sont super fiers. C'est très bien vu l'armée au Maroc » (sergent, armée de l'air).

Parfois, l'entourage familial exprime une certaine réticence à cet engagement. Mais les recrues défendent alors leur choix. La décision d'engagement leur appartient et cela ne crée aucun dilemme pour eux :

« Déjà, mon père, vu les origines, il ne voulait pas trop que j'y aille. (...) Je fais ce que je veux quand même. C'est pas lui qui me nourrit. Je vais pas rester pour lui, à porter des sacs de ciment ou me casser le dos dans quelque chose que j'ai aimé un

moment...et puis ça a commencé à me dégoûter, après, et puis ici, j'aime bien. Je suis assez sportif dans le civil. (...) Mon père, il va comprendre, je pense» (soldat première classe, armée de terre).

« Mon père accepte mon choix. Si vous voulez, le comble du comble, c'est que mon grand-père était moudjabid pendant la guerre d'Algérie. Il est mort à la guerre. Et son fils qui s'engage dans l'armée française après! Je pense que s'il avait une certaine rancœur envers la France, il serait jamais venu y travailler » (sergent chef, armée de terre).

Lorsque la famille conteste ce choix, la détermination des recrues se fait encore plus forte. Elles refusent de poser leur engagement comme une "trahison" car, pour elles, la question ne se pose pas :

« Il y a certaines personnes dans ma famille, pas proches, pas mes frères et sœurs, mais des cousins que je ne fréquente pas du tout, qui sont déçus parce que je fais partie de l'armée française.

Q : Parce que vous les trahissez?

– Eux, c'est ce qu'ils disent. Mais en aucun cas. Moi, je ne vois pas ça comme une trahison. Je suis né en France, j'ai grandi en France, mes parents, ils ont une maison en France, mes frères et sœurs, tous des diplômés et c'est grâce à la France qu'ils ont eu ça. Après, je ne vois pas pourquoi je trahirais... moi je ne le vois pas du tout comme ça » (caporal chef, armée de terre).

« Déjà, pour un de mes frères, ce n'est pas bien. Pas tous, hein... Il y en a un, pour lui, c'est pas bien. C'est des 'Français', voilà. Lui, il a les boules. Il est plus rancunier que moi. (...) Il a 18 ans. Lui, son but, c'est de passer les examens, faire un peu d'argent et partir en Algérie et vivre là-bas. Il trouve que ce n'est pas bien de travailler pour les Français. Que je sois dans le civil ou que je sois dans l'armée, je travaille pour un Français quand même. Ce n'est pas pour moi une question que je travaille pour un Français. Il ne comprend pas trop. (...) Je n'ai pas envie d'avoir des dilemmes » (aviateur, armée de l'air).

Une enseigne de vaisseau de la marine explique que si la question d'un conflit de loyauté ne s'est pas posée dans sa famille, elle a été récurrente pour son entourage professionnel immédiat. C'est une question que lui posent les militaires autour d'elle :

« (Mon prénom) est un vieux prénom (arabe) et c'était une guerrière avec un sabre. Donc quand (mon père) a vu le sabre, forcément, ça a aidé. On pourrait se dire, par rapport aux origines effectivement, les parents et le père en particulier, pourraient prendre ça un peu... après tout, c'est l'armée française. Ce n'est pas l'armée

marocaine. J'aurais pu faire ça aussi, j'ai la double nationalité. Il aurait très bien pu me dire : 'mais pourquoi cette armée-là ? Pourquoi est-ce que tu choisis la France ?

Q : Ce sont des questions que vous vous êtes posées ?

– *Non et il ne se les est pas posées non plus. Mais c'est vrai que de l'extérieur on pourrait très bien se dire que les parents puissent prendre ça comme vraiment une cassure. Mais non, mon père ne m'a jamais dit: 'et si un jour...'. On me l'a dit dans la marine. (...) Des collègues. C'est comme... 'si l'équipe de France est face à l'équipe du Maroc, pour qui tu es ?' toujours ce besoin de dire dans quel camp. Mes parents ne se sont pas posé cette question. Ils ne me l'ont jamais posée. »*

Notons que la vraie rupture, lorsqu'elle intervient avec l'entourage, concerne plus souvent l'entrée dans une « institution d'autorité ». Les militaires engagés passent alors pour des « *vendus* »¹¹⁷ auprès de leurs anciens amis restés dans le civil, pour des « *policiers* » car, pour ceux-là, « *c'est la même chose : l'uniforme* »¹¹⁸. Ces « amis » prennent alors leur distance et les recrues finissent par ne plus les fréquenter¹¹⁹.

6.3.3.b Attitudes des militaires à propos du conflit en Irak

Les réponses à la question de savoir si les militaires interviewés auraient accepté d'intervenir en Irak si la France avait suivi les Etats-Unis dans la guerre peuvent être regroupées en cinq approches idéal-typiques. Un même individu peut partager plusieurs de ces approches car elles ne sont pas nécessairement contradictoires entre elles.

La première réponse est l'acceptation de la mission. Les propos d'un sous-officier de la marine nationale, musulman pratiquant et ayant la double nationalité franco-marocaine, permettent d'illustrer l'articulation entre la notion d'engagement dans l'armée française, la loyauté qui s'exprime à l'égard de la collectivité nationale d'un côté, et la place que revêt pour lui sa seconde nationalité qui lui apporte une « *partie de ses richesses* » :

« Je me suis engagé dans l'armée parce que j'avais un sentiment d'appartenance à l'Etat. J'estimais que je faisais partie de l'Etat français, que je ne suis pas marocain. Je n'ai pas été élevé au Maroc. Je n'ai pas de culture marocaine: j'en ai une partie seulement qui m'apporte des richesses. (...) Ce serait difficile, mais je pense que je suivrais dans la mesure où c'est moi qui demande à être ici (dans la marine). Donc ça implique des choix. C'est vrai que si la France était partie en Irak et pour une raison, je serais parti. J'aurais fait mon travail comme n'importe quel soldat. C'est

¹¹⁷ GAV, gendarmerie.

¹¹⁸ Aviateur, armée de l'air.

¹¹⁹ Caporal chef, armée de terre; matelot, marine nationale; GAV, gendarmerie.

vrai que ça aurait été difficile moralement, mais ça ne m'aurait pas posé un super cas de conscience. »

La deuxième réponse met en exergue la difficulté morale d'intervenir dans un conflit, quel qu'il soit. Il ne s'agit pas ici d'une « *question d'origine* » mais d'une « *question éthique* ». Une enseigne de vaisseau explique :

« Q : Vous seriez partie en Irak ?

– *Indépendamment des origines, on a eu des conférences là-dessus à l'école navale. On est face à... c'est une histoire de conscience. N'importe quel militaire, s'il y a une opération à tel endroit et qu'il est de cette opération, indépendamment de ses origines, il peut se poser la question de la justesse de l'intervention française et de son intervention à lui sur telle ou telle intervention. Là, c'est plus une question d'éthique personnelle et de devoir moral. Ça intègre une dimension qui va au-delà de l'origine. »*

Une jeune sous-officier de l'armée de terre précise combien cette question éthique concerne l'ensemble des militaires et pas seulement ceux d'origine étrangère :

« Q : Vous vous sentez concernée par la guerre en Irak ?

– *Non, moi, je suis pour la paix! Bon c'est sûr, s'il faut prendre le fusil, les exercices, c'est pas pareil. Mais je ne sais pas comment je réagis. Franchement... J'ai beau être militaire, s'il faut aller à la guerre comme ça... Je serais incapable de tuer quelqu'un. Bon, c'est sûr, s'il me tire dessus... mais je serais incapable de tuer quelqu'un. Enfin, je ne sais pas s'il y a beaucoup de gens qui en seraient capables... je parle des militaires (...).*

Q : Il y a des types de conflits ou des régions d'intervention qui vous mettraient mal à l'aise ?

– *Non, c'est même pas ça : c'est l'être humain. »*

Une très jeune recrue de l'armée de terre, à peine engagée, illustre le cas extrême de cette question éthique : le refus de livrer combat, si nécessaire au prix d'une désertion. Mais là encore, l'origine n'est pas déterminante dans ce type d'attitude :

« Moi, je n'aurais pas voulu aller en Irak. (...) Si la France avait suivi les Etats-Unis, j'aurais préféré rester en galère que m'engager. Mais tandis qu'ici, je sais pas, c'est vrai que les Français protègent un peu leurs intérêts sur un continent. Mais c'est pas des gars qui vont dans un pays alors que les Américains ils refont un peu comme une colonisation. (...) Moi, partir en Afrique, aider les personnes en difficulté, ça m'intéresse plus. Moi, au début, en m'engageant dans les paras, la première question que j'ai posée c'est 'comment on fait pour entrer à l'ONU ?' Humanitaire et tout.

Mais par exemple, s'il y a des troupes rebelles comme au Libéria, les Charles Taylor... par contre, si c'est une guerre avec tout le pays, toute la population: là je serais mal à l'aise. Pour le maintien de la paix, oui. Mais pour partir en guerre, c'est pas sûr, mais je déserterais. J'ai parlé de ça avec un gars. C'est un Français, il est né en France et tout. Et il m'a dit que si, par exemple, en France, il y avait une guerre, il m'a dit qu'il s'arracherait de l'armée et qu'il partirait aider sa famille. »

La troisième réponse est que la France a fait le bon choix en ne s'engageant pas dans le conflit en Irak. Cette réponse est très souvent marquée par une attitude globalement anti-américaine et illustre un rejet parfois de la notion de droit d'ingérence assimilée à une approche impérialiste (voire néo-colonialiste). Là encore, l'origine étrangère ou la double nationalité n'apparaissent pas comme l'explication de cette réponse.

« Moi, au départ, non. Ils m'auraient proposé d'y aller, j'aurais dit 'non'. Parce que je trouvais pas ça justifié comme action. Ils m'auraient proposé, la France aurait dit 'bon, on y va', j'aurais dit 'non'. Et à mon avis, j'aurais pas été remplacé facilement. (...) En tous cas, j'aurais tout fait pour ne pas y aller. De toute façon, je pense que la France a fait le bon choix » (sous-officier, marine nationale).

« Le fait qu'on soit pas impliqués, qu'on soit pas envoyés en Irak... Quand je vois les reportages sur les Américains qui sont là-bas, ils ont une attitude... des paroles qui montrent que, à la rigueur, ils leur en veulent. (...) Nous, du fait qu'on soit pas impliqués directement, qu'on ait pas des retombées immédiates en France, ça a fait beaucoup » (sous-officier, armée de terre).

« En Irak, je ne pourrais pas, non. Ce n'est pas le fait d'être là contre des musulmans. Mais je dis que la France, elle n'a pas à... Ce que je trouve un peu, c'est certains pays se mêlent un peu trop des affaires des autres pays » (aviateur, armée de l'air).

La quatrième attitude concerne ce que nous avons dit de la relation entre identité attribuée et sentiment d'exclusion. Les militaires concernés craignent d'être les témoins d'actes ou de discours racistes sur les terrains d'opération qui, de manière indirecte, conduiraient à un malaise profond et au sentiment d'être exclu. Un caporal de l'armée de terre d'origine marocaine relie ce qu'il a vécu en opération extérieure en Afrique avec ce qui aurait pu se passer en Irak :

« Par contre, d'aller, je sais pas moi, par exemple en Irak, et d'entendre par exemple comme le caporal chef-là, qui jetait des gâteaux aux petits et disait 'tiens, négro'... avec quelqu'un comme ça dans un pays arabe et entendre 'tiens bico' (...) c'est vrai que ça me ferait du chagrin parce que même si je suis militaire français, je ne renie pas

mes origines et puis je ne partirai pas si même on doit aller en Irak, ça serait pas pour faire la guerre. Je veux dire, moi un Irakien me tire dessus, je vais lui tirer dessus parce que c'est ma vie. Mais je tirerais pas sur un Irakien gratuitement. Je ne sais pas moi. Je ferais par rapport aux ordres qu'on me donnera, mais suivre après des gens, des racistes à fond, c'est vrai que c'est chiant. »

Un second maître lui fait écho en rajoutant une autre dimension: les amalgames entretenus par ses pairs autour de l'identité musulmane :

« La plupart du temps, ils ne connaissent pas l'histoire. Et puis après, en Afghanistan, c'était les 'musulmans', c'est clair. Ils voient pas les terroristes. Dès qu'il y a un nom arabe, ils se retournent vers moi: 'tes frères !'. Je fais: 'eh, attendez ! C'est pas des musulmans, ça ! C'est des terroristes musulmans, d'accord, mais pas des musulmans !' »

Cela conduit au dernier type idéal que l'on peut repérer dans les entretiens réalisés sur la question irakienne: intervenir en Irak, c'est la possibilité de participer à la lutte contre l'islamisme et le terrorisme international. Certains militaires ont cherché conseil. Un second maître raconte :

« Avant d'aller en Afghanistan, moi j'étais allé dans une mosquée pour poser la question. Mes parents savaient pas: 'écoute, c'est ton métier. Vas-y'. J'ai été me renseigner auprès d'un imam (à la mosquée d'Evry). 'Voilà, je suis militaire. Là je vais peut-être partir en Afghanistan, est-ce que c'est haram ou pas d'aller là-bas ?' Il me dit: 'Écoute, pourquoi tu veux aller en Afghanistan ?' Je fais: 'c'est suite au 11 septembre et aux attaques terroristes...' Il me dit: 'L'islam n'a pas dit qu'il fallait des actes terroristes... c'est contre qui que tu combats? Ben Laden ? C'est qui Ben Laden? Est-ce qu'il défend tes pensées?' Je lui fais 'non'. (Il me répond) : 'Ben tu vois, il défend pas les pensées de l'islam, il défend ses pensées à lui'. Vous voyez ce que je veux dire ? Donc à ce moment-là il me dit: 'tu peux y aller'. (...) C'est clair ! Je défends pas Al-Qaïda ! Au contraire, après j'éprouvais de la fierté de faire l'Afghanistan pendant presque sept mois (à partir de novembre 2001). Moi, mes médailles, je veux dire l'Afghanistan, je les mets et j'en suis fier ! A ce niveau, il y a pas de problème ! »

6.3.3.c Hypothèse d'un conflit entre la France et le pays de seconde nationalité

Là encore, il est possible d'isoler cinq réponses idéal-typiques à la question de l'attitude en cas de conflit ouvert entre la France et le pays de seconde nationalité ou de l'opportunité de faire du renseignement dans le pays d'origine.

En premier lieu, la question du « choix du camp » ne se pose pas. L'allégeance envers la France prime sur la seconde nationalité, celle-ci figurant plutôt comme les « racines », une « origine », un attachement lointain, important mais secondaire dans l'ordre des appartenances. Plusieurs entretiens illustrent cette attitude :

« Q : Un conflit avec l'Algérie : on vous a déjà posé la question ?

– *On m'a déjà posé la question, il y a pas photo... (...) Plusieurs des cadres ou des gens qui me côtoient et même des étudiants d'origine maghrébine, m'ont posé la question: 'si demain on t'envoie par exemple en Algérie, est-ce que tu vas combattre contre tes frères ?' Déjà, c'est pas mes frères. Et si je dois défendre mon pays, je le ferai* » (sergent, armée de terre).

« Q : Faire du renseignement au Maroc, ça serait compliqué à gérer ?

– *Le Maroc, c'est un pays que j'aime beaucoup parce que j'y ai passé d'excellentes vacances, parce que là-bas on habite au bord de la mer, qu'on y va tous les étés, qu'il y a des amis qui habitent partout en France et qui y vont aussi... Maintenant, le Maroc, c'est pas un pays où je pourrais vivre. Parce qu'un pays où la lettre de mariage est signée sans la présence de la jeune fille et que quelqu'un que le père fait signer à sa place, ça suffit! Non ! (...) C'est pas un pays dans lequel je pourrais vivre et dans lequel je pourrais croire* » (GAV, gendarmerie).

« Q : Est-ce qu'il y a des pays dans lesquels vous vous sentiriez moins à l'aise pour intervenir ?

– *Je vais approfondir votre question. Si j'étais amené à faire la guerre directement, ce qui est peu probable, contre l'Algérie, c'est clair que quelque part ça me gênerait parce que j'ai des racines algériennes même si je suis français. Mais je suis militaire, donc je ferais ma mission. C'est l'avantage d'un militaire parce qu'il a la discipline. Mais je ne le ferais pas forcément avec... (...) Non, si c'est un ordre qui est donné par le chef des armées qui est le Président de la république, j'obéis aux ordres. Si après, on me demande de faire des choses qui sont contraires à mes valeurs, qu'on peut conduire dans certaines guerres contre les civils ou... laisser faire, ça c'est contraire à mes valeurs et c'est prévu aussi dans le règlement et je n'obéirais pas à des ordres qui sont contraires à mes valeurs et contraires aux règles* » (lieutenant, armée de l'air).

« *Il y a des gens d'origine, il ne faut pas prendre partie, enfin... moi, je suis là, dans l'armée française. Donc s'il y a quelque chose à faire au niveau du pays algérien, je serais volontaire pour aller aider. Après, si c'est un conflit, je serais toujours engagée dans l'armée française. Donc, je ne sais pas après, pour aller combattre (rires)... Je ne serais pas la première volontaire pour aller là-bas quoi. (...) Je me suis déjà posé la question, bien sûr. Ma famille, enfin... j'ai eu toute ma famille du côté de mon*

père qui est là-bas. Donc bien sûr, je me suis posé la question. Après, mais bon... les relations sont bonnes » (sergent, armée de l'air).

En deuxième lieu, les opportunités professionnelles pour entrer dans les métiers du renseignement sont souvent évaluées négativement dans la mesure où une telle spécialité implique un coût pour la qualité de vie en général et la vie familiale en particulier :

« On m'a proposé de passer les degrés de langue, mais vu que je le parle pas couramment, que je l'écris pas du tout et que je le lis pas du tout, j'aurais pas eu intérêt à passer ça. Ça impliquait de reprendre des cours. Non, j'avais pas franchement envie. (...) (en plus) moi j'aime bien le contact avec les gens. Donc c'est vrai que les 'rens' en général, ils sont un peu à part. Donc ça m'aurait bloqué vis-à-vis de ça. C'est pas moi, quoi » (sergent, armée de terre).

Un troisième type de réponse insiste sur le fait que les missions d'espionnage les mettraient mal à l'aise car il leur faudrait « jouer un double jeu ». Ce « double jeu » n'est pas évalué par rapport au pays d'origine. C'est une attitude qui, de manière générale, est perçue comme délicate. En tout cas, cela ne leur ressemble pas :

« On me dit 'tu t'inclus dans cette famille, pour nous dire tout ce qui se passe... tout ça...' Moi je serais pas très à l'aise. Moi, la maman ou le papa, il me font confiance, on discute et tout ça. Pour après répéter tout ce qui... Bon, mais si c'est dans le cadre de la gendarmerie contre des trafiquants ou des dealers, pour moi, il n'y a pas photo. Je le lâche pas. Il a que ce qu'il mérite. Mais moi, c'est les parents qui me font le plus de peine. Parce que quand on est en garde-à-vue, les parents ils pleurent. Et souvent, je reproche ça aux jeunes. Parce que, quand ils voient que je suis maghrébine... donc ça passe mieux la communication et je leur dit 'mais vous avez pas honte ?' » (GAV, gendarmerie).

« Je pense que jouer un double jeu avec des personnes... c'est pas moi. Je le sens pas comme ça. Je peux pas rencontrer une personne, lui raconter quelque chose dont je pense pas vraiment ce que je dis. Je fais la part des choses. Je suis honnête avec certaines personnes et les personnes que j'aime pas, je leur parle pas. Ça évite les conflits. Donc le 'rens', ça m'attire pas » (sergent, armée de terre).

Une quatrième réponse insiste sur le devoir de lutter contre le terrorisme international, même si cela doit se faire dans le pays de la seconde nationalité :

« Si on me propose des missions ultra-secrètes pour lutter contre le terrorisme, je le ferai avec plaisir ! Je serais vachement motivé ! » (second maître, marine nationale).

Enfin, une dernière attitude transparait dans une minorité d'entretiens où la perspective d'une intervention dans le cadre d'un conflit armé entre la France et le pays d'origine se décline comme la difficulté ou le refus de combattre. Cette attitude peut aller jusqu'à la sortie de l'armée :

« Parce que ça reste encore une affaire d'origine... et je me verrais pas aller et... avoir mes cousins en face... Je suis conscient que vis-à-vis de ma famille, de mes parents, aller combattre leur pays proprement dit... non, je pense que c'est une des raisons pour lesquelles je n'irais pas » (sergent, armée de terre).

« La seule chose (dont) j'ai peur, c'est qu'un jour on me dise 'tu ne peux pas partir en Algérie'. C'est vraiment l'aspect... S'ils se mettent en conflit avec l'Algérie... Là j'aurais... enfin, je ne sais pas trop quoi faire. Enfin, je ne sais pas comment ça se présenterait, mais suivant la situation, j'arrêteraient l'armée. Je ne sais pas... Mais j'aurais peur qu'il y ait un conflit. Enfin, j'ai peur qu'un jour il y ait un conflit et qu'il y ait des répercussions ici ou là-bas. Parce que là, je vois rien que les choses qui ne touchent même pas nous, mais qui sont dans le monde. Ça fait beaucoup de mentalités et tout d'un coup, on finit par détester une personne, alors qu'on n'a rien à voir dans l'histoire, juste parce qu'elle est d'origine. (...) Moi, j'ai un peu peur de ce qui se passe dans le monde. Je suis attentive à tout. Enfin, j'essaie d'être attentive, de comprendre les raisons pour les expliquer aux autres qui ne veulent pas essayer de comprendre » (aviateur, armée de l'air).

Cette attitude déconstruit le lien d'évidence entre loyauté et appartenance au métier des armes. Cette distance ne doit pas se comprendre comme un manque de loyauté à l'égard de la France. C'est plutôt dans la crainte de devoir un jour passer de l'état de professionnel à celui de soldat en armes que l'on doit aller chercher l'explication de cette attitude. Tuer est un dilemme qui appartient à tous les militaires. Si la loyauté s'exprime par le thème de « mourir pour la patrie », « tuer pour son pays »¹²⁰ c'est autre chose. L'éventualité de se retrouver confronté à un conflit dans le pays où habite encore une partie de sa famille dramatise ce dilemme. Mais il ne fonctionne que comme un cas d'école. Le dernier extrait laisse transparaitre l'essentiel du problème: la crainte qu'en cas de conflit, ce ne soit pas « là-bas » mais « ici » que les difficultés les plus graves se présentent. Dans cet entre-deux nationalités, le dilemme du militaire prend une dimension plus grave : celle de l'exclusion.

¹²⁰ Etienne Balibar, « Racisme et nationalisme » dans Etienne Balibar, Immanuel Wallerstein, *Race, nation, classe*, Paris, La découverte, 1997, p. 68.

« Parce que chez moi, ici, c'est pas chez moi, faut pas croire. Je vous le dis: même si je crois être chez moi ici, je ne suis pas chez moi. » (sergent, armée de l'air).

6.4 La citoyenneté des militaires français issus de l'immigration

Les militaires que nous avons rencontrés ont montré comment leur double nationalité et leurs liens avec les pays d'origine ne se posaient pas en termes de loyauté ou d'allégeance mais comme quelque chose qui appartient à leur sphère privée, aux relations affectives qui parcourent des réseaux familiaux qui n'ont rien à voir avec une relation d'appartenance à l'Etat de leur seconde nationalité.

Que peut-on conclure de cette analyse de la relation entre identité militaire, identités culturelles, double nationalité et allégeance dans le contexte des armées françaises? Quel type de citoyenneté et d'appartenance à l'Etat les militaires français issus de l'immigration montrent-ils? Quelle est, pour eux, la place de l'identité nationale dans la définition de la relation entre l'Etat et ses citoyens?

Le premier constat est la prévalence de formes de citoyenneté qui mettent l'accent sur l'identité nationale. Etroitement lié au premier, le deuxième constat est le peu d'intérêt que représente la citoyenneté européenne pour eux. A cela s'ajoute le fait que les militaires que nous avons rencontrés sont très faiblement socialisés au politique: ils ne votent pas ou rarement. Leur citoyenneté reste un mélange d'identité militaire patriotique et de faible capital politique. En somme, il leur est difficile d'envisager l'émergence d'une collectivité politique alternative à l'Etat nation mais, en dépit de cet attachement à la collectivité nationale, il leur est également difficile de s'investir dans l'exercice actif de la citoyenneté.

6.4.1 Citoyenneté, identité nationale et héritage post-colonial

L'identité nationale trouve une place importante dans les représentations sur la citoyenneté qui transparaissent des entretiens que nous avons menés. C'est une « conscience »¹²¹ qui n'est pas toujours simple à exprimer, mais c'est présent, constamment, dans le fait qu'on « sert la France »¹²². La relation au pays d'origine n'est pas politique. Malgré l'étiquette « issu de l'immigration », certains ne se sentent pas autrement que comme des « Français de souche à 100% »¹²³. La France est le seul pays « connu », réellement vécu, « avec les mentalités et tout ce qui s'en suit »¹²⁴. L'origine, finalement, se place au même niveau qu'une appartenance

¹²¹ Enseigne de vaisseau, marine nationale.

¹²² Aviateur, armée de l'air.

¹²³ Caporal chef, armée de terre.

¹²⁴ GAV, gendarmerie.

régionale (« *comme un Breton place la Bretagne ou un Corse place la Corse* »¹²⁵). Cela doit rester car il ne faut pas renier ses origines (« *personne ne m'enlèvera* », « *c'est clair, mais ça plaît pas aux autres, je vais pas renier mes origines pour eux* »¹²⁶). Finalement, s'ils sont inscrits dans des réseaux familiaux transnationaux, ils ne dégagent pas de réelle citoyenneté transnationale au-delà du cadre national.

Pour d'autres, l'identité nationale est importante parce qu'elle participe à beaucoup des rituels militaires qui tiennent ensemble la communauté des armées : la cérémonie du drapeau¹²⁷, la Marseillaise, les défilés : autant de moments de sentir la « *fierté d'être français* ». Un jeune matelot résume son sentiment :

« Quand on fait des défilés, avec l'hymne national... c'est bien quoi, ça fait plaisir (...). Etre fier d'être français, quoi. Quand on fait une intervention, on a des félicitations. (...) Si t'es pas dedans, tu peux pas connaître. »

Les jeunes recrues peuvent ainsi être perméables aux formes de patriotisme que l'on trouve dans les armées alors que certains de leurs aînés relativisent l'importance du patriotisme dans l'exercice de leur profession et que la plupart des personnels rencontrés se font l'écho d'une perte de vitesse des valeurs patriotiques dans le fonctionnement même des armées et l'identité militaire. Un commandant de l'armée de l'air nous a d'ailleurs expliqué que lorsque les jeunes recrues (indépendamment de leurs origines) mettaient en avant leur patriotisme pour justifier de leur volonté de s'engager comme EVAT, il suspectait la "bonne foi" de ces candidatures :

*« Ceux qui mettent trop en avant leur patriotisme, c'est souvent qu'ils n'ont rien d'autre à proposer voire qu'ils cachent quelque chose... »*¹²⁸

Par ailleurs, la conception du national de certains personnels interviewés se rattache aussi à l'héritage post-colonial. Si la guerre d'Algérie ne pèse plus dans l'institution militaire, car beaucoup des personnels d'alors ne sont plus en service, la situation post-coloniale n'est pas exempte d'ambiguïtés : d'un côté, les « *sacrifices des anciens* »¹²⁹ – les harkis notamment – ont pu être un élément déterminant dans la décision d'engagement pour certains de leurs descendants

¹²⁵ Enseigne de vaisseau, marine nationale.

¹²⁶ Sergent, armée de terre.

¹²⁷ « *C'est notre drapeau. Bah voilà ! On respecte le drapeau ! Ça fait partie de nous* » déclare un adjudant (armée de terre). Un caporal chef relativise : « *Le drapeau, le matin, on est au garde-à-vous... moi, j'ai l'impression que les gens, ils s'arrêtent parce qu'il faut s'arrêter, mais... (...) C'est sûr, je ne pense pas que ça vienne d'eux-mêmes* »

¹²⁸ Discussion collective à la table d'un chef de corps, armée de terre.

¹²⁹ Sergent, armée de terre.

mais, de l'autre, des citoyennetés incomplètes perdurent, notamment par le sentiment de ne pas vraiment être accepté.

La difficulté n'est pas dans ce que ces militaires double nationaux conçoivent de leur sentiment d'appartenance à la collectivité nationale française. C'est dans le regard croisé entre les deux pays que le trouble naît pour finir par faire apparaître le sentiment qu'il est difficile de trouver sa place. Cela renvoie parfois à l'histoire coloniale et ses conséquences. Le « sang versé » par les générations précédentes ne semble pas avoir suffi à légitimer une vraie place dans la communauté des citoyens français pour ces fils de combattants coloniaux qui sont aujourd'hui engagés dans les armées françaises.

Le sergent M*** est une jeune femme, née en France, dont le père est un ancien harki. Adolescente, la jeune femme a dû suivre, forcée, son père en Algérie. Elle y a fait sa scolarité secondaire. Décidée à reprendre son indépendance, elle fugue à l'âge de seize ans et revient en France par ses propres moyens :

« J'ai de mauvais souvenirs (de l'Algérie) et j'ai vu la différence. Pour moi, il n'y a pas photo, c'est mon pays la France. La France, c'est mon pays. Toute petite, je me posais des questions parce que toute petite, c'est 'arabè'. 'T'es dans ton pays, je me disais, il est où mon pays ?' Et arriver en Algérie, c'est 'Harkè'. On nous jetait des briques des fois. J'étais à l'hôpital parce que j'étais agressée. On était considéré comme des traîtres alors, on se posait des questions : il est où notre pays ? »

Un sergent de l'armée de l'air résume :

« On a le cul au milieu de la Méditerranée, vu qu'en France on est considéré comme des étrangers et que, si je retourne à Alger, je serais forcément considéré comme un Français ! (...) De dire: 'oui, je me sens français à part entière et je ne renie pas ma culture', certes, c'est vrai, mais c'est pas la réalité. D'un côté comme de l'autre, on est renié, comme les harkis reniés par les Français pendant quarante deux ans. Et puis pourchassés par les Algériens. »

6.4.2 Une citoyenneté plurielle où l'Europe n'entre pas

A l'heure des transformations des conceptions et des pratiques traditionnelles de la citoyenneté dans les sociétés globalisées (thèmes de la citoyenneté postnationale ou transnationale, revendications d'une séparation entre citoyenneté et nationalité, libéralisation des droits en matière de double nationalité, etc.), les militaires rencontrés dans le cadre de l'étude témoignent de bricolages des appartenances et des identités qui ne se limitent plus ni aux

frontières nationales ni à la prééminence de l'identité nationale comme réservoir de citoyenneté.

Ils sont, de facto, des citoyens pluriels, qu'il s'agisse de leurs solidarités transnationales ou de leurs discours sur la place de la diversité culturelle et religieuse dans la Cité.

Un second maître résume d'une phrase cette notion d'identité plurielle :

« Je suis franco-musulman, intégré dans une Europe malgré moi, qui bosse dans une armée qui m'offre pour l'instant le comble de satisfaction. »

Mais cette pluralisation des identités ne se traduit pas en identités politiques. On l'a vu, leur double nationalité elle-même n'est pas déclinée à partir d'une pluralité d'allégeances à différents Etats. Il s'agit plutôt d'un document pour faciliter la mobilité d'une rive à l'autre de la Méditerranée : un document « privé » en quelque sorte. Cela explique pourquoi certains d'entre eux n'avaient pas envisagé la possession d'une carte d'identité ou d'un passeport étranger comme l'indice d'une double nationalité.

Dans cette constellation des identités plurielles en retrait de toute dimension politique, l'Europe ne constitue pas d'alternative à la citoyenneté nationale. C'est à propos de la construction d'une Europe politique et de la défense que les discours sur l'importance du patriotisme et de l'attachement à la nation se sont le plus manifestés. Il faut, selon eux, une identité culturelle commune pour que la citoyenneté ne soit pas un simple document « de papier ». Cela se décline de plusieurs façons.

L'Europe est d'abord perçue comme une perte :

« Q : Est-ce qu'une armée européenne vous plairait ?
– Non, il n'y a qu'un drapeau, je veux dire. On défend celui-là. Et on sera amené à aider l'Europe, à se soutenir. Mais non: c'est comme l'euro: le franc est parti. Il ne reste plus rien. Donc non. Il faut qu'il y ait des frontières" (sergent, armée de terre).

« L'Europe, c'est totalement utopique. Je n'étais pas pour l'ouverture des frontières. Je suis française. C'est pas que je suis nationaliste, mais je trouve qu'un pays doit garder ses valeurs et ses frontières. J'étais pas pour l'euro. Je serai pas non plus pour une armée européenne. (...) Je trouve que c'est du n'importe quoi. Avant, on savait que la France était la France » (sergent, armée de l'air).

« Personnellement, je vous le disais, je suis très patriotique. Une armée européenne, c'est peut-être bien, mais personnellement je ne suis pas trop pour... » (caporal chef).

Ensuite, l'Europe est quelque chose *« d'un peu flou »*¹³⁰, *« c'est un peu abstrait »*¹³¹: il est difficile d'y trouver les ressources d'une identité concrète qui puisse faire poids par rapport à l'identité nationale :

« Je me définis plutôt comme français, européen je ne le vis pas concrètement. J'ai l'impression que c'est sur du papier » (GAV, gendarmerie).

« Q : Vous vous sentez autant française qu'européenne? »

– Je pense que c'est plus français parce qu'au niveau des mentalités, et au bout d'un moment, on se sentira européen. Mais je pense que déjà, quand on arrête d'avoir d'autres pays qui se greffent à nous ... parce que je pense qu'on ne sait plus où on en est et puis, il y a quand même des différences entre les pays. On ne se sent pas encore vraiment européen » (aviateur, armée de l'air).

Cette manière d'envisager l'avenir d'une Europe de la citoyenneté ne rompt donc pas avec les conceptions classiques de la citoyenneté nationale définie par la superposition entre les frontières politiques et les frontières identitaires.

La définition culturelle de l'identité européenne est alors rendue encore plus problématique par les élargissements à venir de l'Union européenne, notamment à la Turquie. Un gendarme précise :

« Les Turcs, je ne suis pas sûr qu'ils fassent partie de l'Europe. »

Ce thème est explicité par un sergent chef de l'armée de terre :

« Q : Parce que la nation, c'est important ? »

– Oui, c'est important. Je pense que ça donne quand même quelques valeurs, d'appartenir à un Etat et pas à une confédération. Parce que l'Europe, ça va être ça. Et là, si on va encore intégrer la Turquie, c'est quand même une plaque tournante pour tout ce qui est terrorisme, drogue, en plus il y a la frontière avec l'Irak, l'Iran, la Syrie. (...) Surtout que la Turquie est mal définie, on sait pas si c'est arabe, européen... Je ne sais pas si c'est une bonne chose de faire un Etat européen. Et surtout une armée. C'est bien de garder ses valeurs, ses... pas ses religions, mais sa... »

¹³⁰ Adjudant, armée de terre.

¹³¹ Second maître, marine nationale.

Un jeune GAV franco-turc résume :

« (La Turquie) n'est pas un pays d'Europe. Et bon, il y a la culture et la religion qui jouent aussi énormément. »

Non seulement la perspective européenne n'est pas perçue comme une redéfinition de la citoyenneté par rapport à une identité culturelle homogène qui pourrait l'asseoir concrètement, mais elle est parfois elle-même traduite en termes identitaires. Pour certains, parler des « Européens » ne signifie pas que l'on parle des "citoyens européens", mais d'une certaine forme d'identité :

« J'ai la femme d'un cousin qui s'appelle Olivia. (...) (Convertie après son mariage), elle est dans l'islam plus que moi. Elle est beaucoup plus soumise que moi. Elle porte le voile. Elle fait la prière. Donc même moi, je suis pas musulmane à côté d'elle: je suis plus européenne qu'elle » (GAV, gendarmerie).

En cela, l'Europe n'est pas non plus perçue comme une occasion pour dépasser le racisme et la xénophobie dont certaines formes reposent sur l'usage idéologique de l'identité nationale :

« Européen... je ne pense pas. Européen: vous savez, comme je vous dis comme la personne que je connais qui insultait les petits noirs, un mec comme ça, ça le motiverait encore plus s'il se retrouve avec des européens, c'est-à-dire de chercher des gens comme lui, et à se dire 'oui, la grande famille européenne'. Si par contre, l'armée française se mettait avec l'armée ivoirienne ou une autre armée (...) là par contre, ça serait bien, parce que là, dans un cas comme ça, il y aurait quelqu'un qui dirait (...) devant un Ivoirien personne ne dirait aux petits Ivoiriens 'tiens négro'... » (caporal chef, armée de terre).

6.4.3. Etre militaire, être citoyen

Une faible minorité des militaires rencontrés considèrent que la citoyenneté passe par le vote. Pour ceux-là, les élections présidentielles du printemps 2002 illustrent l'importance de « donner son opinion »¹³². Le vote est un devoir civique qu'il faut remplir¹³³ et il vaut mieux « voter que brûler des voitures »¹³⁴. Certains ont été socialisés au politique avant d'entrer dans l'armée, en animant des syndicats étudiants par exemple. D'autres se sont initiés à des formes de citoyenneté active à l'intérieur de l'institution en devenant « président de catégorie ». Ceux

¹³² Aviateur, armée de l'air.

¹³³ Caporal chef, armée de terre.

¹³⁴ GAV, gendarmerie.

qui votent se mobilisent « pour les élections importantes comme les présidentielles »¹³⁵ mais s'abstiennent aux élections européennes. Enfin, les plus sensibles aux discriminations et au racisme en France disent l'importance qu'ils accordent à la participation par le vote :

« Le fait d'être musulmane... enfin, le fait d'être d'origine algérienne... Je me rends plus compte de l'importance du vote peut-être que les personnes ici » (aviateur, armée de l'air).

Un sergent de l'armée de l'air particulièrement sensible aux discriminations raciales dont il dit avoir fait l'expérience depuis qu'il est entré dans l'armée insiste sur l'importance du vote, tout en témoignant d'un certain désenchantement vis-à-vis des professionnels de la politique :

« C'est super important de voter. Y a trop de jeunes qui sont pas encore conscients de ça. (...) Je vais vous expliquer ma vision de la politique (...): pour moi, la politique, ça s'apparente à l'accordéon: on pousse à droite, ça souffle à gauche et on pousse à gauche, ça souffle à droite. Et au milieu, c'est du vent. Donc, à partir de là, élire un enculé ou un autre, forcément... il doit bien en avoir qui le sont moins que d'autres. Donc, après, l'enjeu de la politique, et bien disons, déjà : pouvoir s'exprimer. Parce qu'il paraît qu'on est en démocratie et que c'est le peuple qui décide. Donc, même si on se déplace pour voter blanc, bah au moins on aura voté notre mécontentement. Une voix plus une voix plus une voix : c'est ça qui fait la différence. Parce que si tout le monde pense que ça ne compte pas eh bien, personne ne vote. »

Mais une majorité ne votent pas voire ne sont pas même inscrits sur les listes électorales¹³⁶. Parfois, ceux qui avouent ne pas voter font leur autocritique: ne pas voter, c'est « risquer d'avoir le FN au pouvoir »¹³⁷ et renoncer à un « droit civique ». Mais ils se montrent désabusés et pensent que leur voix ne compte pas¹³⁸. Leur culture politique est souvent très faible et certains ne comprennent pas trop la différence entre la droite et la gauche, si ce n'est que « la droite est raciste » et « qu'il vaut mieux voter à gauche »¹³⁹. Leur intérêt pour la politique est souvent inexistant :

« La politique ne m'intéresse pas. Mon copain non plus. On regarde le six minutes de M6 pour avoir un peu les nouvelles... La politique française, je n'ai jamais rien compris. Pas plus maintenant qu'avant » (sergent, armée de l'air).

¹³⁵ GAV, gendarmerie.

¹³⁶ Aviateur, armée de l'air.

¹³⁷ Caporal chef, armée de terre.

¹³⁸ Aviateur, armée de l'air.

¹³⁹ Sergent, armée de l'air.

C'est ailleurs que l'on trouve la manifestation d'une citoyenneté active des militaires: dans l'exercice même du métier de soldat. Etre militaire, c'est s'engager à défendre la démocratie en général et les principes de la démocratie républicaine à la française en particulier. Une enseigne de vaisseau l'illustre :

« On adhère aux valeurs démocratiques françaises. Quand je dis défendre, c'est pas seulement défendre le citoyen français sur les côtes, si ça devait arriver, et j'espère pas, mais c'est défendre aussi un citoyen lambda dans cet esprit de défense de ces valeurs-là. »

C'est aussi s'engager pour les droits de l'homme en intervenant concrètement :

« De voir la misère dans d'autres pays, ça te renforce! Tu reviens, tu vois la vie différemment. Tu n'en sors pas indemne » (second maître, marine nationale).

« Moi, au début quand je me suis engagée, je pensais qu'on faisait de l'humanitaire: aller dans les différents pays d'Afrique, aider humanitairement, je veux dire, fournir des médicaments, soutenir, protéger... » (sergent, armée de terre).

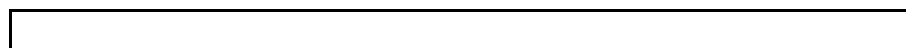
C'est enfin contribuer à « fabriquer du lien social ». Cet aspect est spécifique aux motivations d'engagement des personnels de la gendarmerie :

« La conscience professionnelle: on n'est pas dans une usine qui fabrique des choses où on quitte à 18h. Il n'y a pas que l'esprit militaire. On a des dossiers à traiter où il y a des victimes derrière » (gendarme).

« Pour ma part, il y a un lien entre ma motivation de devenir gendarme et cette fibre pour le social. Je savais, en faisant mon service militaire dans la gendarmerie, qu'on était au contact de beaucoup de gens, de beaucoup de problèmes sociaux. On a plus tendance à résoudre des problèmes sociaux que des problèmes pénaux. (Cette dimension) m'a éveillé. Autant être dans une unité où tu peux apporter ta pierre à la société » (gendarme).

En résumé, même si la plupart ne votent pas :

« Etre militaire, c'est être un citoyen exemplaire et aimer son pays. On peut le faire sans pour autant être extrémiste et raciste. Et malheureusement, il y a pas mal de gens qui l'ont pas encore compris » (sergent, armée de l'air).



Les Présidents de catégorie :
une forme de citoyenneté participative dans l'armée

Les présidents de catégorie sont des élus au sein des bases chargés de faire le lien entre les sous-officiers et la hiérarchie. Ils interviennent dans des questions relatives aux personnels : ils ont un rôle de médiation et de dialogue, ils règlent les conflits. Cette fonction est ouverte à des membres élus par leurs pairs (officiers, sous-officiers, militaires du rang). Les Présidents de catégorie ont pour fonction d'être les interlocuteurs privilégiés auprès du commandement, pour tous les problèmes de leur catégorie, de conseiller leurs camarades et de leurs familles pour leur intégration dans la garnison. Ils peuvent également jouer un rôle de représentation vis-à-vis du milieu extérieur. Les présidents de catégorie existent dans toutes les armées.

S*** a été présidente de catégorie dans l'armée de l'air. Elle aime son métier et l'armée, et voudrait y rester. Entrée comme MTA, elle est perçue comme un excellent élément ; elle est aujourd'hui sergent après seulement quatre ans de service. Ses supérieurs voient en elle « un exemple d'intégration réussie ». Sa hiérarchie est très fière de sa réussite.

Elle a été proposée au poste de Président de catégorie car son commandant jugeait qu'elle « avait le profil » : le sens de la communication et des capacités d'écoute. Elle a vécu sa fonction comme un « relais » entre les individus et le chef. Une autre dimension tient au fait qu'étant une femme, les militaires féminines se confiaient plus facilement à elle.

Pour S***, être Présidente de catégorie a été une expérience intéressante parce que l'on y « apprend sur les statuts, on apprend sur les gens, sur les unités, on apprend sur nous aussi ». En tant que Présidente, elle a rencontré divers problèmes : absentéisme, dépression, voire des problèmes liés à l'usage de drogues. Ayant un contact approfondi avec ceux qu'elle représentait, elle pouvait transmettre les cas particuliers à la hiérarchie lors des conseils de base. Elle a également été confrontée à des cas de discrimination. Deux personnes ayant été l'objet de remarques racistes se sont plaintes. S*** a engagé un dialogue entre les personnes et la hiérarchie et son intervention a fait cesser ces remarques.

S*** dit avoir conscience de la singularité de son parcours qui ne reflète pas forcément celui des autres militaires issus de l'immigration. Elle est sensible au fait de paraître comme une sorte d'instrument de « publicité de l'armée », par l'exemplarité de son parcours. Elle pense ne pas avoir été désignée pour témoigner par hasard : *« pour l'entretien, il aurait fallu choisir quelqu'un d'autre parce que moi, tout se passe bien, c'est vrai. Il n'y a pas de critique à faire, donc je ne vais pas vous inventer des trucs, mais je suis sûre que sur la base il y a des gens qui n'ont pas que du positif »*. Elle pense que son parcours est atypique et que l'on veut en faire un exemple.

Chapitre 7 / L'islam dans l'armée

L'islam est aujourd'hui devenu la deuxième religion de France et cela a aussi des effets sur l'armée, où il occupe une place de plus en plus importante. Parmi les militaires issus de l'immigration rencontrés pour cette étude, les deux tiers sont de culture musulmane, pratiquants ou pas. Leur appartenance à la religion musulmane ne constitue pas une donnée que l'on pourrait négliger sous prétexte que la croyance serait réduite au domaine privé et ne concernerait pas l'armée. Au travers des relations de l'armée avec l'islam se pose la question du traitement égalitaire des religions dans les institutions républicaines. Le vécu des militaires musulmans fait apparaître une réalité qui est encore peu prise en compte. Notamment, les pratiques de l'islam se heurtent souvent à la faible prise en compte de l'islam par l'armée, pas toujours préparée à sa gestion quotidienne.

En France, comme dans toutes les sociétés occidentales européennes, la question de l'islam anime des débats controversés. Les musulmans constituent une population qui s'enracine et s'intègre, et qui se trouve parallèlement confrontée à une représentation négative de l'islam au niveau sociétal et médiatique¹⁴⁰. Cette représentation négative se cristallise sur certains sujets brûlants, comme le rapport à la politique, le statut de la femme ou la question du voile, tout en se trouvant renforcée par l'influence du terrorisme mondial fondamentaliste faussement attribué à l'islam en tant que religion. En France, s'y ajoutent les images médiatisées de la vie dans les banlieues : la délinquance, le trafic de drogues, les voitures brûlées, autant de clichés associés de plus en plus à une population désormais identifiée par son appartenance à l'islam.

Cette représentation négative de l'islam est renvoyée à la population musulmane en France, et la situation dans l'armée ne fait pas exception : les militaires issus de l'immigration maghrébine (qu'ils soient d'ailleurs musulmans ou non) s'y trouvent également confrontés. Être musulman n'est donc pas neutre, mais véhicule un contenu symbolique très fort, suscitant souvent peur, rejet et racisme – au point que le néologisme d'« islamophobie » a été créé pour décrire cette réalité. En même temps, l'islam semble jouir d'une légitimité grandissante parmi les deuxième et troisième générations issues de l'immigration, contrairement à la génération de leurs parents qui ne le revendiquait pas publiquement. Pour l'armée, qui constitue un milieu plus ou moins fermé et qui est, à des degrés différents, une « institution totale », l'islam représente un défi

¹⁴⁰ Farhad Khosrokhavar, *L'islam dans les prisons*, Paris, éditions Balland, 2004.

particulier. En son sein, la gestion des pratiques religieuses différentes et contraignantes, et certaines attentes de la part de la population musulmane de se voir traiter de façon égalitaire deviennent cruciales pour son avenir. La prise en compte de cette réalité est nécessaire et ne contrevient pas aux principes de laïcité, bien au contraire : seule une connaissance précise du vécu et des attentes des musulmans dans les armées françaises permet une vraie égalité de traitement entre les religions comme le demande le régime laïque.

Ce chapitre a pour objectif de brosser la réalité vécue par les militaires français musulmans, à partir des entretiens effectués dans le cadre de cette étude. Par là, il tente de relater les problèmes auxquels ils sont confrontés dans leurs pratiques religieuses notamment, les attentes qu'ils nourrissent vis-à-vis de l'armée, les rôles que joue l'islam dans leur quotidien et comment cela s'articule avec les contraintes militaires. Quel est cet islam que l'on observe chez les musulmans engagés dans l'armée ? Comment peut-on caractériser leurs pratiques religieuses ? Quelles sont les « choses qui fâchent »¹⁴¹ par rapport à la pratique de l'islam ? Le chapitre aborde ainsi des questions souvent très « pratiques », relevant de la vie quotidienne des musulmans dans l'armée. Il propose également une analyse plus globale de l'islam des militaires français : un islam individuel et bricolé, caractérisé par son flottement entre références culturelles et références proprement religieuses.

7.1. Les militaires musulmans

Le critère de l'appartenance à l'islam ne figurait pas parmi les critères constitutifs de l'échantillon. Celui-ci visait plus globalement les militaires « issus de l'immigration ». La démarche consistant à rechercher les militaires *musulmans* n'est de toute manière pas possible puisqu'il n'existe pas de statistique sur la confession des citoyens français ni, bien entendu, des militaires, le recensement systématique de ce type d'information n'étant pas autorisé en France. Néanmoins, le détour par les militaires issus de l'immigration et notamment l'immigration maghrébine a permis d'arriver à un nombre important d'entretiens avec des militaires de confession musulmane.

35 personnes figurant dans l'échantillon se déclarent musulmanes ; la grande majorité d'entre eux est originaire du Maghreb ; deux personnes sont issues de l'immigration en provenance d'Afrique subsaharienne, et deux (gendarmes) sont d'origine turque.

¹⁴¹ une expression empruntée à Farhad Khosrokhavar, *op.cit.*

Dans la marine, la gendarmerie et dans l'armée de l'air, une majorité des militaires rencontrés sont musulmans. Dans l'armée de terre, cela n'est pas le cas. Cette différence ne saurait cependant indiquer une composition distincte de la population globale des personnes issues de l'immigration dans l'armée de terre relativement aux autres armées. Elle est davantage liée à la présence plus importante dans l'échantillon fourni par l'armée de terre d'enfants et petits-enfants de harkis et de militaires de carrière ayant servi dans l'armée française, et d'enfants issus de couples mixtes avec mère française, athées ou élevés dans la religion catholique. On ne peut pour autant pas en conclure que la présence des musulmans dans l'armée de terre diffère de celle des autres armées : celle-ci est confrontée à une présence de l'islam non négligeable, qui est susceptible de créer des conflits quant à la gestion des pratiques religieuses.

La grande différence de la composition des échantillons entre l'armée de terre et les autres armes devient encore plus frappante lorsque la pratique de l'islam est prise en compte. En effet, sur les 35 musulmans repérés dans l'échantillon, 19 seulement sont musulmans pratiquants si on prend comme critère le jeûne du ramadan. Si dans toutes les armées à l'exception de l'armée de terre, les musulmans faisant le ramadan constituent au moins la moitié de tous les musulmans, cela n'est pas du tout le cas : ici deux musulmans seulement pratiquaient leur religion, et un autre le faisait avant son entrée à l'armée.

Le fait de se décrire comme pratiquant ou pas reste une appréciation très subjective. Pour des motifs de comparaison, nous avons pour l'instant défini le fait d'être musulman pratiquant par le critère du jeûne lors du ramadan. Cela peut servir afin de comparer des données agrégées ; lorsqu'il est confronté aux appréciations des enquêtés musulmans ce critère se révèle être insuffisant. Se dire pratiquant ou non-pratiquant est une catégorie subjective qui dépend des attentes et de la rigueur que l'on s'impose à soi-même dans sa pratique religieuse. Certains se disent pratiquants parce qu'ils font le ramadan et ne mangent pas de porc. Mais d'autres refusent de se qualifier pratiquant du fait qu'il ne leur est pas possible à l'armée de ne manger que de la viande *halal* ou parce qu'ils ne réussissent pas à faire les cinq prières par jour.

« Je suis plus ou moins pratiquante. C'est vrai que chez moi, je fais ma prière, tout ce qui a à faire, je le fais chez moi. Je fais ramadan bien sûr. Je respecte, c'est-à-dire je ne mange pas de viande ici (sur la base), je ne bois pas d'alcool. »

« Q : vous êtes pratiquant ?

– Je ne dirais pas oui parce que si je disais oui, il faudrait que je fasse les cinq prières par jour. Le jeûne un mois complet je fais. Mais autrement, c'est sans plus.

Pour l'alimentation, je ne mange pas de porc, mais autrement c'est vrai que j'ai fait un compromis par rapport à la viande. »

Pour ces deux militaires musulmans, il ne suffit pas de faire le ramadan pour être vraiment pratiquant. Ils ont tous les deux des attentes élevées vis-à-vis de leur pratique de l'islam et ne se considèrent pas tout à fait pratiquants parce qu'ils ne font pas la prière. D'autres cependant disent faire le ramadan, mais pas la prière, et se considèrent tout de même pratiquants.

Le jeûne pendant le ramadan est cependant certainement le critère *minimal* pour définir la pratique de l'islam. Avec cette prescription figure aussi l'interdiction du porc. En effet, même parmi les militaires musulmans qui ne se déclarent pas pratiquants, un grand nombre ne mangent pas de porc. Cette restriction alimentaire est considérée davantage comme un élément culturel qui n'est pas forcément en lien avec la foi et la pratique.

Le ramadan peut également être interprété de différentes manières à ce sujet. Un marin refuse par exemple de jeûner. Il explique :

« Je considère que – je connais des gens qui font le ramadan par attachement ou par tradition, sans avoir forcément une croyance, mais plus pour se rapprocher un peu de la population. Moi ça me gêne de faire ça. J'aurais parfois envie de le faire, parce qu'il y a quand même un esprit de fête, c'est un peu particulier. Mais comme j'ai pas cette croyance religieuse ça me gêne un peu. »

Pour lui, il faut impérativement une croyance derrière. Il n'est pas légitime de faire le ramadan par simple esprit de fête. Si l'on renverse le raisonnement, il est donc tout à fait concevable de faire le ramadan sans pour autant vraiment être croyant – en le prenant comme une fête culturelle dont la dimension religieuse s'estompe. En effet, les fêtes et traditions religieuses sont toujours en même temps *culturelles*, et les significations qui leur sont attribuées sont individuelles.

Finalement, les discours de ces musulmans « non-pratiquants » constitue une observation en soi et un aspect qui doit être souligné. En effet, un certain nombre d'enquêtés ne pratiquent pas l'islam du tout, mais se considèrent néanmoins musulmans :

« Je suis musulman, mais je ne pratique pas. Je ne pratique pas du tout, je ne fais pas ramadan, je bois l'alcool, je mange du porc. »

« Je suis musulman, mais non-pratiquant. Je sais pour beaucoup de gens c'est dur d'être musulman non-pratiquant, pour eux, c'est pas compatible. Alors qu'eux peuvent être catholiques non-pratiquants ! »

Le sentiment d'appartenance à l'islam n'est pas accompagné d'une pratique rituelle, sans que cela remette toutefois en question la définition de soi comme musulman. C'est un islam individuel, réduit à ce sentiment d'appartenance et de croyance qui ne se manifeste pas par les pratiques. Ce phénomène d'un islam sans pratiques s'observe à plusieurs reprises et constitue un premier indicateur du caractère individuel de l'islam observé dans le cadre de cette étude. Cependant, dans la très grande majorité des cas, l'appartenance à la religion musulmane se manifeste par des pratiques religieuses caractéristiques, ne serait-ce que par le refus de manger du porc. Les pratiques sont diverses et se distinguent par leur interaction avec les contraintes de la vie militaire susceptibles de les modifier.

7.2 Les bricolages religieux

7.2.1 Les trois pôles de pratique de l'islam

Être musulman dans l'armée englobe un large spectre de pratiques, allant de ceux qui se considèrent comme musulmans non-pratiquants, voire simplement « d'origine musulmane », à ceux qui pratiquent leur religion à différents niveaux de rigueur, du respect des restrictions alimentaires au ramadan, jusqu'à la prière. Ainsi, au niveau des pratiques religieuses, un véritable bricolage s'observe, fait de beaucoup d'assemblages possibles et qui s'organise autour de trois pôles : les restrictions alimentaires et l'alcool, le ramadan, et les prières.

Le bricolage ne connaît pas de limites et ne saurait se résumer, sauf pour l'observation d'une certaine hiérarchie dans les pratiques : quelqu'un qui fait la prière fera également le ramadan, ne mangera pas de porc et ne boira pas d'alcool. En effet, faire la prière signifie une implication plus grande dans la religion, alors que les restrictions alimentaires et, dans une moindre mesure, la pratique du ramadan peuvent relever autant d'habitudes culturelles que religieuses.

Si l'application de ces différents pôles de pratiques peut poser des problèmes et créer des conflits dans le contexte de sociétés occidentales où l'islam est une religion minoritaire, cela est d'autant plus vrai pour la situation à l'armée où des habitudes, traditions et contraintes militaires font que la pratique de l'islam est souvent confrontée à un environnement qui n'y est pas préparé. De plus,

l'armée comme « milieu fermé » rend particulièrement problématique la gestion des pratiques religieuses.

Chaque pôle de pratique cristallise un certain nombre de comportements, d'attitudes et de difficultés en relation avec la vie militaire. À l'armée, les pratiques de l'islam ne sont pas simplement le fruit d'une décision libre de la part du croyant, mais elle sont soumises à des contraintes qui limitent les possibilités d'application, et deviennent ainsi le produit d'un compromis négocié. D'autre part, la pratique peut également être restreinte en anticipant la réaction négative des pairs ayant une représentation négative de l'islam et la véhiculant par des préjugés souvent virulents. Par conséquent, la pratique religieuse ne correspond souvent pas au niveau de pratique souhaité, se construisant dans ce champ de contraintes spécifiques à l'institution militaire.

Passons en revue les différents pôles afin de déterminer les « choses qui fâchent », ainsi que la manière dont les pratiques religieuses s'adaptent aux contraintes multiples de la vie militaire.

7.2.1.a Les restrictions alimentaires et l'alcool

Pour le respect des restrictions alimentaires, on observe quatre types de comportement différents : d'abord, tous ceux qui mangent tout, y compris la viande de porc, et pour lesquels il ne se pose pas de problème en matière d'alimentation ; ensuite, la grande majorité de ceux qui ne mangent pas la viande de porc. C'est l'élément de pratique religieuse le plus globalement respecté par les militaires musulmans. Comme nous l'avons déjà souligné, parfois cela ne relève même pas d'une pratique religieuse mais simplement d'une habitude culturelle ; troisièmement, il y a des militaires musulmans qui, en principe, ne voudraient manger que de la viande *halal*, mais qui s'adaptent et font un compromis pour manger aussi de la viande non *halal*, tant que ce n'est pas du porc :

« Pour l'alimentation, je mange pas de porc, mais autrement c'est vrai que j'ai fait un compromis par rapport à la viande. Nous dans certains cas, on est obligé de faire des compromis. »

Enfin, certains refusent de manger de la viande qui n'est pas *halal* :

« Je mangeais ce qu'il y avait à manger, s'il y avait du poisson. La viande à bord n'est pas halal. Il y avait que moi et X qui ne mangeaient pas de la viande si elle n'était pas halal. Tous les autres, ils mangeaient quand c'était pas du porc, ça leur suffisait (...) J'avais acheté des protéines, je faisais de la muscu... c'est un

complément de nourriture (...) J'avais aussi acheté un petit cuiseur de riz et des fois je faisais à manger dans ma chambre. J'avais de la viande, des saucisses et des fois je mangeais mieux. »

« (En parlant d'un collègue musulman) il ne va pas au mess. De toute façon il n'y a pas de nourriture halal. Il prend des sandwiches de chez lui. »

« Moi ça ne me dérange pas, je mange de la viande le soir chez moi. Mais c'est vrai que j'ai jamais... j'avais demandé une fois au cuisinier si la viande pouvait être d'origine halal – je me suis dit pourquoi pas, ça aurait peut-être pu leur revenir moins cher... il m'a dit que non, qu'il ne savait pas ce que c'était. J'ai laissé tomber. »

Pour ce dernier groupe, il est presque impossible de manger normalement avec la restauration proposée à l'armée. Ils sont obligés d'amener leur propre nourriture ou, si c'est possible, de consommer le repas principal le soir à la maison. Les personnes appartenant à ce groupe ne sont pas prêtes à faire de compromis quant à cet interdit alimentaire parce que cela porterait atteinte à leur conviction religieuse. En revanche, elles sont prêtes à faire des sacrifices pour respecter les principes.

Tous ne veulent pas aller si loin. D'autres décident, vu l'impossibilité de trouver de la viande *halal* à l'armée, de faire un compromis. Pour d'autres encore, il suffit de ne pas manger du porc pour respecter les principes religieux des restrictions alimentaires. Parfois cette attitude peut revêtir le sens d'une adaptation au contexte de l'armée, et parfois il s'agit simplement d'une interprétation moins stricte des restrictions alimentaires. Dans tous les cas, le régime alimentaire excluant le porc, mais permettant la viande non *halal*, provoque toujours des conflits. Cela est très souvent soumis au bon vouloir du personnel des cuisines. Dans quelques cas, les repas sans porc ne semblent pas faire de problème, mais ils sont loin d'être partout la norme :

« Ça arrive souvent que bon, par exemple, à l'ordinaire, que le gars, il fasse la gueule parce qu'il faut qu'il serve un repas sans porc. Parce qu'il faut qu'il change de louche, parce qu'il faut qu'il mette dans un bac séparé., parce que ça, les gens ça les dérange. (...) En école, c'est mieux respecté. Sur le terrain par contre, si le gars qui s'occupe de la nourriture est un peu concon, vous ne mangez pas, vous mangez pas pendant une semaine, deux semaines. Faire de la viande pour les musulmans, il n'en a rien à péter des musulmans. »

*« Q : On vous met des plats sans porc sans viande, systématiquement ?
– Non c'est pas systématique. Au niveau de la base, où je suis, c'est problématique. »*

Il y a des personnes qui ont essayé de faire remonter le truc, apparemment tout le monde s'en fout royalement. Il y a des soirs où j'ai rien bouffé, j'ai bouffé un yaourt, et c'est tout, je me suis barré. J'ai dit au cuistot : 'vous savez, il y a des gens qui ne mangent pas à cause de vos conneries'. Il a dit 'Ab mais c'est pas moi, c'est le chef... Il y a jamais eu d'écho. »

Ainsi, cette question des repas sans porc devient sans cesse un point de conflit dû, la plupart du temps, à son manque de prise en considération systématique. Or, les plaintes n'arrivent pas à se faire entendre. Entretenir de bonnes relations avec le chef de cuisine est alors le plus important afin d'être sûr d'avoir quelque chose à manger. Mais très nombreux sont ceux qui se retrouvent, même si ce n'est que de temps à autre, à ne manger que de la salade ou à devoir aller acheter à manger en dehors de la base, comme le rapporte ce marin pompier :

« Ce qui est difficile à l'ordinaire ici, c'est surtout le soir. Des fois le soir, le plat principal, c'est une pizza. Ils mettent des lardons dans tout ici. Comme il n'y pas les chefs, je ne peux pas aller les voir. Du coup, des fois le soir, ça m'arrive de ne pas manger. Je mange de la salade. Ou alors, je vais voir ma copine et on va au McDo et je reviens. Ou alors une part de sachet-repas que je donnerais pas à mon chien. Ils n'y pensent pas. Sur la base ici, on doit être une quinzaine (sur 1500) de musulmans. C'est pas beaucoup. Déjà nous, on est sur base le soir à être deux dans le bâtiment – parce que je vis ici, pour ne pas faire le trajet Nîmes-Toulouse. Mais il faut toujours demander : c'est pas eux qui y pensent. »

Il n'est pas toujours aussi simple de se procurer de la nourriture ailleurs. Pour le faire, il faut avoir une certaine position et une certaine estime de soi, comme le rapporte le même marin en racontant ses débuts à l'armée. La limitation de la pratique religieuse est provoquée par la contrainte militaire, plus précisément par le fait qu'elle ne met pas à disposition des repas sans porc :

« Je vous avouerai que ma première année de MP à Toulon je mangeais du porc. C'était la première fois. Parce que si je mangeais pas ça, je ne mangeais pas de la journée. Quand on vient juste d'arriver, on n'ose pas trop demander. Quand on commence à être bien vu, à connaître les cuisiniers, là on arrive à pouvoir en discuter. A Toulon, c'était difficile. J'en ai même parlé à mes parents, à mon père en priorité. Mon père m'a dit : 'J'ai pas envie que tu sois malade, alors manges-en'. »

Si la limitation de la pratique alimentaire peut être due aux contraintes militaires ou davantage au manque de dispositions de la part de l'institution militaire, des restrictions d'un autre type s'observent également : la pratique religieuse est dissimulée afin de ne pas provoquer les réactions racistes des pairs et de

l'encadrement. Les militaires musulmans essaient, dans leur très grande majorité, de s'adapter le plus possible aux autres et de ne pas mettre en avant leur pratique religieuse. Ceci vaut pour toutes les pratiques, même pour le simple fait de ne pas manger de porc.

« Au final, j'essaie de ne pas trop imposer de contrainte, de faire le maximum de mes possibilités. Par exemple en sous-marins, je me rappelle une fois on faisait de la raclette, je mangeais des pommes de terre, ça ne me dérangeait pas. Je ne demandais pas qu'ils me fassent un truc spécial. J'essaie de ne pas trop – quand ils peuvent ils peuvent, quand ils peuvent pas eh bien... »

« Je n'en parle pas. Je n'en parle pas, des fois je préfère dire que je suis végétarien que de dire que bon, parce que si moi j'arrive dans un endroit que je ne connais pas je ne vais pas m'imposer comme ça en disant voilà, je ne mange pas de porc, parce que tout de suite c'est un repas musulman, et musulman ça sous-entend musulman, musulman avec l'étiquette qu'il a aujourd'hui le Musulman... (...) c'est la crainte, je ne veux pas être mal vu. »

Le militaire du dernier extrait préfère ainsi renoncer à la viande tout court plutôt que de ne pas manger du porc et de se faire catégoriser comme musulman. En effet, les repas sans porc sont susceptibles de provoquer des réactions de jalousie de la part de militaires non-musulmans qui aimeraient aussi avoir droit à leur bifteck :

« Au niveau de la bouffe, il y a des jalousies claires et nettes, du fait que j'avais droit à un gros steak et eux ils avaient une vieille côte de porc toute rassie. L'avantage que j'ai par rapport à d'autres personnels maghrébins que je connais, c'est que je suis second maître, donc je suis sergent, à la base je suis un cadre, et je peux me permettre d'envoyer chier jusqu'à des OMS, si j'y mets les formes, les officiers, beaucoup moins, mais il faut savoir le faire avec tact et diplomatie, leur expliquer que c'est parce que j'ai une foi que je suis différent et que je suis pas incompétent. »

La gestion des restrictions alimentaires par les militaires musulmans est ainsi diverse mais elle connaît néanmoins un repère fixe : le fait de ne pas manger de porc. Ceci ne peut pas se faire sans conflit, et les « points chauds » sont nombreux : l'inadaptation de l'offre alimentaire, la représentation négative de l'islam et la jalousie des pairs font qu'il n'est souvent pas évident pour les militaires musulmans de respecter cette pratique. Il s'ensuit un sentiment de frustration, d'injustice et d'incompréhension, ou alors une attitude extrêmement discrète visant à dissimuler son appartenance religieuse. Toutefois, il est très rare que des militaires « avouent » avoir dérogé à la restriction alimentaire –

l'exemple du marin pompier constitue à ce propos une exception. La plupart réussissent à négocier une solution *ad hoc* avec les cuisiniers ou s'adaptent en se fournissant ailleurs.

La consommation d'alcool est également proscrite par l'islam. Cette prescription est presque toujours respectée par les militaires musulmans interrogés (du moins c'est ce qu'ils disent). Elle ne se heurte pas aux pratiques alimentaires au sein de l'armée, mais peut indirectement constituer un obstacle majeur à l'intégration dans son sein puisque la convivialité parmi les militaires est très fréquemment associée à la consommation d'alcool. Le résultat en est souvent une exclusion de ceux qui ne boivent pas :

« Il y a des fois où ils s'attendaient que certaines personnes, par l'expérience, certaines personnes buvaient. Moi je ne bois pas, je le fais le plus sérieusement possible. Mais il y en a d'autres qui se disent musulmans mais qui boivent, et après ils ne veulent pas manger de porc. Moi je sais que le cuisinier m'avait dit, il me surveillait, il voulait voir si je buvais et si je buvais, c'était clair qu'il m'aurait mis du porc à toutes les sauces. Donc en fait ils sont là pour juger, ils attendent qu'on fasse le faux-pas. C'est assez particulier, ils sont très gentils mais il y a ces choses qui... Ils vous testent en permanence. »

« C'est vrai, pour en revenir à la différence, déjà quand on fait un repas ou un pot, des trucs comme ça, il y a que de l'alcool. Je dis pas que je voudrais qu'ils pensent à moi, mais c'est vrai qu'une petite bouteille de coca pour moi ça me ferait plaisir. Mais non, il y a que de l'alcool, donc, c'est soit tu bois, soit tu dégages. »

En général, les militaires musulmans qui se disent pratiquants ne boivent pas d'alcool, Cependant, tous ne se tiennent pas à l'interdiction stricte de boire. Un marin se réfère à des collègues qui se disent musulmans, ne mangent pas de porc mais qui, quand il y a de l'alcool, vont boire. Un militaire musulman nous dit que « le coran n'interdit pas l'alcool, c'est interdit d'être bourré ». Par conséquent, il boit un peu de temps en temps. Un autre boit de l'alcool mais tout en disant que « ce n'est pas bien ». Et encore un autre ne boit pas et y voit une façon d'éviter de mener une vie de marin « malsaine » et « décadente », qui le conduirait à « aller voir des femmes dans les pays étrangers », et à se bagarrer avec ses pairs lors des sorties dans les bars.

La même prescription subit ici trois interprétations très différentes : parfois elle est interprétée dans le sens d'une autorisation « dans certaines limites » (boire mais ne pas être ivre), et permet donc une consommation modérée. Dans le deuxième cas de figure, l'interdiction est stricte et sa transgression provoque une mauvaise conscience, mais sans plus. Dans le dernier cas finalement, elle a

non seulement une signification en soi, mais contribue de plus à faciliter le respect de prescriptions morales plus générales permettant une conduite de vie « bonne ». Dans ces trois exemples, le bricolage religieux se fait donc non seulement au niveau du respect ou non de certains principes, mais aussi des significations qui leur sont données.

7.2.1.b Le ramadan

Si les cas de limitation des pratiques dues aux contraintes militaires sont relativement rares pour ce qui est des restrictions alimentaires, ils sont bien plus fréquents pour le jeûne lors du ramadan. Encore plus que pour le porc, la possibilité de faire le ramadan existe grâce à des solutions *ad hoc* trouvées lors de négociations avec les supérieurs, dépendant du bon vouloir de l'encadrement, ou ne peut se faire que grâce au hasard qui fait bien les choses :

« Le premier ramadan je l'ai fait dans l'armée, ça c'est passé encore en période d'école à Saint-Mandrier. On était une promotion de 150 élèves : on était deux à le faire. Au début on était prêt à prendre sur nous. On a dit 'on fait le ramadan... qu'est-ce qui se passe pour nous ? On va pas manger à midi. L'heure du repas du soir est en pleine heure d'étude. Comment faire ?' On nous a répondu qu'il n'y avait rien de prévu, qu'on avait cours de telle heure à telle heure et que c'est pas parce qu'on ne mange pas le midi qu'on aurait pour autant quelque chose de plus le soir. J'ai dit ça à mon chef de section qui lui même était jeune militaire. L'armée a des protocoles avec des pays musulmans pour donner des formations à des militaires qui viennent du Maroc, d'Arabie Saoudite, etc. à ce moment-là il y avait des officiers dont je me souviens plus de la nationalité mais qui étaient de confession musulmane. Ils étaient officiers, avec des OMS. Ils faisaient ramadan. Le premier jour, ils nous voient à la rampe. Nous, on attendait l'heure du repas. Les deux gars passent et nous demandent ce qu'on faisait. Ils nous invitent dans un local où il y avait une table comme à la maison avec tout ce qu'il fallait ! Mais c'était pour les officiers voire OMS, mais pas les militaires du rang étrangers. Ils ont fait eux la démarche de nous rallier. Ça s'est très bien passé (...). Quand je dis que ça se passait bien sur le bateau, c'est que je connaissais bien le commis qui m'avait laissé les clés de la cambuse, il faisait mes repas et me disait qu'il m'avait laissé des trucs si j'avais faim dans la nuit. »

« J'ai la chance d'avoir une hiérarchie compréhensive, avec laquelle j'ai pu m'arranger, donc j'ai toujours pu rentrer chez moi, pour le ramadan. Quand j'étais en Bosnie, là encore, j'ai eu des chefs très compréhensifs là-dessus, qui m'ont permis de passer 15 jours en perm', et là j'ai pu rentrer, finir mon ramadan. La chance que j'ai eu en plus en Bosnie, c'est étant un pays musulman, avec une forte population musulmane, sachant qu'il y a des mosquées partout, on entendait les

heures de prière et autres. Donc au niveau de la pratique de la foi, il n'y a pas eu de souci. »

« Je fais ramadan. Je rentre chez moi, même si je ne vais pas manger. Mes collègues savent. Ils pensent que j'ai du courage. Quand c'est l'heure de manger quand je suis en patrouille, on va faire une petite halte à la brigade pour que je puisse prendre un café et un petit biscuit. Je suis très très bien dans la brigade où je suis. »

Si ça se passe bien, c'est parce que l'entourage et l'encadrement se montrent compréhensifs et arrangeants lorsque des conditions spéciales sont négociées. Cependant, les musulmans interviewés mettent toujours en avant que ces conditions spéciales ne doivent pas affecter l'opérationnalité et l'efficacité de leur travail et de l'armée dans son ensemble. Afin de les garantir, ils sont prêts à faire des sacrifices. « *Si on adapte son régime de travail par rapport au ramadan, ça commence à devenir limite* » – les militaires musulmans se dépêchent de prévenir les critiques de ce genre : « *Je faisais tout ce que faisaient les autres. Je ne demandais pas une dispense parce que moi je fais ramadan* » ou encore :

« Le ramadan je le faisais mais je le fais de moins en moins, par rapport au boulot. Ça s'adapte pas les deux : c'est pas possible de faire le travail qu'on fait nous et faire ramadan. Déjà, faire ramadan c'est d'être sain à l'origine, c'est être bien dans sa tête et pas penser à des choses sexuelles. Il faut rester sain... Et ici, c'est pas possible ! C'est pas possible, parce que déjà on fait des entraînements, et mon chef il va pas me faire un traitement de faveur parce qu'après tout je me suis engagé dans l'armée française. Si je voulais faire le ramadan et le suivre je me serais engagé dans l'armée... là-bas, quoi je pense (en Algérie) »

« Ici, j'ai fait une fois, une semaine. Dans la majorité des cas, je fais pas, quand on fait trop de sport... »

Dans certains cas, la pratique du ramadan est difficile parce que les contraintes sont trop lourdes ou à cause de la réaction des autres :

« C'est un peu compliqué parce qu'à chaque fois on me proposait 'tu veux boire un café ?' Et je leur disais non. Et je sentais toujours le besoin de me justifier : 'non je fais ramadan'. Puis il y a un collègue à moi, quand on allait faire les patrouilles, on allait chez les commerçants tout ça, à chaque fois ils me proposaient et lui il leur disait 'non non, elle fait ramadan'. C'est bon je veux dire, t'es pas obligé de raconter ma vie à tout le monde C'est ça aussi, ça m'a pas trop plu. »

Le groupe peut également jouer un rôle. Lorsqu'on est tout seul à le faire, c'est plus dur de tenir :

« Je m'entendais bien avec les cuisiniers, j'arrivais à cinq heures et demie et ils me donnaient les clés. Après bon il y en a, ils te demandent, pourquoi tu le fais, ils viennent fumer à côté de vous, manger à côté de vous. Juste pour vous chamberer, pour voir si vous y arrivez et tout.

Q : Ça vous le compreniez ?

– *Oui non, même pas. Je ne prêtais même pas attention à ce genre de choses. Comme je vous ai dit, chacun fait ce qu'il veut, chacun pense ce qu'il veut, il y a des cons de partout.*

Q : Vous l'avez fait deux fois parce que vous n'êtes resté que deux ans à Toulon ?

– *J'y étais trois ans. Une fois, je ne le faisais pas parce que Cédric ne le faisait pas.*

Q : C'était plus simple de le faire à deux ?

– *Voilà. C'est plus simple de le faire quand vous êtes chez vous. Vous sortez, la plupart des gens autour de vous le font, donc c'est un avantage, il n'y a personne qui fume, personne qui mange devant vous, personne qui boit. »*

« Je l'ai pas fait, je veux dire un peu le regard des autres et... et quand j'ai vu qu'il y avait des Français qui étaient convertis et qui le faisaient je me suis dit s'ils le font pourquoi moi je le ferais pas. »

On voit le même mécanisme en place qui a déjà été observé pour la nourriture sans porc : il faut parfois une certaine estime de soi et l'appui d'un groupe pour oser pratiquer la religion, surtout parce que de la part de l'institution militaire, il n'y a pas de prise en compte. Pour le ramadan aussi, la pratique est donc finalement adaptée au régime de travail et aux contraintes existantes. Mais cette nécessité d'adaptation est souvent vécue comme une injustice portant atteinte à la pleine pratique religieuse puisqu'elle ne dérangerait pas le bon fonctionnement opérationnel de l'armée. Au vu des faits rapportés par les militaires musulmans interrogés, le travail militaire ne s'adapte pas au régime de jeûne, c'est l'inverse qui se fait : l'adaptation de la pratique du ramadan par rapport au régime de travail. À ce propos, les musulmans interrogés se plaignent du manque de prise en considération institutionnelle. Des directives qui circulent préconisant de permettre le bon déroulement du ramadan sont mentionnées, mais leurs effets ne semblent pas être vérifiés :

« Il n'y a pas eu de volonté réelle des institutions françaises militaires pour dire 'attention c'est ramadan'... enfin, si, j'ai vu il y a pas longtemps un message sur le ramadan. J'ai été intrigué mais je pense que ça a été suite au documentaire. »

« La gestion de la période du ramadan, je suis étonnée que cela soit quelque chose de nouveau et que, chaque année, on se pose la question. »

7.2.1.c La prière

Le dernier pôle de pratique religieuse est le plus contraignant. C'est aussi le pôle le moins souvent respecté. La majorité des musulmans rencontrés ne célèbrent pas les cinq prières quotidiennes. Parmi les musulmans rencontrés, 7 personnes disent faire la prière et 4 autres ont arrêté de la faire depuis leur engagement dans l'armée – soit presque un tiers des tous les militaires musulmans rencontrés.

Ceux qui la célèbrent ont cependant fortement adapté leur pratique au quotidien militaire : il n'est pas étonnant qu'une pratique orthodoxe, aux heures prescrites, soit très difficilement conciliable avec les contraintes de la vie militaire. Il s'y ajoute un besoin de discrétion exprimé par tous, surtout pour ne pas « choquer » les autres, mais aussi afin d'avoir le calme nécessaire à la célébration de la prière. C'est plus simple pour les militaires qui travaillent dans leur propre bureau :

« Quand je peux la faire (la prière), je la fais. Autrement, je suis chez moi. Moi je pratique. J'avais un copain avec moi qui pratiquait. Ce qui était bien c'est que moi je travaille dans mon bureau. C'est pour ça que la prière je peux pas en parler, parce que moi je travaille dans mon bureau, je suis tout seul. La prière ça prend 5 minutes. On ferme la porte à clef et on fait sa prière, on ouvre, ça y est, personne nous voit. Les autres savaient pas que je faisais la prière, (sauf) un ou deux. »

La plupart des militaires, cependant, n'ont pas ce confort facilitant la célébration de la prière. Ils la font alors dans leur chambre ou une fois rentrés à la maison, afin de ne pas gêner les autres. Souvent, ils renoncent à faire les cinq prières réparties sur la journée pour les faire en une fois, le matin ou le soir :

« Au début, je faisais ma prière dans les vestiaires. Mais bon, autant ça prend deux minutes une prière, mais comme par hasard c'est toujours au moment où quelqu'un vient au vestiaire. Donc j'ai arrêté de la faire ici et je la fais chez moi le soir. »

« Je faisais ma prière le matin, dans mon poste. Dans la chambre, dans mon coin, je faisais ma prière. »

Un marin nous a dit que lorsqu'il était sous-mariner, il lui était impossible de se laver tous les jours. Par conséquent, il ne faisait pas la prière, les ablutions étant impossibles. Sinon, il dit faire la prière « avec les yeux ou quand je suis au lit ». Les pratiques s'improvisent ainsi et s'écartent de ce qui est prescrit dans une interprétation orthodoxe. Mais une telle adaptation n'est pas acceptable pour tous. Ainsi, un gendarme féminin a arrêté de faire la prière parce qu'il était trop difficile de la faire « correctement », de même qu'un soldat de l'armée de terre

explique être passé par une période où il faisait la prière juste de temps en temps, mais cette situation ne le satisfaisait pas. Maintenant, il dit vouloir attendre le ramadan pour « (s)'y remettre correctement ».

A travers la pratique de la prière, qui nécessite une implication sans doute plus grande dans la religion que le simple fait de ne pas manger de porc ou de faire le ramadan, apparaît un autre rapport à la religion qui prend une plus grande place dans la vie de ces musulmans. Dans la façon dont ils vivent les restrictions dues à la vie militaire et dans les justifications qu'ils donnent à leur comportement, se distingue un autre rapport au bricolage religieux, où les contraintes religieuses ont plus de poids.

7.2.2 La pratique de l'islam entre règles religieuses, contraintes militaires et regard des autres

A travers les trois pôles¹⁴² de pratique religieuse (les interdits alimentaires, le ramadan, la prière) se révèlent des bricolages religieux individuels divers : bricolage des pratiques, des significations, des justifications. Les assemblages entre les prescriptions ne sont jamais les mêmes, mais suivent une certaine hiérarchie qui va d'une implication religieuse minimale jusqu'à une pratique orthodoxe. Les justifications sont diverses comme le sont les significations : pour les uns, le ramadan doit aller de pair avec un esprit sain et une pratique orthodoxe des prières, pour les autres c'est une simple fête culturelle dépourvue de significations religieuses. Les contraintes de la vie militaire ainsi que le regard souvent méprisant des pairs jouent un rôle considérable pour former ce bricolage : ils demandent une adaptation des pratiques et souvent une discrétion accrue qui influe sur les formes de pratique religieuse. Ainsi, il n'y a pas deux musulmans qui vivent « leur » islam de la même façon, même s'ils sont la plupart du temps confrontés aux mêmes contraintes, conflits et réactions de la part des pairs. Les caractéristiques globales de la pratique de l'islam à l'armée sont alors la nécessité d'adaptation, la recherche de solutions *ad hoc* pour les pratiques dans les négociations avec les autres, et une tendance à la discrétion des pratiques.

Vis-à-vis de cette nécessité d'adaptation et de discrétion des pratiques religieuses, se dessinent deux types d'attitudes distinctes : un groupe de musulmans la vit facilement tandis qu'un autre est fragilisé dans ses convictions religieuses.

¹⁴² Ces trois prescriptions figurent parmi les cinq obligations de l'islam ; les deux autres sont l'aumône rituelle (*zakhat*) et le pèlerinage à la Mecque.

Le premier groupe de musulmans est moins impliqué dans la religion. Pour les militaires musulmans appartenant à ce groupe, les pratiques religieuses revêtent souvent plus un aspect culturel qu'une conviction religieuse. Par conséquent, elles sont assez facilement modifiées face aux contraintes de la vie militaire. À l'extrême, ces contraintes peuvent constituer une excuse bienvenue pour relativiser certaines règles religieuses strictes. Il n'y a pas forcément de logique dans les pratiques pour ces musulmans ; elles sont activées à certains moments et facilement abandonnées à d'autres, sans que cela remette en question l'identité musulmane qu'ils revendiquent. Le bricolage est « désinvolte » et la pratique religieuse n'est pas remplie d'un sens profondément religieux. C'est davantage un flottement religieux et culturel que l'on observe. La difficulté de faire le ramadan, par exemple, ne les touche pas dans leur rapport personnel à la religion. Ils vont s'adapter sans que cela provoque des remords ou une mauvaise conscience. Cela dit, ils le ressentent tout de même comme une injustice – il y a une identification avec la culture musulmane, symbolisée par ces pratiques religieuses-culturelles, même si cette identification n'est pas accompagnée d'une foi profonde.

Le second groupe se caractérise par un rapport beaucoup plus direct à l'islam. Celui-ci a un poids et fixe des normes de comportement et des prescriptions de pratiques qu'il faut respecter. Une adaptation de ces pratiques devient alors plus difficilement justifiable parce qu'elle affecte un rapport religieux personnel. Les contraintes militaires créent ici un véritable conflit intérieur. Si on ne respecte pas convenablement les pratiques religieuses, cela provoque un sentiment de culpabilité. Ainsi, un gendarme féminin dit ne « *pas être musulmane à 100%* », « *malheureusement* ». Elle a dû abandonner les prières parce qu'il lui est impossible de les répartir tout au long de la journée. Mais si les restrictions viennent tout d'abord des contraintes de la vie de gendarme, elle l'attribue aussi à elle-même : « *quand je serai vraiment prête, je reprendrai* » – si sa foi était assez forte, elle ferait la prière malgré les contraintes. Tous les musulmans de ce groupe ne vont pas remettre en cause leur foi à cause des contraintes militaires, mais ils la prennent plus au sérieux. La nécessité d'adaptation est pour eux plus douloureuse, et ils s'efforcent qu'elle ne contrevienne pas à une pratique « sérieuse » de l'islam.

7.2.3 La critique du bricolage

Le bricolage des pratiques religieuses, provoqué par les contraintes militaires et le regard des autres, venant également de conceptions individuelles diverses, se trouve à l'origine de nombreux conflits, que ce soit au sein de la communauté musulmane ou entre celle-ci et les militaires non-musulmans. À l'intérieur de la communauté musulmane, cette critique reflète une différence de rigueur dans les pratiques religieuses. Quelqu'un qui juge important la pratique de la religion

va critiquer les autres qui ne vont pas aussi loin que lui, qui pratiquent uniquement dans certaines limites ou qui ne font pas preuve de « logique » dans leur pratique :

« Quand il y avait de l'alcool, ils allaient boire. Mais quand il y avait les repas : on mange pas de porc. Ça c'est chiant. C'est chiant, déjà ils sont pas clairs. C'est pour ça que je vous dis, il y a des cons partout. Déjà là, ils sont pas clairs, ils donnent une mauvaise image... la personne qui ne comprend rien à l'islam, elle va le voir, je ne comprends pas l'islam, il se dit : il est musulman, il boit de l'alcool mais il ne mange pas de porc. »

À l'inverse, un autre musulman nous dit qu'« (il) pratique (sa) foi dans certaines limites... que certains musulmans intégristes n'aimeraient pas ». Il défend une pratique plus limitée qu'il juge plus juste, en s'opposant à des conceptions trop rigoristes. Ces critiques révèlent donc, sans forcément impliquer des conceptions intégristes ou fondamentalistes, qu'il existe divers niveaux de pratique de l'islam et que ceux qui sont plus rigoureux jugent que les autres ne sont pas de « vrais » musulmans.

Mais cette critique contient encore une autre dimension, en relation avec les non-musulmans cette fois-ci. Le militaire continue :

« Et à côté de ça, quand moi je vais passer avec mon plateau, il va y avoir du porc que je ne veux pas manger... Je me prends pour un non musulman, hein.. Alors que lui, il vient derrière moi, il aura droit à un steak. Moi aussi je veux un steak ! Pourquoi il a droit à un steak et pas moi ? Alors on va me dire : 'non, il est musulman'. Ah oui, il est musulman mais il boit de l'alcool ! Ça sur le bateau, c'est un très gros problème »

Il s'agit d'un problème de jalousie qui se cristallise toujours autour de cette question du porc et du steak. Elle naît d'une incompréhension des pratiques religieuses qui se distinguent par un manque de logique. C'est une « attitude opportuniste », une « mentalité de profiteuse » qui est insinuée ; les motifs religieux « honnêtes » sont remis en cause. Cela peut être illustré par un autre exemple :

« Le petit gars va arriver et va dire 'écoutez-moi, à telle heure, je dois faire ma prière', il va aller voir le capitaine... Le capitaine va nous appeler, il va nous dire « non mais, attendez, si lui le fait, tous les autres vont dire qu'ils sont musulmans »
Q : Ça, vous avez ça ?

– *Ah oui. Et le capitaine va dire ‘bon ben écoutez, je sais pas’, et il va voir le chef de corps. Et le chef de corps va trancher... il va dire ‘Ok. On le laisse faire sa prière de telle heure à telle heure’, qu’est-ce que vous voulez dire ? »*

« Ben il y a des musulmans oui mais, je dirai pratiquants, ils boivent de l’alcool, et quand c’est le ramadan c’est le ramadan quoi, pour moi c’est des faux. Dès qu’il y a de la viande hachée ou du porc à l’ordinaire, même s’il mangent du porc ils diront qu’ils sont musulmans pour éviter de manger du porc et avoir la viande hachée enfin c’est un double sens quoi ! Il y en a beaucoup qui mettent en avant leur côté musulman, leur côté maghrébin pour se servir du système et je n’aime pas beaucoup ça parce que si on est musulman on l’est jusqu’au bout si on est maghrébin on l’est jusqu’au bout. »

On reproche aux jeunes de mettre en avant leur appartenance religieuse afin de profiter du système. Il est cependant difficile de dire dans quelle mesure ces récits ne sont pas simplement l’expression de préjugés. Dans le cas de l’histoire des prières, par exemple, le militaire interviewé doit concéder qu’il n’a pas connu quelqu’un qui faisait la prière sur la base, du moins pas depuis la professionnalisation. Aussi, parmi les militaires rencontrés, ceux qui font la prière la font en toute discrétion et ne vont jamais jusqu’à revendiquer des pauses spéciales pour la faire aux heures indiquées par la foi mais s’adaptent au quotidien militaire.

Dans cette discussion sur les pratiques religieuses, nous avons vu la grande diversité d’assemblages de pratiques qui existe. Ainsi, boire de l’alcool mais ne pas manger du porc peut être une attitude tout à fait légitime, cohérente et justifiable de plusieurs façons : ne pas manger de porc comme facteur culturel, une habitude présente depuis l’enfance, qui ne s’associe pas forcément à l’interdiction de l’alcool, par exemple. Ou l’idée que ce n’est que l’abus d’alcool qui est interdit et non pas sa consommation modérée. À partir de là, le problème est celui de la légitimité de ces attitudes dans le regard des autres et l’incompréhension répandue face aux bricolages religieux. Il est certainement probable qu’il existe des abus, des cas d’opportunisme, mais comment déterminer à chaque fois les vrais motifs ? Dans ces conflits de jalousie qui s’enflamment le plus souvent autour de la question de l’alimentation se cristallisent flottements religieux et culturels, préjugés face à l’islam et aux jeunes des banlieues (la mentalité du « profiteur »), et incompréhension à l’égard des bricolages religieux.

7.3 Un islam laïcisé

7.3.1 L’islam créateur d’un « nous » ?

Compte tenu de la diversité des pratiques religieuses et des différentes implications dans la religion des militaires musulmans, dans quelle mesure l'islam se trouve-t-il à même de fonder une identité collective ? La notion de « communauté musulmane » reflète-t-elle une réalité pertinente dans le vécu des militaires musulmans interviewés ? Au regard des origines diverses, l'appartenance à l'islam est, en principe, une source d'identification collective potentiellement attirante pour les personnes issues de l'immigration maghrébine. Etant capable de dépasser les clivages ethniques, l'islam peut offrir les ingrédients nécessaires pour la construction d'un « nous ». Mais ce processus s'observe-t-il au sein de l'armée ?

La construction d'un « nous les musulmans » s'opposant aux non-musulmans se heurte aux conceptions diverses de l'islam chez les militaires musulmans. Il y a, certes, un noyau dur qui réside dans l'auto-désignation comme musulmans, mais cet « être-musulman » ne participe pas automatiquement d'une *communauté* musulmane. De plus, une grande identification à la République et aux valeurs républicaines entre en conflit avec la création d'une véritable identité collective musulmane, quand les deux identifications (au républicanisme et à la communauté musulmane) sont souvent *considérées* comme inconciliables. Pourtant, la création du « nous » communautaire n'est justement pas endogène, mais trouve son origine paradoxalement dans l'articulation avec l'armée républicaine et dans le regard des autres militaires. C'est un « nous » qui se fabrique dans le regard des autres et qui ne trouve – pour l'instant du moins – pas sa contrepartie dans la création d'une communauté musulmane.

Tout d'abord, c'est le manque de prise en compte institutionnelle de l'islam, le traitement inégalitaire entre la religion musulmane et les autres confessions qui fait apparaître cette entité différente et « nouvelle » qu'est la communauté musulmane. Cela va de la question du porc¹⁴³ jusqu'à celle des aumôniers musulmans et des dispositions prises pour les funérailles de militaires musulmans. Pourquoi n'y a-t-il pas d'aumônerie musulmane alors qu'il y en a pour toutes les autres confessions ? Pourquoi, dans le cas du décès d'un militaire musulman, rien n'est prévu ? Ces constats d'un traitement inégal entre les confessions créent la prise de conscience de l'appartenance à une communauté différente.

Ensuite le regard des autres est souvent porteur de préjugés. Ce sont des mélanges entre catégories ethniques, pan-ethniques (les Arabes) et religieuses (les musulmans) privilégiant de plus en plus la catégorisation *religieuse* des

¹⁴³ A ce propos, il est intéressant de relever qu'il se crée, à plusieurs reprises, une solidarité avec la population juive qui est confrontée au même problème. Un antisémitisme de la part des militaires musulmans, en revanche, n'apparaît à aucun moment dans les entretiens.

musulmans comme cibles du racisme. L'existence de Français « de souche » convertis à l'islam perturbe quelque peu cette vision manichéenne du monde. Dans les brimades, remarques et préjugés la catégorisation est claire : c'est l'appartenance aux catégories « Arabe » et « musulman » qui est constamment renvoyée aux enquêtés issus de l'immigration maghrébine, musulmans ou pas. Une différenciation entre les deux n'est pas faite : « *T'es Arabe, t'es musulman* ». La communauté musulmane, comme la communauté des Arabes dans laquelle elle n'est généralement pas différenciée, existe donc en tant que catégorie désignée, fabriquée dans le regard des autres. Mais cette identité collective reflète-t-elle une réalité vécue dans les actions ? Devient-elle pour autant une identité revendiquée ?

S'il est vrai que la négligence de la part de l'armée et la représentation négative reflétée dans le regard des autres sont susceptibles de favoriser l'appropriation d'une identité collective musulmane, ce phénomène ne s'observe que de façon très marginale au sein de l'armée. L'islam observé est avant tout une caractéristique propre à l'individu et très peu communautaire. Le « nous » pour désigner les musulmans n'apparaît pas. Les amalgames des autres sont refusés et non pas réappropriés. En témoigne l'identification très limitée aux musulmans du monde. Le conflit israélo-palestinien, par exemple, suscite, certes, une prise de position parfois en faveur des Palestiniens, mais sans qu'il soit fait référence à une cause commune aux musulmans opprimés du monde. De même, les réactions à la guerre en Irak ne laissent aucunement apparaître une identification aux musulmans-victimes, mais davantage une critique de la politique internationale des Etats-Unis. Lorsque l'appartenance à la supposée communauté musulmane est renvoyée aux militaires interviewés, en leur disant par exemple « *t'es chez toi* » à l'arrivée dans un pays du Golfe, un marin maghrébin réagit avec force : « *non, ce n'est pas chez moi, pas plus que pour les autres* ».

Le « nous » qui apparaît dans les discours des militaires musulmans peut signifier « nous les marins », ou « nous les parachutistes », « nous l'armée française », mais rarement « nous les Français », puisque les Français ce sont « les autres », ceux qui n'ont pas d'origine étrangère. Il peut signifier « nous les Arabes » ou les Maghrébins, mais il ne signifie que très rarement « nous les Musulmans ». Si tel est le cas, et cela vaut aussi pour les désignations ethniques, c'est essentiellement en réaction aux propos des autres, aux préjugés, à la discrimination. Mais ce n'est pas pour affirmer une identité collective distincte qui se vit au quotidien, dans les relations avec les autres. La différence se vit de façon individuelle. Et l'islam qui s'observe est un islam individuel, laïcisé.

7.3.2 L'islam individuel

Un premier indicateur du caractère individuel de l'islam et de son importance au sein de l'armée est la figure du musulman non pratiquant qui a été observée au cours des entretiens. Le fait que des militaires se disent musulmans sans qu'ils soient pratiquants pour autant – quelque chose qui va de soi pour les religions chrétiennes et le judaïsme – est un phénomène qui mérite sans doute une attention particulière dans le cas de l'islam. A l'instar des autres confessions, l'islam ne doit pas forcément se manifester par des pratiques religieuses, mais peut se réduire à un sentiment d'appartenance individuel et diffus. Ensuite, une tendance à l'individualisme s'observe également au niveau des pratiques. Le bricolage, déjà, est individuel, comme l'est l'adaptation aux contraintes de la vie militaire. Cela s'illustre bien par la façon dont les militaires musulmans font la prière : ils la célèbrent dans la plus grande discrétion. S'agirait-il uniquement d'une concession faite à la vie militaire et à la représentation négative de l'islam ? Tel n'est pas le cas. Les militaires musulmans célébrant la prière ne regrettent pas le fait de devoir se retirer dans leur intimité pour prier. Ils *veulent* le faire tous seuls, car après tout c'est un rapport individuel à Dieu qui s'y exprime. S'ils se plaignent c'est parce qu'il est parfois difficile de trouver le temps et l'endroit pour le faire. Sinon, ils s'efforcent de ne pas déranger les autres. Ils ne revendiquent même pas un endroit pour faire la prière du vendredi ensemble – la pratique est isolée.

L'islam laïcisé est parfois déjà présent chez les parents des enquêtés musulmans quand ceux-ci pratiquent un « *islam simple, (...) comme un bon chrétien qui va à l'église le dimanche* ». Un marin pratiquant se distancie explicitement de tendances communautaires au sein de l'islam en affirmant :

« A la limite, que ça reste personnel, on préfère faire juste la prière du vendredi ; de toute façon, le sermon, je l'écoute pas, y en a assez des conneries! ».

Pour un autre :

« aujourd'hui, la religion ça passe entre la personne et Dieu ».

Ce ne sont pas seulement les pratiques qui sont individuelles et ne se montrent pas, le discours construit autour de la religion fait lui aussi preuve d'une approche laïque, où la religion relève du domaine du privé. Il y a un esprit laïque qui dirige la pratique de la foi : on ne va pas gêner les autres avec ses pratiques religieuses, mais limiter sa foi au domaine privé.

Selon Farhad Khosrokhavar, il se produit parmi les deuxième et troisième générations issues de l'immigration maghrébine un phénomène de polarisation, entre une partie qui épouse une vision du monde individualiste et laïque, et une autre qui se laisse enrôler dans des formes communautaristes, se référant à l'islam comme source de légitimité¹⁴⁴. Cette version néo-communautariste de l'islam ne s'observe cependant que très peu au sein de l'armée. En effet, la population qui s'engage à l'armée a, pour faire ce pas, reconnu auparavant la légitimité des principes républicains de la nation française – sinon, ils ne se seraient pas engagés. Cela vaut aussi pour les jeunes des deuxième et troisième générations représentés dans notre échantillon. Certains sont confrontés à des réactions de rejet dans leur cercle d'amis, mais s'ils s'engagent, c'est qu'ils s'identifient à la France, qu'ils se sentent citoyens français. Un islam plutôt communautaire ne doit pas être incompatible avec une telle identification, mais il s'allie sans doute mieux à une conception laïque de la foi. Ainsi, si on retrouve dans l'armée avant tout des musulmans pratiquant un islam laïcisé, cela s'explique par le fait que c'est cette conception de l'islam même qui fait preuve d'une intériorisation des principes républicains et rend ainsi possible un engagement dans l'armée. Quelqu'un qui revendique l'islam en tant que religion des opprimés, rejetant la légitimité de la citoyenneté française, ne va pas s'engager dans les armées. Celle-ci est ainsi une option pour les jeunes musulmans pratiquant un islam individuel, épousant une vision du monde individualiste et s'identifiant fortement à la France comme source de leur citoyenneté républicaine.

Mais ne pourrait-on pas s'attendre au développement d'un islam néo-communautaire en réaction aux préjugés répandus ne montrant aucune reconnaissance vis-à-vis de cette attitude républicaine, tels que nous avons pu le constater au cours de cette étude ? En effet, les contraintes de la vie militaire, l'attitude vis-à-vis de l'islam de l'armée et le regard des autres portant un préjugé négatif ont des effets contradictoires sur l'expression et la caractérisation de l'islam dans l'armée. D'un côté, ils comportent la possibilité d'une réappropriation conduisant à une identification à la communauté musulmane en tant que groupe. Mais parallèlement, ils peuvent avoir des effets contraires. Le « vous les musulmans » véhiculé dans les stéréotypes et préjugés présents dans le regard des pairs ne correspond pas du tout à la conception de l'islam qu'ont les militaires musulmans, comme le remarque un soldat de l'armée de terre :

« J'ai honte parce que tous les efforts qu'on essaie de faire, de s'intégrer, et puis on voit ça, ça démolit tout, faut regarder les infos, vous voyez un sujet épineux sur

¹⁴⁴ Khosrokhavar, *op. cit.*, p. 258

l'islam, c'est bon quoi en deux minutes, on vient de vous écraser tous les efforts que vous avez faits. »

L'islam laïcisé et individuel mis en avant par les militaires musulmans contraste avec ce stéréotype d'un islam rétrograde véhiculé par les médias. Cette incompatibilité des représentations rend difficile une identification à un islam communautaire qui contraste avec l'islam individuel caractéristique des militaires musulmans. Une femme sergent de l'armée de l'air se trouve également confrontée à une telle image de l'islam, mais cela ne renvoie pas au discours médiatique, mais à l'attitude de son chef. Elle raconte son premier jour, à peine affectée à sa base, lorsque son chef la convoque pour lui demander :

« Est-ce que vos parents sont toujours derrière vous ? Est-ce que vous êtes plutôt libérée comme fille ? ».

La question la choque :

« Je ne vois pas ce que ça a à voir : je ne suis pas venue avec le voile, je pense respecter... ».

Elle se voit confrontée à une représentation de l'islam comme une religion qui donne un statut inférieur aux femmes. Son chef part ainsi du principe que, parce qu'elle est musulmane, elle va être une femme soumise. Et il lui dit qu'il ne veut pas que sa religion nuise à son travail. Le sergent le prend très mal : cette représentation n'a rien à voir avec la façon dont elle conçoit sa religion, et elle est inappropriée : pourquoi sa religion, qu'elle considère comme quelque chose de privé, devrait-elle affecter son travail ? C'est, pour elle, un traitement injuste et inégal ; après tout, une question pareille ne sera jamais posée à une catholique. Et de poursuivre :

« Au niveau religieux, quand même, je trouve que c'est pas qu'on est agressé, mais les gens ils appréhendent. Pourquoi sur la base est-ce qu'il y a un rabbin, un aumônier catholique, protestant... enfin, il y a de tout. Et quand j'ai demandé s'il y avait un lieu de culte musulman, on m'a dit 'non'. Je trouve que c'est discriminatoire. Alors quand on me dit qu'on facilite la pratique ou qu'on a la liberté de religion aux juifs et aux chrétiens, alors pourquoi pas aux musulmans ? »

Ainsi, l'islam est à la fois fragilisé et renforcé par cette image négative prépondérante et par les préjugés véhiculés aussi au sein de l'armée. Le lien avec les inégalités de traitement est vite fait. Cependant, l'islam vécu reste individuel et ne formule pas de revendications de type communautariste. La condition de

la vie militaire contribue également à cette fragilisation de l'islam : nous avons montré que les militaires musulmans préféreraient faire la prière chez eux, dans leur intimité, quand personne ne peut les voir.

Le « nous les musulmans » est donc présent, il se construit par rapport au regard des autres et aux difficultés et inégalités rencontrées dans les dispositions de l'institution militaire. Mais il reste faible et ne connaît presque pas d'expressions communautaires dans les actes. Sur les 35 entretiens menés avec des militaires musulmans, le cas de rassemblements à caractère religieux de la part de musulmans ne s'est observé qu'une seule fois. Dans tous les autres cas, il y a, certes, des amitiés entre musulmans, des solidarités qui se créent à des moments donnés, notamment quand il s'agit de surmonter des difficultés comme pendant le ramadan (c'est plus facile de le faire à plusieurs). Mais s'il y a un « nous » qui se crée parmi les musulmans, c'est uniquement au niveau du discours, en réaction au traitement de l'islam de la part de l'institution militaire et au regard porté sur les musulmans par les autres.

7.3.3 Demandes collectives : le cas du Charles-de-Gaulle

Un seul militaire musulman interviewé témoigne de la création d'une communauté musulmane dans les actes, constituée de quelques croyants (dont il ne donne pas le chiffre exact, mais il s'agit probablement d'environ une dizaine) qui se rencontrent pour discuter de religion et pour faire la prière ensemble. C'est une exception, mais elle est intéressante à considérer afin de voir comment et pourquoi une telle communauté se forme, et comment elle se positionne en termes d'allégeance.

L'interviewé, qui est un sous-officier de la marine, faisait la prière de façon irrégulière avant de s'engager à l'armée. En tant que marin, il a arrêté, sauf pendant le ramadan où il « *essayait* » de la faire. C'est lors de son deuxième embarquement qu'il réaffirme sa pratique. Il remarque tout d'abord que beaucoup de ses collègues sont devenus pratiquants entre temps. Ce sera une rencontre avec un ami qui va jouer le rôle décisif pour qu'il recommence à faire la prière. La présence d'autres musulmans pratiquants a été cruciale :

« A mon avis, en tant que musulman, vous rencontrez des frères musulmans qui viennent discuter avec vous pour vous rappeler un petit peu votre but dans ce monde. (...) J'ai parlé avec lui, et c'est vrai qu'il m'a remis les choses en place. Il m'a expliqué les valeurs religieuses : ça te coûte quoi de faire la prière ? »

Avant cette rencontre, le sous-officier se laissait emporter par le train de vie militaire sur le bateau : sorties, alcool, cigarettes, bagarres etc. L'islam lui a

permis de revenir sur le « droit chemin ». Cet ami rencontré a, pour sa part, eu une expérience similaire, mais dans le civil. Il a rencontré des musulmans croyants dans une mosquée et a depuis complètement changé sa vie. Grâce à cette rencontre décisive, notre marin commence à faire la prière, d'abord dans la chambre de son collègue, ensuite dans sa propre chambre. Son objectif est de ne pas gêner les autres. Il ne veut pas que les gens commencent à « parler de lui ».

Sur le bateau il y a tout un groupe de musulmans, pour la plupart des jeunes CCM/EICD, qui se réunissent de temps en temps et de façon spontanée, dans leur chambre, afin de parler de religion et, quand c'est l'heure, parfois pour faire la prière. Ces réunions finissent par être remarquées par le commandement qui convoque certains de ces musulmans pour les interroger :

« J'avais l'impression que ça commence à leur faire peur qu'il y ait... je dirais pas une montée en puissance, mais qu'il y ait une petite communauté musulmane à bord. Parce qu'il y en a toujours eu, le problème c'est qu'elle se faisait pas entendre et avant on faisait pas la prière. »

La différence avec les autres cas que nous avons abordés dans ce chapitre tient donc à la visibilité de l'islam et au fait que des musulmans se rassemblent pour célébrer la prière et pour discuter de religion. Les autres militaires musulmans ne parlaient pas de ce genre de phénomène : la pratique restait toujours individuelle et invisible. Comment comprendre la constitution d'une communauté visible sur le Charles-de-Gaulle ?

Dans l'analyse du récit de ce marin, en opposant sa pratique de l'islam à celle des autres musulmans interviewés, il faut tout d'abord souligner le fait que les événements se passent sur un bateau. C'est donc une situation où l'institution militaire devient un milieu fermé, une institution totale – le marin évoque une embarquement de trois mois et demi. Dans cette situation, l'islam devient tout d'abord un moyen pour s'occuper :

« Alors à bord, soit vous êtes sportif, et vous faites du sport, soit vous allez au bar et vous vous bourrez la gueule et vous retournez démonté, soit vous regardez la télé et vous restez dans votre chambre ou vous lisez un livre sur votre lit... Alors moi, ce que je faisais, sinon, comme pour certaines personnes, des copains à moi, des musulmans, ils se rejoignaient entre eux dans une chambre et ils lisaient tranquillement, ils parlaient de religion. Ils se faisaient un petit thé ou un café et ils discutaient de tout et de rien. »

La pratique collective de l'islam s'insère dans ce type de situation : il faut s'occuper, on commence à se voir entre amis musulmans et l'on parle de religion. Ce contexte de milieu fermé, où l'on reste ensemble avec les mêmes personnes pendant très longtemps et où l'on se rencontre et se côtoie, facilite également le prosélytisme. Certaines personnes, en particulier l'ami de l'interviewé qui l'a amené à nouveau à pratiquer, connaissent bien la religion et commencent à parler à leurs coreligionnaires, pour leur « montrer le bon chemin dans la vie ».

L'islam prend ainsi une fonction de guide moral que l'on trouve rarement dans les autres entretiens. Il aide à résister à la vie sur le bateau marquée notamment par l'abus d'alcool. Cet aspect est très important dans le discours du marin : l'affranchissement de cette vie jugée décadente, immorale :

« Heureusement que j'ai la religion, c'est très tentant le fait de voir des femmes dans des pays étrangers. Je pense que c'est un frein aussi. S'il n'y a pas l'islam, je vais commencer à boire, et forcément avec l'alcool tu pars directement chez les femmes ».

Cette fonction de guide moral de l'islam, opposée à la « mauvaise vie » à l'armée est particulière. Dans la majorité des autres entretiens, l'islam a surtout une fonction spirituelle. D'ordinaire, la fonction morale de « se faire ramener sur le droit chemin » est plutôt remplie par l'armée elle-même : c'est le cas pour tous ceux, assez fréquents, qui s'engagent afin de sortir, parfois, d'une logique de la délinquance. Ici, c'est l'islam qui prend cette fonction, en s'opposant à la « vie immorale » qui caractérise selon eux le quotidien sur le bateau. A cette nuance près que cette moralisation crée également une équation entre être un « bon musulman », être « un individu droit » et être un « bon militaire » – et donc un « bon marin » : le professionnalisme exemplaire est en effet l'autre fil conducteur de cet entretien.

Renforcée par la collectivité, la volonté apparaît d'être fier d'être musulman, de ne pas le cacher mais de le montrer. Cela peut être interprété comme une réaction à la difficulté de pratiquer sa religion et à la représentation négative qui prédomine. Cependant, quand on est musulman dans ce contexte, il faut montrer « la plus belle image de soi », s'opposant aux stéréotypes répandus :

« Montrer l'image du musulman telle qu'elle devrait être et pas telle qu'elle est représentée aujourd'hui dans les médias ».

Cet islam suit des règles morales strictes et conduit ainsi à une « vie meilleure ». Au lieu d'aller boire, au lieu de se bagarrer ou de voler, on fait la prière. Mais le

commandement leur dit préférer les voir boire des verres plutôt que de faire la prière ensemble, par crainte d'un « communautarisme musulman ». Cette peur est-elle justifiée ? Il est vrai que se manifeste, à travers les propos de ce sous-officier de marine, un islam plus rigoureux, plus communautaire et plus identitaire que l'islam observé chez les autres militaires musulmans interviewés, mais sans que cela ne remette en cause les allégeances. Il se montre par ailleurs très attaché aux valeurs militaires et aux traditions de la marine qu'il n'entend nullement remettre en question. L'islam n'interfère pas avec le travail ; s'il est visible et s'il se vit de façon communautaire, il reste néanmoins privé et limité à son domaine propre, le religieux.

Finalement, le groupe qui se constitue a aussi une dimension sociale et culturelle et n'est pas uniquement caractérisé par la foi commune. Les rassemblements ne reflètent pas uniquement une communauté religieuse, mais aussi un certain « milieu » social, pour utiliser les termes employés par le marin dans l'entretien. Ainsi, lors de ces rassemblements,

« c'est beaucoup de CCM. (...) Il y avait des Français, des Calédoniens... ils respectent, parce que j'ai l'impression qu'ils sont tous issus d'un milieu comme... d'un milieu quoi ».

C'est donc une communauté musulmane, mais pas seulement. C'est aussi des rencontres entre des gens issus d'un milieu social commun, ayant une certaine culture commune. La dimension religieuse s'y rajoute pour une certaine partie, mais les solidarités vont plus loin en comportant une dimension culturelle commune. Le marin interviewé se joint à ces rassemblements parce qu'« *il y a une ambiance que je préfère : quand j'arrive ici, j'ai l'impression que je suis à l'aise* ». Cette ambiance contraste avec le monde des officiers, par exemple.

L'islam que l'on rencontre à l'armée est très majoritairement individuel. Il est individuel dans les pratiques et dans les significations, dans le rapport à Dieu et dans le rapport à soi-même. C'est un islam du domaine privé, un islam qui ne se montre pas et ne s'affiche pas. Un islam qui se fait dans la discrétion, et dont les pratiques se bricolent sous les contraintes de la vie militaire et réagissent à sa représentation négative dans les médias et parmi une grande partie des militaires non-musulmans. Que l'islam soit individuel relève d'une disposition républicaine des militaires qui s'engagent ; qu'il n'ose souvent pas dire son nom et qu'il croie devoir se cacher est surtout une réaction à cette réticence à son égard et à l'image négative prévalente, qui se retrouve aussi à l'armée, au niveau institutionnel et au niveau des individus. Les traces d'un islam communautaire

ne s'observent que dans un seul cas, s'insérant dans le contexte particulier de la vie militaire sur un porte-avion. Cette apparition communautaire n'est cependant pas à interpréter comme une rupture avec les valeurs de la société française – elle ne remet pas en question l'allégeance vis-à-vis de l'armée française. C'est avant tout un guide moral, et la communauté en question se constitue autour d'une solidarité autant sociale et culturelle que proprement religieuse.

L'islam individuel observé se caractérise par un grand bricolage de pratiques, de significations et d'interprétations. Il a souvent un caractère flottant. La diversité des pratiques et de ses assemblages, qui peuvent être modifiés au niveau individuel (« avant je buvais, maintenant j'ai arrêté » – ou l'inverse), ne le rendent pas facile à saisir. Les musulmans rencontrés font preuve d'un flottement des pratiques, montrant un caractère tantôt religieux, tantôt culturel. Cela est surtout vrai pour la jeune génération. Les plus âgés sont souvent assez assurés dans leur pratique, et le sujet de l'islam les préoccupe nettement moins que la nouvelle génération. Un « ancien » qualifie l'islam de cette génération comme « *une espèce de quête identitaire* ». Si l'islam de la jeune génération est individuel, comme il l'est pour les plus anciens, il est aussi et avant tout fragile, moins défini, et doté d'une signification identitaire. Le flottement et le manque de logique dans les pratiques peuvent s'expliquer par le fait que, pour la majorité de cette génération, l'islam n'est pas culturellement enraciné. Chacun se bricole ainsi son propre assemblage de pratiques et de significations. Ceci est souvent source de tensions : au sein des musulmans entre différentes conceptions de la « bonne » manière de vivre sa religion ; entre les musulmans et leurs pairs non-musulmans lors de conflits de jalousie par exemple ; entre les musulmans et l'institution militaire lorsque le traitement de l'islam est ressenti comme injuste, inégalitaire. Des enjeux *a priori* anodins peuvent alors se transformer en ces « choses qui fâchent ». Une prise en compte institutionnelle et des règles plus transparentes pourraient éviter que ces tensions ne créent de frustrations durables.

Ceci est d'autant plus sensible que l'islam observé se caractérise par un fort tropisme laïque. L'armée se retrouve en effet dans la situation où son « management » de la diversité religieuse est moins laïque que ne l'est l'islam pratiqué par les militaires musulmans. L'inertie institutionnelle à cet égard, que ce soit au niveau de l'alimentation, des possibilités de faire le ramadan ou de la question des aumôneries, pose la question d'une approche laïque fondée sur le principe d'égalité de traitement entre toutes les confessions. C'est en cela que l'islam est un enjeu pour l'armée : celui de la prise en considération des musulmans pratiquant un islam tout à fait compatible avec la vie républicaine et militaire.

Chapitre 8 / Les discriminations dans les armées

Ce thème constitue une sorte de fil conducteur tout au long de l'enquête, même s'il n'était pas apparu d'emblée comme une priorité de le traiter comme tel. C'est au long des entretiens qu'il s'est imposé dans le discours des interviewés et c'est d'ailleurs souvent pour en parler qu'ils ont accepté de se porter volontaires (ou d'être désignés comme tels), bien que beaucoup l'abordent de façon détournée.

Nous avons ainsi évité l'écueil consistant à ne rencontrer que les « vitrines du régiment » représentatives d'une intégration modèle pour entamer un dialogue plus profond et à bâtons rompus sur un sujet crucial de leur quotidien : la discrimination, la diversité, la sensibilisation à la connaissance de l'Autre dans une armée professionnelle.

A la question de leur réponse positive pour se faire interviewer, beaucoup évoquent « la curiosité », la possibilité de parler de « leur expérience » et se déclarent satisfaits de pouvoir parler (et d'en parler) avec quelqu'un de l'extérieur : « *la discrimination, elle existe, mais c'est pas visible. On se dit qu'avec le temps, ça va changer* » ; « *c'est pas frontal, pourtant, du temps de la conscription, il y avait plus de mixité* » ; « *les discriminations ne sont pas dues à l'institution mais à des individus, des cas isolés* ». Certains considèrent que c'est un tabou : « *les discriminations sont des sujets tabous. Ils se sont calmés lorsque j'ai reçu le message sur l'enquête. Ils ont commencé à passer de la pommade* » (gendarmerie). D'autres l'évitent : « *Le racisme ? Ça n'a jamais été franc... C'est peut-être moi qui ai une mauvaise gueule... je me suis forcé à ne pas le voir... A faire l'autruche* » (gendarmerie). Peu la récuse, considérant que « *le galon est un bouclier* » (armée de terre), qu'avec l'uniforme « *toutes les distinctions sociales sautent et tout ce qui est apparence et (qu') après, il ne reste plus que la personnalité des gens* » (armée de terre), que « *ce qui est bien dans ce métier c'est qu'on ne louche pas sur les origines* » (armée de terre). L'un des interviewés considère même que ce thème est central : « *Si on mène une enquête comme ça, c'est que quelque part il y a le sentiment qu'il existe beaucoup de racisme. Et vous cherchez à étudier ça... Je pense que l'enquête est justifiée. Je trouve aberrant qu'il y ait quelqu'un qui juge des personnes selon leur couleur... j'ai vu des racistes ici, bien sûr* » (armée de terre).

La discrimination est perçue dans l'armée comme une donnée, non pas de la part de la hiérarchie ni dans les déroulements de carrière (ou rarement) mais de la part des proches (militaires du rang, sous-officiers), alors que c'est précisément pour fuir les discriminations à l'embauche qu'ils ont choisi de s'engager, pour s'assurer davantage d'égalité des chances : « *J'ai choisi la*

gendarmerie parce que c'est militaire... Militaire, c'est carré. Une des raisons aussi c'est que je pensais qu'il n'y avait pas de racisme dans la gendarmerie comparée à la police» (gendarmerie) ; « l'armée est une institution très ouverte qui donne ses chances à tout le monde » (armée de l'air) ; « peut-être en n'ayant pas fait l'armée je serais alcool. Non, drogué, non, en prison peut-être quand même. Voilà, je suis content. L'armée, ça m'a rendu beaucoup de services » (marine).

L'armée serait alors une grande entreprise de blanchiment pour tous ceux qui espèrent faire carrière et pour ceux qui, revenus à la vie civile, misent sur l'image de l'armée pour mieux se réinsérer dans la vie active. L'entrée dans la vie militaire a souvent été vécue comme « une fierté » pour les parents (y compris chez ceux qui ont combattu pour l'Algérie indépendante : « le comble du comble c'est que mon grand père était mondjabid pendant la guerre d'Algérie. Il est mort à la guerre » (armée de terre). C'est souvent aussi un exemple à suivre pour la fratrie et un changement d'image pour le voisinage : « Les gens, en sachant que vous êtes dans l'armée, il est clair que leur regard change » ; « Quand on dit qu'on est dans la marine, ça change le regard. Ils ne s'attendent pas à ça. Ça fait un gage de sérieux » (marine). Mais les jeunes volontaires ont le sentiment de rencontrer une double discrimination, parfois de la part des amis de leur quartier (« vendu », « rendu », « passé de l'autre côté de la barrière ») et de leurs homologues militaires à la fois parce qu'ils ne reconnaissent pas les différences qu'ils revendiquent (« le premier critère des militaires, c'est l'uniformité ») et parce qu'ils s'interrogent sur leur intégration : « l'intégration est un mot qui me saoule » (armée de terre).

La deuxième entreprise de France est perçue comme une institution en mutation, qui n'a pas encore totalement « digéré » le passage de la conscription à la professionnalisation et qui cherche sa voie, entre une armée à l'image de la nation (« les gens – des banlieues – sont contents de voir qu'il y a dans l'armée des gens comme nous ») et une armée de métier, au service de la nation et donc pas nécessairement représentative de celle-ci. Les discriminations sont multiformes : dans les termes d'abord (blagues racistes, propos tenus entre soi, quand on « tombe les galons », quand les conversations s'interrompent au café ou dans la salle de télévision à l'arrivée du militaire issu de l'immigration, avec les stéréotypes et les amalgames globalisants, le racisme ambiant ou perçu comme tel) ; dans les pratiques ensuite (corvées, exhibition d'affiliations d'extrême droite ou nazies, non respect des interdits alimentaires, exclusion du groupe de ceux qui ne boivent pas d'alcool lors des « tournées ») ; dans le vécu quotidien enfin (sentiment – faible – de discrimination professionnelle et de fragmentation sociale amalgamant ces Français à une communauté d'exclus face à d'autres communautarismes exhibés en signe de distinction sociale).

8.1 La discrimination ethnique

8.1.1 La discrimination verbale

Elle est décrite comme récurrente, même si la plupart reconnaissent que « *le système n'est pas raciste et que tout le monde est égal devant le travail à faire* ». La discrimination verbale procède souvent de l'amalgame entre Arabe, musulman, banlieues, exclusion, voire délinquance et terrorisme islamique, sans prendre la peine d'individualiser la personne :

« C'est vrai qu'une personne qui est d'origine maghrébine dans l'armée, elle aura toujours un handicap actuellement au démarrage. Mais à la limite c'est dommage qu'on le reconnaisse pas en tant que population française immédiatement » (marine).

Les mots sont toujours les mêmes : « bougnoule », « chaoui », « boucaques », « bicots », « boulous » pour les Français d'origine maghrébine (et « pingouins » pour les femmes voilées), « nègres », « négros », « têtes de macaques », « singes » pour les Français d'origine sub-saharienne, « chai » pour les Noirs de Djibouti :

« Moi je pars du principe que dire boucaque ou bougnoule, c'est manquer de respect » (marine)

« Il y avait un Black, métis un peu et le patron l'appelait le singe... Un autre, il n'y avait pas plus facho que lui. C'était le top du top... des brimades, j'en ai entendues tellement » (marine)

« Il y avait quelqu'un en Bosnie qui a dit : Putain ils ont pas fini le travail » (marine)

A un Tahitien :

« Viens au tableau, mangeur de poisson » (armée de terre).

« Un de Mayotte a déserté. Il m'a dit : 'c'est la misère tous les jours'. Au-dessus, ils ferment les yeux. La plupart, c'est des vrais racistes, ils veulent que je résilie mon contrat » (armée de terre).

« Il y avait une personne qu'il appelait l'Arabe et qui disait : 'moi, je suis raciste... Putain, c'est des bougnoules... Il faut tous les fumer' » (marine).

« L'époux d'une amie à moi, il est embarqué, il est pas typé du tout. Son père est Algérien et sa mère est bretonne. Donc il est roux aux yeux bleus. Mais il porte un

prénom clairement musulman. Il a trouvé son prénom gravé dans le métal du bateau sur lequel il navigue avec l'insulte qui va bien avec : 'sale arabe'... Ça s'est produit à diverses reprises et il a changé de prénom... Ça c'est quelque chose qui m'a choquée quand même... qu'il se soit trouvé dans une situation où la seule solution c'était... pour que ce soit vivable au quotidien qu'il en soit arrivé à cette extrémité » (marine).

« C'est vrai qu'une personne qui est d'origine maghrébine dans l'armée, elle aura toujours un handicap actuellement au démarrage. Mais à la limite, c'est dommage qu'on la reconnaisse pas en tant que population française immédiatement » (marine).

Le syndrome de la guerre d'Algérie reste présent, malgré la succession des générations dans la culture de l'encadrement immédiat :

« Ils pouvaient tout dire : les bougnoules, les Arabes dehors avec quelqu'un qui avait fait la guerre d'Algérie... Je pense qu'on reste toujours avec de vieilles images, de vieux préjugés, mais ça, c'est propre aux armées. Ça c'est fait avant et les gens qui se retrouvent ensuite dans le système ils continuent à entretenir ça ou même rester avec cette idée tronquée... 'C'est quoi ce travail d'Arabe ?' Je lui dit : 'c'est moi qui l'ai fait'. Moi, j'en entends tous les jours des comme ça... ce qui est malsain, c'est cet usage de la langue, de l'argot. Par exemple les camionnettes ils appellent ça les bougnoulettes ici, parce qu'il y a que des bougnoules dedans. C'est des usages de langage à éradiquer » (marine).

« Ce sont essentiellement les sous-officiers et plus particulièrement les adjudants-chefs... j'en suis venu à la conclusion que peut-être c'est des gens qui ont fait la guerre : la guerre d'Algérie... C'est ma tête qui accroche : c'est parce que j'ai pas la tête de l'emploi » (armée de l'air).

« Le regard des gens, le fait de dire bonjour et qu'on ne répond pas... peut-être ce sont des gens qui ont dû faire la guerre d'Algérie » (armée de l'air).

« Il y a pas mal de gens qui en sont toujours à 62. Ils ont pas encore passé le cap. Heureusement que j'ai fait dix ans d'haltérophilie parce que sinon j'aurais du mal à supporter le poids » (armée de l'air).

« Quand j'étais appelé, là-bas, c'était des fous, c'était des anciens de la vieille, ils en avaient rien à péter, bah ! ça faisait mal ! » (armée de terre).

L'amalgame et les stéréotypes peuvent aussi aller jusqu'à une assimilation avec le monde arabe, les pays du Golfe... ou les banlieues :

« *Le 11 septembre, j'étais en Martinique : 'sale Arabe'* » (marine).

« *Pour eux, quand on fait escale dans un pays arabe : 't'es chez toi'. On est tous dans la même galère, mais ça ils ne le voient pas. Ils auront fait un pas en avant quand ils auront compris qu'on est Français* » (marine).

« *Après le 11 septembre : 'Oh ! là là, tes cousins ils ont fait fort !'* » (marine).

« *En Afghanistan, c'était 'les musulmans, tes frères'* » (marine).

« *Le premier jour, on m'a dit : 'j'espère que tu ne vas te promener avec une barbe comme en Afghanistan'* » (gendarmerie).

Ces racistes autoproclamés déclarent parfois faire une exception pour leur interlocuteur :

« *Ils disent : 'Franchement, je suis raciste. Je te dis la vérité, je suis raciste mais moi je t'aime bien... les Arabes, vous foutez la merde et tout... Et tes frères alors ? En Irak les Ricains ont raison, il faut les buter tous... Il n'y a qu'à envoyer des bombes avec des têtes de cochons'* » (marine).

« *A Brest il y avait beaucoup de préjugés : qu'on habite dans une cité, qu'on vend du shit, qu'on roule en BM. C'était de l'agressivité, comme on me parlait. Ils pensaient qu'on était des cassos... Ils faisaient des réflexions devant moi. Ils oublièrent que j'étais d'origine marocaine, ils avaient un petit peu occulté cette partie, donc ça critiquait : les Arabes il faut les brûler* » (marine).

« *Il me disait : 'tu sais très bien ce que je pense des rebeus et de la musique de merde que t'écoutes, mais toi je t'aime bien quand même... Quand est-ce que tu me ramènes ma BMW ?'... des petites blagues gentilles... Mais il y en avait d'autres où ça sentait le racisme... Chacun a ses opinions mais il n'y a pas de réflexions comme j'en ai eues à Toulon* » (marine).

« *Le juif, un jour je l'ai invité chez moi à manger un couscous... Il pense que j'habite dans une cité alors que ce n'est pas du tout le cas* » (armée de terre).

« *On m'a demandé si j'ai une copine. Tout le monde a pensé que c'est une arabe. Elle s'appelle Aurore et a les yeux bleus. De même, tout le monde est persuadé que j'ai quatre frères et cinq sœurs. L'image est très figée chez les Français* » (gendarmerie).

« *Mais toi, t'es pas un vrai nègre. On est blanc quand on travaille bien, on est nègre quand on travaille moins bien* » (armée de l'air).

« Le café est toujours un grand moment de découverte d'autrui. Quand on veut savoir comment sont les gens, on prend un café, on se la ferme et on écoute. Et là, on entend pas mal de choses... Il suffit qu'il y ait eu un reportage sur les banlieues pour que je courre au café et que j'écoute ce qui va se dire et pour me marrer un bon coup sur ce qu'ils disent. L'affaire du voile a été un grand moment » (armée de terre).

« Le plateau (un quartier) : 'bougnoleland : on a fait du ménage à bougnouleland'. 'Quand est-ce qu'on fait une ratonnade ?' 'Tu vas pouvoir niquer du boulak...' C'est grave, c'est très grave » (armée de l'air).

« Des mots : 'Ah ! les bouloils ils ont fait ça...' Moi je suis à côté. Je ne dis rien, mais ça pèse. Au fond ils sont racistes et ce n'est pas après une note de service qui va changer. Ça tient au fait que les gendarmes se serrent les couilles, comme les officiers, c'est des petits clans... les propos, c'était 'bougnole, il met pas la ceinture'... c'est chiant parce qu'on sait qu'ils parlent de notre race » (gendarmerie).

« On a grandi dans une peur de l'uniforme... j'ai eu droit à : 't'es l'espion des cités...' Ça a été des blagues... Aujourd'hui on commence à se dire que les institutions en uniforme ne sont pas une zone réservée aux non maghrébins » (marine).

Certains sont découragés, d'autres le prennent avec humour :

« Puis il y a les personnes qui vous le font comprendre rien qu'en vous regardant : 't'es qu'un Arabe, t'es qu'une merde, j'ai aucune considération pour toi' ; le regard veut dire ça. Si certaines personnes nous disent d'entrée qu'elles n'aiment pas les Arabes, j'ai dit : 'OK, moi j'aime pas les cons...' Et puis il y a toute la génération des 35-40 ans mais là c'est beaucoup plus dur parce que j'ai l'impression qu'ils ne s'y sont pas fait... Beaucoup chez les sous-officiers marinières, moins chez les officiers de marine parce que je pense que le fait d'avoir fait le tour du monde sur la Jeanne d'Arc, ça leur a pas mal ouvert les yeux... Mais on a un noyau dur de personnes qui ne voudront pas changer d'avis, qui sont hermétiques au reste... C'est clair que le noir de peau qui en plus est musulman il a tout gagné... Au deuxième tour des présidentielles (de 2002), on a vraiment eu 'bas les masques' : 'Eh bien, tu te casses ; c'est bon tu vas pas rester'. J'ai dit : 'Pourquoi ? Il y a des choses que je sais pas ! Je suis muté ?' » (marine).

Les blagues racistes accompagnent l'usage des termes :

« Dans la salle du café il y a une affichette : si vous écrasez un Arabe, trois points, une femme enceinte arabe tant de points... Ça ne pouvait plus passer, j'ai pétié les

plombs... Quand je vais dans une cité avec mon copain, on nous appelle : la patronille d'Arabes » (gendarmerie).

« Il y a un maghrébin qui disait à un gendarme qu'il ramassait des melons parce qu'on a des cultures comme ça à Lunel. Et le gendarme lui a dit : 'Ab oui, tu ramasses tes cousins !' Ça, ça m'a pas fait rire. Ça a fait rire les autres, pas moi » (gendarmerie).

« On fait un défilé, le 14 Juillet, en ville à St Dizier. On dit : 'il y aura toute l'Arabie saoudite qui sera présente parce qu'il y a un quartier pas loin » (armée de l'air).

« On m'a dit que c'est normal que je courre plus vite car je suis d'origine arabe... En Alsace j'étais une sale boche (mère allemande). Je ne pas sûre que ce soit très bien de travailler dans l'armée quand on est issu de l'immigration. Un caporal chef a dit à mon père : 'c'est inadmissible que les enfants d'origine étrangère soient officiers' » (femme, gendarmerie).

« 'Et toi le bougnoule, et toi le rat des îles...' Il y avait un barbecue très sympathique où j'avais entendu ouvertement parler des bougnoules et compagnie : 'oui, de toutes façons son frigo il va pas le vendre, de toutes façons il le donnera aux bougnoules, là-bas. Si ça se trouve ils le voudront pas, les gris...' La secrétaire, son copain est musulman : 'alors, c'est ramadan, t'as pas ramadan ?...' Vu qu'il y a un sous-officier bleu bite qui est sorti de l'école, qui est plus jeune, qui n'a pas de gosse ni de femme et qui en plus est un bougnoule... Ça, c'est moi, c'est comme ça qu'ils me définissent... Le capitaine est un Black. Quand vous entendez comment ils parlent du 'négro', ça vous calme. Depuis que je suis là les gens font beaucoup plus attention. C'était pas rare de surprendre une discussion qui parlait de bougnoules, gris, ratonnade et compagnie et quand j'arrivais les personnes se transformaient » (armée de l'air).

8.1.2 Les pratiques

Elles accompagnent souvent les propos, comme le refus de répondre à un salut :

« Moi les gars que je croise, ils tourment la tête, ils veulent pas saluer un Arabe » (armée de terre).

Coups de genoux, humiliations, hésitations à donner une image non homogène de l'armée sont aussi dénoncés :

« Il y avait la promo d'élèves officiers, dans les rangs il y avait pas mal de noirs, j'étais surpris... Mais la photo était prise de manière à ce qu'on les voie moins, c'était un peu flouté » (gendarmerie).

Et surtout les corvées :

« Un jour mon chef m'a dit : 'écoutes, tu arrives du Sénégal, tu viens ici, tu es chez nous... t'as une bonne solde, c'est déjà pas mal, tu nourris ta famille en Afrique avec notre pognon que tu gagnes ici. Alors, on te donne ça et tu veux prendre ça...' Si vous me demandez si j'ai été victime du racisme dans ma carrière, je vous répondrai oui, en toute franchise... même dans le travail, les corvées pour nettoyer les sanitaires. Je me suis retrouvé des semaines entières à frotter du quatrième étage au rez-de-chaussée... j'ai connu des semaines entières où j'étais désigné pour faire ça. » (marine).

Les mimes et l'exhibition de la carte du Front national et de tendances d'extrême droite semblent être pratique courante dans certains milieux :

« Les discriminations, moi je l'ai vu quand j'étais à Toulon... Ça se jouait dans la tête. Je dirai même qu'il y a des gradés qui m'ont fait des trucs... Mettre la moustache et la casquette et se mettre au premier étage et dire (en mimant Hitler) ou alors montrer sa carte du Front national quand j'étais assis en train de contrôler les entrées et les sorties des gens... c'était de la provocation. Ils voulaient nous faire craquer » (marine).

« Quand Le Pen il est passé au deuxième tour, moi, le lendemain matin, on me disait : 't'as pris tes billets d'avion pour... Puis attention, c'est plein, les agences elles sont pleines, même les bateaux ils sont pleins'... moi je comprenais pas... je reçois des emails sur les blagues de Le Pen » (armée de terre).

« Embarqués, il y en avait qui lisaient Mein Kampf, d'autres qui avaient des croix gammées dans les caissons. Quand ils savent que je suis fils de barki, ça passe mieux... Bagarres, insultes, il y en a qui se sont fait renvoyer pour ça » (marine).

« Sur le Suffren, il y avait un poste où je ne suis pas allé parce qu'on m'avait dit que c'était des nazis et des fachos. C'était des gens qui avaient une tendance FN... Il y a pas mal d'extrême droite dans la marine. J'ai pu le sonder au moment de l'élection présidentielle » (marine).

« Mon chef de stage m'a clairement dit que des gens comme moi, on n'en veut pas... 'ta note de gueule est déjà dans le négatif...' Ici c'est puissance quatre ! T'es peut-être sergent mais si t'essaies de faire péter le galon nous on va te refiler les merdes à

faire... Jusqu'un jour où on tombe sur des fachos fâchés qui nous disent : 'moi j'appartiens à un gang de skinheads et puis je savate...' Moi je passais de longues soirées à leur expliquer (aux gars des cités) que la France n'était pas comme ça. Maintenant quand j'y pense a posteriori, je me dis : vous aviez raison, les gars » (armée de terre).

« En 2002, quand Le Pen est passé au deuxième tour, il y a des collègues qui m'ont dit fais ta valise et rentre chez toi. Le Pen va être président de la république » (armée de terre).

« Un type fourguait des cartes du Front national sur la base, ce qui est formellement interdit » (marine).

« Le FN, ça existe. Je pense que certains gendarmes votent extrême droite. (Ils disent) : on paie des impôts, c'est pour eux. C'est les plus âgés » (gendarmerie).

La « note de gueule » est aussi ressentie comme une pratique discriminatoire et brouille l'image selon laquelle l'armée est une grande famille :

« L'armée, c'est un grande famille, il paraît. Enfin, une grande famille de faux culs » (armée de l'air).

L'apparente indifférence de la hiérarchie à ces propos est vécue comme une discrimination supplémentaire. Les officiers n'affichent pas leurs idées, à la différence de ceux qu'ils côtoient :

« La hiérarchie ne les repère pas, ces gars-là, soit parce qu'ils ferment les yeux, soit parce qu'ils pensent la même chose qu'eux, tout simplement. Y en a un qui s'est fait insulter de sale arabe, on va chercher à l'étouffer. Y en a même qui disent qu'ils se sentent dégoûtés de voir des étrangers dans des uniformes français ou des trucs comme ça. Je pense qu'ils ont un problème grave, les gens qui pensent comme ça » (armée de terre).

« Si vous voulez, les officiers ont le pouvoir. Ils font très attention à ce qu'ils disent. Il suffit d'un mauvais commentaire et leur carrière est ruinée. Il faudrait faire des forums, des discussions, des activités, des sorties de cohésion » (armée de terre).

8.2 La discrimination religieuse

La discrimination n'est pas seulement fondée sur la couleur de la peau ou le délit de faciès. Elle s'appuie aussi sur la référence au monde musulman. Sur 54 interviewés, 19 se déclarent musulmans non pratiquants, 19 pratiquants (dont

huit dans la marine) et cinq qui se déclarent athées, les autres n'ayant pas répondu ou se définissant comme catholiques, pratiquants ou pas. Mais la pratique religieuse est faible : rares sont ceux qui respectent les cinq obligations du Coran. Seul le respect des interdits alimentaires et du ramadan font difficulté, la prière étant peu fréquente (cas de quelques embarqués).

Le non respect des interdits alimentaires dans l'armée est vécu comme une atteinte à la liberté religieuse : la prohibition du porc et de l'alcool chez les musulmans se heurte à l'usage de deux produits largement consommés dans l'armée et parfois même symboles de cohésion et de convivialité pour celle-ci. Certains préfèrent ainsi garder la discrétion :

« La pratique religieuse, je le fais chez moi, là où personne ne me voit. Si je vais à la mosquée, j'y vais en civil. Ma famille est pratiquante. Ma mère ne porte pas le voile » (gendarmerie).

8.2.1 La laïcité

Elle est perçue comme une obligation partiellement contournée :

« Des musulmans, je sais qu'il y en a au régiment, comme je sais qu'on a des végétariens... Ils mangent pas de viande... Moi, personnellement, ça ne me dérange absolument pas » (armée de terre).

La laïcité est perçue comme s'accordant mal avec l'existence de fêtes militaires qui sont aussi religieuses catholiques : la Sainte Geneviève dans l'armée de terre et la gendarmerie, la Sainte Clotilde dans l'armée de l'Air, ou l'extériorisation d'appartenances catholiques explicites de la part de l'encadrement :

« Il y a des saints patrons tout le temps, on médite trois jours sur le drapeau de l'École (Saint-Cyr)... Ils sont allés à la messe, mais qu'ils se sentent obligés de se mettre en croix par terre pour montrer qu'ils croient plus que le copain qui est derrière ! Il y a le lieutenant, il s'est mis par terre, face à l'autel, couché par terre, face contre terre. C'est le seul lieutenant que j'ai vu (faire ça). Vous imaginez une attitude clownesque ! » (armée de terre).

« L'armée a des traditions. Le pèlerinage de Lourdes existe depuis des dizaines et des dizaines d'années... Il faut savoir que par tradition, chaque année des régiments font des pèlerinages » (armée de terre).

« Les officiers de marine sont quand même un peu orientés, comment dire catholiques, traditionnels et cela me semble aller un peu à l'opposé des idéaux républicains » (marine).

« A l'école de sous-officiers, ils nous forçaient à aller à l'église une fois par an, pour la Sainte Geneviève, la sainte des militaires et la remise des galons. Le capitaine l'a mal pris (que je n'y aille pas) : il faut vous élever, vous n'êtes pas tolérant » (gendarmerie).

« Dans la gendarmerie, il y a Sainte Geneviève. A la Sainte Geneviève, il y a toujours une messe et les gens sont incités à y aller. Je n'y suis pas allé. C'est les officiers qui montrent le plus qu'ils sont catholiques pratiquants mais je ne pense pas que ce sont eux qui le soient le plus » (gendarmerie).

« Je pense que la gendarmerie est laïque... elle a tendance à l'être moins. Un bon officier est quelqu'un de marié et qui a quatre gamins. Ça a tendance quand même à évoluer » (gendarmerie).

« Il y a des messes. Ils ne permettent même pas aux musulmans de ne pas manger de porc : s'il ne veut pas manger de porc, il a qu'à rentrer chez lui » (marine).

« Il y a une seule chose qui m'a frappé : le racisme par rapport à la religion. C'est vraiment sectaire. On se fixe trop sur ce qui se passe dans l'actualité. » (Français d'origine turque, gendarmerie).

8.2.2 Le porc

C'est un grief récurrent, notamment dans les lieux où le vivre ensemble est une nécessité (marins embarqués, opérations et manœuvres dans l'armée de terre). Les musulmans ont le sentiment que leur religion est vécue par les autres comme une contrainte, voire qu'elle est méprisée. Le porc est le dernier interdit qui reste, bien après que les autres aient été transgressés :

« Il y a 150 musulmans sur le Charles-De-Gaulle sur 2500. Pour l'ordinaire, c'est juste qu'ils mangent pas de porc. Mais le problème s'est posé pendant le ramadan. Le musulman, c'est le mauvais marin » (marine).

« Moi je dirais que je suis déjà un peu dégoûté parce que l'islam, elle a jamais été salie autant ; parce que l'islam à la base, c'est une religion comme une autre. J'en parle pas, des fois je préfère dire que je suis végétarien que de dire que je mange pas de porc parce que tout de suite c'est des repas musulmans avec l'étiquette qu'il a aujourd'hui, le musulman » (armée de terre).

La non consommation de porc étant l'obligation la plus respectée chez les musulmans, même de la part de ceux qui boivent de l'alcool, l'absence de plats *halal* ou sans porc est particulièrement mal vécue, d'autant plus que le dispositif respectant les interdits religieux est prévu par les textes. Certains le vivent

comme une humiliation supplémentaire à l'égard de leur religion et de leur identité, comme une incapacité à rompre l'uniformité :

« Le porc, même si on n'est pas forcément croyant, c'est mal vu, c'est culturel. L'alcool, non, mais le porc, c'est essentiel. La première fois que j'en ai mangé, c'était un peu bizarre. J'avais l'impression de trahir mon père » (marine).

« J'ai peur de l'extérieur. Je ne suis pas pratiquante mais je ne mange pas de porc. Quand il y a plat unique pour tout le monde, c'est de la choucroute... ça craint... Une fois, j'ai piqué une gueulante au mess. Il n'y avait que de la choucroute et de la salade verte... je fais comment ? Eh bien, vous mangez de la salade verte. Il y en a des jours comme ça ils ne mangent pas. Pas de portions halal, pour eux, c'est normal. Celui que je connais il ne va pas manger au mess. Il prend des sandwiches chez lui. Il mange sur son lieu de travail et c'est tout... Il me dit : 'Bon, ils mettent soit du porc soit de la viande non halal. Moi il est hors de question que je mange ça. Donc...' Je pense qu'il trouve ça injuste sinon il ne resterait pas dans son coin. Moi la viande, je la mange, tant que ce soit pas du porc... Ils savent que je ne mange pas de porc, ça dérange pas. Jusqu'à se recueillir dans un endroit musulman, je ne sais pas » (armée de l'air).

« Les menus : 'putain, ils font chier ceux-là, ils peuvent pas manger comme tout le monde ; nous on a que du porc, c'est ça ou rien'. Il y en a qui font ramadan. » (armée de l'air).

« Tu fais chier avec ton ramadan et tout, tu peux manger comme tout le monde » (armée de terre).

« Ma religion, au début, ça avait choqué les gens. Ils n'avaient pas réfléchi aux repas halal. Je suis obligé de leur dire : 'Pensez à faire quelque chose pour moi...' Pour la fête du ramadan, j'avais droit à trois jours pour pouvoir partir. La circulaire ministérielle nous le permet. En Turquie, on a une chance, c'est l'armée qui gère tout... » (gendarmérie).

« Déjà voilà, moi je suis pas pratiquant mais je mange pas de porc. Et ça les dérange. Quand on va en manœuvre, le popotier il est pas content parce qu'il doit faire à bouffer pour tous et moi, il est obligé de me faire un petit truc à part. Et ça les fait chier, oui » (armée de terre).

« Moi, ça m'arrive de pas manger... y a même des régiments où ils mettent des plateaux différents, pour ne pas être emmerdés à la chaîne, quoi, qu'ils mettent des plateaux d'une couleur différente... plateau vert pour les musulmans » (armée de terre).

« Le cuisinot, j'en ai marre : Je fais pas de cuisine à l'assiette (dit-il) je sers pour la collectivité... » (Il dit) : 'Il veut servir dans l'armée française mais il ne veut pas se plier aux coutumes françaises' » (gendarmerie).

« Le cuisinot a lancé en rigolant (à mon camarade juif) : De toutes façons, tu vas pas manger de porc. Et après, le juif, il est très calé... Il m'avait dit que dans la marine il y avait des textes comme quoi il y avait un droit à manger casher ou halal. Ça ne se fait pas mais selon la loi tu peux. S'il veut faire chier son monde il peut leur demander d'acheter de la bouffe casher ou de la bouffe halal » (marine).

Certains ne mangent pas :

« J'ai dit au cuisinot : 'vous savez, il y a des gens qui mangent pas à cause de vos conneries ?' » (marine).

« Ici, pour la bouffe, des fois, ils ne pensent pas à nous. Le ramadan, je le faisais mais je le fais de moins en moins. Ma première année, à Toulon, je mangeais du porc. C'était la première fois. Parce que si je mangeais pas ça, je ne mangeais pas de la journée. Ce qui est difficile, à l'ordinaire ici, c'est le soir. Des fois le plat principal, c'est une pizza. Ils mettent des lardons dans tout, ici. Du coup, il m'arrive de ne pas manger. Je mange de la salade. Ils n'y pensent pas. Ici on doit être une quinzaine de musulmans (sur 1 500). Il faut toujours demander. Ce n'est pas eux qui y pensent » (marine).

Même si les pratiques se sont améliorées :

« Maintenant les gens qui sont d'origine maghrébine, on leur fait des plats au niveau de la restauration, sans porc. Les gens qui sont d'origine juive, ils ont des plats casher alors qu'avant c'était assez dur. Moi, j'ai connu des militaires d'origine maghrébine et des fois il fallait presque qu'ils s'engueulent avec les cuisinots pour avoir du bœuf à la place du porc, c'était presque : 'c'est ça ou tu manges pas, quoi'. Mais là, c'est vrai que ça a bien évolué depuis cinq ou six ans » (armée de terre).

« Quand il y a du porc, il y a des plats qui sont préparés pour les musulmans et les personnes qui ne mangent pas de porc... C'est surtout au niveau des militaires que ça se trouve » (armée de terre).

Ou si certains ont essayé de s'adapter, des deux côtés :

« Alcool, porc, j'avais un copain à l'Ecole navale, il prenait du saucisson et tout ce qui va avec et il m'a dit : 'Tu ne sais pas ce que tu perds', et puis il me regarde : 'Tu sais peut-être ce que tu gagnes'. Donc, c'étaient des rapports... c'était convivial.

Quand il y a un cocktail, les collègues savent très bien que c'est pas la peine d'aller me chercher une bouteille, un verre de champagne » (marine).

« Le jeûne un mois complet, je le fais. J'ai fait un compromis par rapport à la viande » (gendarmerie).

Mais la légitimité de la non consommation de porc est d'autant moins acceptée par les non musulmans et par les musulmans pratiquants que certains boivent de l'alcool :

« Il y a certains, ils buvaient. Ils se disent musulmans et après ils ne veulent pas manger de porc » (marine).

8.2.3 L'alcool

Plusieurs interrogés dénoncent l'alcoolisme et l'usage (ou la vente) de drogue comme pratique courante. La non consommation d'alcool est perçue comme un facteur d'isolement, voire de ségrégation compte tenu du rôle qu'il joue dans la cohésion du groupe (« arrosages » des promotions, tournées festives, voire scènes d'ivresse) :

« Quand je pars en mission, c'est le pool des gens issus de l'immigration, des Antilles ou de la Réunion. On se réunit, même si on se connaît pas, on décide de faire une soirée... soirée des îles, ça nous permet de nouer des contacts, de mettre les gens plus à l'aise. Ça marche moins avec les maghrébins parce que la religion fait qu'ils ont pas le droit de boire. Donc ils sont un peu moins fêtards » (armée de terre).

« Par contre, un truc qu'ils ne comprennent pas, c'est que je ne boive pas : 'Pas une goutte, tu veux pas savoir ce que c'est d'être bourré ?' Par contre ils étaient bien contents que je puisse conduire et ramener les mecs qui étaient complètement torchés. C'est toujours les petites piques : 'le ice tea, c'est pour les tapettes...' Ou quand j'étais allé le soir avec des potes et je prenais un diabolo fraise ils se fontaient tous de ma gueule. Ils ont du mal à comprendre... ça crée une distance. Le fait de ne pas boire, de ne pas avoir le même délire, ça fait une distance » (marine).

« Les mecs y sont un peu dans leur petit moule... c'est la débauche. Déjà, rien qu'au niveau de l'alcool. Et moi j'aime pas trop ces trucs-là... Puis j'aime pas l'ambiance. Pendant un moment c'était la mode. Tous les vendredi on faisait un pot à midi. Si vous allez pas à leurs pots et si vous mettez pas une caisse avec eux, vous êtes pas leur pote. Là, moi, je trouve ça grave... Ça me désole moi, franchement, ça me désole. La notation, elle va avec. Donc, voilà. Tu bois pas du Coca à un pot,

prends une bière, allez, t'es un homme, t'es pas, j'sais pas... Quand y veulent, y boivent, hein. Il y en a un, il s'est retrouvé à l'hôpital, il était à quatre grammes, un qui est entré dans le mur du régiment. Ceux qui boivent pas d'alcool ils sont mis à part. Pour eux l'amitié, c'est se murger « (armée de terre).

8.2.4 Les brimades

Suspicion, identification au terrorisme : certains ont le sentiment qu'il est mal vu d'être musulman.

« Des blagues sur l'islam, sur le terrorisme, pourquoi tu manges pas de porc ? » (marine).

« Je ne bois pas d'alcool, je ne mange pas de porc . Je ne fais pas le ramadan à cause du regard des autres. Ceux qui s'étaient convertis à l'islam ont été bloqués » (armée de terre).

« Ils m'ont posé la question de savoir si j'étais musulman et là ils ont fait l'amalgame entre l'origine de mon nom et la religion mais c'était pas malveillant. Ils voulaient savoir si je rentrais dans une catégorie ou pas... Quand j'ai dit non, bon très bien, il est dans une autre catégorie que celle des personnes d'origine maghrébine classique... le 11 septembre, ça a complètement exacerbé cette chose-là... c'est ça qui provoque l'amalgame » (armée de terre).

Beaucoup pensent que le 11 septembre a aggravé les stéréotypes négatifs :

« Ça s'est empiré depuis le 11 septembre. Le monde musulman est considéré en ce moment comme le monde de l'extrémisme » (armée de terre).

« On confond l'islam et les musulmans » (gendarmerie).

« On me pose beaucoup de questions : est-ce que je prie, pourquoi je ne mange pas de porc, est-ce que je vais à la mosquée. Dans un village, il y a un mariage arabe. Un gendarme a dit : 'donnez-moi une grenade' » (gendarmerie).

Parfois, cela entraîne des maladresses :

« Quand je faisais le ramadan, on me proposait : 'tu veux boire un café ?' » (gendarmerie).

D'autres se plaignent des difficultés rencontrées pour faire la prière (« Pas de rassemblement, c'est interdit... la prière, vous avez pas à la faire... J'ai compris que tout le

monde en parlait dans mon dos» (marine), et de l'absence de prise en compte religieuse en cas de décès :

« On sait très bien qu'il n'y aura jamais d'imam sur un bateau. C'est pas ce qu'on demande. La seule chose serait de créer une salle de prière » (marine).

« Aujourd'hui, il y a plusieurs plateaux... Il n'y a qu'un truc qui pêche encore, c'est en période de ramadan quand les gens sont en mer. Si le mec a envie de prier sur la plate forme, si la place est disponible, qui il dérange ? Mais ça se fait pas. On sent bien que c'est pas rentré dans les mœurs. On sent que les griffes sont dehors. Il y a une espèce de rejet... Il y a amalgame entre intégriste, musulman, islam. On met tout dans le même sac » (marine).

« Le ramadan : pas de problème, sauf qu'il y a rien de prévu. La marine nationale, elle reconnaît les chrétiens. Pas de problème : il y a des aumôniers. En mer, j'ai souvent vu messe le dimanche. Quand on est chrétien : pas de souci. On peut rencontrer du personnel compétent dans sa religion. Quand on est juif : c'est pareil, il y a des rabbins... Pas embarqués, parce qu'il n'y a pas d'aumôniers embarqués. On adapte un local de telle à telle heure pour la messe. Je l'ai vu. Or, il y a un message qui est tombé il n'y a pas très longtemps, parce qu'il y avait Kippour. Ça dure six jours. Eh bien, ils avaient carrément des jours décomptés dans les permissions pour faire la fête en famille. Et moi j'ai dit que j'étais musulman. On m'a dit 'non... non pour les musulmans, vous irez voir le rabbin et lui pourra vous aider...' Je ne veux pas entrer dans la guerre israélo-palestinienne... Mais à un moment on ne va pas être d'accord.. Si on meurt, il n'y a pas de cérémonie. On vous met dans un sac en frigo le temps de rentrer » (marine).

« Il y en avait un qui faisait sa prière sur son lit. Mais nous dans la chambre on était six, on regardait l'heure. On se disait : 'Tiens, ça va être l'heure de la prière'. Lui, il nous faisait un grand sourire, on se levait et on allait prendre un coup au bar » (marine).

8.3 La distance sociale

Un autre élément de fragmentation, qui n'est pas à proprement parler de la discrimination, mais la mise en évidence d'une distinction sociale, provient de la découverte, chez les jeunes issus de l'immigration, d'un autre monde qu'ils ne connaissaient pas, celui de la hiérarchie. Pour eux, le communautarisme, c'est les autres, d'autant plus que les valeurs exprimées par les militaires issus de l'immigration correspondent aux idéaux laïcs, républicains, démocratiques, de diversité sociale et culturelle, d'égalité des chances, de réalisation d'activités

communes pour dépasser les clivages sociaux, ethniques ou religieux. Un militaire, pour eux, c'est un citoyen exemplaire :

« Le poème : 'Qui sait si l'inconnu qui dort sous l'arche immense, devenu fils de France, non par le sang reçu mais par le sang versé...' c'est un poème que j'aime pas trop mal parce qu'il résume pas mal la pensée des militaires. C'est finalement par la défense de la France qu'on devient français, d'après ce poème-là » (armée de terre).

Le monde des officiers leur apparaît alors parfois étrange:

« Les officiers catholiques, avant, c'étaient que des familles BCBG... Généralement quand il y a trois enfants, on dit qu'il y a trois galons. Des chrétiens pratiquants, sa femme, ses enfants... Voire même que les enfants vouvoient leurs parents. En dessous... et en dessous, il y a le jeune des cités » (marine).

« Ils sont tellement ancrés dans la religion catholique qu'ils voient pas ce que font les autres religions, ils savent même pas. C'est pas du racisme, c'est l'inconnu » (armée de l'air).

« L'armée, c'est spécial quand même. Y sont très valeurs, y sont très traditions. Les traditions, c'est un peu grave... Tout ce qui est cérémonie machin, ils prennent ça vraiment au sérieux » (armée de terre).

« Les compétences, ça se paie toujours dans les armées plus qu'ailleurs. Les conditions pour faire une grande carrière dans la marine, il faut avoir un nom à particule, être catholique, être marié et avoir au moins cinq enfants... L'excellence dans le boulot » (marine).

Un gradé d'origine algérienne décrit ainsi sa découverte de plusieurs milieux où on est, selon lui, dans l'« entre soi », d'abord chez les parachutistes, puis, plus tard, à St-Cyr Coëtquidan :

« On est arrivés. Un monde ! Un truc de fous. Vous rentrez, c'est des caricatures ! Crânes rasés, gueules de guerriers, bérets rouges et tous taillés pareil, des épaules comme ça et tous super physiques, secs. Je dis : qu'est-ce qu'ils mangent, par dessous, dans cette unité ? Parce que quand vous avez dix-huit ans, que vous êtes tout petit, tout rachitique et vous dites : j'aimerais bien ressembler à ça, quoi ! Je suis resté. Fier comme un duc... Il n'y a que physiquement que je suis rattaché au monde maghrébin... Les paras, c'était l'enfer, ça m'a coûté d'être bachelier !... (Avec moi) ils (les jeunes recrues) peuvent s'identifier plus facilement que le lieutenant de la F. qui lui, aime l'équitation. Moi, j'aime le rugby, ça n'a rien à voir ».

Puis il esquisse ce portrait :

« Continent (Coëtquidan), c'est quand même un bon fief catho tradi. C'est génial, c'est un creuset. C'est un moule de culture catholique. Ils m'ont fait rire, Sebago aux pieds et Parabouts fauves, marron. La femme qui était complètement classique avait une coupe au carré. Elle avait un réducteur de cerveau en velours et elle portait un collier de perles. Elle portait surtout la petite chemise achetée chez Cyrillus qui faisait ça... Il faut arrêter, quoi ! c'était trop ! Pour moi, ça a été un creuset d'observation, ces gars-là, je me suis régalé, je les ai regardés... A Coëtquidan, tous des caricatures... Le dimanche matin, ils se dépêchaient à l'office religieux de Notre Dame des Armées à Versailles... Comme par hasard, c'est vraiment le hasard, ils habitent... ils viennent tous de Versailles, ils habitent dans les Yvelines ou le 92... Pour moi, ce n'est pas être profondément laïc. Moi, je suis un modèle d'intégration pour ces mecs-là. Pour eux, c'est une espèce de croisade parce que je suis catholique et pas musulman, le retour aux croisés alors que pour moi, c'est encore une histoire d'enfant (mon éducation religieuse). Ils ont tous plein de gamins et les gamins c'est des caricatures aussi. Beaucoup sont fils de militaires. Ils se connaissent depuis des années, en fait, depuis les scouts. Ils ont grillé les chamalos, ils ont construit les cabanes dans les forêts de Fontainebleau ou de je ne sais pas où. Ensuite, ils ont fait le lycée militaire à Saint-Cyr, à La Flèche ou à Autun, quelques-uns à Aix-en-Provence. Mais ils se connaissent depuis des années, c'est ça qui me tue. Ils ont tous passé le concours dans l'ordre pour Navale, après Saint-Cyr. Je ne sais pas pourquoi : c'est une histoire, une histoire d'élévation sociale. S'ils n'ont pas réussi, ils se sont rattrapés sur l'école de St Maixent des sous-officiers. Ensuite, ils sont arrivés. Ben ils ont tous le même parcours... Pour moi c'est une fierté (de ne pas être comme eux). Quand vous avez une saine racaille qui devient une star du show biz... Je crois qu'il y a de la discrimination à l'entrée, dans les concours d'écoles d'officiers, parce que quand même ils recherchent des caricatures. Je veux dire, ils s'aiment bien entre eux. J'ai toujours eu une excellente note de gueule... je suis lèche-cul, c'est dû à ça (rire) » (armée de terre).

Une autre exprime ainsi la distance sociale :

« Et puis, il y a ce fameux moule, par exemple je vais pas rentrer à Saint-Cyr... Faut être de famille assez noble, aristocrate ou alors très riche, catholique, c'est très structuré, hein, Saint-Cyr... Ils sont dans leur moule et ... c'est dur. D'ailleurs quand ils arrivent, les officiers, les Saint-Cyriens, des fois ils tombent sur le cul, ils ont tellement de principes et tellement d'a priori que... ils sont déconnectés du monde militaire. Y sont dans leur cocon, on leur inculque des manières de voir les choses, en plus de ça, ils ont déjà une éducation à l'origine qui est très stricte, donc c'est vrai que pour un Français d'origine... maghrébine ou autre comme moi, métissée, ou même d'origine africaine ou asiatique, rentrer à Saint-Cyr, je ne sais

pas s'il y en a beaucoup. On se dit ce sont eux qui vont nous commander plus tard, qui vont commander l'armée, c'est... ah ! oui, ils sont complètement déconnectés ou alors des fois ils veulent même pas se reconnecter... des fois ils ne veulent pas changer d'avis. Il faudrait diversifier le recrutement, changer la pédagogie, l'enseignement. L'enseignement est entièrement fait par des officiers de Saint-Cyr » (femme, armée de terre).

« Mon grand père était un ancien militaire, ça a pas mal facilité mon intégration dans le milieu militaire. C'est évident que la plupart des personnes qui étaient en lycée militaire étaient soit fils de militaires, soit petit fils de militaires ou avaient un environnement militaire autour d'eux. Ça m'a aidé. Le scoutisme m'a aidé à m'intégrer dans la pratique... C'est sûr qu'il y a une sorte de fermeture dans ce milieu puisque la plupart des gens sont issus de familles militaires et donc à partir de là ça reste une sorte de cercle fermé et pour y rentrer il faut peut-être avoir une connivence avec ce milieu... la plupart des gens qui intègrent Saint-Cyr sont issus des lycées militaires... Il y a une culture qui est commune, certaines traditions dans les lycées militaires, des façons de vivre » (armée de terre)

8.4 La discrimination professionnelle

Beaucoup des interviewés ont indiqué d'emblée, que leurs motivations du choix de l'armée ont été dictées par le souci d'éviter les discriminations à l'embauche, de mieux se réinsérer ensuite et parce que l'armée leur offrait des opportunités de formation qu'ils ne trouvaient pas dans la vie civile.

Un nombre non négligeable (20 sur 52) ont été socialisés dans un milieu militaire : fils et/ou petits-fils de harki, de moudjahid, de militaires de carrière ou de policiers dans des pays d'Afrique sub-saharienne ou au Maghreb, frères dans l'armée. Ils reconnaissent que c'est un plus pour se faire accepter en dépit de leur origine arabe et musulmane :

« Ce qui était assez paradoxal, c'est que cette personne-là (qualifiée par l'interviené de raciste d'extrême droite), elle adulait en quelque sorte la population des harkis, ce qui était un peu paradoxal par rapport à l'origine des personnes, finalement, qui sont d'origine maghrébine... Elle a complètement éludé le problème de l'origine pour ne souligner que le service rendu à la France... le sang versé. Mon grand père était un ancien militaire, ça a pas mal facilité mon intégration dans le milieu militaire » (armée de terre).

« Je ne pense pas qu'il y ait actuellement dans l'état major des personnes réticentes à faire monter des gens d'origine maghrébine de par ses croyances politiques, personnelles, ou des raisons ethniques. Pour moi, il y a une vraie égalité des chances.

Effectivement il y a peut-être du racisme mais le racisme est représenté dans toutes les catégories du monde du travail» (armée de terre).

Mais certains propos relatifs à des postes convoités (renseignement, interprétariat, ambassade) mettent en avant la faible utilisation de leurs compétences linguistiques ou culturelles, exprimés de façon souvent indirecte. Les discriminations professionnelles sont citées comme étant l'exception, bien que deux interviewés aient été soupçonnés (à tort, comme cela été vérifié ensuite) de vol et qu'une femme ait été accusée de ne pas payer ses impôts (à tort aussi). Une autre a le sentiment d'avoir été mal affectée en raison de ses compétences :

« Ici n'y a pas beaucoup d'officiers d'origine maghrébine. Je voulais être dans les transmissions comme je parle arabe et que je l'écris. Un officier m'a dit : 'tu peux pas parce que tu as de la famille en Algérie que l'on risque de te torturer si tu vas là-bas...' Je suis tombée sur un officier qui n'aimait pas les Arabes... c'est après deux ou trois ans que je me suis rendue compte que j'avais raté quelque chose » (femme, armée de l'air).

« Il y a des discriminations quand on gravite la hiérarchie. C'est plus en tant que femme qu'il y a discrimination » (gendarmerie).

« On m'a dit : 'vous pourriez peut-être pas postuler à toutes les spécialités étant donné vos origines et il y a certaines spécialités comme les renseignements qui seraient zappées' » (armée de l'air).

Un autre, enfin, fils de harki, a le sentiment d'avoir été discriminé, non pas dans son grade mais dans son affectation (mutation géographique) à cause de l'allégeance, dans un contexte qu'il décrit comme une perte des valeurs militaires :

« Avec la professionnalisation, elle s'envolent de plus en plus les valeurs militaires. Drogue, alcool, percings, homosexualité. Les valeurs du militaire, elles partent de plus en plus. On est entré dans une génération où tout est toléré... Moi, j'ai l'impression que les valeurs se diluent... Ma femme me trompe avec le sergent chef » (armée de terre).

La plupart des interviewés sont convaincus de l'importance de l'enquête dans la possibilité de soulever la question des discriminations. Ils soulignent la nécessité de recruter des gens différents pour changer l'image de l'armée, pour exprimer

la diversité que l'on trouve chez les militaires du rang, pour donner leurs chances aux plus motivés :

« Si on mène une étude comme ça, c'est que quelque part il y a le sentiment qu'il existe beaucoup de racisme. Et vous cherchez à étudier ça. Je pense que l'enquête est justifiée. Je trouve aberrant qu'il ait quelqu'un qui juge des personnes sur leur couleur... J'ai vu des racistes ici, bien sûr » (armée de terre).

« J'espère que cet entretien sera utile... qu'on ne refuse plus le recrutement à quelqu'un parce qu'il est d'origine maghrébine. Je voulais parler de mon expérience, qu'on voie qu'un être humain et pas qu'il est bleu, blanc, jaune ou vert. Et qu'on le recrute par rapport à ses capacités initiales. On a besoin de tout dans la gendarmerie... Je connais des jeunes qui sont très sérieux » (gendarmerie).

Chapitre 9 / Le personnel féminin d'origine étrangère

Une dernière dimension mérite enfin d'être soulignée : celle du genre. D'une part, les motivations qui poussent les jeunes femmes issues de l'immigration à s'engager diffèrent sensiblement de celles de leurs homologues masculins, tout comme leur parcours initial. Mais – et c'est un aspect central concernant la diversité ethnique ou culturelle dans les armées – leurs discours les montrent plus touchées par des discriminations fondées sur leur genre que sur leurs origines réelles ou supposées.

9.1 La question des motivations à l'engagement

Les personnels féminins rencontrés ressemblent pour beaucoup, en ce qui concerne leur origine et leur parcours, à leurs collègues masculins d'origine maghrébine, à quelques nuances près. On peut relever qu'elles sont toutes nées en France, à l'exception d'une jeune femme née en Algérie et d'une autre née au Laos : 5 sont d'origine algérienne, 3 sont d'origine marocaine, une est d'origine laotienne, une autre enfin est d'origine tunisienne. Elles sont proportionnellement un peu plus nombreuses que les hommes à être titulaires d'un Baccalauréat général (6 sur 10) ; 2 d'entre elles ont un diplôme universitaire (une licence et un DESS). 2 autres sont titulaires d'un autre Baccalauréat (Baccalauréat professionnel, Baccalauréat Sciences et Techniques du tertiaire).

En revanche, la motivation des jeunes femmes concernant l'engagement présente quelques particularités. La décision de l'engagement repose en effet rarement sur une vocation développée dès l'enfance, mais résulte, de façon plus nette encore que chez beaucoup d'hommes, de la nécessité de trouver un emploi.

Comme pour les hommes (d'origine maghrébine), la nécessité de trouver un emploi est essentielle, mais se fait peut-être plus aiguë : on peut noter que 4 jeunes femmes ont connu d'importantes périodes de chômage (environ une année). Comme les hommes, elles ont été confrontées au cours de leur recherche d'emploi dans le civil à des préjugés racistes manifestes :

« Vu mon nom, ça n'est pas passé (dans le privé)... On m'a envoyé balader... (La discrimination), je l'ai beaucoup ressentie. »

Contrairement à leurs collègues masculins, dont certains ont eu la « *vocation* » très tôt, il n'y a qu'une seule jeune fille parmi celles rencontrées qui a voulu faire l'armée « *depuis toute petite* ». Il serait d'ailleurs étonnant qu'elles aient songé, petites, à faire une carrière militaire, à une époque où l'armée était fermée aux femmes. Les jeunes filles ont ainsi (presque) toutes choisi la voie militaire à un moment où elles cherchaient du travail, c'est-à-dire soit lorsqu'elles ont interrompu leurs études universitaires, soit après une période plus ou moins longue de chômage.

« Je n'avais pas ma propre maison, je vivais chez des amis en attendant d'avoir un emploi. Stable. Et puis, bouche à oreille, il y a quelqu'un qui travaille sur la base, qui m'a dit que justement ils recrutent et moi, je n'avais jamais pensé à l'armée, je ne savais même pas qu'ils embauchaient ; puis, j'ai passé un entretien et puis justement, je me suis engagée comme volontaire parce que je ne savais pas trop à quoi je m'engageais et puis, ils m'ont tout de suite dit oui. Le dossier a été fait très rapidement ; je pense 4 mois après ma demande et mon entretien, je faisais mes classes, donc, j'étais très motivée. »

« Quand j'étais à l'ANPE, on est venu me voir pour me proposer d'entrer dans l'armée de l'Air. »

« Dans la région de Marseille, il n'y a pas beaucoup d'emplois si ce n'est vendeuses, mais je ne voulais pas... Je voulais travailler à Istres, et à Istres, il n'y avait que l'armée ou femme de ménage et emballeuse de fruits. »

La jeune femme qui a eu « *la vocation* » plus précocement présente un parcours plus particulier. Il s'agit d'une jeune fille en situation de rupture avec son père (Harki), qui l'a emmenée de force en Algérie ; à 16 ans, elle a fugué pour retourner en France, d'où elle était partie 11 ans auparavant. Elle a donc quitté son père, mais a toujours voulu exercer son métier.

Comme les hommes d'origine maghrébine, les femmes ont souvent été inspirées par un père, un autre membre de la famille, une amie, voire un petit ami.

« Oui, ça m'a inspirée... et puis, il me ramenait plein de documentation, je voyais les militaires, et tout ça me plaisait... »

Le fait que la grande majorité des jeunes femmes rencontrées n'a pensé à entrer dans l'armée que tardivement n'empêche nullement que celles-ci développent dès le départ ou par la suite un attachement véritable à l'armée et aux « *valeurs militaires* » qu'elle incarne, ni même qu'elles aient (pour au moins deux d'entre

elles) « toujours été attirée(s) par la Justice, le droit, la loi », ou par « la droiture et tout ce qui est carré, tout ce qui est la vérité », ou encore que « le monde militaire, c'est quelque chose qui (les a) toujours un peu titillée(s) ». Elles sont plusieurs à déclarer aimer « servir la France ». Mais il est vrai qu'elles ont souvent, avant engagement, une idée peu précise, voire erronée du monde militaire.

« Je voyais l'armée comme un milieu de bourrins et je ne savais pas qu'il y avait tant de professions dans l'armée. »

L'une des conséquences est que les jeunes femmes rencontrées sont toutes militaires sous contrat, à deux exceptions près ; elles se sont d'abord engagées « pour voir ». Elles sont deux à déclarer vouloir passer des concours pour devenir militaires de carrière. Une seule affirme vouloir quitter l'armée, les autres n'ont pas encore arrêté leur décision, ou sont contentes de leur statut de contractuelles.

Finalement, une seule d'entre elles donne l'impression d'être militaire par défaut : elle estime s'être « rabattue sur l'armée », parce qu'elle « n'avait rien à perdre, ne savait pas quoi faire » :

« J'ai essayé de chercher quelques boulots, c'était complet, c'était pas possible, enfin bref... donc je me suis rabattue sur l'armée, je me suis dis 'je vais tenter autre chose, c'est pas le même monde, on verra bien'... finalement, ça s'est bien passé. »

Le fait que l'engagement dans l'armée résulte dans un premier temps plus de considérations économiques que d'une véritable « vocation » n'est nullement incompatible avec un patriotisme (français) particulièrement prononcé. Presque toutes les jeunes femmes rencontrées affirment avec vigueur leur attachement à la France. Ce patriotisme plus affirmé encore que chez la plupart des hommes de l'échantillon s'explique bien souvent par la situation faite aux femmes dans leur pays d'origine, qu'il s'agisse de l'Algérie, du Maroc ou de la Tunisie :

« J'ai de mauvais souvenirs, et j'ai vu la différence : pour moi, il n'y a pas photo, c'est mon pays. Mon pays, c'est la France. »

« Moi, c'était inadmissible, je ne pouvais pas rester là-bas, c'était pas possible. Je n'avais pas du tout la même mentalité et je n'arrivais pas à utiliser le mot 'intégration' parce que je n'arrivais pas à m'intégrer... J'ai étudié l'arabe donc, mais je ne pouvais pas, pour moi, c'était inadmissible, c'était pas possible, surtout que la femme n'a pas sa place là-bas... »

« Le Maroc, c'est pas un pays où je pourrais vivre. Parce qu'un pays où la lettre de mariage est signée sans la présence de la jeune fille et que quelqu'un, le père, fait signer à sa place, ça suffit... non! On n'a pas besoin de la fille, ni pour le mariage ni pour le divorce. C'est pas un pays dans lequel je pourrais vivre et dans lequel je pourrais croire. »

« La Tunisie, pour moi... c'est pas mon pays... il est hors de question que j'y vive. Ça c'est clair et net. Chaque fois quand j'étais petite, 'tu grandiras et puis tu iras vivre en Tunisie' : je leur ai toujours dis 'non, non ! Jamais de la vie !'... Pour moi, c'est pas possible d'aller vivre là-bas. »

Cependant, comme chez les hommes, le sentiment qui domine dans la famille (et l'entourage proche) au moment de l'engagement, c'est la fierté.

« Mon père a pleuré de joie... une semaine après, toute la région de Marrakech était au courant. »

La seule jeune fille dont le père était frontalement opposé à son engagement a réussi à le faire totalement changer d'avis :

« On peut avoir des idées fixes pour ses enfants, on veut quand même qu'ils soient heureux et continuer de les voir. Et puis après il est venu à la cérémonie et je l'ai vu pleurer pour la cérémonie... (voix tremblante d'émotion). Moi je suis fière de moi parce que j'ai fait changer mon père d'avis sur pas mal de choses. Mes petites sœurs, elles font toutes ce qu'elles veulent... Maman est bien contente. D'ailleurs, elle a dit à la petite qui vient d'arrêter l'école: 'pourquoi tu ne passerais pas le concours de gendarmerie? Regarde ta sœur'. »

Mais de fait, les femmes insistent particulièrement sur l'indépendance et la liberté que leur a procurées leur engagement dans l'armée :

« Pour moi, la gendarmerie, ça a été indépendance dans tous les sens : que ce soit financière, morale, vis-à-vis de mes parents, la première fois que je pouvais partir loin. »

« J'aime mon travail: ça m'a donné l'indépendance. »

« J'avais une certaine soif d'indépendance et de liberté. »

L'une des jeunes filles rencontrées raconte même qu'elle s'est engagée *« parce qu'(elle est) une fille et parce qu'(elle est) arabe justement ! »* :

« J'ai eu une très bonne scolarité jusqu'à 18 ans, j'ai eu mon bac sans problème, j'ai jamais redoublé. Et après mon bac, on est parti au Maroc... où on m'a dit: 'félicitations, tu es mariée'. Et on m'a présenté mon mari. C'est pour ça qu'après au retour, à la fac, pour moi j'avais plus d'objectif d'études, parce que pour moi, ma vie s'arrêtait là. J'allais être mariée... Mes parents sont vraiment (rire)... 'une fille, ça reste à la maison jusqu'au mariage'... L'été de mes 20 ans, ça a été les fiançailles et puis comme j'ai hurlé, on s'est mis en guerre avec mes parents... Ma punition, c'était : j'avais 22 ans, je pouvais pas retourner à la fac sauf si je faisais les études à Nîmes et rentrais tous les soirs. Donc c'était hors de question. Si je trouvais un boulot, il fallait que ce soit dans le coin. J'avais pas le droit de prendre d'appartement. J'avais le droit de rien faire. Donc il me fallait quelque chose qui fasse que je me casse de chez moi. Alors quand j'ai dit 'gendarmerie', on m'a dit 'c'est pas pour les Arabes et c'est pas pour les filles'. Mes parents me disaient plus: 'c'est pas un métier pour les filles'. Après les amis c'était 'c'est pas un métier pour les Arabes, il y a plein de racisme et tout'. C'est justement peut-être pour ça que je l'ai fait. J'en avais assez d'être stéréotypée depuis mes parents depuis toujours : 'c'est comme ça, je suis née dans tel milieu, il faudra que ce soit comme ça, je serai mariée à tel âge, je serai infirmière ou secrétaire...' C'était hors de question! »

Pour les deux jeunes femmes de l'échantillon qui ont vécu des expériences particulièrement traumatisantes dans leur pays d'origine lorsqu'elles étaient enfants (retours forcés vers le pays d'origine et/ou violence : « J'ai un père un peu violent, donc...voilà. Dès que j'avais une mauvaise note à l'école ou quoi ou qu'est-ce... »), entrer dans l'armée est une façon particulièrement forte de montrer leur attachement à la France, et donc la rupture avec le pays d'origine, Algérie, Maroc ou Tunisie le plus souvent, et d'en faire un élément fort de leur identité.

« L'Algérie, c'est un beau pays, mais je ne pourrais pas y retourner, avec ce que j'ai vécu... franchement, je peux pas, j'ai un blocage...pourtant, ma grand-mère, elle aimerait bien que je retourne là-bas... Je suis trop stressée... enfin, j'ai peut-être peur que là-bas, on me bloque, que je puisse plus revenir... Alors ma grand-mère... je lui dis pas pourquoi je peux pas... Je dis que 'non, là je suis militaire en France, je peux pas venir comme ça'... ».

L'armée représente alors une institution au sein de laquelle elles se sentent, d'une certaine façon, protégées.

« Dans le civil, c'est autre chose... il y a des distinctions, quoi... moi, j'ai l'impression d'être en sécurité, quoi, ici. »

« J'ai peur de l'extérieur. »

On peut aller jusqu'à émettre l'hypothèse que bien souvent, les jeunes femmes recherchent dans l'armée non seulement un métier, mais également une sorte de famille de substitution lorsqu'elles n'en ont jamais vraiment connue. Il en résulte souvent un attachement affectif particulier à l'armée, voire au régiment dans lequel elles sont employées.

« Et puis j'ai été affectée ici, première brigade. Ici les rapports, c'est familial... Ça se passe très bien... J'ai des collègues adorables. »

Pour certaines, on a le sentiment que cet attachement affectif s'apparente même à une forme d'amour filial à l'égard de leur supérieur hiérarchique. Elles apprécient alors particulièrement, dans le milieu militaire, le côté « carré » et « droit » qu'elles n'ont pas rencontré chez leur père :

« (Mon chef), c'est un peu comme mon père... C'est quelqu'un d'honnête, de réglo, carré, c'est un vrai militaire... Ah oui, lui, il a des valeurs ! C'est un homme... qu'on peut que respecter... et puis, c'est quelqu'un d'honnête... ».

On constate en revanche, chez beaucoup de leurs collègues masculins, une importante persistance de clichés sexistes, s'agissant des motivations des femmes qui intègrent l'armée.

Outre les a priori sur la capacité des femmes dans l'armée à exercer un « métier d'homme », les préjugés sont nombreux relativement à leurs motivations à s'engager : pour beaucoup d'hommes, la motivation essentielle des femmes est d'ordre sexuel. Une jeune femme estime que les personnels féminins dans l'armée sont considérées par les hommes comme des « salopes », ce qui est corroboré par des témoignages masculins :

« C'est vrai qu'une femme... moi quand je suis entré dans l'armée, il y en avait pas beaucoup... très peu embarquaient. Et c'est vrai que c'étaient des salopes. Tout le monde disait ça : 'si elle entre dans l'armée, c'est pour se faire troncher'. Elles étaient vraiment pas beaucoup en 1995. »

« C'est comme quand l'armée elle s'est ouvert aux femmes 'pourquoi pas?'. Forcément, toutes celles qui entraient, c'était pour trouver des hommes, elles étaient enceintes 2 mois plus tard, enfin bon... Toutes les images bêtes et stupides qu'on peut mettre sur une femme. »

Si les femmes entrant dans l'armée apparaissent comme des « femmes faciles », cette vision persiste. Un autre enquêté (masculin) explique :

« Je ne dénigre pas les femmes à l'armée, hein, mais y a tellement d'a priori, parce que souvent on pense que les femmes qui sont militaires sont des femmes faciles, quoi. Parce qu'en plus, y en a qui le disent, y a des filles qui le disent ouvertement, qui viennent à l'armée parce qu'elles cherchent un mec, alors que c'est pas la majorité ».

9.2 Des discriminations davantage liées au genre qu'à l'origine ethnique ou religieuse

Les discriminations dont les femmes d'origine maghrébine sont victimes sont essentiellement liées à leur sexe, la question de leurs origines se trouvant du coup relativement occultée. Les entretiens avec les personnels féminins montrent que lorsqu'on est une femme d'origine maghrébine, la question des origines passe au second plan.

Quand on est une femme d'origine maghrébine, on est certes *« deux fois une minorité »*. Une jeune femme, convoquée par le chef pour l'entretien précédant son engagement raconte ainsi le déroulement de cette entrevue :

« La première question qu'il m'aît posée était: 'est-ce que vous êtes pratiquante ? Je lui dis 'oui'. Il me dit 'je ne veux pas que votre religion nuise à votre travail'. Je n'ai pas apprécié le ton sur lequel il m'a dit ça. 'Est-ce que vos parents sont toujours derrière vous? Est-ce que vous êtes plutôt libérée comme fille?' »

Mais si les femmes rencontrées estiment pour la plupart (certaines ne s'en plaignent pas du tout) souffrir de discrimination raciale, elles s'en plaignent beaucoup moins que de la misogynie persistante dans un milieu où la féminisation du personnel n'est qu'un phénomène récent et encore incomplet.

« Je dirais que j'aurais plus de problèmes en tant que féminine qu'en tant que Maghrébine, enfin, d'origine maghrébine. »

« J'ai plus de problèmes avec mes conditions féminines que mes origines, c'est impressionnant, toujours obligée de prouver que l'on vaut le coup et que l'on peut faire... »

« Il y a moins de discrimination quand on gravite dans la hiérarchie, et puis je suis une femme. C'est plus en tant que femme (qu'il y a des discriminations). »

« C'est clair que si demain, je faisais mes valises et je partais, ça leur poserait pas de problèmes ; si, peut-être maintenant, parce que j'ai fait mes preuves et je fais

partie du régiment, mais à l'époque, ça serait une femme de moins, un souci en moins, parce qu'on était l'un des soucis. »

La misogynie touche d'ailleurs autant les Maghrébines que les Françaises :

« J'ai une copine – elle est française – qui est à la compagnie, qui a changé de brigade au bout de 6 mois, parce que c'était la première fille arrivée dans sa brigade, elle était gendarme, et on lui laissait rien faire. Parce contre on lui demandait de faire le café, de débarrasser les gobelets. Quand ils discutaient entre eux, ils fermaient la porte... »

Etre une femme, d'origine maghrébine, dans l'armée, nécessite d'avoir « une bonne condition physique, et des nerfs solides ». Seules les femmes particulièrement fortes psychologiquement arrivent à faire face à la misogynie de nombre de leurs collègues et supérieurs :

« Et si on est faible, on fait des dépressions, c'est déjà arrivé – les femmes, les jeunes recrues, qui font de la dépression et qui arrêtent. »

L'une d'elles serait d'ailleurs partie si elle n'était pas aussi attachée à son chef de service :

« Ah oui ! parce qu'autrement, je serais partie depuis longtemps... J'aurais fait comme les copines, ça c'est clair ! »

Les jeunes femmes rencontrées sont d'ailleurs bien souvent déjà endurcies par la vie :

« Macho, oui, macho. Je le ressentais pas toujours (au début), puisque je suis assez froide d'aspect, donc les gens voyaient que j'étais carrée, que je faisais bien mon boulot, ils avaient pas de raisons de faire des remarques, mais oui, c'est vrai qu'ils sont toujours là à sortir 'c'est une femme, elle pourra pas faire ça', constamment, et jusqu'à présent. »

Et elles savent se défendre :

« Mais bon avec moi, ça s'est bien passé. Parce que bon, les mecs qui me faisaient chier, je les remballais, quand même !... »

« J'ai jamais eu d'échos sur moi, et de toutes façons, si j'en avais, j'irais voir la personne, et puis... je la calmerais de suite. »

Même si elles souffrent parfois plus que les hommes sur le plan physique, elles font tout pour tenir bon :

« Il était hors de question de donner raison à qui que ce soit. (rire). Donc on y reste. Physiquement. C'est une école militaire! Le parcours du combattant, faut le faire! »

Ce qui apparaît comme le plus dur à supporter pour les militaires féminines, c'est qu'on ne leur laisse pas une chance de faire la preuve qu'elles sont capables de faire le même travail qu'un homme. Une jeune militaire ne peut ainsi pas aller en escadron de combat, même si elle a terminé troisième de ses classes, car *« pour eux, être une femme, c'est pas possible »* :

« Je suis déçue, oui, je suis déçue qu'on ne m'ait pas laissé la chance de faire ce que je voulais vraiment, m'épanouir, parce que... c'est dommage, je pense que j'aurais été à la hauteur... C'est vrai que l'armée, c'est malheureux à dire, je la vis à travers mes bouquins, mes anciens ; quand on écoute les anciens, quand on lit tout ce qu'ils ont fait, c'est impressionnant. »

Elles sont presque toujours cantonnées au travail de bureau, voire aux métiers médicaux (infirmier) : si l'on excepte les gendarmes, sur les 7 jeunes femmes rencontrées, 6 occupent des postes administratifs, dont 3 secrétaires, et une officière sanitaire. L'une des militaires rencontrées regrette amèrement cette situation :

« J'aime bien tout ce qui est terrain, je voulais m'engager pour ne pas être derrière un bureau... Si j'ai choisi de faire un boulot de mec, c'était vraiment pour faire un boulot de mec, quoi, c'était sur le terrain, faire mon boulot de soldat... J'ai rien appris à l'armée au début... déjà, j'étais dure de caractère, j'avais vu des choses dans ma vie qui m'avaient durcie pour la suite, donc pour moi, c'était un camp de vacances plus qu'autre chose. Je vous assure que pour les autres, c'était traumatisant, donc j'étais le soutien de tout le monde... (pour les mecs), j'étais le GI-Joe, ah oui !... non, non, ça me faisait pas du tout peur, au contraire, j'étais lancée là-dedans... Là, je suis derrière un bureau, je suis un peu déçue parce qu'on ne m'a pas laissé la chance de prouver que je pouvais faire la même chose à l'égal d'un homme... pour eux, c'était inadmissible, c'était soit la voie 'santé', c'est-à-dire tout ce qui est médical, soit la voie administrative... les métiers de femme. »

Les femmes gendarmes ne rencontrent pas ce type de problèmes, elles peuvent aller sur le terrain. Mais seule une gendarme sur les trois est chef d'escadron, les deux autres participant à des patrouilles, mais effectuant également du travail de secrétariat. La gendarme chef d'escadron s'exprime ainsi :

« Je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre. Pas du secrétariat, ça c'est hors de question ! Moi dans les bureaux, on y est une fois par semaine quand on a son jour de planton et qu'on enregistre les plaintes. Mais autrement, on fait plein de choses différentes : surveillance, arrêter les gens sur autoroute, etc. Moi je craque si je reste au bureau tous les jours. »

Les deux autres gendarmes féminines aimeraient partir en OPEX, comme la plupart de leurs collègues masculins.

« Peu importe la destination, j'aimerais partir en OPEX. Partout, même au fin fond de l'Afrique, ça me dérangerait pas. J'ai envie de voir autre chose pendant quelque temps. »

Mais cela n'est pas le cas de toutes les autres femmes militaires : elles sont quelques-unes à aimer leur travail de secrétaire, ou, plus généralement, leur travail de bureau.

« On n'est pas mutable pour aller en OPEX ou en détachement d'Outre-Mer, pas de bases en fait. Donc moi, c'est plus pour ce point là, parce que je veux rester proche de ma famille. »

« Moi je veux simplement être secrétaire. Je n'ai jamais voulu être militaire. Et c'est vrai qu'on m'a dit qu'on recrutait beaucoup de monde pour partir à l'étranger. Et j'évite de dire que je parle l'arabe, parce que si on m'engage, après je n'aurais pas le choix. Ça ne m'intéresserait pas du tout. »

Même lorsqu'elles occupent un poste administratif, elles préfèrent choisir un secteur « plus féminisé » que les autres. L'une d'entre elles a ainsi choisi les transmissions parce que c'est « l'une des armes qui est la plus féminisée » ; il y aurait là un « certain niveau de culture ».

Les rapports avec les collègues ne sont pas toujours mauvais, mais il aura souvent d'abord fallu faire ses preuves, pour donner tort aux a priori :

« Bon, avec certains, c'est sûr, ça ne passait pas au début. Mais bon, avec le temps, on les connaît. Ils voient qu'on est capable de tenir le poste. »

Peu d'entre elles ont de véritables amis dans l'armée : souvent, elles n'en ont pas, mais « des collègues de travail imposés par l'Etat ».

Par ailleurs, elles sont nombreuses à avoir le sentiment de ne pas du tout être acceptées en tant que femme :

« Ben, moi, on me reproche d'être... quand on fait des heures, tout ça, il y en a, ils sont pas contents d'être avec moi, parce qu'ils disent 'on va aller sur une bagarre, ou quoi, qu'est-ce qu'on fait, nous ? On interpelle ou on défend la petite ?' »

Pourtant, engager des jeunes femmes maghrébines semble constituer une richesse particulière pour un service, notamment dans la gendarmerie. Leurs compétences sont d'ailleurs bien souvent utilisées :

« C'est plus mes compétences de femme qui sont utilisées, parce que je me tape un peu toutes les histoires de maurs dans ma brigade et les brigades autour. C'est mieux quand c'est traité par une fille. Et quand on en a fait deux, trois, quatre et qu'on a l'habitude, après quelle que soit la personne qui a l'enquête, on me demande moi. »

« Je pense que je leur sers bien. Parce que quand on va dans les perquisitions, ramasser des gars, et que c'est une dame, et qu'elle est affolée, et qu'elle sait pas parler français, je pense qu'ils ont bien besoin de moi. Parce que moi, je suis là, je discute avec la dame, je la rassure, je lui parle en arabe. Et puis une dame, quoi qu'il en soit, quand elle voit une jeune, surtout une Maghrébine, quand elle voit que c'est une femme, déjà, ça la rassure, et quand elle voit une Maghrébine qui parle arabe comme elle, ça la rassure encore plus. Moi je sais qu'il y en avait certaines qui me prenaient dans leurs bras, qui étaient contentes de m'avoir, d'être là. »

« Comme d'avoir un personnel féminin pour les fouilles de femmes. Ça arrange. »

« Une femme s'est fait agresser : vous faites appel à une femme. »

« (Les GAV), ce sont des filles d'origine maghrébine, car elles sont plus volontaires, plus travailleuses (que les hommes) ».

En-dehors de la difficulté de faire du travail de terrain, et de la nécessité constante de « faire ses preuves », les femmes souffrent également quotidiennement des réflexions misogynes (et racistes, au même titre que les militaires masculins rencontrés) :

« Ben quand ils voient les filles, généralement... 'une nouvelle qui arrive, elle est pas mal'... enfin, vous voyez ce que je veux dire, quoi. C'est des critiques, ou alors... 'celle-là, elle est bien'... 'elle, elle a une sale gueule'... l'attitude des mecs militaires en général... »

Les militaires avouent aimer « parler de femmes » :

« Le militaire de base, il parle des femmes, parce qu'une femme dans chaque port... il parle de ses soirées... »

Un militaire, qui estime qu'« en général, les femmes sont bien perçues... », reconnaît que :

« c'est vrai qu'on fait des blagues un peu cochonnes de temps en temps, mais en général, ça se passe bien. »

D'ailleurs, les militaires masculins rencontrés admettent volontiers être « machos », ou au moins, appartenir à un milieu « macho » :

« ...ça, qu'on soit machos... (personne ne le contestera). »

« Dans le sud, les machos, c'est pas ce qui manque ! »

« Bon c'est sûr, il y a des machos, mais ça c'est partout. »

« Pour une femme, c'est peut-être beaucoup plus dur, parce qu'on est dans un milieu où il y a beaucoup d'hommes... Pour une femme, c'est pas si évident que ça. »

Par ailleurs, les femmes sont plus sensibles à certaines situations, qu'il s'agisse de comportements de militaires en opération extérieure...

« Et je me souviens une fois aussi, on partait dans un camp, et au bout de quelques heures de route, on s'arrête, vers les bois, et il y avait des petits Noirs qui s'amusaient dans les bois, des caporaux chefs, de plus de 15 ans de service, ils accostent les petits gamins : 'eh, t'as pas une sœur dans le coin ? Parce que j'ai envie de...', enfin, vous voyez le genre de propos, à des gamins de 6, 7 ans, alors moi, quand je vois ça, ça me... J'étais avec une copine, on était vers eux, et après, quand on a entendu ça, on s'est barrées... »

...ou encore de la prostitution, en particulier lorsqu'elles y sont confrontées en sortant de leur chambre :

« Même la prostitution : j'ai vu des prostituées sur la base! Quand j'y habitais. Des prostituées femmes. J'habitais au 10^{ème} étage pendant 3 mois – c'est l'étage des passagers : ceux qui partent en OPEX ou autre, passent par Balard parce qu'il y a la BTA qui s'occupe de délivrer les passeports... J'ai déjà vu des prostituées dans les couloirs, devant ma chambre. »

Les femmes sont, plus encore que les hommes, objets de rumeurs, qui presque toujours concernent leur vie sentimentale (« elle couche avec un tel »). Les femmes

qui entretiennent une relation avec un militaire se trouvent contraintes de la garder secrète (« même si elle sort avec un militaire, elle est discrète, comme ça au moins, y a pas d'histoire »). Un militaire raconte ainsi que l'une de ses collègues a été harcelée moralement « parce que c'est une femme » et « parce qu'elle sort avec un Marocain » ; elle s'est trouvée acculée à demander sa mutation. Un autre raconte que :

« Chez nous... une fille, elle a eu une relation sexuelle avec un jeune de sa classe pendant un week-end où ils étaient consignés ici... l'officier de permanence, il les a trouvés tous les deux dans le lit... il est allé dans l'escadron et il l'a raconté à tout le monde... Le problème de cette fille, c'est que son père, il travaille ici... c'est venu à ses oreilles... (on lui a dit que) sa fille s'est fait baiser, s'est fait démonter... pourtant, l'autre il est chef de famille, il est marié... il n'a rien eu, lui, il a la médaille parce qu'il l'a niquée... elle maintenant, c'est une pute... tout le monde m'a raconté que c'est une salope, que c'est une pute... »

Ce même militaire admet « prendre de l'écart par rapport aux filles de l'armée, parce que dès qu'on me voit parler deux heures avec une fille, 'ab, tu te l'es faite, tu te l'es faite !... des abrutis, quoi ». Inversement, un gendarme estime que « si un gendarme féminin regarde un gendarme masculin, ça cause un certain nombre de problèmes ».

La féminisation des armées apparaît comme un phénomène lent et difficile ; peu nombreuses sont les femmes qui occupent des postes à haute responsabilité.

Elles sont plusieurs enfin à estimer qu'elles sont très peu de personnels féminins, qu'elles ne « voient pas vraiment en quoi a consisté jusqu'à présent la féminisation » des armées :

« C'est peut-être féminisé, mais alors pas chez nous ! Je ne sais pas où elles sont les autres ! (rire) Il y en avait à l'école, c'est sûr, il y en avait près d'un tiers par compagnie : 40/120. Sachant que sur les 5 écoles, il n'y en a que deux qui acceptent un tiers de filles. Donc sur la totalité, on est loin du compte ! »

Si l'on rencontre effectivement des femmes dans les bureaux, en revanche, « c'est toujours difficile de trouver des femmes qui occupent des postes à haute responsabilité, elles sont encore très minoritaires par rapport aux hommes »¹⁴⁵. Les femmes officiers elles-mêmes n'occuperaient que des postes administratifs ou sédentaires, et

¹⁴⁵ « En 1983, Charles Hernu, ministre de la Défense, lance l'accès aux femmes aux armées en définissant des quotas... Vingt-et-un ans après, on les retrouve qu'au compte-gouttes. On a une femme amiral dans la marine (adjointe de l'amiral Sauter), une femme général dans l'armée de l'air... (...) La garantie démocratique de l'armée c'est dans la fidélité sociologique de l'armée à la nation. La nomination de MAM, c'est dans cette perspective » : entretien non-enregistré avec un représentant de la DICoD, 23 février 2004.

seraient souvent femmes de militaires. L'une des raisons en est peut-être (en-dehors du fait que la féminisation des armées est un phénomène récent, qu'il faut donc laisser le temps aux femmes d'arriver à des postes de responsabilité) que, pour les hommes, « l'idée d'avoir une femme à leur tête... ça les attaque un peu dans leur orgueil ». Avoir un jour un chef d'état-major qui serait une femme,

« ça choquerait énormément, je suis convaincue que ça choquerait énormément. Déjà une femme ministre de la défense, je pense que ça en a, je pense que ça en a scié quelques-uns, quoi, mais un chef d'état-major féminin, là... pfff... on ne sait pas de quoi demain sera fait, hein, c'est possible qu'un jour, il y ait un gros déclic, là, mais à mon avis, je ne serai pas là pour le voir... l'armée est encore très rigide, à ce niveau. »

La misogynie semble concerner tous les niveaux de la hiérarchie. Un militaire, dont le chef de section est une femme sortie de Saint-Cyr, en parle ainsi :

« J'ai un lieutenant qui va prendre la section, là, c'est une féminine, elle est passée par Saint-Cyr... c'est... de la misogynie complète, ils sont dans leur monde, et... c'est dur. »

Pour beaucoup de jeunes femmes militaires, l'institution militaire a tout de même « évolué un peu avec la société » : « elle est obligée d'être ouverte, elle n'a pas le choix ». Mais elle a encore du chemin à faire pour réussir la féminisation des armées :

« Même si vous en imposez sur le plan physique, il faut quasiment se comporter comme un homme pour montrer qu'on n'est pas un pot de fleur. »

9.3 Une féminisation difficile

Pour les personnels masculins, et surtout ceux d'origine maghrébine, la place souhaitée pour la diversité dans les armées ne s'étend pas jusqu'à la féminisation. Symétriquement, il résulte des entretiens avec les personnels masculins que si la diversification ethnique des armées est un objectif qui doit être atteint afin de rendre celles-ci conformes à « l'image de la nation », cela ne concerne nullement la féminisation. Seuls quelques-uns des enquêtés acceptent, du bout des lèvres, l'entrée des femmes dans l'armée :

« Non, pour moi, ça pose pas de problèmes... mais je ne sais pas... il y en a certains, ils aiment pas voir les femmes, elles n'ont rien à faire ici... Il y a des choses qu'elles seront pas capables de faire, de faire ce qu'un homme pourrait faire, mais sinon elles sont capables de faire plein de choses. »

Au mieux, l'entrée des femmes dans les armées est-elle vécue comme une évolution inévitable, voire un mal nécessaire inhérent à la professionnalisation, qui bien souvent est vécue comme une perte de valeurs, si l'on en croit les discours nostalgiques des anciens, mais aussi des plus jeunes, sur une époque aujourd'hui révolue :

« Non, c'est pas simple. Mais je vous dis, on fait des concessions, il faut faire des concessions des deux côtés... et c'est là que ça roule le mieux, quoi. »

« Au début, c'était très, très mal ressenti... aujourd'hui... on s'y habitue, en quelque sorte. »

Dans ce cas, les femmes sont certes acceptées par leurs collègues, mais uniquement si elles se cantonnent à des « métiers de femme », c'est-à-dire le secrétariat, l'infirmerie ou encore le service au mess.

« Lorsque... une femme par exemple arrive en tant que chef de section, un truc d'homme, là, elle va rencontrer plus de difficultés qu'une femme qui va arriver sur un poste administratif. Parce que, bon, bah, forcément... y a beaucoup d'hommes, y a beaucoup d'hommes qui... qui pensent que les femmes n'ont rien à faire à l'armée, y en a d'autres qui nuancent un petit peu... en disant... 'bon, j'ai rien contre les femmes à l'armée, si elles sont dans des postes administratifs'. »

D'autres en revanche ne se marieraient pas avec une militaire car ils ne supporteraient pas la discrimination ou la réputation dont elles seraient victimes :

« Je me marierai jamais avec une militaire, parce que... y a trop d'a priori sur les femmes dans l'armée... c'est ça le problème, c'est qu'y a tellement d'a priori, de préjugés, sur les femmes à l'armée, après quand on se marie avec une militaire, ou qu'on est avec une militaire, bah, tout de suite on dit, 'bah, c'est une femme facile'. Donc, j'aime pas ça, si j'entends dénigrer sur, heu... mon entourage... »

Rares sont les hommes rencontrés qui voient la féminisation des armées comme une « ouverture très positive », même si elle rencontre des « résistances ». En général, les hommes qui estiment que les femmes sont bien intégrées dans l'armée et ne rencontrent aucun problème de discrimination sont ceux qui considèrent qu'elles sont mieux traitées que les hommes, plus protégées et surtout qu'elles le « savent et en profitent » :

« Il y en a certaines qui en jouent pour avoir certaines... c'est comme partout, quoi. »

« Si elle est mignonne elle va être un peu plus protégée que les autres... il y a des filles qui sont malignes et qui en profitent à l'aise... ça met des tensions comme dans le civil. »

« Et puis forcément, comme c'est des filles, les supérieurs, ils les gardent un peu plus sous leurs ailes, parce que c'est les hommes, des fois il y a le bas qui prend le dessus... ça crée des tensions, oui, c'est clair... mais bon, ils veulent ça. Dans les bureaux, oui, ça a ça place, mais pas en compagnie, proprement... »

Le terrain et les opérations extérieures doivent rester des domaines réservés aux hommes, parce que les femmes sont jugées a priori inaptes à exercer des métiers qui nécessitent force physique et psychique :

« Quand j'en parle avec des filles, j'argumente, donc j'essaie de leur faire comprendre pourquoi j'ai ce raisonnement... Et c'est vrai, que... elles sont pas si cons que ça, elles le comprennent... elles savent bien que... A côté de ça, on a des filles, c'est des garçons manqués, donc là, ça pose moins de problèmes ! Mais il y a des filles qui comprennent bien que... voilà, quoi, il y a une différence, et c'est comme ça et ça peut pas être autrement... »

Une autre raison mise en avant tient au fait qu'elles sont accusées de miner l'ambiance de camaraderie et la cohésion qui régneraient entre les hommes :

« Oui, dans les bureaux, c'est bien... parce que franchement, une femme sur le terrain proprement dit, ben il faut qu'on adopte d'autres attitudes, parce qu'il faut pas se leurrer, on est des machos, quand on est sur le terrain, entre mecs, c'est la fête, il y en a 3 qui se baladent à poil, on s'en fout, à la rigueur... mais avec les filles, c'est pas pareil. Il faudra leur ménager un coin pour se laver à part, cacher tout le monde, c'est moins convivial qu'avant. Avant, on partait sur le terrain, c'était la fête, maintenant ça devient... voilà quoi. Faut faire avec les filles... »

« L'esprit de cohésion sera beaucoup plus fort sur un bâtiment, s'il n'est pas féminisé. »

« Les filles en caserne ça a foutu la merde un peu. »

La féminisation semble être vécue comme une contrainte¹⁴⁶ plutôt que comme un objectif même si la présence des femmes semble avoir à l'instar de celle des militaires issus de l'immigration introduit plus de respect et de civisme dans les discours et les comportements des militaires entre eux. La situation apparaît d'autant plus mal vécue pour les femmes qu'elles ont précisément choisi l'armée pour échapper aux discriminations dont elles peuvent être victimes dans leurs familles et qu'elles souffrent davantage dans l'armée d'une discrimination sexuelle qu'ethnique ou religieuse.

¹⁴⁶ « L'armée de terre est féminisée à 10%. Certaines unités le sont à plus de 25%. C'est un mal nécessaire. Le métier de soldat est un métier d'hommes. On a besoin de femmes pour recruter, pour honorer les contrats fixés. On n'est pas un monde à part. On est un outil au service de la nation mais on est en décalage par rapport à la société. On est restés sur des structures découlant d'un mode de pensée qui n'est plus celui d'aujourd'hui. Au bout de 30 jours elles ne reviendront pas intactes. Il nous faut les 10% sinon Bercy reprend le pognon » (entretien non enregistré, officier, armée de terre, 8 mars 2004).

Chapitre 10 / Regard croisé

Pour finir, laissons la parole à un militaire qui s'est porté volontaire pour participer à l'enquête et témoigner sur la question posée : la place des Français issus de l'immigration dans les armées professionnelles. Cet enquêté volontaire présente une spécificité par rapport à tous les autres entretiens que nous avons conduits : il ne possède aucune des caractéristiques qui avaient été utilisées pour définir notre échantillon.

Ce sous-officier de la marine est âgé d'une trentaine d'année et se définit comme un « Français de souche ». C'est un exercice de regard croisé qu'il nous propose : mettre en perspective ce qui allait être dit dans les entretiens que nous allions conduire avec les enquêtés de notre échantillon, et donner son point de vue personnel et professionnel sur ces militaires issus de l'immigration dont il a été question tout au long de ce rapport :

« Les autres entretiens que vous, vous allez faire... sachant que je connais à peu près les jeunes, ce qu'ils ont dans la tête... ce qu'il faut pas, c'est que ces jeunes en profitent pour dire qu'on les aime pas, pour dire qu'on fait de la ségrégation... »

C'est avec cet exercice du « regard croisé » que ce rapport se termine. Le texte qui suit est la retranscription de l'entretien enregistré avec l'accord de l'interviewé, réalisé au mois de juillet 2004. La progression de l'entretien ne suit aucun guide d'entretien prédéfini mais se développe au fur et à mesure de la discussion. Un discours prend alors progressivement forme qui illustre l'ethnicisation ressentie par les enquêtés auxquels nous avons donné la parole jusqu'à lors, mais vue « de l'autre côté de la barrière » : il est question de racisme au quotidien, de préjugés croisés et de distance, de trafics ordinaires et de consommation de drogue, de nationalités encombrantes et de religions difficiles à intégrer, de différences problématiques, y compris en termes de genre et d'orientation sexuelle. L'entretien raconte alors la rencontre dans l'armée française (ici, la marine) entre ces « étrangers », « ceux qui ne sont pas comme nous », et le « Français moyen ».

Q : Vous vous êtes manifesté pour participer à l'enquête alors que vous n'êtes pas issu de l'immigration, sauf de l'immigration picarde...

– Oui, si on peut dire. Mais en fait, je suis entré dans la marine il y a 9 ans, je suis fuž...

Q : « Fuz », c'est fusillé-marin ?

– *Oui, c'est ça. On est là pour surveiller les gens. Pour voir que tout se passe bien, faire respecter les lois et ainsi de suite, ce qui fait qu'on est une spécialité où on a beaucoup de contacts avec les gens... Parce qu'on est là, pas pour être des amis, mais pour savoir pourquoi est-ce qu'ils seraient amenés à faire, on va dire, des petites bêtises. Pourquoi est-ce que le moral des troupes est pas bon, est-ce qu'ils attendent pas le 14 juillet pour faire la fête, et ainsi de suite. On est là pour faire respecter les lois, pour protéger le matériel et le personnel. C'est notre grande mission. Et comme je suis rentré il y a 9 ans, à l'époque, il y avait encore le service militaire ; il a été supprimé, et après il a été remplacé, ce qui fait qu'on peut dire que j'ai suivi toutes les phases de l'évolution, de... la professionnalisation de la marine, en fait. Au début, pour remplacer ce qu'on avait plus, c'est-à-dire les appelés, ils ont pris un peu n'importe quoi, n'importe qui. Nous, dans notre spécialité, c'était pire que ça puisqu'il y en a qui rentraient avec des casiers, et quand on voyait ce qu'il y avait dans le casier, c'était pas super rigolo...*

Q : C'était quoi ?

– *C'était... les vols. Après, c'était les agressions plus ou moins méchantes dans les bars, c'était des jeunes qui avaient cassé des matériels, tout ça, parce qu'ils venaient des cités, bon bah forcément, à Toulon, les cités, c'est associé à tout ce qui est algérien. Ce qu'il faut savoir, c'est qu'entre les Algériens et les Marocains, les Marocains sont très bien, les Algériens, ça va pas. En gros, c'est l'image qu'il y a. Que les Marocains, ils arrivent, ils sont bien élevés, ils ont un très bon comportement, ils sont comme nous, hein !*

Q : Ça c'est ce qui se passe dans les mentalités ?

– *Oui, mais c'est vrai aussi. Ça se retrouve... les Marocains, même s'ils sont musulmans, nous en tant que français, on est sensé être chrétiens, mais bon, ça, ça remonte à il y a très longtemps... mais même s'ils sont musulmans, ils sont pas intégristes, ils sont pas terroristes, ils sont pas... bornés à leur religion.*

Q : Alors que les Algériens, oui.

– *Oui, eux ils sont plus basés sur ça, et ils sont plus... on va dire sur la polygamie, sur le fait que la femme elle est là pour être au four et basta, quoi, qu'elle a pas à leur donner des ordres... Après, c'est tous des petits chefs de tribu, dans leurs cités, c'est cloisonné comme ça, et bon... Au début, il y a bien... 5 ans, les jeunes qui rentraient, c'était simple, pour eux, on rentre jusqu'à ce qu'on ait la prime d'embarquement, après on est bizarrement déserteurs. Comme il y avait presque un an à faire, pendant un an, on les voyait pas pendant à peu près 6 mois, pendant lesquels ils étaient malades. Parce que dans l'armée, si on est malade, on est quand même payé, ce qui est normal ; et donc, ils étaient malades chez eux, un chez eux avec*

une adresse fournie qui n'était absolument pas la bonne, qui était soit celle d'un père ou d'une mère, et quand on envoyait les gendarmes pour dire « votre fils, il est déserteur – ah oui, mais mon fils, ça fait 3 ans que je l'ai pas vu ! ». Donc forcément, on va dire qu'il y avait un groupe qui avait bien compris le système, qui profitait à fond de ce système. Après, même en ce moment, il y a encore ceux qui rentrent on va dire pour faire un boulot d'été, dans la marine. Ils entrent au mois de juillet, ils font leur un mois de classes ; en août, l'école elle est fermée, donc ils sont payés pendant un mois et à la rentrée en septembre, ils quittent la marine. On va dire que là, la marine, avant qu'elle s'en aperçoive, elle fait un joli petit boulot d'été qu'on pouvait trouver sur Internet, d'ailleurs. Sur Internet, dans les boulots d'été, il y avait « engagez-vous dans la marine à telle date, puisque les embarquements se font en ce moment, c'est-à-dire jusqu'au 12 juillet... on embarque pour 2 mois, de classes, mais ils les font embarquer trop tôt, sachant que l'école ferme en août.

Q : Les classes, on est embarqué ?

– Oui, sur le Centre d'instruction navale, le CIN, il y a une formation initiale de un mois et demi. Donc pendant un mois et demi, on leur apprend les bases de la marine, de la marine en général, pas de la spécialité qu'ils ont choisie. Donc on leur dit qu'il faut avoir une bonne coupe de cheveux, qu'il faut se raser, qu'il faut faire son lit, qu'il faut être propre, on leur apprend les lois qui régissent la marine, qu'il faut pas être ivre, qu'il faut respecter un ordre donné, et ainsi de suite, toute la hiérarchie... Donc pendant un mois et demi, on leur apprend tout ça, ce qu'ils ont droit de faire, ce qu'ils ont pas le droit de faire, même dans le civil, qu'il faut qu'ils représentent la marine...

Q : Vous avez des contacts avec eux durant leurs classes ou pas ?

– Oui. Parce qu'en fait, moi là-bas je suis employé comme chef du BSC – bureau du service courant – et les jeunes savent que s'ils ont des questions, dont ils ont pas envie de parler avec leur instructeur, puisqu'il y a toujours cette petite frontière entre l'instructeur et son élève, ils savent que nous, on va leur répondre, puisqu'on est là pour ça. Même si quand ils rentrent, on leur fait un speech de bienvenue, même si pour eux, la question semble bête, ils viennent. Et généralement, comme nous, on reste fuz et on reste en contact avec eux, c'est-à-dire qu'il y a toujours là-bas un bar pour les officiers, un pour les marinières, et un pour les équipages, nous, on est toujours au bar 'équipages'. Parce que, entre guillemets, on les surveille. Ils savent que s'ils ont une question, ils savent qu'ils peuvent venir. Et comme les tables sont très proches les unes des autres, donc des fois ils parlent là entre eux, nous on est à côté, et on entend tout. Et c'est la meilleure façon de savoir ce qu'ils ont dans leur tête, à ce moment-là, ils sont libres de dire ce qu'ils veulent...

Q : Et vous avez l'impression que quand ils s'adressent à vous, ils vous disent tout justement, quand ils vous sollicitent, et est-ce qu'ils vous sollicitent, déjà ?

– *C'est pas qu'ils disent tout, ils se posent de petites questions. Les premières questions, c'est « oui, voilà, j'ai un bac pro en mécanique, je suis allé au BICM, ils m'ont fait rentrer en tant qu'électricien, en disant qu'en mécanique, ils avaient pas de place ». Ce qu'il faut voir, c'est que les BICM, ils ont une image de bouche-trou, en ce moment. Le jeune, quelle que soit sa formation, quand il rentre, s'il manque des électriciens, il sera électricien. Et le discours qu'on leur tient, il est simple, c'est « t'as un bac pro en mécanique, c'est très bien, il n'y a pas de place chez les mécaniciens, c'est pas grave, rentre en tant qu'électricien, une fois que tu seras dedans, tu feras un changement de spécialité, tu pourras devenir mécanicien. Mais au moins, tu seras dedans ». Après, on leur promet des monts et merveilles, c'est normal, parce que là, il faut attirer le client, parce que le problème qu'on rencontre aussi, c'est l'image qu'à la marine, enfin, l'armée. Pour beaucoup de jeunes, il y a ceux qui rentrent parce que l'armée, on est fonctionnaire, ce qui n'est pas vrai. L'armée, en ce moment, elle offre plusieurs types de contrats, qui sont plus ou moins bons, d'ailleurs, et ceux qui rentrent pour l'assurance de l'emploi, ils se disent « c'est pas grave, oui pendant un an ou 2, je ferai le poste de propriété dans les WC, dans les douches, dans la chambre, normal quoi, c'est pas grave, je prends sur moi, au moins j'ai un boulot à vie ». Et quand ils rentrent, on leur dit « mais non, vous avez que un contrat, au mieux, de 10 ans, dans 10 ans, on peut vous mettre dehors ». Là, ils commencent à être un petit peu déçus.*

Q : Et ça, ils réalisent qu'une fois rentrés ?

– *Oui, parce que...*

Q : Même les anciens CCM, c'est EICD maintenant, ils réalisent la durée de leur contrat qu'une fois rentrés ?

– *En fait, c'est parce que dans les BICM, on leur dit « tu rentres, même si tu as que un contrat de 2 ans, c'est pas grave, il est renouvelable 3 fois ».*

Q : Et ils pensent que c'est un acquis ?

– *Voilà. Ils rentrent en se disant « ben ouais, au bout de 2 ans, c'est bon ». Le problème, c'est que, bah des fois au bout de 2 ans, c'est pas bon. Mais il y a que quand ils sont dedans, en contact avec d'autres, qu'ils apprennent que des fois, c'est pas bon. C'est ça le problème.*

Q : Il y a beaucoup de pertes au bout de la fin du premier contrat ?

– *C'est pas qu'il y a beaucoup de pertes, c'est strictement financier. C'est-à-dire que la marine, elle va prendre des gens pour 2 ans, en fait, c'est comme l'ancien service national. Elle sait qu'elle prend des gens pour 2 ans parce qu'ils sont corvéables ; pour faire tout ce que les autres ne veulent pas, afin que les autres aient plus de temps à consacrer à ce qu'ils font. Et en gros, la marine, qu'elle paie une personne X pendant 10 ans ou 5 personnes pendant 2*

ans, c'est pareil pour elle. Au niveau finances, c'est pareil. Sauf que pendant ces 10 ans là, elle aura eu 5 personnes qui pendant 2 ans auront fait absolument tout pour être irréprochables pour avoir un renouvellement de contrat. Disons que tactiquement, c'est bien pensé, mais mentalement...

Q : C'est mal vécu ?

– Non, c'est pas mal vécu, mais en fait, ils rentrent en voulant faire carrière, on leur dit que les contrats longs, il n'y a plus de place, donc ils rentrent en tant que contrats courts et une fois qu'ils sont entrés, on leur dit que peut-être ils seront pas renouvelés 3 fois, mais que comme c'est que des jeunes contrats, le 3 fois s'est pas encore produit. Forcément, après ils partent, ils sont franchement déçus. Ils se disent « ben si c'est pour ça, et si pendant 2 ans, je vais faire que ça, et ben c'est pas la peine que je reste ».

Q : Donc il y a un problème, à un moment donné, de...

– Le problème, c'est que on leur dit pas tout, avant qu'ils rentrent. Et une fois qu'ils sont dedans, c'est sûr qu'ils peuvent partir n'importe quand, s'ils veulent résilier le contrat, pas de problème, mais ils rentrent quand même... c'est pour rester, quoi. C'est pour sortir, soit de leur cité, ou alors, c'est pour nourrir leur famille qui est restée au pays, c'est pour... Là je parle de ceux issus de l'immigration. Parce que bon bab, pour tout ce qui est Outre-Mer... des fois ils ont leur femme et leurs enfants qui sont restés au pays, déjà pour eux, c'est pas facile, ils rentrent dans l'armée pour sortir un peu de cette île, sur laquelle il y a pas d'emplois, sur laquelle on ne peut rien acheter, pour être en métropole, en fait, et ils arrivent et on leur montre ce que c'est. Et là, déjà qu'ils sont affaiblis mentalement, parce qu'ils voient plus leur femme et leurs enfants, on leur dit que ça va durer comme ça pendant 6 mois, puisqu'il y a la formation initiale à faire, il y a les classes après (c'est à peu près 4 mois en moyenne, mais des fois c'est 6 mois)... en gros, on leur dit que pendant 6 mois, ils vont plus voir leur famille. Parce que rentrer au pays, ça coûte assez cher, ils gagnent 1100 euros par mois, je crois. Donc on sait que mentalement, ce sont des gens qui sont assez faibles. Ils prennent beaucoup sur eux, ils font beaucoup d'efforts, et ça c'est très bien, mais en contrepartie, je dirais que la marine vis-à-vis d'eux, elle est pas spécialement ouverte, quoi.

Q : C'est-à-dire ?

– Ben c'est-à-dire que s'il a une mauvaise note à un contrôle, limite, on le passera pas. Pour travail insuffisant.

Q : Et c'est pas le cas pour les autres ?

– Bah le problème c'est que les autres, eux, ils ont 10, et c'est suffisant. Alors que ceux qui viennent d'autres pays, bon des fois, c'est pas qu'ils parlent pas très bien français mais il y a

certains termes qu'ils ne comprennent pas, on va dire qu'ils ont plus de mal à apprendre la même chose que quelqu'un qui a grandi en métropole. Et quand ils arrivent en métropole, sans que ce soient des fêtards... ils sont un peu heureux de pouvoir faire ceci, de pouvoir faire cela, d'aller au cinéma, de pouvoir sortir, de pouvoir rencontrer des gens. Et tout ça, ça fait en sorte que, au niveau études, ils sont moins bons. Parce que dans un premier temps, ils vont découvrir tout un tas de choses, que dans leur île, y avait pas.

Q : Et ça, c'est pour les gens de l'Outre-Mer.

– Voilà. Alors même que au niveau algérien... eux c'est pas rien. Eux, il y a 2 classes, en fait. Il y a ceux qui ont encore toute leur famille qui est là-bas, qui voient comment c'est là-bas, qui savent comment c'est en France, quand même, puisque s'ils sont français, soit ils sont nés en France, soit un des deux parents est français, et pour eux, la marine, comme c'est assez facile de rentrer quand même, c'est une bonne porte pour sortir de là où ils sont. Donc eux, ils font des efforts...

Q : Pour sortir d'où ?

– Mais euh... je peux pas dire le mot 'cités', mais pour...

Q : Pour sortir de la cité...

– Oui. Mais du contexte familial qu'il y a en Algérie aussi. Parce que l'Algérie, c'est pas non plus un pays très calme.

Q : Mais beaucoup ont des contacts permanents avec l'Algérie, encore ?

– Oui. Bah ils ont leur famille là-bas. Même s'ils sont français, il y a toute la famille qui est là-bas, donc ils vont assez souvent là-bas, quand même. On va dire qu'ils y vont, facilement, tous les 2 mois. Tous les 2 mois, ils vont passer un week-end là-bas, pour dire bonjour à toute la famille, pour dire ceci, cela, pour ramener tout ce qu'on peut pas acheter là-bas – parce que moi j'ai fait les Vigipirates Marseille sur le port autonome, et on surveille tous les embarquements à destination de la Tunisie, de l'Algérie, et du Maroc, et quand on voit avec quoi ils partent, c'est assez impressionnant. Vous prenez un break qui est rempli complètement à fond de quasiment tout ce qu'on peut trouver en France, il y en a sur le toit, il y en a avec une remorque derrière...

Q : Vous avez vu des marins partir comme ça ?

– Ben on peut pas les identifier.

Q : Non mais des jeunes où vous vous êtes dit « tiens, ça ça doit être un marin » ?

– *Oui, oui. La coupe de cheveux ou même une fois, c'était dans une voiture, il y avait le pompon, donc... il y en avait au moins un dans la famille qui devait être là. En fait, ils achètent tout en France, parce que là-bas, on trouve pas grand-chose, et ils ramènent tout là-bas, et quand on voit les bateaux qui reviennent de là-bas pour le débarquement, on voit que les voitures, elles sont vides. Bon ben, c'est là qu'on se dit que là-bas, il doit pas y avoir une trop trop bonne ambiance... Donc pour sortir de là, pour essayer de faire leur vie, ils rentrent dans la marine, parce que dans la marine, on prend avec pas trop d'études. Parce que si on a pas le bac, c'est pas gênant, on sera formé sur place. C'est assez facile de rentrer, si on a un contrat de 10 ans, pendant 10 ans, on est dedans, et moins de faire vraiment une grosse bêtise, on n'est pas viré, quoi. On n'est pas fonctionnaire, mais c'est pas loin. Disons qu'on est que sous contrat, mais avant qu'on soit viré pour un travail mal exécuté, ou pour avoir mis en péril la vie de quelqu'un... c'est des cas exceptionnellement rares.*

Q : Puisque vous parlez des Algériens et du contexte algérien, vous trouvez que d'abord ça pose un problème de sécurité pour la marine, de recruter des gens dont on n'est pas sûr de leurs liens, ou de leur activité politique ou de leurs allégeances ? C'est un problème qui entre en ligne de compte ?

– *Le problème, c'est pas trop ça. Le problème, c'est que ceux qui rentrent – ça c'est l'autre partie – c'est ceux qui rentrent parce qu'ils trouvent des clients, parce qu'ils trouvent des clients, pour tout ce qui est cannabis, pour tout ce qui est drogue facile, on va dire.*

Q : En fait ils rentrent, parce qu'il y a un marché à prendre ?

– *Et oui, mais on le sait ça, c'est sûr. Parce que rien que sur l'école, on fait venir les chiens tous les 2 mois et à chaque fois, ils trouvent.*

Q : Et à chaque fois qu'ils trouvent, c'est... C'est quoi, c'est des Algériens qui sont en jeu, ou... ?

– *Non. Pas spécialement algérien. Disons qu'il y en a un, pour on va dire, 5 français, mais on sait que c'est lui qui vend à eux. Et oui, on sait qu'il est dedans que pour ça, en fait. Il vient, il prend une spécialité tranquille... mécanique. Parce que il est habile avec ses mains, parce qu'il faut pas être spécialement intelligent... après tout, il suffit de savoir monter et démonter un moteur. Ils rentrent, et ils sont en contact avec plein de jeunes ; ces jeunes, on va dire qu'ils les convertissent. Bon, bien que beaucoup de jeunes fument déjà. Ils trouvent des nouveaux clients, ils sortent forcément ensemble, puisqu'ils font les mêmes cours, ils ont les mêmes moments de détente, ils ont les mêmes heures de sortie, ils sortent dans les mêmes bars, avec les mêmes gens et ainsi de suite. Ils font leur propre clan, en fait. Et ce pendant 6 mois qu'ils passent sur l'école, ici. Et après, quand ils seront embarqués sur un bateau, ça sera pareil, sur le bateau. Pour prendre l'exemple du Charles-de-Gaulle, ils sont 2500 à bord, je*

crois, et ben il y a un an de ça, ils ont arrêté 14 personnes dessus. Qui étaient des revendeurs, tous grades confondus.

Q : Tous grades ?

– Ouais. Ça allait de là-haut jusqu'en bas. Puisqu'il y en qui achetaient en gros, qui revendaient à d'autres petits, qui revendaient, et ainsi de suite.

Q : Les acheteurs, c'est en bas de la hiérarchie, et les gradés, c'est les petits, ou... ?

– Non, c'est plutôt l'inverse.

Q : C'est l'inverse ?

– Oui.

Q : Vous avez des officiers...

– Je crois que dans cette histoire-là, c'était des OMS, qui eux amenaient toute la marchandise, et ils revendaient à bord. Et à bord, il y avait une deuxième vente.

Q : Officiers mariniers supérieurs, c'est ça ?

– Oui. A partir de premier maître.

Q : Et là, c'est pas des gens qui viennent des cités, si ?

– Non mais, ils sont en contact avec ceux qui sont restés à la cité, en fait. Même si vous, vous cherchez un logement à Toulon, dans la cité, vous allez trouver un logement, c'est sûr. Autour, non seulement ce sera plus cher, mais vous allez moins trouver. Donc, vous vous dites « après tout, c'est pas grave, je suis marin, je serais plus souvent à bord que chez moi ». Et c'est vrai, on passe pas trop de temps chez nous. Enfin, quand on est jeune, je parle.

Q : Vous avez l'impression qu'avec la professionnalisation et les nouveaux types de contrats et du coup, les populations recrutées, ça a importé ces nouveaux problèmes ?

– Oui. Parce que avant, le problème – il a toujours existé – mais avant, c'était les appelés qui faisaient ça, on va dire. Les appelés, ils venaient là pour 10 mois et c'était fini. Si par exemple pendant 10 mois, j'en avais 5 qui fumaient le cannabis, je me disais « c'est pas grave, d'ici 10 mois, j'en aurais 5 autres, et si ça se trouve, eux, ils ne fumeront pas ». Mais maintenant, ceux qui rentrent, c'est pour 10 ans. C'est très bien, qu'on professionnalise.

Mais le problème, c'est qu'on fait rentrer un problème pendant 10 ans. C'est sûr que s'ils se font prendre avec du cannabis, on les vire.

Q : S'ils vendent, ça veut dire qu'il y a des consommateurs, ça veut dire qu'il y a une demande ?

– Ça c'est sûr. Ça les jeunes... on voit que c'est un jeune sur 3 qui a déjà fumé ça, je crois, donc nous, comme on n'a que des jeunes, on sait très bien que parmi eux, c'est sûr, il y en a plein qui fument. Après, il y a ceux qui sont pas intelligents et qui se font prendre, il y a ceux qui sont intelligents, qui se font pas prendre, il y a ceux qui essaient d'arrêter. Parce que le premier but aussi que s'était fixé la marine c'était les gens ils rentrent comme ils sont, c'est pas grave, on va les former, on va les remettre dans le droit chemin. Personnellement, j'ai eu sous mes ordres des matelots qui savaient pas lire. Bon ben, c'est pas que ce soit gênant, mais pour assurer la protection de quelque chose, ou... de toute façon, ils avaient pas le permis de conduire, parce qu'ils avaient quitté l'école à 12 ans... Je veux bien les remettre dans le droit chemin, mais comment faire qu'un gosse, qui a quitté l'école vers 12 ou 13 ans, qui n'a grandi que dans la cité avec toutes les règles qui régissent les cités, donc lui, ça fait 6 ans qu'il a été endoctriné sur le fait qu'il y a un chef, que quand on veut quelque chose, on se sert, que si on n'est pas content, on se tape... Maintenant ce jeune, il a 18 ans, comment faire pour moi, le remettre dans le droit chemin, en lui disant « ce que tu fais depuis 10 ans, c'est pas bien », je crois qu'il est suffisamment au courant que ce qu'il fait depuis 10 ans, le vol et ainsi de suite, c'est pas légal, il est courant des lois, et je sais pas comment moi, je pourrais lui dire, que, pour vivre dans un monde meilleur, il faut que ça vienne de lui, quoi. Ça on le sait bien, mais quelque part, on se dit que... Et le problème avec l'immigration, c'est que autour – sans dire que c'est que les Algériens qui fument – eux, comme ils ont leur propre réseau...

Q : Les Marocains, c'est différent... ?

– Oui. Eux, ils sont pas comme ça. Eux – bon, on va dire que le Maroc c'est un pays riche, quand même – donc quand ils arrivent en France, c'est un petit peu pareil, mais au niveau de leur éducation, ils ont été bien élevés. C'est sûr, il y a des exceptions comme partout, il y a des mecs qui fument, ça c'est clair. Mais au niveau de leur façon de parler aux gens, ils ont pas ce petit accent de cités que les jeunes, ils prennent, on ne sait pas pourquoi... Les Marocains, avec eux, il n'y a que du vouvoiement, c'est comme ça, ils respectent les lois, ils font attention à ce qu'ils disent. Maintenant, peut-être qu'ils sont pires que les Algériens, mais on le voit pas. Peut-être qu'ils s'y prennent beaucoup mieux, qu'ils font plus de bêtises qu'eux, mais... ça se voit pas. C'est-à-dire que c'est les premiers qui vont essayer, quand y a un début de risques, de dire « c'est pas grave, on se calme »... Avec eux je sais qu'on a très très rarement des problèmes.

Q : Parmi les Algériens, vous sentez des différences entre les fils de Harkis, et les autres ?

– *Le problème c'est que, ça je peux pas répondre parce qu'on sait pas, en fait. Parce que ça se voit pas spécialement. En fait, ils sont entre eux, et bon, c'est bête à dire mais, entre un Algérien et un Algérien... qu'ils soient harkis ou pas, on ne peut pas le savoir.*

Q : Ils l'évoquent pas ?

– *Non, jamais. C'est comme pour le fait qu'ils mangent pas de porc, c'est pour ça qu'il y a plus de jambon dans les entrées. Mais il y a deux entrées, il y aura une entrée jambon, et une entrée je sais pas quoi. Eux, ça les dérange pas non plus, en fait, c'est pas, au niveau de la religion... Comme dans la marine, normalement, je dis bien 'normalement', on n'en parle pas, comme nos idées politiques, on n'en parle pas non plus...*

Q : Quand vous dites « normalement », ça veut dire quoi, c'est quoi la réserve ?

– *Ben que tout le monde en parle ! Mais normalement, dans les textes, c'est écrit qu'on ne doit pas exprimer nos idées politiques...*

Q : Moi, ce qui m'intéresse, c'est ce qui se passe, c'est pas ce qui est écrit dans les textes...

– *Alors, ce qui se passe, c'est que... eux, ils font pas d'endoctrinement, ils savent que de toute façon, le français moyen, il est sectaire, il est ce qu'il est, qu'au niveau de la religion, c'est pas qu'on n'est pas croyant mais c'est pas loin, et que de toute façon, qu'on se prétende chrétien ou pas, ils savent que c'est pas la peine de nous convertir à l'islam, ou à quoi que ce soit, de toute façon, on n'est pas croyant. Maintenant, qu'on croie pas en Dieu, parce qu'il s'appelle Dieu ou Allah, ou Moïse, c'est tout pareil ! Parce que on est athée, on n'est pas croyant.*

Q : Vous êtes athée ?

– *Moi, non.*

Q : Vous êtes catholique ?

– *Oui, quand j'étais jeune, j'étais enfant de chœur, dans mon village, c'était très bien, et je me suis marié à l'Eglise, et j'ai fait baptiser mes enfants, mais bon.*

Q : Vous êtes encore pratiquant ?

– *Non, je pratique pas, non. Non, parce que pour moi, ça sert à rien. Parce que Dieu, pour moi, il a aucun pouvoir sur terre. Parce que sinon, on serait pas dans la merde dans laquelle on est. Disons que mentalement, ça m'arrange qu'il y ait une vie après la mort. Maintenant, qu'aux portes du paradis, ce soit pas Gabriel, c'est pas grave... Après, je pars du fait que*

j'ai quand même fait des études de sciences, que vous, vous êtes humain, que moi, je suis humain, que les Noirs, ils sont humains, on est tous humains, et qu'à mon humble avis, on a la même mort. Alors que maintenant, on soit chrétien, musulman, taoïste, n'importe quoi, de toute façon, on a tous un corps et quand on meurt, il se passe la même chose pour tout le monde. Donc non, je ne suis pas pratiquant : la prière du soir, le missel sur la table de chevet, c'est pas spécialement important !

Q : La marine, c'est un environnement qui est quand même marqué fortement catholique ou pas ?

– *Oui, parce que c'est marqué par les officiers, et nos officiers le sont, ça c'est sûr. Parce que, bon, c'est de moins en moins vrai, parce qu'il y en a de plus en plus qui rentrent avec Bac +, mais avant, c'était que des familles de BCBG. On les voit, c'est assez simple... généralement, quand il y a 3 enfants, on dit qu'il y a 3 galons.*

Q : Donc les lieutenants-colonels en ont 5 ?

– *Voilà, c'est à peu près ça. Ils ont été élevés comme ça, c'est très bien, moi j'ai rien contre. Mais dans la marine, on n'est pas censé parler de la religion, mais pour n'importe quel marin, n'importe quel officier, il est chrétien, il est catholique pratiquant, ses enfants, sa femme, c'est pareil... voire même que les enfants vouvoient leurs parents... pourquoi pas non plus. Après, en-dessous, il y a le marin moyen, qui va de l'OMS au M. Et en-dessous... En fait, ça marche comme ça : on est un jeune des cités, on est matelot, on est Français moyen, on est OM, OMS, on est BCBG, on est officier. Pour ceux qui sont issus de l'immigration, il y a ceux qui veulent s'en sortir, parce que de là d'où ils viennent, ça leur plait pas, que ce soit leur cité, que ce soit leur île, que ce soit leur pays. On va dire que du bas, ils voudraient passer moyen. Parmi eux, il y a ceux qui profitent de ce qu'il y a en bas – pour tout ce qui est revente, mais je ne parle pas que de cannabis ; si un jour, vous voulez des CD gravables, réinscriptibles, à pas cher, vous venez dans la marine, vous aurez des tours complètes de 100 CD, à 10 euros, ça c'est pas un problème. Vous voulez des clopes pas chères, vous les aurez. Il faut savoir aussi, que dans la marine, il y a cette image, que quand on est embarqué, on a la détaxe, et qu'une cartouche entière, on l'a pour 10 euros, je crois, alors que ça en vaut 20 dans le commerce. Bon, ben ça aussi, il y en a qui rentrent, on va dire que c'est pas que pour ça, mais ils en profitent quand ils débarquent, ils font de la revente en ville, entre guillemets, à leurs amis, parce que sinon, on n'a pas le droit quand même. Et voilà... Maintenant en gros, on est dans un pays qui ne fait pas la guerre, les gens entrent dans la marine en sachant très bien qu'ils ne feront pas la guerre ; en plus, en gros, même s'il y a la guerre, c'est-à-dire si un pays déclare la guerre à la France, déjà il déclare pas la guerre à la France, il déclare la guerre à l'Europe, et comme il y a les sauveurs du monde qui sont à côté, c'est les Américains, ils déclarent la guerre, presque, à toute la planète. Déjà, pour qu'un pays fasse ça, c'est qu'il en veut vraiment. Donc on sait qu'il y a peu de chances pour que la France entre en guerre, après, même si elle entre en guerre, elle entrera en guerre dans des missions dites*

« humanitaires » ; comme là, on va retourner en Afghanistan, c'est sûr, on aura des armes avec nous, mais bon avant qu'on nous tire dessus, vu qu'on est pas Américains et que sur l'ensemble de la planète, on sait que les Français font dans le social, normalement, on nous tire pas dessus. Donc c'est pas trop risqué, et dans cette optique, on sait très bien que, en gros, s'il y a guerre, s'il faut y aller, on envoie d'abord les missiles qui traversent la planète, ensuite, on envoie les avions, ensuite, l'armée de terre, et la marine là dedans, elle fait taxi. En gros, on les met dans le bateau, on va les mettre à côté du pays. Pour peu que ce soit un pays qui n'a pas de marine, parce qu'il est en plein milieu de l'Afrique, les marins n'iront pas, c'est sûr. Donc ceux qui entrent dans la marine, ils rentrent plus dans l'armée avec un esprit de fonctionnaire.

Q : Mais ça c'est pour tout le monde.

– Ouais. Mais pour l'immigration aussi, ils rentrent plutôt marine que terre ou air, ils savent que là, non seulement on sera tranquille, parce qu'on fait pas la guerre, que les critères de sélection pour rentrer, c'est pas trop dur, donc même s'ils parlent pas très bien français, c'est pas grave...

Q : Vous avez des gens comme ça qui ne parlent pas bien français ?

– Oui. Des fois, ils sont en train de parler, ils s'arrêtent, et on voit qu'ils sont en train de chercher leurs mots. Moi, je parle pas arabe... Ou des fois, ils vont employer un mot, on n'a pas la même définition du mot, en fait.

Q : Mais ça, c'est pas nécessairement parce qu'ils parlent mal le français, c'est un niveau de français qu'ils ont pas. Mais c'est le leur, non ?

– Ouais...

Q : Ou vous pensez que c'est le handicap d'une langue étrangère ?

– Non, bah c'est plus parce que dans leur famille, on parle pas français. Ils rentrent chez eux, maman parle arabe, papa parle arabe, on parle arabe aux gosses. Quand vous vous baladez dans la rue, pas nécessairement dans une cité, vous voyez bien que les Algériens et les Marocains, ils parlent algérien ou marocain avec leurs enfants. Mais le problème, c'est qu'ils leur parlent tellement comme ça, que le français... c'est pas comme nous, depuis qu'on est né, nos parents, nous parlent français... Eux ils ont appris le français aussi, bien sûr, mais c'est pas le même, parce qu'ils le parlent pas, en fait.

(...)

Q : Est-ce que vous entendez parler de leur part, puisque vous êtes en contact permanent avec eux, de racisme vécu par eux, dans la marine ?

– Non, parce que... c'est pareil, c'est bête à dire, mais le français moyen, il en parle pas de ça. Pour lui, il y a un beur, le problème c'est qui ? C'est lui. Il va pas chercher si c'est son copain ou pas, mais il le dira jamais. Même à table, ils ne diront pas « c'est encore de la faute de Ben Machin, que ce soir, on est de corvée ». Ils ne diront pas ça. Ils diront « ouais, ce soir on est de corvée, parce qu'il y a encore eu des petites bêtises qui ont été faites ». Mais ils diront jamais qui. Soit parce qu'ils ont peur. On va dire que ceux de l'immigration arabe, ils ont cette image avec eux, il faut pas les embêter, sinon on se prend un coup de couteau, quoi. Mais le racisme, le Français, il va en parler que entre Français. Vous allez dans un bar, il y a pas un seul Arabe dans le bar, c'est sûr, ça va parler que de ça. On va dire « les Arabes ceci, cela, c'est à cause d'eux qu'on refait la Sécu, c'est à cause d'eux qu'il y a du chômage... ». Mais s'il y a un bar avec des Français et des Arabes, le Français n'en parlera pas. L'Arabe non plus, d'ailleurs. Ils se regarderont pas, ils s'adresseront pas la parole, mais ça n'ira pas plus loin.

Q : C'est vraiment séparé ?

– Oui. Oui, parce que... en fait, c'est vraiment deux mondes à part. Il y a ceux qui essaient de s'en sortir, qui sont partis de chez eux pour oublier ça, donc forcément, ils le mettent à part. Eux après, ils s'intègrent dans des groupes, mais le groupe a bien compris que bon, en face d'eux, il y avait quelqu'un qui voulait s'en sortir, que c'est pas un revendeur, que c'est pas un jeune qui a rien compris à la vie... donc lui, il sera accepté dans le groupe.

Q : Il sera accepté facilement ?

– Oui. Oui, parce que là, dans la marine, on essaie quand même de leur inculquer un certain esprit d'équipe. Qu'on travaille ensemble... en fait, on leur montre que sur un bateau, il y a à peu près 200 personnes à bord. Que sur les 200 personnes, on leur dit que c'est pas possible qu'il y ait pas de problèmes. On ne peut pas aimer tout le monde. Mais on leur apprend à faire la part des choses. Que... s'il y en a un qui se lave pas, au bout d'une semaine, on va lui dire « va prendre ta douche, parce que là, ça va plus ».

Q : Mais les douches sont pas obligatoires ?

– Oui, mais il y a pas de loi pour ça. Un minimum d'hygiène... on leur demande pas de prendre une douche 3 fois par jour.

Q : Donc il y a des problèmes d'hygiène aussi ?

– Oui, enfin... c'est pas des problèmes. C'est que des tout petits problèmes, en fait. C'est pas vraiment des problèmes. Il y en a un par exemple, c'est bête à dire, mais il est musulman, il est mer, il va se mettre en regardant où se trouve l'est, ou l'ouest, je sais plus ; il va se mettre à prier, il va prendre son petit tapis, il va le mettre par terre, mais s'il est avec un tas de

chrétiens qui vont pas arrêter de parler pendant que lui, il fait sa prière... C'est sûr qu'il a pas à faire sa prière, on n'est pas censé montrer, c'est comme pour les écoles laïques, à quelle religion on appartient.

Q : Vous avez déjà vu quelqu'un faire sa prière, comme ça, sur le bateau ?

– *Oui, je l'ai déjà vu, hein. Bah quand il faisait la prière, bah nous...*

Q : Il la faisait où ?

– *Sur son lit.*

Q : Mais c'est un endroit privé, ça. ? Privatif ?

– *Pas vraiment (rires). C'est des chambres, il y a 6 lits. Il y a pas beaucoup d'espace.*

Q : Et les chrétiens, sur un bateau, se réunissent pas de temps en temps, pour avoir des offices religieux ?

– *Oui, mais eux, c'est mieux ! Parce que eux, il y a l'endroit pour. Ils ont soit leur aumônerie... enfin, il y a une salle à eux, il y a même un prêtre, à bord, selon la taille du bateau. Donc eux, ils ont leur clan aussi. Mais ce sont des chrétiens. Maintenant, il y a rien pour les musulmans, donc eux, ils font avec ce qu'ils ont. Ils font leur prière, bah c'est très bien. Mais nous, dans la chambre, on était 6, on regardait l'heure, on se disait « tiens, ça va bientôt être l'heure de la prière » ; lui, il nous faisait un grand sourire, on se levait, et on allait prendre un coup au bar.*

Q : Ça se faisait si simplement, parce qu'en même temps, vous disiez, il avait pas à le faire ?

– *Non, il a pas à le faire, mais pourquoi on devrait lui en vouloir à lui de le faire.*

Q : A qui il faudrait en vouloir, alors ?

– *... à personne ! C'est-à-dire que si on voulait rester bête, carré, méchant, on lui dirait « non, tu n'as pas le droit de prier, tu ne pries pas ». Mais non seulement, ça va créer une mauvaise ambiance, après on serait plus amis, mais cette ambiance, elle va créer une mauvaise ambiance de travail, et après, ça va faire en sorte qu'on va finir par se taper dessus ! Donc autant le laisser prier, qu'est-ce que ça peut faire, c'est franchement pas grave... C'est ça qu'on essaie d'apprendre aux jeunes, qu'il faut le laisser prier, qu'est-ce que ça peut faire, il est pas là en train de... d'essayer de vendre des prospectus pour nous convertir à l'islam.*

Q : Il y a pas de conversions ?

– *Non.*

(...)

Q : Vous avez servi sur le Charles-de-Gaulle, vous m'avez dit ?

– *Oui.*

Q : On m'a dit qu'il y avait environ 150 Musulmans pratiquants sur le Charles-de-Gaulle, et que ça avait généré certains problèmes de vécu, certains problèmes d'organisation, pour l'ordinaire, pour la restauration. Comment ça se passait, en fait, concrètement ? C'était quand que vous étiez embarqué ?

– *Moi, j'étais... en 1997.*

Q : Ah oui, donc au tout début du recrutement.

– *Oui, on était à Brest, c'était les 15 premiers jours de mer avec lui...*

Q : Vous avez entendu parler de ce type de problèmes ?

– *Oui, oui, parce que nous entre fuz, on se parle assez souvent.*

Q : Qu'est-ce qu'on vous a dit, alors ?

– *En fait, là c'est que, pour le Français moyen, c'est la bonne excuse. Ils sont 150 à bord, sur 2500, entre nous, c'est un faible pourcentage, mais bon, ça, on en parle pas... Pour l'ordinaire, c'est juste parce qu'ils mangent pas de porc. Mais le problème qui s'est posé, c'est pendant le ramadan ; ils mangent pas, ou que la nuit, et forcément, ça allait pas avec les horaires pour manger. Et c'est en fait plus sur ça qu'on leur a dit « votre religion, c'est bien gentil, mais nous on est chrétiens, et pendant le carême, on ne mange pas non plus ». Pendant 40 jours, on ne mange pas du tout, c'est pire ; sauf de l'eau avec du pain, je crois. Et là en fait, ce qui a été créé, c'est qu'il y en a qui ont pas mangé pendant 12 ou 13 heures de suite. Et après on leur demandait plus rien parce qu'ils dormaient, parce qu'ils mangeaient. Et c'est plus sur le fait qu'à cause de leur religion, ils avaient pas la même façon d'être ou de faire, ou parce qu'ils étaient plus ou moins énervés et très très susceptibles, que ça a créé des petits conflits. Et comme pour le Français moyen, la bonne excuse, la bonne excuse, c'est la religion, ben c'est « ouais, s'ils étaient pas musulmans, ça se serait pas produit ». Forcément, ça a créé des tensions encore plus grandes, et le problème, il était simplement là, sur le fait qu'après, s'il y avait un papier qui traînait par terre, c'était la faute de qui, bah du Musulman, parce qu'il mange en-dehors des heures machin, il mange dans son lit, et que « pourquoi la chambre elle est pas propre », et après ... c'était la bonne excuse en fait. Pour n'importe quel prétexte... « c'est encore la faute des Musulmans ».*

Q : Vous avez l'impression que le 11 septembre, ça a renforcé tout ça, ou pas ?
Le regard sur les Musulmans ?

– *Pas du tout.*

Q : Le 11 mars... parce que là pour le coup, ça concernait les Marocains..

– *Ouais, mais non. Là je vous dis ce que les gens disent entre eux, pour les Français, tant que ça se passe pas en France, c'est pas grave. Tant que c'est pas eux qu'on vient embêter, c'est pas grave. Les Musulmans peuvent se faire sauter ensemble, en Iran, en Irak, ils peuvent s'entretuer, c'est franchement pas grave. Le Français est assez égoïste, quand même. « Il vit sa vie, moi, je vis la mienne de mon côté, et j'embête personne ».*

(...)

Q : Quand il y a des opérations sur le terrain comme ça, et que ça concerne des conflits au Proche ou au Moyen-Orient ou en Asie, et que ça met donc en scène l'islam, du point de vue géopolitique, est-ce que les hommes ne râlent pas, « mais nous, ça nous concerne pas, qu'est-ce qu'on vient faire là » ?

– *Ah non, ils sont plutôt contents d'y aller. Parce que ça rapporte.*

Q : D'accord.

– *C'est que une question de finances. Là par exemple, il y a le président qui a dit qu'il était contre la guerre, quand il était en Turquie, et il a dit qu'il allait quand même envoyer la marine en Afghanistan, je crois, et ben, là il y avait plein de volontaires ! « Ouais, moi je veux partir là-bas, on aura la prime de risque, on aura les machins de guerre », et ceci, cela, quoi. Donc c'est plus par intérêt strictement financier. Parce qu'ils savent que de toute façon, même s'il y a des bateaux français au large, l'Afghanistan va pas tirer sur les bateaux français !*

Q : Est-ce que vous pensez que les musulmans embarqués, on peut leur faire confiance quand on part comme ça dans des conflits où l'islam est une référence ?

– *Oui, on peut, oui.*

Q : Est-ce que le « Français » dont vous parlez n'a pas le doute, n'a pas cette appréhension de ne pas vraiment pouvoir compter sur le musulman comme il peut le faire d'un autre camarade ?

– Non, c'est pas ça. C'est que pour le Français, le musulman, même s'il est musulman, c'est pas grave. Il reste français. Disons que le musulman, c'est la bonne appellation pour la brimade. Mais point final. Le Français ne voit pas dans un matelot musulman ou dans un second maître musulman, un terroriste en puissance. Pour lui, c'est lui qui fera corvée chiottes quoi, mais... non. Disons que la religion, c'est la bonne excuse pour.

Q : Le musulman, c'est le mauvais marin ?

– Voilà, en gros, c'est ça. Mais... il est pas dangereux, en fait. Parce que... au niveau de la proportion, par rapport à ceux qui sont athées et à ceux qui sont chrétiens, ça reste un pourcentage franchement acceptable. Et même si le matelot un tel commence à... faire du recrutement, commence à pas travailler parce qu'on s'approche de son pays machin et qu'il veut pas aller à l'encontre des siens. Il veut pas, c'est pas grave, isolement, on perd une personne sur les 300 qui sont à bord, c'est pas grave.

Q : Au minimum, c'est anti-professionnel, non ?

– Oui, mais...

Q : Comment voulez-vous que l'équipe fasse confiance à quelqu'un qui, dès qu'on approche les côtes d'un pays, refuse d'être dans le groupe ?

– Lui, en fait, s'il refuse, sera rapatrié en France, on aura une autre personne à sa place. En France, il passera rapport, on lui dira...

Q : « Passer rapport », ça veut dire quoi ?

– Qu'il va se prendre des jours d'arrêt.

Q : D'accord.

– C'est pour un ordre mal effectué ou un refus d'obéir ou... un comportement portant atteinte à la dignité de la marine... et ce qu'il faut voir, c'est que les gens à bord, même les musulmans à bord, ils savent qu'il faut se faire oublier, en fait. Que si on va vers leur pays, ils savent très bien que s'ils commencent à l'ouvrir, ils vont être pris entre quatre murs, on va pas les taper, mais on va les remettre à leur place, on va leur dire « écoute, toi t'es français », tu fais ce qu'on te dit de faire et c'est tout. Soit il prend sur lui, il se tait et il fait ce qu'on lui dit, soit il sait très bien qu'il aura droit à un petit voyage hélicoptère.

Q : Vous avez vu le cas déjà ?

– Non.

Q : Vous avez entendu ?

– *Non, les seuls qui ont fait des voyages en hélicoptère, c'est parce que la famille était morte ou...*

Q : Mais la crise d'allégeance comme ça, vous l'avez jamais vue ?

– *Non. Je sais, en tant que fuž, qu'il y a certains, on leur a dit qu'ils se calment, et ils se sont calmés. Parce qu'en fait, c'est bête à dire, là j'ai deux enfants, un qui a 3 ans, l'autre qui a un an, celui qui a 3 ans, il teste papa, maman. Bah eux, ils ont 18 ans, ben ils testent. Ils poussent le bouchon pour voir jusqu'où ils peuvent aller.*

Q : Et ça, c'est toutes les jeunes recrues, ou c'est particulièrement ceux des cités ?

– *Non, c'est plus cité. Les autres jeunes qui entrent, c'est parce que la marine, avec le bagage qu'ils ont, ils sont bien payés, ils ont une bonne situation, ils veulent la garder... Il y a des règles, ils les acceptent, et ça se passe bien. Maintenant, avec les jeunes des cités, comme eux, dans leur cité, il y avait des règles aussi, ils essaient un peu de voir jusqu'où ils peuvent pousser.*

Q : Il y a un conflit de valeurs ?

– *Voilà. Ils cherchent. Et une fois qu'ils savent jusqu'où ils peuvent aller, ils s'arrêtent là.*

Q : Est-ce que vous pensez que ça peut mettre à terme en péril certaines des valeurs traditionnelles de l'armée en général et de la marine en particulier ?

– *Ça va pas les mettre en péril à cause des gens. Mais c'est plutôt à cause de ce que fait, ou ne fait pas, la marine. Parce que sur chaque bâtiment marine, il y a écrit « valeurs, honneur, patrie » et... « discipline ». Le sens patriotique, à mon avis, c'est un joli mot, les jeunes ne savent absolument pas ce que ça veut dire... parce que, comme je vous l'ai dit, ils savent très bien qu'ils ne partiront jamais au combat.*

Q : Vous l'avez, vous, le sens patriotique ? Vous leur expliquez pas ?

– *Je leur dis mais... Je leur dit que s'il faut partir au combat, que je partirais au combat pour protéger ma femme et mes enfants qui restent en France... que si je meurs là-bas, ben tant pis, c'est pas grave. Au moins, j'aurais fait en sorte que eux ne meurent pas et que je vais mourir à leur place. Mais quand on leur dit ça, ils disent « ouais, mais non, il y a d'autres moyens de s'y prendre, d'abord, on va faire dans la diplomatie... ». En fait, ils refusent le fait qu'on puisse leur demander d'aller au combat. Ils vont dire « mais non, il y a des diplomates de partout, de toute façon, ils ne vont pas entrer en guerre contre nous, et puis*

de toute façon, c'est les gens de l'Europe qui partiront avant nous, pour peu, on se fait porter malade... Non, c'est pas trop la peine.

Q : Et encore une fois, ça concerne beaucoup plus les gens des cités, et issus de l'immigration, qu'une classe d'âge, qui refuserait ce rapport à la mort et le départ au combat ?

– Disons que ceux des cités, eux, c'est clair... mais c'est qu'une image... c'est vraiment, on va dire... des petits méchants... ils ont cette image de... petits losers de banlieue, de... mais sortis de cette image, en cas de conflit... je suis pas sûr qu'ils soient mieux que d'autres... Maintenant, je dirais que tant on ne va pas... les mettre face au problème, on ne pourra jamais savoir... Nous, on sait très bien que... ils se la jouent « fais gaffe à ce que tu dis, ou je t'éclate la tête... »

Q : Ça, ça se dit ? Ça se dit entre pairs, ou ça se dit aussi, vis-à-vis des gradés... ?

– Ben nous, ils ne peuvent pas se le permettre de nous le dire. Moi, il y en a qui me dit ça, je lui dis « d'accord, vas-y », parce que j'ai été formé pour ça, donc... moi, le corps à corps, c'est mon truc. S'il vient, je lui dis « attention, si tu me porte un coup, je serai en état de légitime défense, et le coup, je vais te le rendre, mais ce sera pas le même ».

Q : On a beaucoup parlé des gens que vous surveillez, est-ce que dans les fuz, vous avez des gens que vous commandez qui sont issus de l'immigration ?

– Oui, bien sûr.

Q : Ça se passe comment ?

– Ben nous, en fait, ça se passe bien, parce que ceux qui sont issus de l'immigration, de tout ce qui est cités, ils rentrent, ils se prennent pour Rambo, on leur apprend à faire la guerre, et... ils s'auto-valorisent par rapport aux autres. Parce que maintenant, c'est eux qui vont les surveiller, les autres. Donc, pour eux, c'est les maîtres du monde, en fait. Quand ils passent chez nous... Bon là, après, c'est pareil, c'est cette question d'image... c'est... ils s'y croient, on va dire.

Q : Est-ce que vous pensez qu'il existe de la discrimination dans l'armée ? Vis-à-vis de ces populations là ?

– Elle existe, ça c'est sûr. Mais elle est pas visible.

Q : Elle se joue sur quoi, en fait ?

– Sur le silence... Sur le fait qu'il y en a un qui va venir, il va poser une question, si on fait de la discrimination, on dira « oh ben, ben je sais pas », et ça ira pas plus loin.

Q : On va pas transmettre l'information qu'un gars qui a une origine étrangère, pourrait faire une mission, c'est ce genre de trucs... ?

– Non, le silence, c'est au niveau du comportement, ils seront vraiment mis à part. Voilà, c'est tout. « Reste dans ton coin, on bosse ensemble c'est bien, mais tu m'adresses pas la parole ».

Q : Vous pensez que parfois ça peut freiner des évolutions de carrière, pour les gens qui décident de faire carrière et qui ont une motivation réelle ?

– Non, non. Non, parce qu'au niveau de notre carrière, on est jugé sur le travail qu'on fournit et pas sur la façon... de le fournir. C'est-à-dire que... moi, je suis mécanicien, on me demande de réparer 25 moteurs par an... bah, je suis musulman, j'en ai réparé 27, je suis chrétien, j'en ai réparé 22, bah celui qui en a fait 27, il aura une meilleure note que celui qui en fait 22.

Q : Mécaniquement, il y a pas d'écart, par rapport à ça ?

– Non, là y a pas de ségrégation comme ça...

Q : Est-ce que, quand on voit quelqu'un issu de l'immigration qui rentre sur l'arsenal, on ne l'affecte pas à des postes qui seraient un peu plus ingrats que d'autres ?

– Non, parce qu'il n'y a pas de postes personnels en fait. On reste par équipe.

Q : Mais il y a des spécialités quand même, par exemple un pompier qu'on va plutôt mettre au CES qu'à la caserne, ou des choses comme ça ?

– Non, parce que eux, c'est pareil, eux, c'est sur la valeur des gens. Si on voit qu'il est pas français, il travaille très bien, bah c'est dommage de le gâcher à faire standard. Alors que quelqu'un qui a un peu de mal à dérouler la lance à incendie, à transporter quelqu'un, là, ça devient grave pour le travail. Donc lui, lui, il fera standard. C'est plus au niveau travail, nous, on se base que sur ça. Moi, je sais que, une fois, j'ai eu le choix entre 2 secrétaires... je les ai évaluées, et j'ai pris celle qui était algérienne. Alors que c'est sûr que de prime abord, la première chose qu'on voit, on se dit « tiens, elle, elle est secrétaire, le français, ça doit pas être son truc ». Mais ça, c'est l'image qu'ils ont, mais je l'ai pris elle quand même, parce qu'à la suite des évaluations, elle était meilleure que l'autre, c'est tout.

Q : Et l'évaluation, ça portait sur quoi, en fait ?

– Là c'était sur la rédaction des courriers particuliers, ou des formules de circonstance, il faut s'y prendre de la même façon quand on fait référence à certaines lois, ou quand on s'adresse à un amiral, on ne met pas « amiral, bonjour », quand on s'adresse à un commandant, c'est pas non plus les mêmes formes de politesse, à la fin, on ne mettra pas « cordialement », on mettra autre chose...

Q : Ça vous a surpris qu'elle soit si bonne ?

– Non. Puisqu'elles sont formées pour ça. Elles ont leurs classes pendant six mois, pour apprendre tout ça. Moi, on m'en propose deux, ben je les teste, avec une autre secrétaire, qui elle connaît mieux le métier que moi. A l'issue des tests, elle m'a dit « elle, ça passe mieux », j'ai regardé, et effectivement, donc voilà.

Q : Et ça se passait comment, après, pour elle ?

– Comme une secrétaire normale. Bon après, on n'est pas trop rentré dans l'intimité, mais bon... elle était en train de nous dire, que oui, elle allait au pays tous les deux mois, qu'elle voulait fonder une famille... des fois on parlait un peu religion, parce qu'il y avait le Pape qui avait fait des interventions, mais... ce qu'on s'aperçoit aussi, c'est que eux, ils sont contre le terrorisme aussi, que la plupart, quand il y a des attentats, c'est les premiers à dire que c'est franchement dommage, que ce soit fait par ceux qui disent que c'est pour la religion. Parce que la plupart des attentats, même si c'est caché derrière la religion, on sait bien que c'est pour l'argent aussi. C'est comme les Américains qui vont sauver le monde, ben c'est pour le pétrole qui est là-bas... Et eux ils disent que c'est franchement dommage qu'on revienne à ces petites guerres de religion, qu'on a fait pendant cent ans et ça a servi à rien...

Q : Vous avez senti la distance vis-à-vis d'elle ? Celle dont on parlait tout à l'heure, la distance qui peut exister entre les personnels algériens et le reste du groupe ?

– Ouais, y a. Y a parce que, comme on les connaît pas en fait, on a peur de... de dire une grosse bêtise, quoi. En pensant pas à mal, quoi... Mais c'est sûr que quand elle, elle était là, on allait pas fracasser l'Islam. Ou une grosse blague sur un musulman, on n'aurait pas fait. Chose qu'on peut très bien se permettre avec le Français moyen.

Q : Vous avez des exemples de blagues, parce que ça je suis curieux, des exemples de blagues sur les musulmans ?

– Oui, enfin, musulman, juif, quoi... non, des exemples de blagues, j'en ai pas là qui me viennent, non...

Q : Il y en a sur les juifs, aussi ?

– *Oui, bien sûr. La blague toute bête sur leurs pattes, je sais plus comment ça s'appelle. Ou alors, sur le fait que le juif, il est forcément riche, il est forcément banquier, et il forcément... voilà, quoi... que le musulman, il est forcément terroriste, il est forcément méchant, il bat forcément sa femme, ou des choses comme ça. C'est des images qui sont accrochées à eux...*

Q : Qu'est-ce qui est fait, dans l'institution, pour essayer de casser ces images ?

– *Rien. Mais vraiment rien. Parce que je vous dis... le Français moyen, tant qu'on touche pas à lui, c'est pas grave.*

Q : Mais la hiérarchie, quand même, qui est en train de recruter et de changer la population de la marine, ne pense pas que ça peut être à terme un problème de cohésion, de l'institution ? Vous pensez qu'on peut laisser comme ça se généraliser cette distance, qui est entretenue par des représentations de l'autre, des images... ?

– *Ben, on peut, parce que, c'est bête à dire, mais on se dit qu'avec le temps, ça va changer. Et le Français, c'est ça en fait. Dans sa tête, c'est « il y a quelque chose de neuf ? Pourquoi pas. D'ici dix ans, on verra si c'était bien ou pas ». Le Français, il fonctionne comme ça, en fait. C'est comme quand l'armée elle s'est ouvert aux femmes « pourquoi pas ? ». Forcément, toutes celles qui entraient, c'était pour trouver des hommes, elles étaient enceintes deux mois plus tard, enfin bon... Toutes les images bêtes et stupides qu'on peut mettre sur une femme. Qu'une femme, c'est pas fait pour faire la guerre, alors qu'on fait pas la guerre, c'est bon pour être secrétaire, c'est bon pour faire à manger, et basta. Bon, ben au fil du temps, on s'est aperçu que... elles font aussi bien le travail qu'un homme...*

Q : Ça se passe pas super bien non plus, la féminisation ?

– *Non, ben ça c'est pareil, c'est l'esprit macho du militaire moyen. Et puis dans le sud, les machos, c'est pas ce qui manque ! Donc, ça évolue, avec le temps.*

Q : Parce que les marins bretons sont moins machos ?

– *Ab oui, beaucoup moins. Moi, j'ai fait Brest et Toulon. A Toulon, on arrive, on connaît personne, on devient l'ami de tout le monde parce qu'on paie son coup au bar. Le jour où on paie plus son coup au bar, on ne nous adresse plus la parole. A Brest, on arrive, on n'est connu de personne, on ne nous parle pas pendant à peu près un mois. Au bout d'un mois, on commence à avoir des amis qui le resteront. Ça marche plus comme ça, en fait. Et... eux, avec les femmes, c'était pareil. Bon c'est sûr, il y a des machos, mais ça c'est partout. Mais non, ils sont beaucoup plus ouverts, eux. Sur le fait que pour eux, ce qui compte d'abord, c'est que le travail soit bien fait. Après dans le sud, il y a cette image macho, que le travail, c'est sûr, il faut qu'il soit bien fait, mais ça ne peut être fait que par un homme. Voilà, c'est plus*

cette image-là qu'il y a, mais c'est en train de changer, ça aussi. Dans la marine, on voit que les femmes, avant, c'était que des secrétaires. Et maintenant, il commence à y avoir des femmes chez les marins-pompiers, elles travaillent très bien, les gens, ils trouvent normal qu'elles soient là... Il y a des femmes un petit peu partout, il y a même une femme qui est amiral, donc bon...

Q : Enfin, il y en a une, oui.

– *Oui. Mais bon... Il reste ceux qui resteront machos à vie.*

Q : Et dans les groupes qui restent sujets à distance, à stigmatisation, il y a les homosexuels. Ça se passe comment, dans la marine ?

– *Alors là, c'est pareil, c'est... que des bruits de coursive...*

Q : C'est des réputations qu'on fait, des rumeurs qui portent sur des gens en particulier qu'on suspecte de... mais ça se dit pas ouvertement, ça peut pas s'assumer ?

– *Voilà, alors là, il n'y a pas intérêt. Parce que dans l'esprit d'équipe... on dort tous dans la même chambre, on prend nos douches dans la même pièce... si on sait qu'il y en a un qui est pédé, le premier réflexe qu'on va avoir, c'est... bête, mais... pour prendre la douche, on n'ira pas quand lui prendra la douche... ou alors, à chaque fois qu'on va le voir, on aura cette image « arrête de penser à moi ». Alors qu'il est peut-être pas du tout en train de penser à moi, il fantasme pas du tout sur moi, mais c'est la première chose qu'on aura en tête. Donc, l'homosexualité, c'est quelque chose qu'il faut taire. C'est sûr qu'il faut absolument pas en parler.*

Q : Ça peut aller loin, sinon ?

– *Ça restera de la brimade. Non, ça ira pas loin. Parce que si ça va loin, on peut se faire virer pour ça. Et se faire virer pour ça, ce serait franchement dommage. Parce que le Français, il marche par intérêt, il faut pas se voiler la face. Si on nous dit qu'un tel, il s'est fait tabasser, parce qu'il était homosexuel, il s'est fait taper par un tel, un tel, un tel, les trois un tel, c'est dehors. Ils seront virés de la marine. Quant à l'homosexuel, on lui pardonnera d'être homosexuel, c'est pas de sa faute, et lui, il restera... C'est pour ça que l'homosexualité, on n'en parle pas. C'est comme l'homosexualité entre les femmes, elles en parlent pas non plus. Il y en a qui ont cette réputation, parce que quand on les croise en ville, elles marchent main dans la main... maintenant, ce qu'elles font après, ça ne nous regarde pas. Ça fait plaisir à certains hommes, qui aimeraient bien les voir, mais... Mais ce qu'il faut voir, c'est que dans la marine, il y a un peu cet esprit ancré BCBG, que l'homme est fait pour travailler, et que la femme elle est faite pour être aux fourneaux. Ça passe avec le temps, mais bon...*

Q : Est-ce qu'il y a déjà eu sur la base, sur l'arsenal, des violences dont auraient pu être victimes les Algériens, les Marocains ?

– *Sur base, non. Dans les bars, peut-être... mais bon. Après on met ça sur le compte de l'alcool et c'est fini.*

Q : Ça ne remonte pas... ?

– *Non, parce que je vous dis c'est, on essaie quand même de leur dire qu'il y a un esprit d'équipe et que former des clans, c'est pas si bon, on travaille tous ensemble. Et comme on change d'affectation tous les trois ans, en moyenne... on essaie de leur montrer que tous les trois ans, ils auront plein de nouveaux amis. Qui seront pas forcément des amis, mais...*

Q : Vous disiez qu'on ne parlait ni de religion ni de politique dans la marine dans le texte, mais qu'en réalité, on parlait de religion et de politique dans la marine : sur la politique, on parle de quoi ?

– *On est à droite. Dans la marine, on est à droite. Dans l'armée, on est à droite, puisque la gauche, elle donne pas d'argent. La droite, elle est pour l'argent, on marche par intérêt, donc, la marine, l'armée, elle est à droite.*

Q : C'est quoi, c'est UMP, c'est...MNR, FN ?

– *Oh non, pas dans les détails comme ça, non ! Nous on reste sur le fait que le chef des armées, c'est le Président de la République. Il est à droite, c'est très bien. Le ministre de la défense est à droite, c'est très bien.*

Q : Vous êtes très loyaux...

– *C'est plus une question budgétaire.*

Q : Mais quand vous parlez de politique, vous ne parlez pas uniquement du budget défense ?

– *Si, si. Après... si, c'est que pour des questions d'argent. Le militaire, c'est le corsaire de base. C'est que l'argent qui compte. Parce que en gros, quitte à ce qu'on offre notre vie, c'est pour l'argent, point. C'est pas pour autre chose. C'est pas pour le bien-être du Président de droite ou de gauche.*

Q : Quand vous parlez politique... ça fait longtemps que vous êtes à Toulon ?

– *Pas longtemps. Je suis rentré à Brest en 1995, je suis resté un an et demi.*

Q : Ah oui, donc ça doit faire sept ans et demi ?

– *Oui.*

Q : La politique locale a été particulièrement marquante...

– *Non, elle était FN avant, après, elle est passée à droite, et là, elle est en train de passer à gauche, je crois...*

Q : Et ça, ça se discute pas, sur l'arsenal ?

– *Non.*

Q : Vous m'étonnez.

– *Non, non, franchement, ça se discute pas. Les seuls qui en parlent, ce sont les civils. Forcément, puisqu'ils sont liés à leur syndicat. Mais les militaires... nous, que le maire de Toulon soit de gauche, de droite, d'extrême...*

Q : On peut avoir plus ou moins de sympathie pour lui... et ça, on peut en parler ?

– *Non, ça fait pas partie des sujets de conversation. Non, non, vraiment, non. Même j'en connais certains, c'est des écolos...*

Q : Et ils parlent pas de...

– *Non, parce qu'il n'y a aucun intérêt à la chose. Parce que pour nous de toute façon, ça change rien, absolument rien. Donc à partir du moment où ça change rien, je vois pas pourquoi on en parlerait. On est plutôt en train de parler que la France, elle a perdu... voilà, les sujets de conversation, c'est ça.*

Q : Football, vous voulez dire ?

– *Voilà. C'est ça... après ça reste des conversations de boulot, mais...*

Q : Il n'y a pas de visibilité du Front National ou de l'extrême droite, dans l'armée ?

– *Bah, c'est pas qu'il y en pas... on sait qu'il y en a, par rapport à ce qu'ils disent, que ça nous étonnerait pas qu'ils votent FN...*

Q : Et c'est pas revendiqué ?

– *Non. Ou alors, si c'est fait, c'est fait plus autour d'une bière... plus dans un contexte de pivolets qu'autre chose. Non, non, non. On n'a pas le droit... et puis même, non, ça ne fait pas partie des sujets de conversation. Le militaire de base, il parle des femmes, parce qu'une femme dans chaque port, il parle de ses soirées...*

Q : Et vous avez une femme dans chaque port ?

– *Non, non. Mais voilà, les sujets de conversation, c'est le sport, les activités...*

Q : Et vous pensez possible, par exemple, une situation qu'un OMS croise un matelot algérien et qu'il veuille l'intimider en lui disant « tu sais, moi je vote FN » ?

– *Non.*

Q : Non ?

– *Disons que c'est impossible... mais franchement, je vois pas l'intérêt, puisque le matelot, il dira « oui, oui, patron »... fin de conversation.*

Q : D'accord.

– *Non, je vous le dis, la politique dans la marine, c'est pas un sujet...*

Q : Et l'Europe, dans la marine, c'est populaire ?

– *C'est pareil.*

Q : Si ça rapporte, c'est bien ? Il n'y a pas la nécessité de l'élan patriotique et de l'identité nationale derrière ?

– *Non, non ! Ça existe plus, tout ça.*

Q : D'accord. Même chez les OMS, les officiers ?

– *Peut-être que les officiers en parlent entre eux, parce qu'ils en parlent chez eux, mais... le marin, je vous le dis, c'est la fin du mois qui compte.*

Q : Vous avez voté, aux européennes ?

– *Bah, oui, forcément !*

Q : C'est pas une évidence...

– *Moi, je vote... c'est notre devoir de bon citoyen... tout ça c'est... l'Europe, en gros, le seul sujet de conversation qu'il y a eu, c'était pour la Turquie.*

Q : Alors, pour ou contre ?

– *Là, c'est pareil. Les gens, ils ont dit « moi, je suis pour... tant que là-bas, on pourra acheter des trucs pas cher »... Je vous donne un exemple, il y a la Lituanie qui est rentrée, allez acheter une voiture là-bas, vous l'aurez à moitié prix, voilà c'est ça l'Europe.*

Q : Donc un pays de 80 millions de musulmans dans l'Union Européenne, pose pas de problèmes ?

– *Non, parce qu'ils restent chez eux. Pour le Français, c'est ça. Tant qu'ils restent chez eux, c'est pas grave. Une fois, j'étais en train de parler avec quelqu'un qui disait « les musulmans, on en voit partout » et ceci, cela, et tout d'un coup, je lui dis comme ça, « mais tu sais que sur terre, il y a un homme sur 6 qui est chinois, et ça ça te dérange pas » ? Et là, il s'est trouvé bête, et il m'a fait : « mais les Chinois, ils sont en Chine ?! ». Bah oui, mais bon, les musulmans, c'est pareil ! La plus grande religion, c'est pas les musulmans, sur terre.*

Q : C'est quoi ?

– *Bah, c'est les Chinois, la religion chinoise, c'est les Bouddhistes, non ? ils sont un milliard à être pratiquant bouddhiste...*

Q : Alors pour conclure, est-ce que vous pensez qu'il faudrait faire des choses pour améliorer la situation ? Vous êtes optimiste, pessimiste, sur ce qui va se passer dans les cinq, dix prochaines années ?

– *Je suis pas pessimiste. Les choses doivent être améliorées, ça c'est sûr.*

Q : Mais comment les améliorer ?

– *Et ben, soyez plus précis sur « choses ».*

Q : Le vécu de l'institution vis-à-vis des populations issues de l'immigration, et le vécu des populations dans l'institution de la marine, comment faire pour améliorer ça ?

– *Changer le mental des Français, ce qui va pas être facile... En fait, ma réponse, c'est pas une réponse, mais je vais vous la donner quand même : le seul problème, c'est cette image qu'ils ont avec eux. Pour améliorer ça, il faudrait... qu'il y ait plus d'attentats, au nom de leur religion... et que, en fait, pour le Français, c'est le musulman qui veut pas s'intégrer à la France.*

Q : C'est ce que vous pensez ?

– *Entre nous, je m'en moque, des musulmans, mais franchement. Qu'ils soient musulmans, chrétiens, bouddhistes, aucune importance... Ce que je demande, c'est qu'ils fassent le travail que je leur demande, point final. Noir, jaune, rouge, aucune importance. Moi, je suis né blanc, c'est pas de ma faute. On est tous grand ou blond... Eux ils sont musulmans, parce qu'ils sont nés là-bas, c'est pas grave.*

Q : Ceux dont on parle sont nés ici ?

– *Oui, enfin, à peu près... ils sont nés ici, mais ils sont pas d'ici, en fait... ils ont pas grandi ici... dans les institutions françaises... euh, ils ont des origines qui viennent de là-bas, ils ont pas la même façon de parler, ils ont pas la même façon d'agir, ils ont pas la même façon de vivre... c'est comme ça. Mais tant que ça pose pas de problèmes à ceux qui sont autour, ben c'est pas gênant. Mais le seul problème qu'ils ont eux, c'est cette image des musulmans, d'être terroristes, de tout faire péter au nom de leur religion... de voiler leur femme... pour un Français, c'est pas normal qu'on voile quelqu'un. On est tous libres et égaux en droit, pourquoi est-ce que les femmes porteraient un voile ? Ce sont ces petites choses qui font que l'intégration, elle peut pas se faire, en fait. Parce qu'ils sont pas comme nous ! Mais maintenant, c'est pas une critique, je leur en veux pas de pas être comme moi ! Mais on peut pas mettre deux choses ensemble en disant « c'est pareil ». On peut pas. C'est comme noir et rouge, vous pouvez les mélanger, vous aurez jamais que du noir et que du rouge ! C'est pour ça que l'intégration, on peut pas la faire. C'est pas qu'on veuille pas, les mentalités vont sûrement changer... on les acceptera toujours plus, mais il y aura toujours cette différence. C'est sûr. On ne peut pas aller contre le fait qu'ils soient pas pareils. Maintenant, moi je vous dis, ça me pose pas de problèmes qui soient pas comme les autres... voire même que des fois, ça peut être mieux, j'en sais rien, je les connais pas assez... Mais on ne peut pas trouver de solution à ça, parce qu'il y en a pas, en fait. Maintenant, il y en a qui vont dire « oui, il faudrait faire plus dans le social, il faudrait plus les accepter, il faudrait plus ceci, cela », mais... c'est pas dans la mentalité du Français que de changer ses habitudes. Ça, c'est ancré depuis la révolution, c'est pas... Le Français, lui, il s'occupe de lui, de sa femme, de ses gosses... Ce qui se passe à côté, tant que ça influe pas sur lui, c'est pas grave.*

Q : Pourquoi est-ce que vous avez désiré cet entretien ? Qu'est-ce qui vous a motivé à participer à l'étude ?

– *Ben en fait, c'est pour monter que... comment dire... les autres entretiens que vous, vous allez faire... sachant que je connais à peu près les jeunes, ce qu'ils ont dans la tête... ce qu'il faut pas, c'est que ces jeunes en profitent pour dire qu'on les aime pas, pour dire que on fait de la ségrégation, pour dire qu'on les oblige à manger du porc, pour dire que... vous voyez ce que je veux dire ? Que... en fait, je suis pas en train de défendre ma cause, puisque j'en ai pas... Mais ce qu'il faut pas qu'il se produise, c'est que ce qu'ils vont dire va être mal interprété, sur*

le fait que... peut-être qu'il y en a qui vont en profiter pour faire évoluer les choses, mais dans leur sens à eux. Du style que dans l'armée, il faudrait qu'il y ait que des musulmans. Maintenant, qu'on fasse des aumôneries musulmanes, oui, pourquoi pas, c'est très bien. Le problème, c'est que si après il faut commencer à faire pour les protestants, pour les mormons, pour les bouddhistes... déjà qu'on n'a pas trop de place...

Q : L'islam est quand même deuxième religion en France.

– Oui, mais bon, après il y aura toujours ces petits à côté qui vont dire « oui, mais moi j'aimerais bien aussi... ». Donc pour moi, la solution ce serait que, les aumôniers, on les met dehors, et que la religion, elle quitte l'armée, comme elle quitte l'école. Elle devrait pas être là. Comme ça, il n'y aurait plus de ségrégation des chrétiens, des musulmans, etc. Et si on veut être religieux, on est religieux dehors, mais pas dedans. Pour moi, ça c'est une solution qui est simple, mais qui sera pas acceptée par tous les BCBG qui sont ici. Parce que la religion dans l'armée, ça remonte à... Napoléon, j'en sais rien, mais bon... C'est comme le même problème à l'école. Maintenant on dit « oui, on veut bien que vous portiez un collier avec une croix... mais une croix chrétienne, pas une croix juive ou machin »... c'est un peu n'importe quoi. Soit on porte rien, soit on autorise tout le monde à tout porter. A l'armée, c'est pareil. Si dans l'armée, il faut commencer à mettre une église, une mosquée, un bidule... c'est de la perte de place, pour moi.

Q : Il peut y avoir des salles œcuméniques qui soient utilisées par des ministres des cultes différents ?

– Oui, mais bon, si à chaque fois, il faut qu'ils bénissent la salle...

Q : Est-ce qu'il y a des choses que vous vouliez dire qu'on n'a pas abordées ?

– Non... le seul problème qu'il y a avec eux, c'est leur image. Et que leur image, ils en profitent. Donc maintenant, la solution, je dirais que ça vient de l'éducation des jeunes, de l'école, ils ont quand même vingt ans, donc le problème, il est pas créé chez nous.

Q : Et vous pensez pas que l'institution militaire, parce que la conscription, c'était ça aussi, n'est pas une institution de rattrapage, de formation, de qualification, et qu'elle peut continuer ce travail d'intégration ?

– Oui, elle peut le continuer, mais il est pas commencé, en fait. Parce que vous allez à l'école, c'est clair, vous avez les clans. Donc, je veux bien qu'on continue une chose, mais nous, on les prend trop tard. Vraiment trop tard. Même si c'est postes BEP, qui sont en formation, qui ont 16 ans...

Q : On peut entrer à quel âge dans la marine ?

– Il y a des postes BEP, c'est 18 ans. Mais les premiers, ils ont des postes je sais plus comment ça s'appelle, eux ils ont font trois jours pour voir ce que c'est, et après leur formation, elle est un petit suivie par la marine, qui en fait est en train de les former à devenir des militaires efficaces. Au niveau de leurs compétences, en mécanique, en électricité, et ainsi de suite. Mais ils rentrent à 18 ans, parce qu'il faut être majeur.

(...)

Q : Quand vous dites « le Français moyen », ça m'intrigue ; c'est qui le « Français moyen » ?

– C'est le paysan du coin, qui a grandi auprès de ses vaches, auprès de ses champs de blé et de maïs...

Q : Il doit pas y en avoir beaucoup dans la marine, ceci étant...

– Si, si parce que ça rapporte pas. En tant qu'agriculteur, c'est pas trop une bonne filière en ce moment. Donc ils rentrent, et... Quand je parle du Français moyen, c'est le Français qu'on trouve dans les bars, c'est le chti gars du nord, c'est... même le Brestois, c'est pareil, c'est un Français moyen.

Q : Et vous, vous pensez comment par rapport à lui ? C'est différent, ce que vous pensez, ou... ?

– Oui, moi je suis beaucoup plus ouvert... comme je vous ai dit, il y a le sudiste, qui est macho, comme les Italiens, les Espagnols, le Portugais. Après il y a ceux qui viennent du milieu paysan, alors eux, ils savent parler qu'à leurs vaches, point final. Après il y a les Bretons... le chti gars du nord, c'est celui dont le père a travaillé dans les mines de charbon, c'est celui qui se lave pas, qui boit que de la bière de là-haut... et après il y a le Parisien, BCBCG, et celui qui vient de Bordeaux, qui a fait les vendanges, qui a eu 10 au bac... C'est celui qui a des frères et sœurs, c'est celui qui a grandi en voulant devenir Zinédine Zidane. C'est le petit Français gentil, qui sait jouer à la belote... qui parle pas de religion, parce qu'il est plus ou moins athée... ses sujets de conversation, quand on est un homme, c'est sport et voitures, et quand on est une femme, c'est les vêtements, et Ikea... c'est ça que j'entends par Français moyen. C'est pas le Français qui a fait de longues études... C'est le Français qui travaille surtout pour la fin du mois.

Conclusions

Plusieurs identités se superposent dans l'armée. L'identité militaire transforme les engagés en soldats. Le passage commence par l'entrée dans la caserne où s'expérimente la vie en communauté et le gommage des différences avec l'uniforme. Cette transformation s'accompagne de l'acceptation de nouvelles normes et de la hiérarchie militaire. L'identité militaire est alors vécue comme une rupture avec la vie civile et comme une contrainte.

Le devoir de réserve est au cœur de la problématique de la diversité culturelle au sein de l'armée ; il devient un rempart contre le racisme. La question de l'intégration est mal acceptée par les militaires issus de l'immigration pour lesquels cette question ne se pose pas. Les solidarités culturelles ou ethniques sont faibles chez les militaires d'origine maghrébine mais on les rencontre chez ceux qui sont originaires des DOM-TOM. L'ethnicité est essentiellement construite par le regard des autres et par la persistance de préjugés plutôt que par l'affichage des différences.

Les origines ethniques et culturelles de chacun sont souvent considérées par les interviewés comme un atout pour l'armée et non comme un handicap. L'allégeance à l'armée française est totale et les double nationaux considèrent leur seconde nationalité comme un attachement affectif à leurs racines plutôt que comme un engagement envers un autre pays.

Les militaires issus de l'immigration souffrent du manque de confiance et de la suspicion que semble avoir l'armée envers eux. Cette suspicion se traduit selon eux par leur présence minoritaire aux postes-clé comme le renseignement. Leur engagement à l'armée est souvent bien vécu par leurs familles qui sont fières d'une telle décision : l'armée est perçue comme une institution offrant un débouché stable, sans aucune arrière-pensée, même chez les anciens combattants du FLN.

Les militaires issus de l'immigration d'origine maghrébine ne témoignent pas de solidarité communautaire ou religieuse dans les conflits au Moyen-Orient.

La citoyenneté, l'identité nationale et les valeurs républicaines sont des notions très présentes dans les discours des interviewés et surtout chez les jeunes

recrues, fières d'être françaises et de servir la France. Ce patriotisme exclusif laisse peu de place à la perspective d'une armée européenne.

*

La gestion de pratiques religieuses différentes au sein de l'armée est plus problématique que dans la vie civile dans la mesure où il s'agit d'un milieu fermé. L'islam pose des problèmes d'organisation et de légitimité dans l'armée. La pratique religieuse musulmane est minoritaire et le fait d'être musulman ne s'accompagne pas nécessairement d'une pratique de la religion. Celle-ci est individuelle et ne fait pas l'objet de prosélytisme ni d'une identité collective : il s'agit le plus souvent d'une pratique privée faite de bricolages dans l'adaptation au contexte dans lequel vivent les militaires musulmans. Ainsi, la prière se fait par exemple en silence et sans mouvements pour ne pas attirer l'attention. Ceux qui choisissent de ne respecter que certains interdits alimentaires évitent de manger du porc mais boivent de l'alcool. Ils sont surveillés par leurs collègues non-musulmans qui ne comprennent pas la logique de leurs bricolages et critiquent leur pratique jugée non-orthodoxe. Un tel regard est très mal vécu par les militaires musulmans qui estiment que leurs croyances ne doivent pas faire l'objet de discussions au sein de l'armée.

La question du porc génère beaucoup de conflits car le fait de ne pas manger de porc attise des remarques racistes. Le non respect de cet interdit alimentaire dans l'armée ou de devoir manger des repas kasher, destinés aux juifs pratiquants, est une source de ressentiment et de frustration car les militaires musulmans ne se sentent ni reconnus ni respectés.

Le jeûne du Ramadan n'est pas toujours possible car il est soumis au bon vouloir du chef. Les militaires non-musulmans ne comprennent pas toujours que cette fête peut avoir des significations différentes pour les musulmans. Pour certains, le Ramadan représente un pilier de l'islam qui doit être respecté, avec tous les autres interdits. Pour d'autres, il s'agit d'une fête culturelle et familiale qui peut être dissociée de la pratique religieuse. La gestion du jeûne du Ramadan revient tous les ans sans qu'une véritable solution soit proposée. De plus, le Ramadan suscite des comportements peu respectueux de la part de certains collègues qui se moquent de l'attitude des musulmans.

Du fait de la diversité des pratiques et de l'approche personnelle de la religion, l'islam n'est pas un facteur de communautarisme au sein de l'armée. Le sentiment d'exclusion du groupe et par le groupe, et l'appartenance à une minorité sont créés par la différence de traitement avec les autres religions dotées depuis longtemps d'aumôniers et de lieux de cultes mais surtout par le

regard des autres. Le fait que ceux-ci ne dissocient pas toujours l'identité arabe de l'identité musulmane pèse dans cette exclusion. Être un « bon musulman » devient alors une éthique que s'imposent certains militaires issus de l'immigration afin d'être de « bons soldats ».

*

Les discriminations existent dans l'armée et les jeunes issus de l'immigration en souffrent particulièrement car ils sont traités comme s'ils étaient « différents » alors qu'ils souhaitent précisément devenir invisibles. La discrimination prend des formes variées : elle peut être verbale avec l'utilisation de termes péjoratifs où le souvenir de la guerre d'Algérie est présent notamment chez les proches de l'extrême droite qui affichent des comportements ouvertement racistes.

Le racisme est aussi alimenté par l'image négative des banlieues associées à celle des jeunes issus de l'immigration où l'amalgame dans le discours entre banlieue, problèmes d'intégration, trafics de drogue, délinquance, islamisme et terrorisme est fréquent.

La discrimination existe aussi dans des pratiques comme le refus de répondre à un salut, les humiliations ou encore l'exhibition de son appartenance au Front National.

Elle peut être aussi religieuse, avec une façon particulière d'interpréter la laïcité. Le catholicisme revêt une place importante dans l'armée avec la célébration des fêtes de saints patrons comme la Sainte Geneviève, la Sainte Clotilde ou le pèlerinage à Lourdes alors que les autres religions n'ont pas cette légitimité.

La question du porc est centrale dans le vécu de la discrimination religieuse car elle suscite les remarques racistes et exclut ceux qui n'en mangent pas. Le refus de boire de l'alcool est également un élément qui entraîne la mise à l'écart du groupe. D'une façon plus générale, le fait d'être musulman est mal vu et suspect chez les autres militaires du rang.

Une autre forme de discrimination est celle de la différence sociale entre les militaires issus de l'immigration et les officiers. La découverte de fractures culturelles et sociales est souvent violente et contribue au sentiment de ne pas appartenir au même monde, ce qui nuit à la cohésion de l'armée.

Enfin, la discrimination peut se traduire professionnellement quand les militaires issus de l'immigration se considèrent comme exclus des postes

convoités comme le renseignement ou l'interprétariat malgré les compétences qu'ils revendiquent.

En bref, les interviewés ont le sentiment qu'il leur est reproché un éventuel défaut d'intégration et un communautarisme fondé sur des appartenances ethniques ou religieuses supposées, alors qu'ils ont manifesté par leur adhésion aux valeurs de l'armée un comportement citoyen dépourvu d'allégeances communautaires et que leur pratique religieuse, quand elle existe, est individuelle. Ce communautarisme provient au contraire, à leurs yeux, de leur encadrement proche ou lointain quand celui-ci affiche des préférences politiques (extrême droite) ou des comportements religieux (catholiques traditionnels) éloignés de l'idéal républicain laïc et citoyen.

*

L'armée offre des perspectives d'émancipation aux femmes issues de l'immigration. Les femmes d'origine étrangère disent que les discriminations dont elles souffrent sont moins liées à leurs origines qu'à leur genre. Le milieu militaire reste selon elles un milieu très misogyne malgré la féminisation. Le recrutement des femmes (les 10 %) est vécu comme une contrainte plus qu'une nécessité car l'armée semble peu encline à les envoyer sur le terrain et les assigne souvent à des postes de secrétariat, bien qu'elles expriment une volonté de partir en OPEX. Elles y sont accusées de miner l'ambiance à cause de leur réprobation de la prostitution et de leur présence qui bride les remarques et les comportements sexistes de certains soldats. Ceux-ci les cataloguent d'emblée comme des « femmes faciles », ce qu'elles récusent. L'engagement dans l'armée est pour elles une dure épreuve et elles avouent que pour être une femme dans l'armée il faut être particulièrement forte. Lorsqu'on demande aux militaires masculins issus de l'immigration s'ils souhaitent que l'armée soit plus diversifiée, ils ne pensent que très rarement à la féminisation de l'armée.

Conclusion et propositions

Au terme d'une étude menée pendant près de deux ans, de septembre 2003 à fin juin 2005, quelques conclusions s'imposent sur ce thème mal connu et peu étudié en France. La problématique, qui s'insérait dans un questionnement plus large sur « le soldat en Europe », cherchait à approfondir la connaissance sur ces nouveaux militaires volontaires, souvent de culture musulmane qui ont choisi l'armée au moment où elle se professionnalise. Dans un contexte international marqué par des conflits mettant en jeu l'islam, dans la perspective nationale et européenne de diversification des recrutements dans l'armée de métier, et devant l'apparition de soldats à la double nationalité et aux éventuelles identités multiples, ces interrogations n'étaient pas incongrues.

La recherche, et c'est là son intérêt, répond d'abord à un impératif d'approfondissement de savoirs empiriques que l'armée pouvait avoir sur elle-même. A cet égard, elle va à l'encontre de beaucoup d'idées reçues qui ont pu présider aux interrogations qui ont conduit au choix de l'étude et aux questions qui étaient les nôtres lors de son commencement :

▪ *Les allégeances ne portent pas à questionnement :*

Les soldats issus de l'immigration se révèlent très attachés aux valeurs militaires et à la professionnalisation de l'armée. Un nombre non-négligeable d'entre eux (la moitié des interrogés de l'armée de terre et de la marine) ont un parent ou un proche qui a servi dans l'armée (anciens harkis, militaires de carrières) et se considèrent d'abord comme français. Ils vivent d'autant plus mal d'être considérés comme un groupe à part, ethnicisé et mis à distance par leurs homologues et leur encadrement immédiat, qu'ils ne revendiquent pas eux-mêmes leurs différences sauf lorsque celles-ci proviennent d'un traitement institutionnel (discrimination professionnelle ou vécue comme telle, non respect des prescriptions religieuses).

Certains ont même renoncé à leur double nationalité, pensant qu'elle était incompatible avec leur métier et, sinon, ne la mettent jamais en avant, alors qu'on leur renvoie souvent les obstacles liés à leurs origines. On n'a constaté au fil de l'étude ni conversion à l'islam (la pratique est faible, y compris en milieu fermé, comme chez les « embarqués » dans la marine ou dans les manœuvres et les OPEX), ni antisémitisme (même lorsque l'encadrement immédiat leur suggère de faire gérer par le rabbin la question de la viande *halal*, ce qui est mal vécu). La plupart des interviewés aiment réaffirmer leur patriotisme et leur attachement aux valeurs : honneur, service, courage, honnêteté, loyauté, dignité,

respect de la loi et du droit, citoyenneté, laïcité mais dans le respect de leur religion¹⁴⁷.

Beaucoup sont attachés à la hiérarchie (l'« ambiance carrée », l'humilité, la discipline), à l'uniforme et se déclarent fiers d'être militaires, de même que leur famille et leurs proches. Ils se déclarent prêts à servir dans des pays de culture musulmane sans états d'âme, à l'exception parfois du pays de leurs parents, pour des missions où les valeurs démocratiques et universelles sont à défendre (missions d'interposition à l'étranger, conflits ethniques). Français avant tout malgré leur double nationalité qu'ils vivent sur le mode d'une appartenance privée, ils considèrent l'identité européenne comme une référence lointaine et presque superflue et manifestent une politisation faible, illustrée par un fort taux d'abstentionnisme électoral ;

▪ *L'intégration est un terme mal aimé des interviewés :*

Ce sont les valeurs patriotiques, nationales, républicaines et citoyennes qui les ont conduits à l'armée, considérée par eux comme une vaste entreprise de « blanchiment », social et culturel, de contournement des discriminations par la professionnalisation qu'elle propose. Ceux qui ont fait la démarche de choisir l'armée présentent leur décision comme un choix individuel procédant du désir de s'en sortir, d'effectuer une promotion sociale grâce à la reconnaissance du mérite individuel et à l'attention apportée aux qualités personnelles. Ils cherchent précisément à échapper aux déterminismes socioculturels. A leurs yeux, les communautarismes appartiennent à ceux qui s'identifient collectivement à des valeurs non citoyennes au nom de distinctions ethniques ou religieuses, opposées à la confiance qu'ils portent eux-mêmes à l'égalité des chances.

▪ *L'islam :*

La pratique procède d'une démarche individuelle effectuée dans la discrétion et le respect de la laïcité, sans prosélytisme. Il ne s'agit pas d'un islam identitaire ni d'un islam collectif à tendance communautaire mais d'une démarche personnelle, bricolée dans les méandres de la vie professionnelle et privée et doublée d'une aspiration profonde à la tolérance et à la laïcité. On n'a pas constaté de recomposition d'identités de groupe dans l'armée, à la différence des prisons¹⁴⁸. L'attachement aux valeurs citoyennes, au souci d'être un bon

¹⁴⁷ « Ils ont une notion de la hiérarchie et de l'ordre plus forte que le français d'aujourd'hui. Le chef est chef dès lors qu'il se fait respecter par la force. Ils s'attachent beaucoup », entretien non-enregistré avec un commandant de l'armée de terre, 8 mars 2004

¹⁴⁸ Farhad Khosrokhavar, *op.cit.*

musulman donc un bon militaire est fort chez ces pratiquants qui y voient un ressourcement personnel.

▪ *Les femmes :*

Ces 10% d'engagées volontaires sont venues dans l'armée pour fuir les discriminations qu'elles peuvent subir comme femmes et comme musulmanes dans leur entourage familial immédiat ou dans la vie civile, notamment quant à l'accès à l'emploi. Beaucoup d'entre elles ont fait le choix de l'armée dans le désir de se réaliser, de satisfaire leur goût de l'action alors qu'elles retrouvent parfois les stéréotypes, liés d'ailleurs davantage à leur sexe qu'à leur appartenance ethnique ou religieuse, qu'elles avaient cherché à éviter

La recherche permet aussi de faire apparaître des situations mal vécues, ressenties comme des dysfonctionnements :

- Les questionnements insidieux et l'éventuelle suspicion qui pèsent sur leur « intégration » (accusations de vols, de fraude fiscale), pour ceux qui veulent changer de vie et acquérir un métier. Certains communautarismes, qui ne sont pas de leur fait mais sont au contraire affichés par « les autres » au nom de valeurs qui ne sont pas citoyennes et qui ne sont pas sanctionnés sont particulièrement mal acceptés car une armée professionnelle a pour mission selon eux d'effacer les appartenances et de ne considérer que les qualités des individus ;
- Les affectations qui ne tiennent pas compte des « spécificités » alors qu'elles pourraient être un « plus », sont souvent déplorées : les connaissances linguistiques (en arabe, notamment) sanctionnées par un cursus scolaire complet dans un pays arabophone, un diplôme universitaire, pour des traductions et du renseignement, semblent être rarement prises en compte, en France comme dans des postes à l'étranger, les femmes, y compris les plus diplômées ont souvent le sentiment d'être reléguées à des emplois de bureau alors qu'elles ont choisi « un métier d'homme » pour l'action, le drapeau et l'aspiration à l'égalité hommes/femmes dans l'emploi.
- Les enquêtes systématiques de sécurité militaire pour les double nationaux sur les régions et les personnes fréquentées dans le « pays d'origine », chaque année au retour des vacances, ou sur la nationalité et la religion de l'épouse pour l'autorisation de mariage : ils se définissent avant tout comme Français et

déplorent que soient portées sur eux des suspicions particulières en raison de leur origine.

La recherche a également permis de mettre au jour les valeurs et idéaux militaires des jeunes français issus de l'immigration, dans un esprit de modernisation et d'universalisation des contenus dispensés par l'armée :

- La nécessité d'une prise en compte de la diversité sociale, culturelle et religieuse d'une armée professionnelle nationale, inscrite dans un cadre européen, appelée à remplir des missions d'intervention pour des valeurs universelles implique l'affirmation et la réalisation des idéaux républicains. Ces idéaux figurent parmi les motifs premiers de l'engagement des militaires issus de l'immigration : la démocratie, l'égalité, la fraternité, la laïcité, le respect d'autrui, la liberté de conscience.
- Les valeurs militaires perdurent : honneur, discipline, dignité, fierté de l'uniforme, respect de la hiérarchie, ambiance « carrée », loyauté, droiture, courage, culture familiale.
- Il s'y ajoute des principes qui président à la définition de la citoyenneté moderne qui fait une place à la double nationalité et aux appartenances plurielles dans un esprit de brassage et de patriotisme à la fois.

La plupart des militaires rencontrés ont placé tous leurs espoirs dans leur engagement : le militaire est pour eux un citoyen exemplaire qui aide son pays, et ils se considèrent chacun comme un citoyen comme un autre, qui a fait ce choix pour « aller le plus loin possible ».

Enfin, la conduite de cette recherche, nous a suggéré plusieurs propositions destinées à permettre à l'armée de prolonger dans les meilleures conditions la mutation engagée par le passage à l'armée de métier :

- canaliser et dédramatiser les situations d'affrontement communautaire (quel qu'il soit) ou vécu comme tel, grâce à une meilleure connaissance mutuelle et à la création d'un médiateur chargé de régler les litiges. Des formations à tous les niveaux et des

forums sur les sujets sensibles tels que la diversité culturelle liée à l'immigration en France et en Europe, l'islam, les discriminations, le vivre ensemble peuvent y concourir ;

- susciter l'engagement et la promotion des populations issues de l'immigration, sans discrimination positive mais en prenant en compte le mérite individuel et valoriser davantage quand leur niveau de compétences le permet, leurs capacités de médiation avec des populations qui leur sont proches et leurs atouts linguistiques grâce à des formations appropriées pour des travaux de traduction, d'interprétariat, d'écoutes en France et dans des opérations extérieures ou en ambassade ;
- parvenir à une égalité du statut des religions dans l'armée en rappelant et aménageant l'égalité des cultes et en sensibilisant l'ensemble des militaires à la religion des autres grâce à des formations appropriées ;
- supprimer la viande de porc ou veiller au strict respect de cet interdit religieux très largement suivi par les musulmans, compte tenu des conflits qu'il génère et des regards croisés qu'il suscite en créant artificiellement des communautarismes de situation, des frustrations et un sentiment de discrimination chez les populations de culture musulmane ;
- dédramatiser et sanctionner les discriminations à tous les niveaux de la hiérarchie, qu'elles soient en paroles ou en actes ; c'est à ce prix que l'on peut éviter que la cohésion des armées ne soit entamée par cette question, alors que la loyauté des militaires issus de l'immigration est totale et que les allégeances multiples sont inexistantes ;
- veiller à l'effectivité des droits énoncés dans le statut des militaires et rappeler les devoirs qui incombent à chacun : le droit au respect individuel et collectif, à la non discrimination et aux sanctions si elle n'est pas observée, le droit à l'observance des interdits religieux dans la limite de la laïcité et des nécessités du service ; le droit à conserver sa double nationalité sauf quand elle est incompatible avec les missions assignées ; le droit à une promotion professionnelle selon son mérite sans considération d'appartenance ethnique, religieuse, sociale ou sexuelle grâce à une augmentation de la durée du recrutement et de la qualification ; le devoir d'allégeance et de loyauté

totale à l'égard de la France, des valeurs républicaines et de celles qui sont partagées par les pays de l'Union européenne ; le devoir de tolérance à l'égard des appartenances religieuses, culturelles et philosophiques de chacun ; le devoir de respect de l'esprit de corps et de la cohésion du régiment.

Annexes

Annexe 1 : Description de l'échantillon

Le tableau qui suit présente de façon synthétique l'échantillon, en suivant l'ordre chronologique des entretiens réalisés.

1. Gendarmerie

Ville des formations visitées	Date (2004)	Grade	Sexe	Age	Pays d'origine des parents	Lieu de naissance
Créteil (94)	5/07	Gendarme	M	28	Algérie	
Créteil (94)	5/07	Chef d'escadron	F		Algérie Kabylie (père) ; Allemagne (mère)	
Créteil (94)	5/07	GAV	M	23	Algérie	
Créteil (94)	5/07	Gendarme	M	29	Turquie	Annecy
Bron (69)	7/07	Maréchal des logis chef	M	33	Tunisie	Toulon
Bron (69)	7/07	Gendarme	M	29	Maroc	Mantes-la-Jolie
Bron (69)	8/07	Gendarme	F	28	Maroc	Maroc
Bron (69)	8/07	Gendarme	M	35	Algérie	Carcassone
Bron (69)	8/07	GAV	M	27	Maroc	Bourg-en-Bresse
Strasbourg (67)	9/07	GAV	M	24	Turquie	Strasbourg
Strasbourg (67)	9/07	GAV	M	27	Congo	Brazzaville
Strasbourg (67)	10/07	GAV	M	21	Algérie (père), Tunisie (mère)	Colmar
Montpellier (34)	15/07	Gendarme	M	43	Algérie	Alger
Montpellier (34)	15/07	GAV	F	21	Tunisie	Pierrelatte

2 Armée de Terre

Ville des formations visitées	Date (2004)	Grade	Sexe	Age	Pays d'origine des parents	Lieu de naissance
Monthéry (91)	1 ^{er} /04	Lieutenant	M		Algérie Parents inconnus : placé DASS	Perpignan
Poitiers (86)	14/04	Sergent	F	28	Algérie : « Harki »	Amiens
Poitiers (86)	14/04	Caporal chef	M	30		
Poitiers (86)	14/04	Sergent chef	M	28	Burkina Fasso	
Poitiers (86)	14/04	Caporal	M	23	Maroc	Montauban
Bourg St Maurice (73)	19/04	Aspirant	M	30	Slovaquie	Slovaquie
Bourg St Maurice (73)	19/04	Sergent chef	M	34	Algérie : « Harki »	
Bourg St Maurice (73)	19/04	Sergent chef	M	27	France (mère), Algérie (père)	Nanterre
Bourg St Maurice (73)	20/04	Caporal chef	M	28	Algérie	Thonon-Les-Bains
Bourg St Maurice (73)	20/04	Caporal chef	F	30	Algérie (père), France (mère)	Paris
Pau (64)	27/04	Caporal chef	M	35	Maroc	Casablanca
Pau (64)	27/04	Caporal chef	M	37	Côte d'Ivoire	Côte d'Ivoire
Pau (64)	27/04	Adjudant	M	36	Niger	Bordeaux
Pau (64)	27/04	Maréchal des logis chef	M	34	France (mère), Algérie (père)	Bordeaux
Tarbes (65)	28/04	Caporal	M	20	Guinée	Marseille
Tarbes (65)	28/04	1 ^{ère} Classe	M	21	Maroc	Agen
Tours (37)	4/05	Lieutenant	M	25	France (mère), Algérie (grand-père paternel)	Sedan
Issoire (63)	5/05	Caporal chef	M	35	France (grand-père paternel) et Algérie (grand-mère paternelle inconnue)	Alger
Issoire (63)	5/05	Adjudant	M	38	France (mère), Sénégal et Viêt-	Dakar

Issoire (63)	6/05	1ère Classe	M	20	Nam (père) Algérie	Alger
Issoire (63)	6/05	Sergent	M	27	Algérie: "Harki"	
Issoire (63)	6/05	Aspirant	F	27	Laos	Laos
Issoire (63)	6/05	Sergent	M	27	Algérie: "Harki"	Clermont- Ferrand

3 Armée de l'Air

Ville des formations visitées	Date (2004)	Grade	Sexe	Age	Pays d'origine des parents	Lieu de naissance
Paris (75)	8/03	Sergent	F		Maroc	Istres
Paris (75)	8/03	Adjudant	M		Inde	
Paris (75)	9/03		M	30	Maroc	
Paris (75)	9/03	Lieutenant	M	35	Algérie: "Harkis"	Charente
Francazal (31)	16/03	Aviateur	M	19	Tunisie	Toulouse
Saint-Dizier (52)	18/03	Aviateur	F	28	Algérie (père), Inconnue (mère)	Sedan
Mérignac (33)	22/03	Sergent	F	25	Algérie (père) France (mère)	Montendre

Saintes (17)	23/03	Aviateur	F	23	Algérie	Bordeaux
Istres (13)	25/03	Sergent	F	24	Algérie	Toulouse
Creil (60)	5/04	Sergent	M	28	Algérie	Alger

4 Marine

Ville des formations visitées	Date (2004)	Grade	Sexe	Age	Pays d'origine des parents	Lieu de naissance
Brest (29) (Ile Longue)	22/06	Matelot	M	22	Sénégal	Bruxelles
Paris (75)	23/06	Second Maître	M	27	Maroc	
Paris (75)	23/06		M	24	Maroc	
Nîmes (30)	28/06	Quartier Maître	M	25	Algérie (père), France (mère)	Toulouse
Nîmes (30)	28/06	Quartier Maître	M	23	Algérie	Arles
Toulon (83)	30/06	Second Maître	M	29	France	Creil
Toulon (83)	30/06	Enseigne de Vaisseau	F	32	Maroc	Juvisy-sur-Orge
Toulon (83)	30/06	Quartier Maître	F	27	Algérie	Toulouse
Toulon (83)	30/06	Maître	F	39	Algérie: "Harki"	
Toulon (83)	1/07	Maître	M	36	Maroc	Rabat
Toulon (83)	1/07	Maître Principal	M	39	Algérie	Paris
Toulon (83)	1/07	Second Maître	M	27	Algérie: "Harki"	Besançon

Toulon (83)	1/07	Second Maître	M	28	Algérie: "Harki" (grand-père)	Lodève
Cherbourg (50)	5/07	Maître	M	32	Algérie	Alger
Paris (75)	12/07	Second Maître	M	25	Maroc	Asnières

Annexe 2 : Guide d'entretien destiné aux militaires issus de l'immigration

1. Les facteurs déterminants de l'engagement

1.1. Que faisiez-vous avant votre engagement ? Quel parcours avez-vous suivi (scolarité, expérience professionnelle et/ou chômage) ? De quelle région venez-vous ? Votre milieu familial, votre entourage ? Connaissez-vous des militaires autour de vous ?

1.2. Comment vous est venue l'idée de vous engager (date, réaction des parents, de l'entourage, explications éventuelles) ? Que cherchiez-vous dans l'armée (carrière, dignité, image de l'armée, acquisition d'un métier, l'aventure) ? Quelle vision aviez-vous de l'armée avant votre engagement, vous-même ? Votre famille ? Votre entourage ?

2. Les attentes à l'égard de l'institution une fois entré dans l'armée.

2.1. Depuis votre arrivée dans l'armée, avez-vous suivi des formations professionnelles ? Lesquelles ? Pourquoi ? Un examen particulier ? Le(s)quel(s) ?

2.2. Comment cela s'est-il passé après votre affectation ?

2.3. Et à votre arrivée à la caserne (relation à la hiérarchie, avec les camarades...) ? (Pour vous, l'armée représente-t-elle le lieu idéal de l'égalitarisme républicain ?)

2.4. L'armée correspond-elle à vos attentes ? De quelle manière (reconnaissance, prestige...) ? Pourquoi ?

2.5. Combien de temps souhaitez-vous rester dans l'armée ? Pourquoi ? Et dans ce régiment, cette unité (intention de carrière ou non) ?

3. Diversité dans l'armée et allégeance(s)

3.1. A votre avis, l'armée est-elle à l'image de la nation ? Comment voyez-vous la diversité des populations, des cultures et des identités (religion, allégeance, milieux sociaux) ?

3.2. Que pensez-vous des recrutements ciblés dans certaines régions, certains quartiers ?

3.3. Pensez-vous que, dans l'armée, on peut être différent ? De quelle manière (religion...) ? Est-ce un « plus » ou un « moins » ? L'encadrement est-il sensible, semblable ? Comment ?

3.4. Quel est l'intérêt selon vous de l'armée de recruter des binationaux, des gens qui ont plusieurs cultures ? Et vous-mêmes, êtes-vous un binational ?

3.5. Vous sentez-vous concerné par certains problèmes internationaux ? Lesquels ?

3.6. Est-ce que vous envisageriez de participer à des opérations extérieures (OPEX) ? A des opérations de renseignement ? Dans le cadre d'une réquisition ?

4. Identité et valeurs militaires

4.1. Quelles sont pour vous les valeurs qui font le militaire professionnel (sacrifice, effort, discipline, fidélité, rapport à la nation, professionnalisation...) ?

4.2. Avez-vous confiance dans l'institution militaire ? Avez-vous le sentiment que l'institution vous fait confiance ?

4.3. Lors de votre engagement, avez-vous eu le sentiment que votre choix pouvait être contesté par vos parents ? Par votre entourage ? Pensez-vous que le souvenir de la guerre d'Algérie pèse encore dans l'institution militaire ? De quelle manière ? Le poids de la décolonisation ?

4.4. Pour vous l'armée est-elle une entreprise comme une autre ? L'armée devrait-elle être plus ouverte au monde civil ?

4.5. Quand on est militaire, est-ce qu'on participe à la vie de la Cité ? Pensez-vous que la professionnalisation des armées contribue à dédramatiser les relations à l'identité nationale ?

4.6. Dans le contexte actuel d'une armée de métier, pensez-vous qu'il faille privilégier le profil professionnel du candidat ou bien l'adhésion aux valeurs militaires, aux valeurs nationales ?

5. Difficultés et moments forts de la vie militaire

5.1. La vie militaire, ça se vit comment (vie de couple, autorisation mariage, caserne, vie privée, relations avec camarades, sorties, temps libre, qui sont vos amis) ?

5.2. Pratiquez-vous une religion ? Laquelle ? Est-ce que vous pratiquez de la même manière depuis que vous êtes dans l'armée ? Pourquoi ? (pratiques alimentaires, fêtes religieuses, ramadan, pèlerinage à la Mecque).

5.3. La condition de militaire est-elle satisfaisante (solde, logement, temps libre, risques) ?

5.4. L'évolution de la carrière dans l'armée, comment se déroule-t-elle si on la compare par exemple aux métiers du civil ? Connaissez-vous des amis ou des collègues qui ont eu plus ou moins de chance de promotion que vous ? A votre avis, pourquoi (égalité des chances) ?

5.5. Pensez-vous avoir été victime de discrimination ? A quelle occasion (nourriture, pratique religieuse, sexualité, vie professionnelle, temps libre) ? Avez-vous été témoin de traitement différent entre les uns et les autres ?

5.6. Et maintenant, qu'est-ce qui fait l'attrait de la vie militaire ? Quels en sont les moments forts ? Qu'est-ce qui est le plus valorisé (risque, don de soi, vie collective) ? Est-ce que vous vous sentez personnellement vous épanouir dans l'environnement militaire ?

5.7. Pour vous, l'armée est-elle une institution moderne ? Pourquoi ? Y a-t-il selon vous des choses qui devraient changer ? Pourquoi ?

5.8. Dans l'hypothèse d'intervention dans le cadre d'une coalition internationale, y a-t-il des pays, des régions ou des motifs de conflits, où vous vous sentiriez moins à l'aise pour intervenir ? Pourquoi ?

5.9. Pensez-vous qu'à terme l'armée doit devenir européenne ?

5.10. Enfin, souhaiteriez-vous à vos enfants de devenir à leur tour des militaires professionnels ? Pourquoi ?

Annexe 3 : bibliographie thématique

Allégeances multiples :

Ouvrages :

- CHATTOU Zoubir et BELBAH Mustapha, *La double nationalité en question : enjeux et motivations de la double appartenance*, Karthala, Paris, 2002.
- BAUBÖCK Rainer, *Transnational Citizenship. Membership and rights in international migration*, Aldershot, Elgar, 1994.
- BEATTIE, Peter, *The Tribute of Blood: Army, Honor, Race and Nation in Brazil 1864-1945*, Durham, NC : Duke University Press, 2001.
- FITZGERALD David, *Negotiating Extra-Territorial Citizenship: Mexican Migration and the Transnational Politics of Community*, San Diego, Calif., CCIS Monograph, n°2, 2000.
- FLETCHER George, *De la loyauté : entre communautarisme et libéralisme*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1996.
- GREEN Monty, *Dual Allegiance: From the Punjab to the Jordan* (préface Yitzhak RABIN), Tunbridge Wells, Kent, Parapress, 1994.
- LINKLATER Andrew, *The Transformation of Political Community: Ethnical Foundations of the Post-Westphalian Era*, Columbia, University of South California Press.
- MARTIN David, HAILBRONNER Kay (eds.), *Rights and Duties of Dual Nationals*, Kluwer Law International, 2003.
- PELED Alon, *A Question of Loyalty: Military Manpower Policy in Multiethnic States*, Ithaca N.Y, Cornell University Press, 1998.
- SNIDERMAN Paul, *A Question of Loyalty*, Berkeley Ca., University of California Press, 1981.
- SNYDER R. Claire, *Citizen-Soldiers and Manly Warriors: Military Service and Gender in the Civic Republican Tradition*, Lanham, Md, Rowman and Littlefield, 1999.

WALLER Michael, LINKLATER Andrew (eds.), *Political Loyalty and the Nation-State*, London, Routledge Advances in International Relations and Global Politics, 2003.

WEIL Patrick, HANSEN Randall (eds.), *Dual Nationality, Social Rights and Federal Citizenship in the U.S. and Europe: The Reinvention of Citizenship*, Oxford, Bergham Books, 2002.

Articles, contributions :

BETTS K., « Democracy and dual citizenship », *People and Place*, 10 (1), pp. 57-70.

COPPIETERS Bruno, « Political loyalty and military disobedience : militarism, pacifism, realism and just war theory compared », in WALLER Michael, LINKLATER Andrew (eds.), *Political Loyalty and the Nation-State*, Londres, Routledge Advances in International Relations and Global Politics, 2003, pp. 74-88.

DARGENT Claude, *Les musulmans déclarés en France : affirmation religieuse, subordination sociales et progressisme politique*, Les cahiers du CEVIPOF (Centre d'études de la vis politiques française), Février 2003.

LABARY Brahim, « La socialisation des jeunes franco-algériens. Retour sur le service national des doubles nationaux », Thèse de l'Université de Nanterre, 1994.

LEGOMSKY Stephen, « Dual Nationality and Military Service: Strategy Number Two », in MARTIN David, HAILBRONNER Kay (eds.), *Rights and Duties of Dual Nationals*, Kluwer Law International, 2003, pp. 79-134.

LEVEAU Rémy, « Migrations et imaginaires sociaux à l'épreuve de la guerre du Golfe », *Études Internationales* (Québec), 24(1), mars 1993, pp. 103-110.

LEVEAU Rémy, Sondage IFOP, « Les Français d'origine musulmane et la guerre du Golfe », 1991.

RABADJI, Ramdane, « Le mixte franco-algérien : remarques à partir des conventions sur le service national et les enfants de couples mixtes séparés », *Annuaire de l'Afrique du Nord* (P 8° 5418), 28, 1990 : p. 323-342.

SCHKLAR Judith, « Obligation, Loyalty, Exile », *Political Theory*, 21(2), pp. 181-197.

SHADID W.A.R., VON KONINGSFELD, « Loyalty to a non-Muslim Government : An analysis of Islamic Normative Discussions and the Views of Some Contemporary Islamists », in SHADID W.A.R., VON KONINGSFELD (eds.), *Political Participation and Identities of Muslims in Non-Muslim Countries*, Kampen, The Netherlands, Khok Press, 1996.

WERBNER Prina, « Divided loyalties, empowered citizenship? Muslims in Britain », in WALLER Michael, LINKLATER Andrew, *Political Loyalty and the Nation-State*, London, Routledge Advances in International Relations and Global Politics, 2003, pp. 105-122.

WIHTOL de WENDEN Catherine, *Minorités immigrées : la question de l'allégeance nationale*, SGDN, 1995.

YAVUZ M. Hakan, « The patterns of political Islamic identity : dynamics of national and transnational loyalties and identities », *Central Asian Survey*, 14 (3), 1995, pp. 341-372.

Cercle pour les combattants d'AFN, *Mémoire et vérité des combattants d'Afrique Française du Nord*, livre blanc, Novembre 2000.

Autres sources :

LAHOURI Besma, « Ces Français entre deux pays » *L'Express* n° 2770, 2 août 2004 pp. 48-47

Minorités et forces armées

Ouvrages, monographies :

AZOULAY Pierre, *Minorités et forces armées, compte rendu du séminaire organisé dans le cadre de l'Académie de défense nationale des forces armées autrichiennes, Vienne 1997-1998*, Paris, Les documents du C2SD, Mai 1999.

BARTHES Françoise (capitaine), *Deux nations face à l'islam*, Mémoire de diplôme technique, 1988.

BIVILLE Yves, *Armées et populations à problèmes d'intégration. Le cas des jeunes Français d'origine maghrébine*, Paris, Ministère de la Défense, 1990.

DANSBY Mickey, STEWART James, WEBB Schuyler (eds.), *Managing Diversity in the Military: Research Perspectives from the Defense Equal Opportunity Management Institute*, New Brunswick, Transaction Publishers, 2001.

DESAI Philip, *The Army's Recruitment Marketing Programme*, London, Focus Consultancy Limited, 1999.

LABARI Brahim, *La socialisation militaire au miroir du service national des doubles nationaux. Le cas des jeunes Franco-Algériens*, Université Paris X-Nanterres, mémoire de DEA de sociologie, 1997.

MANIGART Philippe, *La gestion de la diversité : personnel féminin et minorités culturelles dans les Forces armées belges*, Courrier Hebdomadaire du CRISP, Bruxelles, Centre de recherche et d'information socio-politiques, 1999, n°1630.

MoD/CRE, *Action Plan Annual Report 1999-2000*, London, MoD/CRE, 2000. Rapport sur le management ethnique dans les forces armées britanniques à la suite de l'accord de partenariat d'avril 1996 entre la *Commission for Racial Equality* et le ministère de la Défense.

<http://www.parliament.the-stationery-office.co.uk/pa/cm200001/cmselect/cmarmed/154/154ap11.htm>

MOSKOS Charles C., BUTLER, R., *All that can be : Black Leadership and Racial Integration in the Army Way*, Oxford, Blackwell, 1993.

MUCCHIELLY Alex, LEMAITRE, Rémy, *Service national et populations à problèmes d'intégration*, contrat DRET 85/200, Centre d'Etude et de Recherche sur le Changement Social, Université de Montpellier III, 1989.

SALKIN Yves, MORINEAU Jacques, *Histoire des Goums marocains (tome 2) : La Seconde Guerre mondiale et l'après-guerre (1934-1956)*, Paris, Ed. La Koumia-Public Réalisations, 1987.

Articles, contributions :

BELLANY Ian, « Accounting for Army Recruitment : White and Non-White Soldiers and the British Army », *Defence and Peace Economics*, 2003, 14 (4), August, pp. 281-292.

- CRAWFORD Stuart, « Race Relations in the Army », in STRACHAN Hew (ed.), *The British Army : Manpower and Society into the 21st Century*, Frank Cass Publisher, 1999, pp. 139-155.
- FAIVRE Maurice, « Service national et intégration des immigrés », *Revue Afrique et Asie Modernes*, hiver 1991, pp. 77-85.
- FOSS Benjamin, « Desegregation and Affirmative Action in the United States Armed Forces : A Comparative Model for British Reform? » in STRACHAN Hew (ed.), *The British Army : Manpower and Society into the 21st Century*, Frank Cass Publisher, 1999, pp. 156-172.
- GAYER Laurent, « Un turban pour les Mounties. Multiculturalisme canadien et politiques du corps sikhes », *Raisons Politiques*, 4/ 2000, pp 67-90.
- HANHAM H. J., « Religion and nationality in the mid-Victorian Army » in FOOT M.R.D. (ed), *War and Society : Historical Essays in Honor and Memory of J.R. Western*, New York, Barnes & Noble Books, 1973.
- HUSSAIN Anifa, « The British armed forces and the Hindu perspective », *Journal of Political and Military Sociology*, 30 (1), Summer 2002, pp. 197-212.
- HUSSAIN Anifa, ISHAQ Mohammed, « British Pakistani Muslims' perceptions of the armed forces », *Armed Forces and Society*, May 2002.
- HUSSAIN Anifa, ISHAQ Mohammed, « British Sikhs' identification with the armed forces », *Defense and Security Analysis*, 18 (2), June 2002, pp. 171-183.
- ISHAQ Mohammed, HUSSAIN Anifa, « Race and recruitment from an uniformed services' perspective : the Scottish dimension », *Policy Studies*, 22 (3/4), pp. 217-232.
- LABARI Brahim, « La socialisation militaire des jeunes franco-algériens, retour sur le service national des doubles nationaux », *Migrations Société*, 15 (86), pp. 127-152.
- LEUPRECHT Christian, « Chapter four : Ethnic demographics: Canada's Force Multiplier ». In *Choice of Force: Special Operations for Canada*. Eds. David Last and Bernd Horn (Montreal & Kingston: McGill-Queen's University Press, 2005), pp. 49-68

- LEUPRECHT Christian, « Demographics and Diversity Issues in Canadian Military Participation » in PINCH Franklin (ed.), *Gender and Diversity*, Montreal & Kingston, McGill-Queen's University Press, 2005.
- MASON David, DANDEKER Christopher, « Diversifying the Uniform? Recruiting and Retaining Minority Ethnic Personnel in the British Armed Services », Paper presented to the IUS Biennial International Conference, Baltimore, October 19-21 2001.
- PELED Alon, « Force, ideology and contract : the history of ethnic conscription », *Ethnic and Racial Studies*, 17 (1), Janv. 1994, pp. 161-178.
- VON ZUGBACH Reggie, ISHAQ Mohammed, « Managing Race Relations in the British Army », *Defense Analysis*, 16 (2), August 2002, pp. 185-203.
- UCHIDA Noê-Noël, *Essai de compréhension de « l'Esprit » du Purple Heart Bataillon : approche ethno-sociologique*, Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr, mai 2001

Autres sources (presse, périodiques des armées) :

- « L'esprit de corps, par-delà les différences », *La Croix*, 23 juin 2003.
- « L'intégration : l'armée sans complexe? », *Le temps d'un SIGEM*, n°8, 21 mars 2003.
- « L'islam, la France, les musulmans », *Defense*, n° 59, mai 1992.
- « Questions d'intégration », *Gend'info*, n°231 décembre 2000 et n°232 janvier 2001.

L'intégration militaire

Ouvrages, monographies, thèses :

- AZOULAY Pierre, *Les enjeux de la réforme du service national : transition, reconversion, motivation*, compte-rendu du 2^{ème} séminaire entre le Centre militaire d'études stratégiques et le C2SD, Paris, Les documents du C2SD, 1999.
- BELMOKHTAR Zakia et LEGER Jean-François (dir.), *Les femmes militaires. Repères sociodémographiques*, Observatoire social de la défense, Ministère de

la défense, Secrétariat général pour l'administration, Direction de la fonction militaire et du personnel civil, juillet 2000.

BENOIT-GUILBOT Odile, PFIRSCH Jean-Vincent, *La décision d'engagement volontaire des militaires du rang : l'armée de terre*, Paris, Les documents du C2SD, mai 1998.

BONIFACE Pascal, *La jeunesse et la défense. « Génération Tonton David »*, Paris, Les documents du C2SD, Décembre 1998.

GALLAND Olivier, PFIRSCH Jean-Vincent, *Les jeunes, l'armée et la nation*, Paris, Les documents du C2SD, 1998.

GALLAND Olivier, PFIRSCH Jean-Vincent, *Analyse comparée du rapport des jeunes à la nation et à l'armée : le cas de l'Italie, de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne*, Paris, Les documents du C2SD, 2000..

FRIEDMANN Guy, LORIOT Daniel, BENKARA Leïla, *Métiers de la défense, le choix des femmes : identités et mixité des emplois dans l'armée de Terre*, Paris, Les documents du C2SD, 2001.

LADA Emmanuelle, NICOLE-DRANCOURT Chantal, *Image(s) de l'armée et insertion des jeunes*, Paris, Les documents du C2SD, 1998.

LAGACHE Stéphane, *Sélection et allocation de la ressource humaine dans les régiments de l'armée de terre : réflexions sur la conscription*, thèse de doctorat, institut d'études politiques de Paris, 1989 (sous la direction de M. Hubert Jean-Pierre Thomas).

LECOMTE Jean-Philippe, *Représentations et réalités des fonctions sociales du service militaire dans la société française 1868-2001*, thèse de doctorat de l'institut d'études politiques de Paris, 2001 (sous la direction de M. Pierre Favre).

PASCALLON Pierre (dir.), *Service national et contrat de citoyenneté*, compte-rendu des travaux du colloque organisé les 29 et 30 mai 1996 par la Fondation pour les Etudes de Défense et le Club Participation et Progrès, Paris, Janvier 1997.

WOOCK Nathalie, *La réforme du service national : la mise en place des journées d'appel de préparation à la défense*, Paris, Les documents du C2SD, octobre 1999.

Articles, contributions :

- « Le service militaire en France sous la V^e République », Dossier de Presse, FNSP, Centre de documentation.
- « Les jeunes et la défense : opinion publique et service militaire », *Champs de Mars*, 1997, printemps/été, n^o2, pp.3-62.
- CARMONA, Robert, « Le volontariat : une réalité en pleine expansion », *Défense nationale*, 1998-08/09, 54 (8-9), pp. 76-87.
- LAGACHE Stéphane, « Un corps de défense équilibré : défis et mutations au sein de l'armée de terre », *Stratégie*, 55 (3), 1992, pp. 255-264.
- LARMET Gwenaël, « Comment devient-on camarades de régiment ? », *Critiques sociales* (Paris), 1995-12, n^o7, pp.3-28.
- MEYER François, GILLI René, « Maréchal de Lattre de Tassigny : cinquante ans déjà... 1952-2002 », *L'épanlette*, 146, janvier 2002, pp. 15-21.
- PINTO Louis, « L'armée, le contingent et les classes sociales », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 3, mai 1975.
- SALVAN Jean, « Défense, citoyenneté et cohésion sociale », *Revue politique indépendante*, 1996, 01-03, n^o13, pp.72-80.
- Conseil Scientifique de la Défense, *L'homme dans la défense en tant que personne et citoyen*, 9 mars 2004

Autres sources (presse) :

- FOUCHET Antoine, « Marcel Valentin, fait parler la grande muette et les banlieues », *La Croix*, 28/29 février 2004.
- HUMBLOT Catherine, « Liberté, égalité... armée », *Le Monde Télévision*, 27 septembre 2003.
- TERNISIEN Xavier et ZECCHINI Laurent, « Le ministère de la défense prépare l'armée à se doter d'une aumônerie musulmane », *Le Monde*, 21 janvier 2005.
- VAN RENTERGHEM Marion, « Beurs pour la France », *Le Monde*, 13 décembre 2003.

La professionnalisation des armées :

Ouvrages, monographies, rapports :

CAPLOW Theodore et VENNESSON Pascal, « L'armée : origines, organisation, identité », *Sociologie militaire*, Armand Colin, 2000.

COMBELLES SIEGEL Pascale, *Etat des lieux de la sociologie militaire : trente ans après la mise en œuvre de l'All Volunteer Force aux États-Unis*, Paris, Les documents du C2SD, 2000.

JANOWITZ Morris, *The Soldier and the State*, Chicago, Chicago University Press, 1967.

JOANA Jean et SMITH Andy, *La professionnalisation des armées et gestion de la ressource humaine : Politiques et acteurs en Europe (en Espagne, Italie et aux Pays-Bas)*, Documents du C2SD, n° 70.

La sélection des élites dans l'armée de terre : France et Allemagne depuis le 19e siècle : colloque des 22-13 mai 1986, organisé par le Centre de sociologie de la défense nationale, Paris : Fondation nationale des sciences politiques, Centre de sociologie de la défense nationale, 1986.

LEGER, Jean-François et alii, *Les jeunes, leurs attentes professionnelles et l'engagement dans les armées*, Etude réalisée en partenariat avec SCP Recherche et développement (CERPAA, Université Paris V), Direction de la fonction militaire et du personnel civil, Observatoire social de la défense, Paris, 1999 (juillet).

PREVOT-FORNI Emmanuelle, *L'identité militaire à l'épreuve des opérations extérieures à finalité pacificatrice : l'exemple d'un régiment d'infanterie*, Paris, Les documents du C2SD, 2001.

THOMAS Jean-Pierre, SAINT-MARCARY Pierre, VIEILLESCHAZES François, *Les engagés volontaires dans l'armée de terre en 1977 : petit atlas de données socio-démographiques*, Paris, Centre de sociologie de la défense nationale, 1978.

Articles, contributions :

ELIAS Nobert, « Etudes sur la genèse de la profession de marin », *Les Champs de Mars*, n°13, 2003.

- AUVRAY Michel, « Des armées de masse aux forces volontaires ? Contribution au colloque *Conscription et Société* organisé les 25 et 26 février 1994 à Toulouse, *Damoclès*, 60, 1^{er} trimestre 94, pp. 35-44.
- BACCHETTA Clara, « Liberté d'expression des militaires, passer de la III^e République au 3^e millénaire », *Agir - Revue générale de stratégie*, 13, hiver 2003, pp. 123-130.
- BAILLOT Louis, « Vers la dénationalisation de la défense de la France », *La Pensée*, 1996, 10/12, n°308, pp.125-133.
- BOËNE B., « A tribe among tribes... Post-modern militaries and civil-military relations? », communication présentée à l'*Interim Meeting of the International Sociological Association' Research Committee 01 (Armed Forces and Conflict Resolution)*, Modène, Italie, 20-22 janvier 1997.
- DANDEKER Christopher, « On the need to be different : recent trends in military culture », in STRACHAN Hew (ed.), *The British Army : Manpower and Society into the 21st Century*, Frank Cass Publisher, 1999, pp. 173-191.
- LE MENESTREL Bertrand, « La crise des armées », *Défense nationale*, 2002-01, 58 (1), pp. 73-84.
- MIGNOT Bruno, « Evolution de la société civile et intégration militaire », *Défense Nationale*, 2002, pp 53-63.
- REID John, « The armed forces and society », *RUSI Journal*, April 1997, 34.
- ROQUEPLO Jean-Claude, « L'identité militaire française et les paradoxes de la professionnalisation », *Défense Nationale*, pp. 127-138.
- THIEBLEMONT André, « Les enjeux sociaux et politiques de la suppression du service national », *Les champs de mars*, Printemps-Été, pp. 27-49

Citoyenneté et immigration :

Ouvrages :

- BERTOSSI Christophe, *Les frontières de la citoyenneté en Europe. Nationalité, résidence, appartenance*, Paris, L'Harmattan, 2001, 300 p.

WIHTOL DE WENDEN Catherine, LEVEAU Rémy, *La bourgeoisie. Les trois âges de la vie associative issue de l'immigration*, Paris, CNRS Editions, 2001.

WIHTOL DE WENDEN Catherine (coord.), *La citoyenneté*, Paris, Fondation Diderot, Edilig, 1988.

WIHTOL DE WENDEN Catherine, *La citoyenneté européenne*, Paris, Presses de Sciences Po, 1997.

Articles, numéros de revue :

BERTOSSI Christophe, « Le vote des immigrés » in Yves DELOYE (dir.), *Dictionnaire des élections européennes*, Paris, Economica, 2005.

LEVEAU Rémy, « Vers une société civile internationale ? », *Relations internationales*, 54, 1988, pp. 217-229.

WIHTOL DE WENDEN Catherine, « Les harkis et leurs enfants », *Hommes et Migrations*, septembre 1990.

WIHTOL DE WENDEN Catherine, « Le vote immigré » in PERRINEAU Pascal, REYNIE Dominique (dir.), *Dictionnaire du vote*, Paris, PUF, 2001.

Rapports publics :

LEVEAU Rémy, MELIANI Abdelaziz, *Rapport au Premier Ministre sur l'intégration des Français musulmans rapatriés*, 1991.

LEVEAU Rémy, WIHTOL DE WENDEN Catherine, *Attitudes politiques des populations de culture musulmane dans le système politique français*, Rapport de Recherche, MIRE/FNSP, 1991.

LEVEAU Rémy, WIHTOL DE WENDEN Catherine, *Bilan sur les élites issues de la mouvance associative civique née dans les années 1980*, Rapport de recherche FAS/FNSP, 1996.

LONG Marceau, *Etre Français aujourd'hui et demain, travaux de la Commission des Sages sur la réforme du code de la nationalité*, Paris, La documentation française, 1988, tome 2.